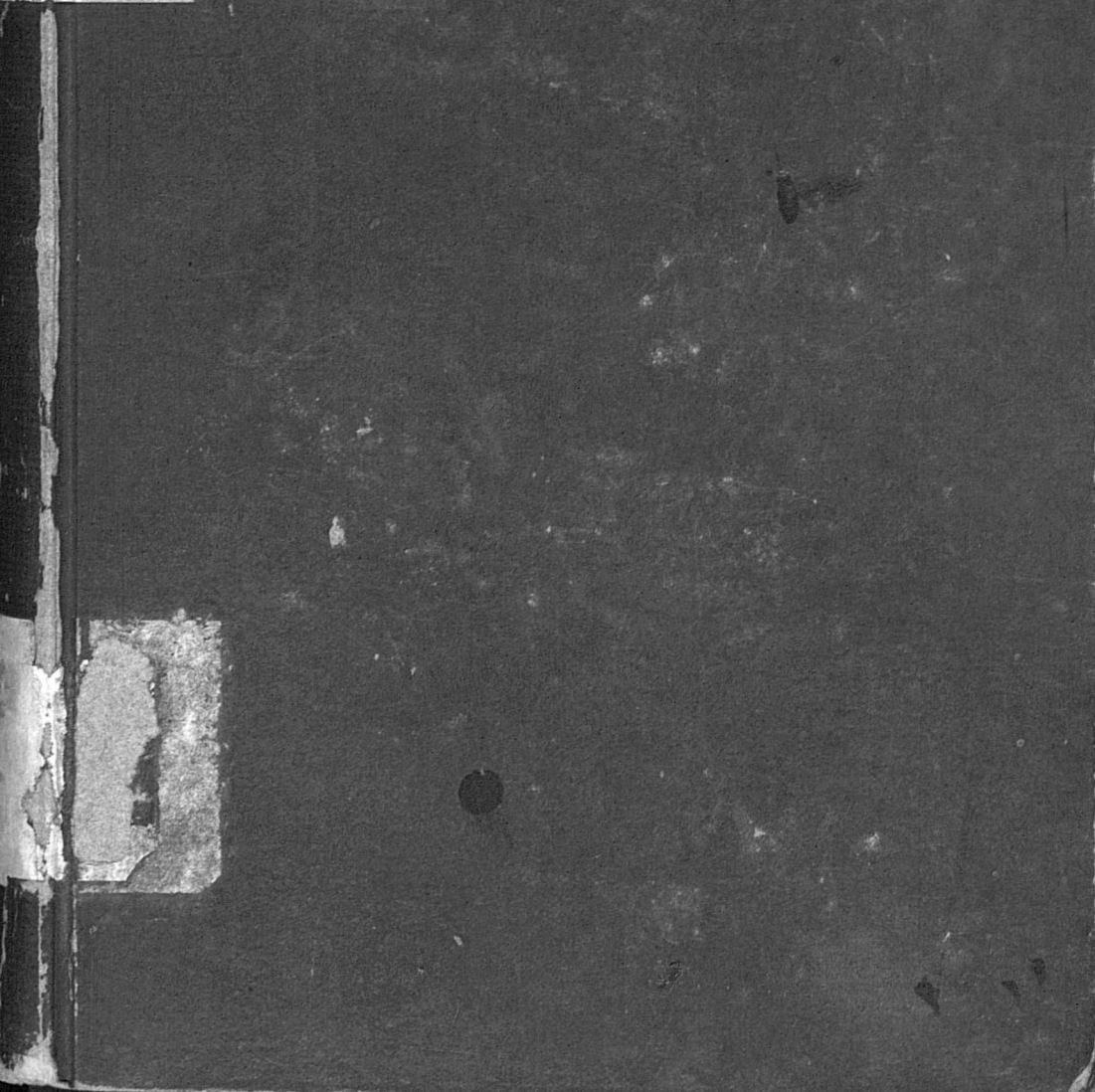


le
ia



2000/10/24

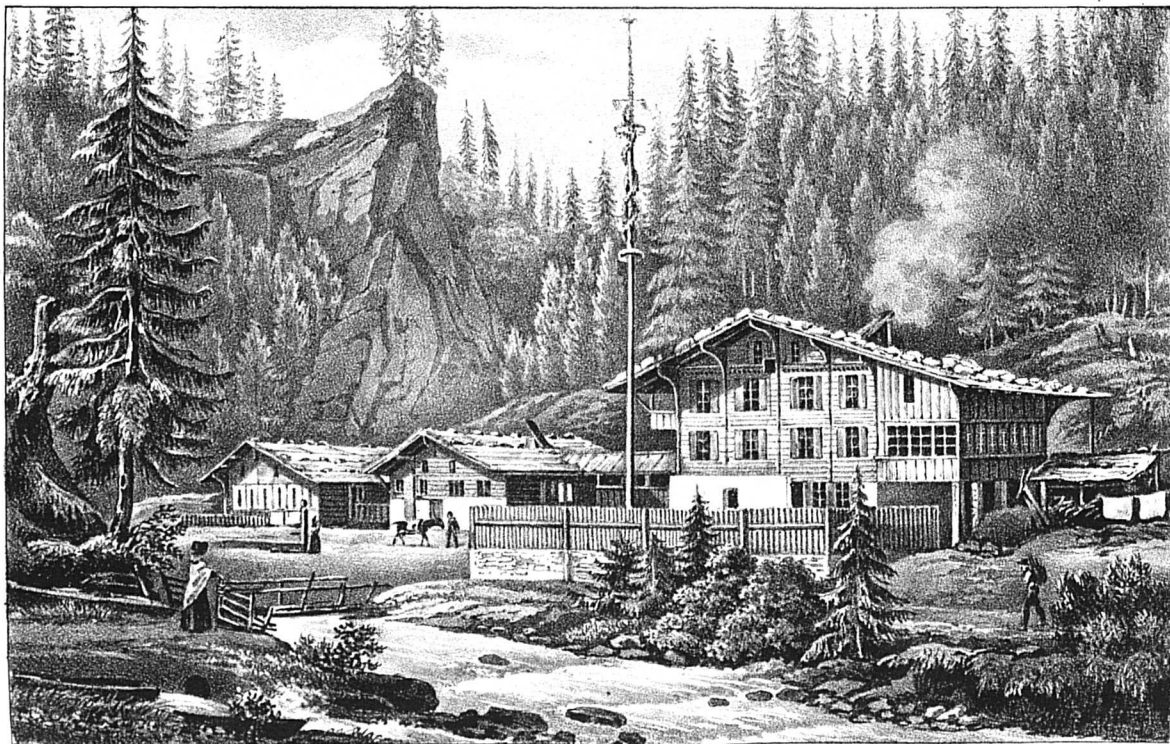
VOYAGE
EN SUISSE.

1.

Cet ouvrage se trouve aussi :

Chez MM. DENTU, { Palais-Royal;
DELAUNAY, {
BOHAIRE, boulevard des Italiens;
PAULIN, place de la Bourse.

A. FIBAN DE LA FORÊT
Imprimeur de la Cour de cassation,
rue des Noyers n. 37.



Courbin, del.

Scène de village. — Suisse.

VOYAGE EN SUISSE,

EN LOMBARDIE ET EN PIÉMONT,

SUIVI

DU TABLEAU RÉSUMÉ DES ÉVÉNEMENS DE LA SUISSE DEPUIS 1830,
ET D'UN ITINÉRAIRE.

PAR M. LE COMTE THÉOBALD WALSH.

I.

Quæque ipse... vidi.

VIRGILE.

Cecy est un livre de bonne
foy... Je donne mon advis non
comme bon, mais comme mien.

MONTAIGNE.

Paris,

L. F. HIVERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS. 55.

1854.

RH 426/1



A Son Altesse Royale

MADAME LA GRANDE-DUCHESSE DOUAIRIÈRE

DE BADE,

*Comme un faible témoignage du
profond respect et du dévouement sans
bornes de l'Auteur.*



87/69

AVANT-PROPOS.



JE suis étranger à la géologie , à la minéralogie, à la botanique et à l'économie politique ; je ne suis ni homme de lettres ni artiste ; ceux donc qui désireront savoir ce que je suis ,

« Car il faut bien enfin que je sois quelque chose , »

ceux-là, dis-je, n'ont qu'à parcourir les pages suivantes. Ils y trouveront un peu de tout, et se convaincront, je l'espère, que je suis resté fidèle à mon épigraphe. En entrant en Suisse, j'ai pris à tâche d'oublier tout ce que j'avais lu ou entendu

jusqu'alors sur cette contrée tant visitée et si souvent décrite ; évitant de ressembler à ces gens qui vont semant sur leur route les points d'admiration dont ils ont fait provision d'avance , j'ai voulu ne devoir qu'au pays seul toutes mes impressions , et non les recevoir de seconde main. Je me suis efforcé de tenir , en écrivant , un juste milieu entre le style *exclamatoire* et l'enflure descriptive de Bourrit et la pédantesque aridité de William Coxe. Loin de viser à l'effet , j'ai voulu parler de la nature dans un style naturel ; peut-être trouvera-t-on que j'ai trop bien réussi et que ma manière est trop simple ; mais j'aime à croire que , pour la rareté du fait , on voudra bien ne pas me faire un crime de cette simplicité.


Je dois prévenir ici les amateurs d'aventures extraordinaires et d'émotions vives que j'ai trop de loyauté pour effrayer le lecteur par le récit de dangers que je n'ai pas courus et le plonger , de gaieté de cœur , dans des angoisses que je n'ai pas éprouvées. Je regrette de n'avoir rien à leur offrir de plus terrible que des journées de dix à douze heures d'une marche fatigante , par des sentiers fort escarpés , fort mauvais , à la vérité , mais dans lesquels il n'eût pu m'arriver rien de pis que de me donner une entorse ou de me dé-

mettre un bras, accidens vulgaires et de très peu d'intérêt.

On va me demander, peut-être, raison de la présomption qui me pousse à faire paraître le deux cent-unième ouvrage publié jusqu'à ce jour sur la Suisse; je pourrais, reproduisant une métamorphose usée, protester humblement que je n'ai voulu que glaner dans un champ moissonné par des mains plus habiles; je trouverais même, au besoin, quelques-uns de ces amis officieux, ressource ordinaire des auteurs trop modestes, qui, leur faisant une douce violence, les lancent, en dépit d'eux-mêmes, dans la postérité, mais j'aime mieux avouer ingénûment que, voyant se compléter le recueil de mes observations et disparaître successivement tous les feuillets blancs de mes tablettes, j'ai pensé que je pouvais, ainsi que tant d'autres, aspirer aux honneurs de l'impression (si honneur il y a). Je me suis accordé cette petite fantaisie aux risques et périls de mon libraire et de ceux qui me liront : *vel duo vel nemo*; ma conscience n'en sera pas surchargée.

J'ajouterai toutefois que, destiné très probablement à rester *l'homme d'un seul livre*, je n'ai rien négligé pour que celui-ci fût aussi irréprochable relativement qu'il m'était donné de le faire : j'ose-

rai dire que la Suisse est ma *chose* ; je l'aime, je l'ai parcourue dans tous les sens, à diverses reprises ; j'ai fouillé aux sources de son histoire, étudié ses mœurs d'autrefois et ses mœurs d'aujourd'hui ; j'ai tâché de faire ressortir les traits du caractère national et les nuances qui distinguent les habitans des divers cantons ; je me suis mis en relation avec les hommes les plus marquans du pays, en tous genres, et j'ai puisé, dans leur conversation, de quoi rectifier mes propres remarques et compléter à leur insuffisance. Il ne me reste plus rien à faire pour mon livre qu'à former un souhait : c'est qu'il procure à mes lecteurs la moitié du plaisir que j'ai trouvé à l'écrire.



VOYAGE
EN SUISSE,
EN LOMBARDIE ET EN PIÉMONT.



Bâle.

UN voyage en Suisse a toujours été au nombre des projets qui ont souri à ma jeunesse. J'étais décidé à l'entreprendre, mais, à cet âge heureux on a tant de lendemains devant soi que l'on remet tout d'un jour à l'autre; cependant les années s'envolent et leur fuite rapide émousse en nous

cette précieuse faculté de jouir, plus regrettable peut-être que le bonheur lui-même, et, lorsqu'enfin nous songeons à exécuter des projets dès long-temps formés, nous ne nous retrouvons plus tels qu'il nous faudrait être pour le faire avec avantage. L'adolescent qui a rêvé avec délices à son plan favori et l'homme fait qui va le réaliser sont deux êtres bien différens. Jadis je me faisais une joie d'errer au travers de cette belle Suisse en artiste, le sac sur le dos, le livre de croquis sous le bras, vivant de cette vie indépendante et aventureuse qui, tant de fois, m'avait fait envie dans les récits des voyageurs, me repaisant d'illusions et m'abandonnant à ces émotions si vives et si pures que l'aspect d'une belle nature et d'un pays heureux et libre font naître dans une ame qui n'a rien perdu encore de sa fraîcheur native. Aujourd'hui mes dispositions ne sont plus les mêmes, et, si le lecteur y gagne, moi j'y perds beaucoup : un enthousiaste de vingt ans, tout frais sorti du collège, peut se montrer bien ennuyeux, bien ridicule; mais que lui importe? il ne s'en doute pas, il jouit. « Le monde, dit Johnson, est là devant lui tout émaillé de fleurs, comme un lointain doré des rayons du soleil. »

Sterne range les voyageurs en sept classes dis-

tinctes, et il est dans l'ordre de rechercher, en commençant, à laquelle de ces classes j'appartiens. Je déclare d'abord que je désavoue toute prétention à la qualification de voyageur sentimental; le sentiment me devient suspect dès qu'il s'affiche, et je n'aimerais pas à en faire métier. A dix-huit ans, je raffolais de Sterne; mais, devenu plus mûr (dirai-je plus froid?), j'ai cru découvrir que cette sensibilité et ce naturel qui m'avaient séduit n'était plus d'aussi bon aloi, et qu'il y entrait un peu trop d'esprit et de recherche. Je prendrais volontiers le titre de voyageur paresseux qui m'irait mieux que tout autre, mais le soin de ma réputation m'empêche d'y songer : on se hâterait d'en conclure que j'ai l'insolente prétention de faire un livre sans me donner de peine et en m'amusant; je ne saurais, en vérité, trop que répondre. M'inscrire sur la liste des voyageurs curieux, serait prendre en quelque sorte l'engagement de ne dire que du neuf, ce qui, pour la Suisse, est assez difficile. Restent encore les voyageurs menteurs, les voyageurs oiseux, les voyageurs vains, moroses, tous gens avec lesquels je n'ai, Dieu merci, rien de commun. Ne trouvant donc, dans cette classification, aucune catégorie qui me convienne, je me vois forcé de m'en créer

une tout exprès et de me ranger parmi les voyageurs *sans aveu*; cela n'éveillera point l'envie et me laissera une grande latitude.

Le voisinage de Huningue et de ses fortifications rasées jette dans une disposition peu bienveillante le Français prêt à entrer à Bâle; il ne peut, en effet, se rappeler, sans un mouvement d'humeur, que c'est aux instances des Bâlois que les hauts alliés ont accordé le démantèlement de cette forteresse. Il existe à ce sujet une anecdote peu connue qui expliquerait leur empressement à solliciter un sacrifice qu'on eût pu leur refuser sans que l'équilibre de l'Europe en souffrit. S'il en fut autrement, c'est qu'il est difficile de se montrer deux fois généreux dans l'enivrement des premiers triomphes.

En 1815, le bourguemestre avait, m'a-t-on dit, réuni quelques amis à souper dans sa maison située proche du rempart : tandis qu'on discutait paisiblement, en mangeant, sur la marche des armées et l'issue probable de la campagne, voilà qu'une bombe, lancée au hasard des batteries de Huningue, enfonce le toit, traverse l'étage supérieur et tombe avec fracas au milieu de la table. Ce plat, qui n'était pas porté sur le menu, fit perdre l'appétit aux convives, lesquels se disper-

sèrent tout effrayés. On commença dès-lors, à Bâle, à faire de sérieuses réflexions sur les inconvéniens d'un si importun voisinage qui rendait la clause de la neutralité tout-à-fait illusoire à l'égard de la ville. Il était clair, en effet, que le commandant de Huningue, manquant de vivres, n'avait qu'à en faire demander aux autorités bâloises, en ayant soin d'appuyer sa requête d'une ou deux bombes, pour être assuré de voir aussitôt arriver le nécessaire, et même le superflu. Il fut résolu, en conséquence, qu'on insisterait fortement auprès des puissances alliées afin d'être débarrassé de cette fâcheuse sujétion qui entravait aussi évidemment le libre arbitre des Bâlois, en dépit de l'inscription bienveillante placée par Louis XIV au-dessus de la porte de la forteresse : « *Sociis tutelam, hostibus terrorem.* »

Après cette anecdote, *se non vera, almen ben trovata*, je veux, toute rancune cessante, rapporter un trait honorable pour nos anciens alliés ; il date de la même époque. La diète helvétique, dominée par la force des circonstances, donne ordre à un corps de confédérés, commandé par le général Bachmann, de se porter en France pour appuyer les opérations des alliés. Ces braves régimens ne purent oublier aussi facilement les liens

de confraternité militaire qui les unissaient à nous; ils n'obéirent qu'avec répugnance, et bientôt, l'idée d'avoir à se mesurer avec leurs anciens compagnons d'armes leur devenant insupportable, ils se mutinèrent contre leurs chefs, et déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin. Il fallut leur faire repasser la frontière de Suisse.

Pour qui n'a vu que nos places de guerre fortifiées à la Vauban et à la Cohorn, c'est un aspect frappant et original que celui que présente une ancienne ville suisse avec ses fortifications du moyen-âge; ce long mur d'enceinte, recouvert d'un toit au-dessous duquel règne une galerie d'où les assiégés pouvaient tirer à couvert sur les assaillans; ces fortes tours crénelées s'élevant d'espace en espace pour servir d'arsenal et de retraite lorsque le mur n'était plus tenable; ces portes en ogive surmontées d'un beffroi d'une élévation prodigieuse, aux quatre angles duquel sont comme suspendues d'élégantes tourelles destinées aux vigies, tout ce que vous voyez vous reporte à un temps qui n'est plus. Ce système de défense est par lui-même bien autrement pittoresque, parle bien davantage à l'imagination que nos ravelins, nos courtines et nos ouvrages à cornes. La poudre à canon a tué ce que la guerre avait de plus poétique.

On vient de me montrer, sur l'un des bancs de la salle où le célèbre Érasme donnait ses cours, un portrait de lui en profil, assez ressemblant, tracé, dit-on, par un de ses élèves avec la pointe d'un canif. Le *cicerone* m'a assuré avoir tout récemment découvert cette antiquité sur laquelle il a passé un trait à l'encre pour la rendre plus apparente. J'ai bien peur qu'il n'en soit de ce portrait comme de la fameuse *plume de l'abdication* que le concierge de Fontainebleau a déjà vendue tant de fois, et qui n'en est pas moins toujours à vendre.

Un de nos plus fameux mathématiciens a dit : « nous sommes trois en Europe en état de comprendre mon livre. » Ce mot, d'un amour-propre naïf, Érasme eût pu l'adresser à ses contemporains avec juste raison. Ce devait être en effet, pour son siècle, chose bien difficile à comprendre que l'érudition exempte de pédantisme, la gaieté sans licence, l'esprit sans affectation et l'imagination unie au bon goût; je ne vois guères, parmi les hommes marquant de son époque, que Montaigne, Thomas Morus, Ulrich de Hutten et quelques autres qui aient été en état d'apprécier tout ce que valait Érasme. Je joindrais pourtant encore Holbein qui, dans un portrait regardé

comme un chef-d'œuvre, nous a représenté cet écrivain tel que nous le retrouvons dans ses ouvrages. C'est le comble de l'art que d'avoir su réunir tant de choses dans un simple profil. Rien de ce qui peut révéler l'homme supérieur n'y est omis : le caractère pensif de ce front, cet œil qui, bien que voilé par la paupière, semble laisser échapper l'éclat du feu dont il brille ; cette bouche si expressive dont les lèvres minces et les coins légèrement relevés indiquent l'atticisme d'un esprit enclin à la raillerie ; ce nez effilé qui passait chez les anciens pour l'un des caractères de la sagacité ; l'effet général résultant de l'ensemble de ces détails si finement sentis et si heureusement rendus, tout enfin, dans cet admirable morceau, rappelle le grand artiste prenant le génie sur le fait.

Dans la même salle se voit aussi le portrait de Luther également peint par Holbein. Tout ce que j'en puis dire, c'est que le voisinage du premier de ces deux morceaux fait autant de tort à celui-ci que l'ingénieux et tolérant Hollandais en eût pu faire jadis au fougueux réformateur, s'ils se fussent trouvés en présence. Le pinceau de l'artiste n'a reproduit ici que la représentation d'une nature commune, je dirai presque ignoble, à laquelle le *mens divinius* semble avoir manqué tout-à-fait.

J'aime à croire que le peintre n'a pas rendu fidèlement son modèle, car, à voir cette large figure, ce regard sans expression, ces traits épais, dépourvus de caractère moral, on croirait avoir sous les yeux un vrai moine défroqué ou quelque bon vivant de bas étage plutôt qu'un homme appelé, par des facultés supérieures et par une foi ardente, à consommer une grande révolution religieuse. Il ne manque au-dessous d'un pareil portrait que ce distique connu du réformateur :

Wer nicht liebt weib, wein und gesang,
Der bleibt ein narr sein leben lang ¹.

On a imprimé plusieurs fois qu'Érasme s'était montré partisan des idées nouvelles et avait appuyé de son approbation l'audace des sectaires. Ce qui a donné naissance à ce soupçon injuste est probablement le refus qu'il fit d'écrire contre eux lorsqu'il en fut prié par François I^{er}; il est aisé d'expliquer autrement ce refus. Le philosophe de Rotterdam tenait trop à son repos pour s'engager dans des querelles théologiques dont le résultat

1. « Celui qui n'aime point les femmes, le vin et les chansons, restera un fou toute sa vie. » Axiome plus digne de la *Société du Caveau* que de la morale évangélique.

était facile à prévoir pour tout homme qui, connaissant l'esprit de son siècle, savait qu'on était d'un côté aussi peu porté aux concessions raisonnables, qu'on se montrait, de l'autre, ardent à innover sans mesure et à secouer le joug de toute autorité. Sans doute aussi il avait un sentiment trop délicat de sa propre dignité pour ne pas craindre de la compromettre en entrant en lice avec un adversaire qui, dans la chaleur de la controverse, respectait tout aussi peu ses antagonistes qu'il savait se respecter lui-même. Quoi qu'il en soit, voici un fait qui prouve qu'Érasme était entièrement étranger aux vues de l'apôtre de la réforme avec lequel il n'entretenait au reste aucunes relations. Kessler qui prêcha la nouvelle doctrine à Saint-Gall, se rendant à Wittemberg, rencontra, dans une auberge, Luther qu'il ne connaissait pas. Celui-ci sachant qu'il venait de Bâle où il avait étudié, lui demanda, entre autres choses, ce qu'y faisait Érasme. « Tout ce que je puis vous en dire, lui répondit Kessler, c'est qu'il se porte bien. Quant à ce qu'il fait, personne n'en sait rien, car il vit fort retiré et ne se communique à personne. » A l'époque où cette conversation avait lieu, la réforme s'était déjà rapidement propagée en Allemagne et avait pour

elle tout le prestige du succès. Peu de temps après, Érasme se vit forcé de quitter Bâle où il n'eût pas manqué de rester, si seulement il eût consenti à rester neutre. Il est à remarquer qu'au milieu de ses sarcasmes contre les mauvais papes et les abus de la cour de Rome, on ne trouve rien qui annonce directement ou indirectement l'intention d'abolir la papauté et de proclamer le droit de libre examen sur les ruines du principe de l'autorité, et c'est là la pierre angulaire du protestantisme. Voici ce qu'Érasme dit quelque part au sujet des accusations contradictoires dont il fut l'objet : « La tragédie luthérienne accumula sur lui un fardeau de ressentiment intolérable ; il fut déchiré par les deux partis tandis qu'il s'efforçait à leur être utile. »

Je n'ai trouvé à la bibliothèque, en fait de manuscrits de lui, que quelques lettres écrites à son ami Amersbach, de Fribourg, où il s'était retiré avec les chanoines de Bâle ; elles offrent peu d'intérêt. J'y ai pourtant remarqué le passage suivant qui vient à l'appui de ce qu'on sait du caractère humain et tolérant de cet homme célèbre : « Le cardinal M*** qui insistait si fortement sur la nécessité d'employer des mesures de rigueur contre les réformés, vient d'être pris par un corsaire algérien ; ces gens-là vont lui enseigner à ses dépens

ce que c'est que l'intolérance, il en reviendra corrigé. »

On voit, dans la salle du musée, outre diverses antiquités curieuses trouvées dans les ruines d'*Augusta Rauracorum*, un tableau de la passion peint par Holbein et dans lequel se retrouvent et les beautés et les défauts qui le caractérisent : expressions variées et vraies, poses un peu tourmentées, composition riche, dessin sec et dur, coloris froid. Ses ébauches et ses cartons à la plume et au crayon noir me plaisent beaucoup. C'était un homme d'un caractère original, bizarre, ne travaillant qu'à ses heures, souvent à court d'argent et en prenant peu de souci, en un mot, un vrai artiste. On a recueilli quelques traits de lui assez plaisans, voici l'un des meilleurs.

Il avait fait prix avec un apothicaire pour lui peindre à fresque la façade de sa maison. L'ouvrage avançait lentement, par suite des longues libations que le peintre altéré faisait au cabaret voisin où l'impatient pharmacopole venait souvent le relancer. Holbein imagine un moyen ingénieux pour se soustraire à son importunité ; ce fut de peindre au-dessous de son échaffaudage, que recouvrait une toile, deux jambes pendantes qui firent tellement illusion que l'argus lui adressa

désormais des complimens sur son infatigable assiduité.

C'est à tort qu'on attribue à Holbein la fameuse Danse des morts qui est l'ouvrage d'un peintre nommé Glauber, venu cinquante ans plus tard ; cette fresque n'existe plus ; on en a transporté avec succès sur toile deux têtes qui se voient au musée, elles m'ont paru d'un bon style.

On me pardonnera de donner ici quelques détails sur le sujet de cette fresque : dans l'origine la Danse des morts fut simplement une farce de carnaval avec travestissement. Des masques, représentant la mort et munis de ses attributs, couraient par les rues et les places publiques, faisant danser les passans de gré ou de force ; plus tard, par je ne sais quelle transition bizarre, ces danses s'exécutèrent dans les cimetières en l'honneur des trépassés, avec addition de motets et sentences édifiantes ; le clergé en approuva l'usage, et on leur donna le nom de *danses macabres*, de deux mots grecs qui signifient danses infernales ; ce thème devint à la mode, les peintres s'en emparèrent ; les maisons, les livres d'heures furent ornés des représentations plus ou moins grotesques, plus ou moins ingénieuses qu'ils en firent, les moralistes ne restèrent pas en arrière, les poètes en tirèrent

maintes allégories, ce fut à qui traiterait ce bizarre sujet ; on en vint jusqu'à croire qu'un tableau de ce genre, exécuté en accomplissement d'un vœu , était si agréable à la divinité , qu'il pouvait arrêter la marche de la peste et conjurer tous les fléaux. ¹

La fresque dont j'ai parlé plus haut avait été peinte, autant que je puis me souvenir , par ordre du concile, à l'occasion de la terrible peste qui ravagea Bâle dans le 15^e siècle. On en voyait encore les restes, il y a quelques années, sur les murs d'un cloître qui menaçait ruine et qu'il a fallu démolir.

J'ai regretté ce cloître ; j'aurais été m'y promener. C'était celui de ce bon abbé Martin qui, entré à Constantinople à la suite des croisés vainqueurs, se mit, pour la plus grande gloire de Dieu et de son couvent, à piller dévotement les reliquaires de Sainte-Sophie. Le récit que le moine Gunther nous a laissé de ce pieux exploit, est si naïf, si bien empreint du cachet de l'époque, que je ne puis me refuser le plaisir d'en citer le passage suivant².

« Pendant que les vainqueurs dépouillaient

1. Il existe dans quelques bibliothèques un ouvrage rare , publié en 1490 et ayant pour titre : *Simulacres et historiées faces de la mort, danses macabres et danses des morts*. Il en fut fait coup sur coup plusieurs éditions.

2. *Bibliothèque des Croisades* de M. Michaud.

gaîment cette ville dont le droit de la guerre les avait rendus maîtres , l'abbé Martin pensa aussi à faire son butin , et , pour ne pas rester les poches vides pendant que tous les autres s'enrichissaient , il résolut de porter ses mains sacrées à la rapine ; mais , comme il jugeait indigne de lui d'enlever des choses profanes , il songea à s'approprier des reliques des saints.... Il prit donc avec lui un chapelain , et , poussé par je ne sais quel grand presentiment , il se rendit dans une église qui était en vénération parce qu'on y gardait de grands trésors et des reliques précieuses..... Pendant que les croisés se précipitaient en foule dans cette église , enlevant de tous côtés l'or , l'argent et les objets de prix qu'ils trouvaient , l'abbé Martin jugeant au-dessous de lui de commettre un sacrilège si ce n'était pour des choses sacrées , gagna un lieu secret où la religion semblait lui promettre ce qu'il désirait le plus ardemment ; il y trouva un vieillard d'une belle figure , portant une longue barbe blanche. C'était un prêtre , mais fort différent des nôtres par son habillement. L'abbé le prenant pour un laïc , lui dit d'un air calme mais d'une voix terrible : Perfide vieillard , montre-moi les précieuses reliques que tu conserves , ou attends-toi à

la mort ! » Le vieillard, plus effrayé du ton que des paroles, car il ne les comprenait pas, essaya d'adoucir l'abbé en lui adressant d'un air suppliant quelques mots latins. L'abbé lui fit alors entendre dans la même langue ce qu'il exigeait de lui. Le vieillard alors lui ouvrit un coffre de fer et lui montra des trésors que l'abbé Martin estimait plus que toutes les richesses de la Grèce. A cette vue, l'abbé plongea aussitôt avec avidité ses mains au fond du coffre, et remplit des fruits de son pieux larcin les pans de sa robe et de celle du religieux qui l'accompagnait, puis tous deux, cachant avec adresse ces précieuses reliques, se rendirent à leurs navires. Ceux qui connaissaient et aimaient l'abbé, lui demandèrent, en le voyant, quel était le butin qu'il venait d'enlever. Martin leur répondit d'un air joyeux : tout va bien pour nous, à quoi ils répliquèrent : *Deo gratias*..... La vertu des saintes reliques protégea constamment l'abbé au milieu des périls de son retour ; la tempête s'apaisait en leur présence, les pirates s'adoucissaient en approchant du vaisseau. Plein de sollicitude pour le trésor qu'il portait, il ne craignit pas de traverser l'Italie en proie aux discordes civiles et de franchir les Alpes infestées de brigands. Enfin il arriva

heureusement à Bâle, et fit don à son monastère des fruits précieux de tant de fatigues et de travaux.

La cathédrale de Bâle, d'un gothique moins svelte, moins délié que celles de Strasbourg et de Fribourg, est cependant d'un bel effet ; elle se rapproche, sauf erreur, du style byzantin. Au-dessus du portail, on voit la statue équestre d'un chevalier armé de toutes pièces qui, lancé au galop, enfonce sa longue pique dans la gueule béante d'un dragon ailé. L'homme et son coursier sont si massifs, le dragon est si petit, que de loin le bon chevalier a l'air de donner, du bout de sa lance, la becquée à un moineau ouvrant le bec.

Cette vaste place de la cathédrale a été témoin, au moyen-âge, de plus d'un tournois, de plus d'une solennité féodale. Parmi celles-ci, il en est une assez peu connue et digne d'être remarquée. Elle est mentionnée dans ces anciens auteurs sous le nom *mulcte* (punition, amende honorable) du *harneskar*. Ce châtiment, infligé probablement par les tribunaux de l'empire, consistait à conduire processionnellement à la cathédrale le délinquant, nu-tête, nu-pieds et portant sur ses épaules un chien, s'il était comte ; s'il était chevalier ou écuyer, une selle, et les cornes d'une charrue avec le soc s'il était bourgeois ou paysan. En 1229,

un comte de Ferrette subit à Bâle ce châtement ignominieux. Nous en retrouvons quelques traces en France, et l'on voit, dans l'excellente Histoire de Saumur par M. Bodin, Foulques le Rechin punir de la même manière, son fils rebelle qui dut s'agenouiller à la porte de la cathédrale d'Angers portant sur son dos une selle sur laquelle son père mit le pied.

Près de la cathédrale règne une terrasse d'où l'on jouit d'une vue étendue, qui peut passer pour pittoresque l'orsqu'on a traversé en droiture notre *belle France* par la route de Paris à Bâle; au fait, le paysage ne manque ni d'intérêt, ni de grandeur; et le Rhin, dans son cours majestueux, contribue à lui en donner. C'est de cette jolie vallée de la Wiese, dont vous voyez les sinuosités se perdre dans les montagnes de la Forêt-Noire, qu'est sorti l'un des écrivains les plus populaires de l'Allemagne : Hebel, auteur des *Allemanische gedichte*¹. Ce petit ouvrage, éminemment original, est rempli de grace, de naïveté et de la plus ravissante poésie. Son apparition a fait une vive sensation parmi les hommes de lettres et les érudits; de l'autre côté du

1. *Poésies allamaniques*. Les beautés de ce livre ne me semblent pas susceptibles d'être conservées dans une traduction.

Rhin, les éditions s'en sont multipliées rapidement et Goethe lui a consacré plusieurs articles d'une haute et lumineuse critique. Le dialecte dans lequel il est écrit, est, à peu de choses près, celui dont se servaient ces tribus allamaniques qui ont peuplé de proche en proche la Souabe et une grande partie de la Suisse ; c'est du moins ce que soutiennent les gens versés dans la science de la *linguistique*.

Les poésies de Hebel sont comprises avec plus ou moins de facilité dans tous les cantons où l'allemand est en usage, leurs idiomes ne différant que par des nuances légères de celui des habitans du Wiesenthal, tandis que, pour les Saxons et les Prussiens ce livre est presque inintelligible. La différence tranchée qui sépare le haut allemand du bas allemand ¹ indique évidemment deux races distinctes, et voici un autre fait qui vient à l'appui de cette opinion. Lorsque le paysan de la Franche-Comté et le montagnard du Jura vous parlent *des Allemagnes*, ils n'entendent point par là la Prusse, la Saxe et la Westphalie, mais bien la Souabe et l'ancienne Suisse, connue dans les anciens documens sous le nom de *Basse-Allamannie*.

Pendant les excès qui accompagnèrent le triom-

1. *Hoch-deutsch* et *platt-deutsch*.

phe de la réforme, les Bâlois, que gênait la présence du nonce, le menacèrent de le jeter du haut de la terrasse de la cathédrale, afin de terminer la controverse; cet argument, peu conforme à l'esprit évangélique, l'effraya et il jugea à propos de leur abandonner la partie. Cependant, s'il faut en croire l'auteur du *Manuel du voyageur en Suisse*, ces zélés réformés ne s'en tinrent pas à la menace, et, ce qu'ils avaient dit ils le firent. Ils employèrent, en revanche, des formes un peu moins acerbes à l'égard des moines de toutes couleurs qui se trouvaient parmi eux. On leur signifia « qu'ils eussent à se mettre à lire et à chanter, (sans doute les Psaumes traduits en langue vulgaire par Luther) ou sinon qu'ils se hâtassent de sortir de la ville. » On ne dit pas s'il s'en trouva un grand nombre d'entre eux en état de remplir la première de ces conditions.

Si l'on étudie cette grande révolution religieuse ailleurs que dans les histoires toutes faites, on est amené à juger peu favorablement les motifs qui l'ont déterminée même en mettant à part le caractère de plusieurs des principaux acteurs. Il est aisé de se convaincre par les faits que, dans ces abjurations en masse, l'entraînement, l'esprit d'imitation, l'attrait de la nouveauté, les considérations

politiques souvent même l'intérêt privé ont eu une plus grande part que la conviction consciencieuse. En mainte occasion, des mesures coercitives sont venues stimuler le zèle des populations indécises, et le protestantisme a eu aussi ses dragonnades. Ici on ne retrouve rien de cette haute moralité, de cette charité immense, de ce grand caractère de génération sociale que présente l'avènement du christianisme; le doigt de Dieu ne s'y montre nulle part, et partout se trahit l'œuvre des passions humaines; on sent enfin qu'on assiste, non à la naissance d'une religion, mais à l'établissement d'une secte.

Les environs de Bâle offrent un grand nombre de châteaux ruinés; d'un point élevé, j'en ai compté jusqu'à sept, perchés, comme l'aire de l'aigle, sur des rocs presque inaccessibles, à l'entrée de la vallée de la Byrse. On en découvre en outre plusieurs sur les derniers gradins des montagnes de la Forêt-Noire. Les seigneurs de ces antiques manoirs étaient la terreur des Bâlois pendant le moyen-âge, et la ville n'étant, à cette époque, peuplée que de savans, de marchands et de moines, ces chevaliers-détrousseurs avaient beau jeu pour lever leurs tributs. Il est à croire que, dans ces occurrences, les marchands payaient pour les moines qui, en retour, priaient pour eux. Quant aux savans, on ne se don-

nait probablement pas la peine d'aller enfoncer leurs portes; il n'y avait guères chez eux que des gloses et des scholies à prendre, car on ne s'enrichissait pas dans ce temps-là à faire de l'esprit et de la science. Lorsque, au commencement du 16^e siècle, Bâle entra dans la ligue des cantons suisses, les habitans rassurés et devenus plus aguerris à la suite d'un état d'hostilité permanent, baissèrent leurs ponts-levis que la crainte leur avait fait tenir jusque-là habituellement levés, et pour narguer leurs ennemis, remplacèrent les hommes armés qui veillaient à la garde des postes par des femmes filant leurs quenouilles, tout en percevant les droits de péage.

Notre judicieux et spirituel Philippe de Commines nous a laissé une peinture naïve de ces temps d'anarchie féodale « et, pour parler d'Alle-
« magne en général, il y a tant de fortes places et
« tant de gens enclins à mal faire et à piller et dé-
« rober, et qui usent de violence les uns contre les
« autres pour petite occasion, que c'est chose mer-
« veilleuse. Car un homme qui n'aura que lui et
« son valet défiéra une grosse cité, et un duc,
« pour mieux pouvoir dérober avec le port de quel-
« que petit chateau-rochier où il se sera retraits,
« y aura vingt hommes ou trente à cheval qui cour-

« ront défier à sa requête. Ces gens icy ne sont
« guères de fois punis des princes d'Alemagne, car
« ils s'en veulent servir quand ils en ont affaire,
« mais les villes, quand elles les peuvent tenir, les
« punissent cruellement et ont bien souventes fois
« assiégé tels chasteaux et abbattu. »

L'université de Bâle est le plus ancien établissement d'instruction publique qui ait été ouvert à la jeunesse de la Suisse et même de l'Allemagne. Fondée par le pape Ænéas Sylvius, en 1460, elle a jeté un grand éclat pendant le 16^e et le 17^e siècle; mais la concurrence des universités allemandes lui a porté un coup fatal; depuis lors elle a toujours été en déclinant; les abus s'y sont introduits en foule, et il n'y a pas bien long-temps encore que les places de professeurs, diversement rétribuées, étaient le partage exclusif des bourgeois de la ville et se tiraient au sort entre les candidats, lettrés ou non. On assure pourtant que les effets de ce singulier usage n'étaient pas aussi ridicules qu'on aurait pu s'y attendre, des transactions et des échanges à l'amiable venant corriger les caprices de la loterie universitaire. Aujourd'hui les étrangers sont admis à occuper les chaires, et M. Vinet de Lausanne professe avec un grand ta-

lent la rhétorique et la littérature françaises. Il est auteur d'un excellent *Essai sur la liberté des cultes*, ouvrage qui se distingue par une grande force de raisonnement, une onction touchante et un esprit conciliant et tout évangélique.

L'ancienne ville impériale, la ville savante et guerrière du moyen-âge n'est plus aujourd'hui qu'un vaste comptoir, une immense fabrique; l'esprit mercantile y a passé son niveau de plomb, et des noms qui se sont jadis illustrés dans la république des lettres et sur les champs de bataille, figurent aujourd'hui sur la porte des magasins et sur les lettres de change. Le descendant du fier Baron s'est fait fabricant de rubans, et les M****, les F****, font parler d'eux sur toutes les *places* de l'Europe, comme autrefois les Schaler et les Mœncheu dans les tournois de l'Allemagne. « Où demeure M. de ***, demandai-je à quelqu'un de l'hôtel de la Cigogne. Un Bâlois qui était présent me répondit : « Nous n'avons pas ici de *De*. » Voilà des gens bien anti-féodaux, pensai-je à part moi, et je m'enquis plus tard de la cause de cette singularité; la voici : la ville de Bâle est la seule de toute la Suisse où l'ombrageuse vanité des bourgeois ait imposé le sacrifice de la particule nobi-

liaire à tous les seigneurs qui ont sollicité chez eux le droit de bourgeoisie; la morgue patricienne n'est pas la seule ni la plus ridicule.

Après avoir vu se succéder l'aristocratie des châteaux, l'aristocratie des camps, nous sommes menacés d'en subir une nouvelle, qui peut-être nous fera regretter celles qui l'ont précédée; je veux parler de l'aristocratie des comptoirs. Celle-ci a, aussi, ses titres écrits sur des lettres de change, ses préjugés de caste et ses prôneurs qui ne sont pas toujours habiles. L'esprit du siècle où nous vivons est essentiellement positif et calculateur, mais, tout en affectant un grand zèle pour le progrès des lumières, il est loin de négliger les intérêts matériels; cela n'a rien en soi de blâmable. Cependant les gens qui se sont constitués les champions de la classe financière et industrielle ont peut-être fait preuve d'un empressement mal-entendu en prétendant tout subordonner à celle des supériorités sociales, qui se fonde sur le coffre-fort. Le commerce fait la richesse des nations; à la bonne heure, mais s'en suit-il qu'on soit recevable à nous présenter, comme les bienfaiteurs de l'état, ces négocians qui consentent à l'enrichir tout en faisant d'excellentes affaires? Je ne vois rien, dans un pareil dévouement, qui surpasse les

forces humaines, et pourtant, à entendre certains écrivains industriels, il semblerait, en vérité, que les commerçans, les manufacturiers et les banquiers soient autant de Codrus et de Curtius se précipitant, tête baissée, pour le salut de la patrie, dans les hasards des spéculations et dans le gouffre de l'agiotage. Leur profession est honorable, sans doute, et il m'appartient moins qu'à un autre de chercher à la déprécier, mais, en la faisant trop valoir, on force ceux qui ne l'exercent pas à compter avec elle et à lui contester une prééminence à laquelle elle n'a pas droit. Il semble, en effet, que le magistrat, le soldat, le savant, l'artiste ont au moins autant de titres à notre reconnaissance et à nos égards que le négociant qui spécule sur les cotons et les cafés, et donne, pour de l'argent le sucre et la cannelle; ne le fit-il même, comme M. Jourdain père, que pour obliger ses amis. Continuons donc à préférer la considération qui se fonde sur des travaux honorables, sur de beaux faits d'armes, ou même, faute de mieux, sur de nobles souvenirs, à celle qui ne repose que sur des sacs d'écus. Gardons-nous de l'excès de cet esprit cupide et mercantile, capable de dégrader notre caractère national, et qui, s'il faut en croire le mot connu d'un homme qui s'est rarement

trompé, tend à faire d'une nation voisine un peuple de boutiquiers. « Combien vaut-il? What is he worth? » telle est la première des questions qu'on vous adresse en Angleterre sur le compte de quelqu'un; si nous n'y prenons garde, ce triste travers deviendra le nôtre, et ceux qui vaudront réellement le plus, seront, parmi nous, ceux qui passeront pour ne *rien valoir*. Le niveau de la cupidité est plus à craindre encore que le niveau révolutionnaire qui du moins ne pouvait rien contre la dignité morale et l'estime de soi-même. « Nous voyons, dit Montesquieu, que dans les pays où l'on n'est affecté que de l'esprit de commerce, on y trafique de toutes les actions humaines et de toutes les vertus.

J'engage ceux qui aiment les souvenirs historiques à se rendre sur le champ de bataille de Saint-Jacques, situé à peu de distance de la ville; il est aujourd'hui couvert de vignobles dont le vin a reçu le nom de *Sang des Suisses*, en commémoration de l'héroïque défense d'une poignée de confédérés qui y tinrent en échec, pendant toute une journée, un corps d'Armagnacs d'une force décuple, que commandait le dauphin de France, depuis Louis XI. Leurs vainqueurs, épouvantés d'un succès si chèrement acheté, reculèrent;

ils sentirent qu'une seconde victoire pareille à celle-là consumerait leur perte. Voici un trait relatif à cette affaire mémorable, qui nous a été conservé par un contemporain. Un chanoine de Neuchâtel, revenant du concile de Bâle, rencontra en route 1,600 Suisses, détachés du camp des confédérés, avec ordre de se jeter dans la ville à tout prix «.... Sur ce leur remonstrances que l'ost
« du Dauphin comportoit vingt-cinq, voire trente
« mil Armagnacs, champoyants ¹ et spoliants
« monts et vaux par alentour la ville, et sembloit
« ugne entreprise non humaine de voloir, avec
« si petit reconfort, gagner les portes à l'encon-
« tre de telle espoventable multitoude. Ung des
« dicts seigneurs des *ligues* (et sembloit iceluy
« chevalier, par grave et souperbe prestance,
« avoir auctoritey), respondit : si faut-il qu'ainsi
« soit faict demain, et, ne povant rompre à la
« force les dicts empêchemens, *nous baillerons nos*
« *ames à Dieu et nos corps aux Armaignacs.* »
Ils tinrent parole. Ænéas Sylvius, alors à Bâle, rapporta que les Suisses arrachaient de leurs corps les flèches ensanglantées pour les lancer à leurs ennemis, et, bien qu'ils eussent les mains coupées

1. Tenant la campagne.

ils ne mouraient point qu'ils ne se fussent vengés de celui dont ils avaient reçu le coup mortel. Quatre Armagnacs s'acharnent sur un homme de Schwyts ; ils l'avaient renversé, percé de coups et le foulait aux pieds ; son compagnon saisit une hache, fond sur eux, en tue deux, met les autres en fuite, et, chargeant sur ses épaules le corps sanglant de son ami, l'emporte hors de la mêlée.

L'étranger qui se promène sur le pont regarde, avec curiosité, une grotesque figure en bois apparaissant à une des fenêtres de la haute tour et tirant la langue aux passans par un mouvement régulier que lui imprime le balancier de l'horloge. Cette figure, fort ancienne, remonte à une époque où les habitans du petit Bâle étaient en hostilité continuelle avec ceux de la ville. Un plaisant Bâlois imagina de les narguer par cette grimace permanente ; mais ceux-ci opposèrent à l'injurieuse facétie une image encore plus malhonnête qui mit les rieurs de leur côté. Cette anecdote m'en rappelle une autre plus récente et de meilleur goût. Le vieux médecin S^{***}, homme habile et d'un esprit original, passait dernièrement sur le pont, lorsqu'une vieille commère bâloise, dans l'espoir d'attraper une consultation gratis, l'arrête et lui expose son état. Le docteur l'écoute d'un air

d'intérêt, et, quand elle a fini, lui dit : « c'est bien, ma bonne, je vois ce que c'est; fermez les yeux et montrez-moi votre langue. » La vieille obéit; à l'instant le docteur tourne le dos, s'éloigne, laissant là sa patiente en butte aux railleries des curieux qu'avait rassemblés cette scène bouffonne. Un modelleur en terre cuite en a fait un joli groupe que j'ai vu ici.

A Bâle, la vie sociale a peu d'intérêt et de mouvement. Les hommes, après avoir employé toute la journée à leurs affaires, se font voiturer à leur maison de campagne où ils passent leur soirée en famille. Dans l'hiver, ils se réunissent pour boire, fumer, deviser sur le prix des soies et le taux des effets publics et parler politique. Les femmes, absorbées par le soin de leurs enfans, la tenue du ménage, les devoirs de famille, vivent fort retirées. Les petits parlages de coterie (Small-Talk), le tricot, les miroirs explorateurs placés aux deux côtés de la fenêtre, emploient le peu de momens qui leur restent, et le passage du salon d'été au salon d'hiver, du salon de gala au salon de famille, forment, avec les mariages et les naissances, les événemens de leur vie monotone. Elles n'ont ni le temps ni la facilité d'acquérir des talens et de cultiver leur intelligence; les jeunes

gens terminent pour la plupart, à 15 ou 16 ans, des études superficielles et cherchent un emploi plus lucratif de leur temps, soit dans le comptoir paternel, soit dans quelque maison de banque ou de commerce à l'étranger. Si les arts, les sciences et la littérature sont cultivés à Bâle, c'est par exception et comme à la dérochée. Les seuls plaisirs qu'on y connaisse sont les diners et puis encore les séjours annuels aux eaux de Bade et de Schinzenach.

Avec les vieilles mœurs, Bâle a conservé beaucoup des vieilles institutions. Les lois somptuaires, par exemple, y sont toujours en vigueur, et les Bâloises qui ont des diamans, ne les peuvent porter qu'aux eaux. Parmi toutes ces femmes de millionnaires, il n'en est aucune qui ose avoir un cachemire !!! Les maîtrises et jurandes se sont maintenues, et les corporations d'artisans, investies de droits politiques, exercent une influence réelle; le gouvernement et la classe des bourgeois riches sont obligés de les ménager et de se soumettre à leurs exigences.

En 1690, les artisans et le peuple, mécontents de la tendance aristocratique du gouvernement, assiégèrent l'hôtel-de-ville et y tinrent bloqués les membres du conseil qu'ils prirent par la famine

et forcèrent à capituler. Forts des concessions ainsi arrachées, les chefs des révoltés se saisirent du pouvoir dont ils usèrent sans ménagement contre leurs adversaires. Entr'autres exemples de rigueur, ils frappèrent d'une amende de 6,000 écus et d'une réclusion de trois ans, dans sa maison, la femme d'un conseiller, jeune et belle personne, pour avoir réuni chez elle et présidé un *conseil* des matrones bâloises qui se mêlaient de politique.

Tout objet fabriqué hors de la ville, au détriment des maîtres-ouvriers, est prohibé en vertu d'anciens statuts à l'exécution desquels ceux-ci tiennent la main. Un négociant de ma connaissance, membre d'une de ces corporations et tuteur des enfans laissés par un de ses confrères, est tenu, chaque année, de venir rendre ses comptes de tutelle à un comité dont son tailleur fait partie; sa femme, qui est française, a rencontré toutes les difficultés possibles pour faire entrer à Bâle un ameublement que son père lui envoyait en cadeau de Strasbourg ¹.

1. Il sera question des affaires de Bâle, lorsque je parlerai de l'état politique de la Suisse, à la fin du second volume.

Schafhouse.

La Forêt-Noire.—Le Rhin. Lauffenbourg. *Chute de Schafhouse.*

— Jean-Muller.

LA route qui conduit de Bâle à Schafhouse, en passant par le grand-duché de Bade et en remontant le Rhin, traverse une contrée riante mais sans caractère prononcé; ce n'est plus un pays de plaines mais ce n'est pas encore un pays de montagnes et le cours du Rhin donne seul quelque intérêt au paysage. Déjà grossi du tribut de toutes les eaux de la Suisse, il se montre digne du surnom de (Vater-Rhein) que les Allemands lui ont donné; on voit déjà sur ses rives les ceps célébrés dans une chanson nationale qui retentit sur toute l'étendue de son cours. Il semble préluder par les vins du Margraviat aux vins du Johannisberg et de Nierstein.

De temps en temps je m'arrêtais en gravissant à pied la montée qui conduit à la petite ville de Waldshut; je jetais encore un coup d'œil sur cette belle et riche Alsace dont les champs immenses se dérou-

laient jusqu'aux pieds des Vosges. Je disais, pour quelque temps, adieu à la France, et en la perdant de vue, je rêvais déjà au plaisir que j'aurais à la saluer au retour.

J'ai remarqué sur cette route plusieurs ruines de châteaux appartenant jadis à des seigneurs du parti autrichien, tels que ceux de Vaduz, Baudeck, Triesen. Les confédérés, lors de la guerre de l'indépendance, y portèrent le fer et le feu. « Jusqu'à quand, s'écriaient les habitans de Waldshut épouvantés, Dieu sera-t-il donc pour les Suisses? » Jusqu'à ce que vous soyez devenus meilleurs qu'eux, leur répondit le chevalier Wernez de Schynen.

Je ne veux pourtant point passer si près de la Forêt-Noire sans lui consacrer quelques lignes, ne fût-ce que par reconnaissance. C'est à elle que je dois d'avoir vu en réalité, à vingt ans, ce qu'avaient présenté ma jeune imagination, mes rêves arcadiens et les douces et riantes bergeries de Gesner. En parcourant alors cette contrée peu visitée, j'ai cru me retrouver au milieu de mes anciennes connaissances : l'honnête Amyntas, le vénérable Palémon, la naïve Chloé et l'intéressant Myrtil ; enfin j'ai revu ce bon peuple de pasteurs dont j'avais vécu entouré au collège et que je croyais être disparu de la terre avec l'âge d'or. Des manières

simples, l'heureuse physionomie, le costume propre et assez pittoresque de ces braves gens concouraient à rendre l'illusion plus complète. Les têtes des vieillards étaient belles et pleines de caractère; les jeunes gens, bien faits et robustes, portaient, sur leurs traits réguliers, une expression de mâle franchise; et les jeunes filles étaient, pour la plupart, charmantes de fraîcheur et de grâces. Je ne parle pas des vieilles femmes; à l'âge où j'étais on ne les voit point. Cette population se montrait à moi, il faut le dire, sous l'aspect le plus favorable. Tous, petits et grands, s'étaient endimanchés pour recevoir dignement une auguste voyageuse, que sa renommée et ses bienfaits avaient déjà devancée au fond de ces vallées. On ne voyait de tous côtés qu'arcs de triomphe en verdure, chargés de devises; que députations de notables, précédées par le bailli du lieu, armé de l'inévitable harangue qui, en cette occasion du moins, n'était point menteuse; que danses villageoises au son de la cornemuse, et repas à trois ou quatre services, auxquels il fallait faire honneur trois ou quatre fois par jour. Ces hommages étaient rendus avec une cordialité franche et reçus avec un charme d'affabilité qui leur ôtait ce qu'ils auraient pu avoir d'importun ou de servile. Si les mauvais pas qu'on rencontrait

quelquefois sur la route arrêtaient, pour un moment, la marche des calèches, ces vigoureux montagnards, dans leur zèle, se précipitaient au nombre d'une douzaine sur les quatre roues, et, soulevant les voitures avant qu'on eût le temps d'être descendu, ils les transportaient plus loin.

Le costume du pays est à la fois pittoresque et riche; les femmes portent des jupons d'un beau drap rouge, plissés à plis innombrables, des corsets de velours noir, dessinant bien la taille, et d'où sortent des manches bouffantes d'une éclatante blancheur, des bas de coton très fins et bien tirés, de petits souliers garnis de boucles en argent complètent leur ajustement. Une grosse chaîne du même métal, qui leur fait deux ou trois fois le tour du corps, vient leur tomber sur le côté, et soutient un chapelet avec quelques bijoux, parmi lesquels j'ai remarqué des pièces d'or percées. Leurs cheveux, généralement blonds, leur pendent sur les épaules en grosses tresses entremêlées de rubans de couleur, et, sur le sommet de la tête est fixé, soit un nœud de larges rubans noirs, soit un chapeau de paille souffrée dont les bords sont pendans ou relevés des quatre côtés d'une façon aussi originale que coquette. Le crayon aurait peine à en donner une idée exacte, au moins; dans les dessins

que j'ai vus, l'effet de cette coiffure n'était point rendu. Le vêtement complet de la plupart de ces paysannes revient, m'a-t-on assuré, à 500 francs et plus. Les hommes sont vêtus de noir, à l'exception du gilet qui, le plus souvent, est en drap rouge, sur lequel se détachent de larges bretelles en cuir piquées et brodées avec recherche.

On trouve, parmi les habitans de la Forêt-Noire, quelques usages singuliers; de ce nombre est celui qui substitue, à perpétuité, les biens d'une famille sur la tête du plus jeune des fils. L'institution de ces *minorats* a eu pour but, dit-on, dans l'origine, de rendre les mutations de propriété le moins fréquentes possible, afin d'éviter d'avoir à acquitter aussi souvent ces droits onéreux auxquels les successions étaient soumises sous le régime féodal. En entrant en possession, le cadet paie une sorte de légitime à ses frères et sœurs qu'il n'est pas rare de voir rester comme domestiques dans la maison paternelle jusqu'à ce qu'ils trouvent à s'établir avec avantage. Il arrive aussi qu'un père de famille, se sentant vieillir, abdique, en faveur d'un de ses fils, auquel il abandonne ses biens, en stipulant certaines conditions dont l'inexécution donne lieu quelquefois à des difficultés; car, il faut bien le dire, nos troglodites de la Forêt-Noire sont tant

soit peu processifs , surtout pendant l'hiver , saison où la longueur des soirées leur permet , après avoir lu un chapitre de la Bible , ou commenté la gazette , de fouiller dans de poudreuses paperasses , au sujet desquelles un voisin officieux , un de ces beaux parleurs qui font les capables dans chaque hameau , réveille des prétentions oubliées et ranime des feux mal éteints. Aussi n'est-il pas rare de voir , à la suite de ces consultations gratuites , le vénérable Palémon et l'intéressant Myrtil expier , par quelques jours de prison , le tort d'avoir entamé , à la légère , une mauvaise affaire sur laquelle le juge avait déjà prononcé en dernier ressort.

La principale industrie du pays , depuis que l'introduction des machines a fait tomber la filature du coton à la main , consiste dans la fabrication des horloges en bois dont il se fait des envois considérables dans toute l'Allemagne ; il s'en expédie même jusqu'en Chine. On trouve quelquefois de ces petites pendules du prix de 6 à 12 francs qui marchent avec une régularité surprenante. Les serinettes , ou orgues avec figures mouvantes , qui font les délices des enfans , viennent également d'ici.

Au milieu de ces montagnes stériles et , par conséquent , peu habitées , le voyageur est étrangement surpris , en sortant d'une gorge sau-

vage qui offre l'image de la solitude la plus profonde, de découvrir un édifice imposant, dont les vastes toits en ardoise, les ailes prolongées, la façade majestueuse et l'élégante coupole se détachent de la sombre verdure des sapins. Cet édifice est l'antique abbaye de St.-Blaise, qui jadis jouissait d'un revenu considérable dont les princes-abbés savaient se faire honneur. Ils se piquaient d'exercer l'hospitalité noblement; et Voltaire, venu à St.-Blaise pour y faire quelques recherches dans la bibliothèque, y reçut un accueil distingué, auquel sa célébrité lui donnait des droits, mais que ses opinions antimonacales auraient pu lui faire refuser de la part de religieux qui auraient eu une façon de penser moins libérale. Il n'est pas inutile d'ajouter, pour ces gens qui ne sont pas portés à l'indulgence à l'égard des abbayes richement dotées, que celle-ci nourrissait, par ses bienfaits, les habitans de ces pauvres vallées, possédait une riche collection de livres rares et de manuscrits, et renfermait des hommes qui joignaient à une grande instruction de l'esprit et du goût.

Depuis la sécularisation de tous les couvens de l'Allemagne, S.-Blaise a été acheté par M. le baron d'Eichtal de Carlsruhe, qui y a établi une grande manufacture d'armes et répand par là beau-

coup d'argent dans le pays où il s'est fait aimer. Cette digression m'a jeté hors de ma route; mais, si elle n'a pas de rapport au voyage actuel, elle a du moins rapport au voyageur, et réveille en lui des souvenirs de temps, de lieux et de personnes qu'il aime à se retracer. Il demande donc grace pour cette fois-ci et reprend le fil de son itinéraire.

Chemin faisant on a, à Lauffenbourg, un avant-goût des fureurs du Rhin qui se précipite sur une pente extrêmement inclinée et se brise en bouillonnant contre les rochers dont son lit est hérissé. Ce n'est point, à proprement parler, une chute, mais plutôt un de ces *rapides* si fréquens dans le cours des fleuves du Nouveau-Monde. Quoiqu'il n'y ait ici rien de bien remarquable, il serait pourtant à désirer, pour l'honneur de la *chute de Schafhouse*, que l'on y arrivât tout neuf en fait de cascades, son effet en serait plus frappant. Il y a à Lauffenbourg une pêcherie de saumons que l'on dit fort productive; on les prend dans des nasses en gros fil de fer, qui, suspendues dans les eaux du fleuve aux *passées* que ces poissons préfèrent, sont relevées soir et matin, au moyen d'une chaîne qui s'enroule sur une manivelle. La rapidité du courant donne une haute idée de la force musculaire des saumons qui réussissent à le remonter,

et l'on se sent disposé, quand on a diné, à s'apitoyer sur le sort de ces aventureux enfans de l'onde, dont les infatigables efforts n'aboutissent le plus souvent, qu'à les faire figurer couronnés de persil, sur quelque table d'hôte.

C'est au-dessous de la chute de Lauffen que se fait, m'a-t-on dit, la pêche des saumonceaux, petits poissons sur le compte desquels les ichtyologues sont partagés, les uns soutenant que ce sont, comme leur nom l'indique, de jeunes saumons, les autres prétendant, au contraire, qu'ils forment une espèce à part. Quoi qu'il en soit, il n'y a qu'une seule opinion parmi les gastronomes sur le mérite de ces poissons. Ils sont de la grosseur de nos goujons, dont ils diffèrent du reste autant que la meilleure truite diffère de l'insipide poisson blanc. L'époque à laquelle on les pêche est un temps de bombance pour les gourmets de Bâle. J'ai vu un de ces messieurs dont la figure s'épanouissait et devenait presque poétique en me parlant de ce mets délicat et de la manière de le manger : « Vous prenez le saumon-
« neau entre l'index et le pouce, vous le portez
« à la bouche, vous aspirez et il entre de lui-
« même. » Il me semblait voir notre savant et spirituel professeur dans *l'Art de la gueule*, Bril-

lat-Savarin enseigner comment on doit manger un becfigue pour le savourer dignement.

A une demi-lieue de Schafhouse, je me suis détourné de la route pour prendre le sentier qui mène à la cataracte dont le tonnerre grondait à mon oreille. En descendant je m'efforçais d'en apercevoir quelque chose au travers du taillis qui bordait le chemin; le cœur me battait d'impatience et je marchais d'un pas rapide comme si j'eusse craint d'arriver trop tard. Enfin je parviens à un endroit découvert où, d'un coup d'œil, j'embrasse l'ensemble de la cascade dont les eaux écumeuses blanchissaient sous un ciel sombre et menaçant. Je dois avouer que cette première impression est restée au-dessous de l'idée que je m'en étais faite. Je ne m'attendais à rien moins qu'à voir se réaliser à mes yeux ce qu'avaient présenté à mon esprit ces paroles de la Bible : « *et les cataractes du ciel s'ouvriraient.* » Les descriptions des grandes scènes de la nature sont le plus souvent exagérées et, pour peu que vous ayez d'imagination, la voilà qui va brochant sur le tout et vous préparant ainsi des mécomptes; c'était là ce qui m'arrivait. J'avais vu, dans des pages animées et éloquentes, la chute de Niagara, celle du Velino, et je comparais l'effet de mes lectures à ce qui

était sous mes yeux ; j'en étais désappointé. Cependant, dès que je fus arrivé au bord du fleuve, jusqu'au pied de la tour d'Imwarth, je revins à une appréciation plus juste et trouvai que ce spectacle gagnait de la grandeur et devenait plus imposant à mesure que je m'en rapprochais. Le ciel était orageux ; des nuages immobiles s'étendaient comme un voile noir derrière les collines qui dominent le lit du Rhin et jetaient sur ce tableau une teinte sombre et sévère qui lui allait bien. Après être resté une demi-heure en contemplation, exposé à la pluie, je reçus le prix de ma persévérance ; le soleil perçant les nuages donna soudain au paysage une vie nouvelle et un nouvel aspect. L'écume devint d'une blancheur éblouissante ; des accidens de forme et de lumière rompirent la monotonie de cette masse jusqu'alors confuse ; des milliers de diamans étincelaient au milieu d'un tourbillon de vapeurs, sur lequel se balançait, au gré de la brise, un iris dont les vagues contours et les nuances brillantes se perdaient et reparaissaient tour à tour. Le fleuve se précipitait en nappes majestueuses, tombait avec fracas dans l'abîme, d'où il rebondissait en bouillonnant pour se dérouler en vagues émues. Puis, devenues plus tranquilles, ses eaux formaient une

multitude infinie de petits flots qui brillèrent comme des lames d'argent poli et venaient mourir sur le sable du rivage.

On traverse, sur un bateau long et frêle, ces eaux encore assez agitées pour vous offrir les apparences d'une traversée dangereuse, sans vous en faire courir les risques. C'est du milieu du Rhin que l'on voit la chute se déployer avec le plus d'avantage; c'est aussi de là qu'on en juge le mieux l'élévation (d'environ soixante pieds). Le courant vous fait dériver rapidement et ce n'est qu'avec effort que les bateliers vous ramènent, en rasant la rive, au bas du sentier qui conduit à la galerie. Cette galerie en bois a été pratiquée précisément au point où se précipite la masse d'eau la plus considérable. L'observateur, de cette station, ne peut saisir l'ensemble de la cataracte qui ne se présente à lui que de profil, mais il en est dédommagé par tout ce qu'un pareil spectacle, vu de très près, peut offrir de frappant dans ses détails. Brisées et refoulées par les anfractuosités du roc, les eaux s'échappent en gerbes dont les teintes azurées ou verdâtres tranchent sur la blancheur de l'écume; elles se croisent en tous sens, se heurtent et s'éparpillent en pluie étincelante. Des jets de vapeur s'élancent du gouffre bouillonnant,

tourbillonnent au gré de l'air violemment agité, et sont balayées dans l'espace. Au fracas continu de la cataracte se mêlent, à intervalles inégaux, de sourdes détonations, dont le contre-coup ébranle cette frêle galerie, sur laquelle un vent impétueux chasse de fréquentes bouffées d'un brouillard qui vous inonde. L'admiration vous rend muet, le bruit vous rend sourd, et vous sortez de là trempé, gelé et enchanté. C'est bien un enfer d'eau, ainsi que l'a dit heureusement Byron de la chute de Terni.

Il ne resterait rien à désirer ici, sinon un entourage plus pittoresque ; car, à l'exception du château de Lauffen qui s'élève avec ses tourelles au-dessus de la cataracte, tous les accessoires en sont de peu d'effet. Les collines formant le fond du tableau, ainsi que celles qui bordent les rives, sont couvertes de tristes vignes ou de broussailles, et n'offrent à l'œil qu'une nature pauvre et des lignes monotones. Sur l'un de ces rochers qui élèvent du milieu du fleuve leurs formes arrondies que revêt à peine une végétation chétive, j'ai perçus un objet, qu'après un examen plus attentif, je reconnus n'être autre chose qu'une figure humaine, grossièrement découpée dans une planche et fixée au roc. Je ne saurais dire l'im-

pression qu'a produite sur moi ce ridicule ouvrage de la main des hommes au travers de toute cette magnificence. Il n'est pas, après tout, impossible que cette idée ait trouvé des approbateurs; car il est des gens d'un goût bien singulier. Un Anglais qui voyait, pour la première fois, la *chute de Schafhouse*, s'était écrié d'un ton méprisant : « Quoi ! ce n'est que cela ! Il ne vaut guère la peine de venir d'aussi loin pour voir si peu de chose. » En revanche, ce spectacle qui l'avait si faiblement frappé en nature, le ravit de telle sorte quand il le vit dans la *camera oscura* de la tour d'Imworth, qu'il ne trouva pas de termes pour exprimer son admiration. Oh ! oh ! s'écriait-il par intervalles, comme suffoqué par l'enthousiasme.

Ceux qui voudront, comme moi, se donner le plaisir de contempler la cataracte par le clair de lune, pourront passer la nuit dans une excellente auberge nouvellement établie dans le village de Neuhaus. La chose en vaut la peine; l'effet de la chute est tout autre; le silence et le calme du soir, la demi-lueur du crépuscule lui prêtent quelque chose de mystérieux et de grandiose qui porte à la rêverie. A cette heure solitaire, il y a moins pour les yeux, mais plus pour l'imagination.

Ce lieu-ci a failli devenir le théâtre d'un événement tragique ; un amant passionné de la nature , M. Baggesen que ses ouvrages ont placé fort haut parmi les poètes allemands , résolut , à une époque où il était ivre d'enthousiasme et de poésie , d'échapper au positif de l'existence en se jetant , la tête la première , dans les eaux de la cataracte. Par bonheur , il avait su prendre si bien son temps , que des bateliers se trouvaient là tout à point pour repêcher le moderne Empédocle , dans un moment où l'exaltation poétique faisait probablement place , en lui , à l'instinct tout animal de la conservation. Les lecteurs de M. Baggesen n'y ont pas perdu , et lui-même a acquis à bon marché l'honneur de ce saut mémorable ; il en a été quitte pour changer d'habits.

Un voyageur allemand a écrit qu'il ne connaissait qu'un seul moyen de donner une idée juste de la *chute de Schafhouse* , c'était de la mettre en musique. Assurément , depuis la *Description de l'île de Ceylan* en quatuor , par feu M. de Lacépède , description qu'il soutenait ne pouvoir s'appliquer à aucune autre partie du monde , on n'a rien vu d'aussi singulier. Sans m'arrêter à discuter une pareille assertion , je me bornerai à faire observer que la représentation des objets matériels

et des phénomènes de la nature sont entièrement du domaine d'un art qui ne peut reproduire que l'impression morale résultant de ces objets. Le *Lever du soleil* de Haydn, son *Fiat lux*, son *Chien couchant* qui guette et arrête en musique, ne détruisent pas ce que j'avance, car je défie quiconque n'aura pas été prévenu de soupçonner le moins du monde, en entendant ces passages, quelle a été l'intention du compositeur. Quant à la tempête d'Iphigénie en Tauride et au calme qui la suit, c'est autre chose; Gluck l'a traitée dans le système que je viens d'indiquer, et ne s'est pas restreint à l'imitation matérielle qui, en pareil cas, se rapproche de la chose imitée, comme le roulement des timballes se rapproche du fracas de la foudre.

Un potier a voulu également exercer son génie sur cette scène imposante; il a modelé, en terre cuite, la cataracte y compris ses alentours, et figuré, avec une fidélité scrupuleuse et dans les plus exactes proportions, jusqu'au moindre rocher, jusqu'à la plus humble baraque. Lorsqu'il lui venait des amateurs, il vidait une carafe dans le lit du Rhin, et le fleuve engouffrait les ondes écumeuses dans un abîme de quinze pouces et huit lignes : l'illusion était des plus complètes.

Le Florentin Poggio, l'un des littérateurs les plus distingués du XV^e siècle et qui accompagna le pape au concile de Constance en qualité de secrétaire est, dit-on, le premier auteur qui fasse mention de la chute de Schafhouse, dont Montaigne et le président de Thou ont dit quelque chose après lui. Il est curieux de comparer ce peu de lignes, froides et sèches, que les notabilités littéraires de ce temps-là ont consacrées, comme en passant, à cette scène magnifique, avec les longues et pompeuses descriptions qu'en ont tracées les écrivains de nos jours; on a peine à se figurer qu'ils parlent du même objet¹; à cette époque de demi-barbarie, la *nature* n'était point encore inventée, et c'est une découverte des siècles modernes que celle de cette divinité supplémentaire, en l'honneur de laquelle on a entonné tant d'hymnes qu'elle n'a point dictés. Dans son culte, si fort à la mode aujourd'hui, et qui fait tant d'hypocrites, tout n'est pourtant pas factice. Le sentiment des beautés naturelles est inné

1. J'ai remarqué pourtant une phrase du *Poggio* qui me paraît devoir trouver grâce auprès des lecteurs romantiques du XIX^e siècle; la voici: « Le Rhin se précipite entre des rochers avec une telle fureur et un tel fracas, qu'on dirait qu'il déplore lui-même sa chute. »

chez l'homme bien organisé; cela est hors de doute, mais ce sentiment ne peut se développer qu'à la faveur de certaines conditions dont la première se trouve peut-être dans les raffinemens de notre vie civilisée, je dirai presque artificielle qui nous portent à cacher des jouissances plus vraies et plus intimes en nous rapprochant de la nature, que l'on goûte d'autant mieux qu'on est plus désabusé sur le vide des plaisirs tumultueux du monde. Le penchant à la rêverie, ce symptôme maladif de nos sociétés modernes, doit aussi contribuer à ce résultat. Nos pères, hommes de livres, ou hommes d'actions, n'en étaient pas encore là; ils vivaient à une époque où l'on savait plus qu'on ne pensait, et où l'on pensait plus qu'on ne sentait, à une époque où les facultés de la mémoire et de l'intelligence étaient exercées aux dépens de celles de l'imagination.

L'impression que produit l'aspect d'un beau pays doit nécessairement s'émousser par l'habitude; témoin le fait suivant. Une dame de ma connaissance, pleine d'un enthousiasme véritable pour la Suisse, rencontra dans une ferme d'Allemagne un berger du canton de Berne, qu'on en avait fait venir pour soigner des vaches, ses compatriotes. Charmée de pouvoir s'entretenir d'une

contrée qu'elle aime avec une homme qu'elle suppose partager toute son admiration, elle l'aborde en lui disant : « Ah ! que c'est un beau pays que la Suisse ! » Oui, madame, lui répond naïvement le montagnard, c'est un fameux pays pour les bêtes à cornes. » Cette réponse, peu romantique, était pourtant toute naturelle et facile à prévoir ; car il y a moins de poésie dans la tête de ces bonnes gens qu'on ne se plaît à le croire, et puis d'ailleurs une admiration de tous les jours, de tous les instans doit finir par s'amortir à la longue.

« Le spectacle est usé, l'homme engourdi s'endort. »

Il ne faut pas que j'oublie de dire que la vue de la cataracte est affermée..... pour 1,200 francs par an !! J'entends celle de la rive gauche, car, de la rive opposée, on voit le spectacle gratis. Le fermier a profité de l'escarpement du rocher pour pratiquer un seul et unique sentier qui conduit à la galerie dont j'ai parlé et dont l'accès est fermé par deux portes ; on sonne, aussitôt un *cicerone* vient d'en haut vous ouvrir et vous introduit dans le sanctuaire moyennant une rétribution d'un franc par personne. Là, il vous fournit, par-dessus le marché, un manteau de toile imperméable

fort nécessaire, et vous guide sur les planches glissantes qui aboutissent au point le plus avancé de cet observatoire aquatique, où peu de personnes peuvent s'aventurer sans éprouver des vertiges. On calcule que le nombre annuel des curieux peut s'élever à deux ou trois mille. C'est donc une assez bonne spéculation.

Schafhouse est une vieille petite ville, bien bâtie, fort propre et ayant une physionomie à elle. Toutes les maisons ont le pignon sur la rue, et sont ornées extérieurement de fresques dans lesquelles l'artiste a fait plus de frais en couleurs qu'en génie, mais qui cependant donnent à la ville un aspect gai et soigné. On voit saillir de chaque façade une ou deux moitiés de tourelles à plusieurs pans, percées de fenêtres et garnies intérieurement de sièges qui en font de petits cabinets, d'où le beau sexe se tient, en tricotant, au courant de ce qui se passe par le monde, et suit, de l'œil, le voyageur qui, en attendant l'heure de son souper, se promène dans la ville d'un air désœuvré, (j'allais dire *ennuyé*, mais gardons-nous-en bien pour l'honneur du corps.)

Cette ville-ci est la patrie de l'historien de la Suisse, Jean Muller, que son talent a placé au premier rang des prosateurs de l'Allemagne, dont

on l'a surnommé le Tacite. Il m'est tombé entre les mains des fragmens de sa correspondance , d'après lesquels il paraît qu'il ne trouvait pas, dans sa ville natale , et en général dans son pays , les encouragemens et les facilités dont il aurait eu besoin , lorsqu'il commençait en 1771 à s'occuper de son Histoire de la Suisse. Il se plaint des obstacles qu'un étroit esprit de rivalité entre les cantons , et une prudence méticuleuse de la part des gouvernans , opposent à ses recherches. « La Suisse, observe-t-il , a désormais plutôt besoin d'un Tell et d'un Winkelried que d'un Tschudi¹.... Il devient plus que jamais difficile d'écrire selon la conscience, et il pourra bien arriver à mon livre d'être brûlé publiquement dans ce pays-ci ou au moins défendu..... »

Cette correspondance est aussi intéressante par le fond que par la forme ; on y voit l'historien se déridier de temps à autre , et sa gravité de métier faire place à une légèreté enjouée qui n'exclut pas la profondeur. On s'y associe à ses lectures et à ses travaux ; on y recueille des données instructives sur la situation politique de la Suisse à l'époque qui a précédé la fièvre révolutionnaire que nous

1. Auteur d'une chronique célèbre.

lui avons inoculée afin d'avoir les profits de la cure; l'auteur nous met dans le secret de ses opinions religieuses, politiques et littéraires. « Ma religion naturelle, dit-il, n'est pas celle de Ferney.... L'homme qui révère le Créateur de l'univers et ennoblit son image, est l'homme selon mon cœur, soit qu'il professe les doctrines de Rome, de Wittemberg, de Zurich ou du Dalai-lama.... J'abhorre tout ce qui tend à m'imposer des chaînes et à comprimer l'essor de la pensée..... » Il fait connaître son sentiment sur les historiens de l'antiquité, et je crois devoir traduire les jugemens sommaires qu'il en porte dans une de ces lettres : « Les anciens ne sont pas tous également bons; César écrit en empereur et c'est mon auteur favori, ainsi que Tacite, pourtant un peu prodigue de réflexions, et Salluste qui resserre les vérités les plus profondes dans le style le plus énergique. Quant à monsieur Tite Live, il me paraît déjà plus diffus, plus louangeur, plus inventeur, quoiqu'il le soit cependant bien moins que *sa grâce et son excellence monsieur le bourguemaître* Plutarque, dont la prolixité et la crédulité passent toutes les bornes. »

Il est curieux de voir Muller qui, dans ses ou-

vrages, a affecté, comme Salluste, de faire usage de tournures vieilles et d'expressions surannées, n'avoir aucun scrupule pour se servir, dans sa correspondance, d'une foule de néologismes qui ne sont, pour la plupart, que des mots français *germanisés* de la manière la plus plaisante; je citerai entre autres, l'expression *Voltairisieren*, pour dire : écrire l'histoire à la manière tranchante et superficielle de Voltaire.

Muller a passé une grande partie de sa vie hors de son pays, a été successivement au service de plusieurs cours étrangères, s'est fait créer baron par l'empereur d'Autriche et est mort, en 1809, ministre de Jérôme, roi de Westphalie. Lorsqu'on a lu ses écrits, d'après lesquels on se le figure comme un Suisse des temps héroïques, on a peine à expliquer sa conduite par ses principes. Aurait-il menti à sa conscience en professant cette fière indépendance de républicain et ce saint enthousiasme pour le pays qui l'a vu naître? ou bien, serait-ce la pureté même de son patriotisme qui lui aurait inspiré l'irrévocable résolution de s'éloigner pour jamais d'une patrie dégénérée? A-t-il enfin imité la noble fierté de Caton, ou suivi l'exemple moins honorable de Thémistocle pensionné à la cour du grand roi? Faute de pouvoir résoudre ces ques-

tions d'une manière favorable à la mémoire de cet écrivain célèbre, on voudrait les laisser indé-
cises, mais malheureusement ce qu'on sait de sa
vie publique et privée ne permet guère de rester
dans le doute, et l'on a à regretter que son carac-
tère ne se soit pas élevé à la hauteur de son talent.
Il serait si doux d'estimer l'homme que l'on ad-
mire !

J'engage les voyageurs à ne pas quitter Schaf-
house, sans avoir été au village de Herbeling,
à une petite demi-lieue de la ville, pour y pren-
dre une idée générale de la chaîne des Hautes-
Alpes, ainsi que l'on parcourt le sommaire d'un
livre avant que d'en commencer la lecture. Ils
jouiront là d'une vue éloignée, mais immense,
et, embrassant d'un coup d'œil l'ensemble des
cantons les plus pittoresques de la Suisse, goû-
teront, par anticipation, le plaisir qui les attend,
lorsqu'ils les visiteront en détail. Cette petite butte
de Herbeling semble vraiment avoir été mise là
tout exprès.

Zurich.

Pont d'Églisau. — Lac de Zurich. Stæfa.

En arrivant pour dîner à Eglisau, petite ville située sur le Rhin, à moitié chemin de Schafhouse à Zurich, je trouvai toute l'auberge en mouvement. Une grande table en fer-à-cheval occupait la presque totalité de la salle à manger; la cuisinière et ses aides s'agitaient autour de leurs fourneaux; le parfum des fritures et des ragoûts embaumait les corridors et l'escalier; les garçons allaient et venaient et un jeune homme, à face réjouie, que je pris pour le premier sommelier, surveillait et activait ces préparatifs d'un air empressé. Il me pria de l'excuser s'il ne s'occupait pas immédiatement de moi; il attendait une noce dont le repas était commandé depuis plusieurs jours, et m'invita à passer dans la chambre, où je voudrais bien prendre patience, en attendant que le mien fût prêt. Je fus très surpris de me trou-

ver dans une espèce de cabinet d'étude, garni de tablettes, sur lesquelles étaient rangés d'excellens livres, allemands, français et anglais dont plusieurs, je l'avoue à ma honte, ne m'étaient guères connus que par leurs titres. Ces livres, parmi lesquels figuraient de bonnes éditions allemandes des classiques latins, paraissaient avoir été lus et relus, et le lecteur n'était autre que mon jeune homme, à figure épanouie, qui, après avoir terminé ses études dans quelque université d'Allemagne, n'avait pas dédaigné de revenir faire, la serviette sous le bras, les honneurs de l'auberge paternelle. Il n'y a que cette heureuse simplicité de mœurs qui soit capable de remédier aux inconvéniens que peut entraîner une éducation trop soignée pour un homme destiné à rester dans une situation secondaire où des facultés développées ne sont un bien qu'autant qu'une sage modération nous aide à en régler l'usage. Chez nous, le dégoût et le mécontentement ne tarderaient guères à s'emparer du jeune homme qui, ayant la conscience de ses talens, se verrait réduit à végéter dans une petite ville où il ne trouverait pas des ressources en rapport avec les besoins intellectuels qu'un haut degré de culture lui aurait fait contracter et où il ne pourrait utiliser cette surabondance de

force et d'activité morales qui, si elles restent sans emploi, font le malheur de celui qui les possède, et troublent, en certains cas, la société qu'elles auraient pu servir. Tandis que je me livrais à ces réflexions, la noce de campagne arriva à grand bruit et commença à se déballer du fond de sept ou huit voitures, calèches et chars-à-banc dans lesquelles elle était empilée. C'était celle qu'a si bien décrite Hamilton ; je la reconnus tout d'abord : « les petits yeux et les grosses gorges brillaient de toutes parts. » Les conviés prirent leurs places au banquet et je m'attablai modestement dans un coin, bénissant le ciel de cette heureuse circonstance qui me sauvait de la mortification d'avoir derrière ma chaise un homme qui en savait plus long que moi, et à qui il eût pu prendre fantaisie, en me changeant d'assiette, d'entamer avec moi en latin une discussion *denaturá ciborum* qui m'eût fort embarrassé.

C'est à Eglisan que j'ai vu, pour la première fois, un de ces ponts en bois dont la construction est aussi légère que solide, et qui ont cela de particulier que le voyageur, au lieu de passer au-dessus de l'arche, passe au-dessous. Je vais tâcher d'en donner une description qui se fasse comprendre : Qu'on se figure deux arcs parallèles, faits

de plusieurs longues pièces de sapin fortement assemblées, et dont les extrémités reposent, d'un côté sur la culée, de l'autre sur la pile. C'est à ces arcs, distant d'une quinzaine de pieds que sont enclavées les pièces de bois perpendiculaires auxquelles se trouve comme suspendu, le *tablier* du pont, mis à couvert de la pluie par un toit qui lui donne l'aspect d'une galerie : le poids de la calèche la plus légère ébranle tout l'édifice, en apparence très frêle, et en fait sortir certains bruits gémissans qui ne sont guères propres à rassurer les gens peu familiers avec les effets de l'élasticité. Des chariots de rouliers, chargés de dix ou douze milliers, passent pourtant sur ces mêmes ponts, d'autant moins sujets à se rompre qu'ils ploient plus aisément. L'ancien pont de Schafhouse, cité comme chef-d'œuvre du genre, était d'une seule arche, à en croire quelques voyageurs qui ont assuré que la pile du milieu ne lui prêtait qu'un appui apparent, l'architecte Grubenmann n'ayant consenti à faire semblant de s'en servir, que pour tranquilliser les magistrats effrayés par la hardiesse de son premier plan. Ce bel ouvrage a été brûlé pendant la guerre,

La situation de Zurich est ravissante et l'aspect de la ville ne dépare point cette situation. Les

rives du lac, mollement ondulées, s'inclinent en pente douce jusque dans les eaux dont la limpidité est admirable; elles sont ombragées par d'élégans groupes d'arbres, et rendues vivantes par une multitude de villages et d'habitations que leur blancheur permet d'apercevoir à une grande distance. L'œil les suit dans leurs gracieux contours; ici elles s'arrondissent en larges baies, plus loin elles s'avancent dans le lac, formant des promontoires de l'effet le plus varié et le plus pittoresque; les prés, les vignes, les forêts de sapins, les bouquets d'arbres d'une verdure moins sombre alternent et se mêlent de manière à répandre sur le paysage une heureuse diversité. Dans le fond règne un amphithéâtre de montagnes largement dessinées, sur lesquelles se déroulent des pâturages qu'interrompent, çà et là, des bois de sapins. L'horizon enfin est borné par les hautes sommités de Glaris et d'Appenzel dont les masses rocheuses s'élèvent majestueusement couronnées de leurs neiges éblouissantes. Un ciel pur et lumineux, un beau soleil couchant, ajoutaient, lorsque je le vis, à l'effet de ce tableau enchanteur, où tout semble offrir un caractère de bonheur et de calme qui pénètre l'âme et vaut bien, selon moi, les beautés d'un genre plus sévère qui dis-

tinguent les autres parties de la Suisse. Ici le site est gracieux, les maisons sont riantes, et les habitans portent sur leurs traits une expression de sérénité et de contentement tout-à-fait en harmonie avec le pays où ils vivent. De tous côtés je suis frappé de cette propreté recherchée, compagne de l'aisance; je ne vois ni mesures ni mendiens. Les sentiers et les chemins qui côtoient le lac sont bordés de petits jardins bien clos et cultivés avec soin; chaque habitation a le sien; et les fleurs n'y sont point oubliées. Des arbres ployant sous le poids de leurs fruits s'alignent sur des tapis de gazon dont la verdure veloutée repose l'œil ébloui par l'éclatant reflet du lac. Vous ne voyez rien de délabré, ni de négligé, rien ne traîne autour de ces maisons, de ces granges et de ces étables; chaque chose est à sa place et vous sentez qu'un esprit d'ordre et de *rangement* préside à toutes les actions de la vie de ces populations laborieuses. Mais, (il y a des mais à tout), on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il manque quelque chose à cette délicieuse contrée : c'est un costume national. Celui qui y est en usage ne cadre nullement en effet avec la simplicité rustique et le caractère du pays. J'ai parcouru les rives du lac dans toute leur longueur; les habitans avaient

leurs habits des dimanches, et j'ai vainement cherché, parmi eux, un seul paysan proprement dit; je n'y ai vu que des *bourgeois*, pour me servir de l'expression des gens de campagne. Les hommes portaient des vestes à pans, des gilets de soie noire, des culottes courtes ou des pantalons en nankin ou autres cotonnades, et des chapeaux ronds à hautes formes; les femmes et les jeunes filles étaient vêtues à la façon de celles des villes, et avaient des robes d'indienne à gigots! leur coiffure n'offrait rien non plus de caractéristique. Ce ne sont plus de simples et naïves Phillis à la Gesner; ce ne sont point encore de sémillantes Martons, ce sont de bonnes grosses Gothons, fagotées en spencer en robes à la *Vierge*, et que, de loin, on prendrait, à leur démarche, pour des garçons déguisés.

On a dit que le malheur avait quelque chose de contagieux; j'ignore jusqu'à quel point peut être fondée cette observation fâcheuse en ce qu'elle tendrait à nous éloigner des êtres qui souffrent, et à substituer, à l'impulsion d'un noble dévouement, les froids calculs de l'égoïsme; mais il est une autre remarque plus consolante qui doit servir de compensation à la première : c'est que le bonheur se gagne, lui aussi, et est susceptible de s'accroître

par le contact. N'est-ce pas en effet être déjà heureux à moitié, que de vivre entouré de gens qui le sont ? Cet inappréciable avantage, les rives du lac de Zurich le joignent à ceux dont la nature les a doués ; et, parmi les sites divers que j'ai visités, il n'en est aucun au milieu duquel je me sois senti aussi disposé à m'écrier avec saint Pierre : « fait bon ici ; plantons-y trois tentes. »

Dans nos tristes pays de plaines, la campagne change d'aspect plusieurs fois dans le cours de la belle saison ; à la verdure si gaie et si jeune du printemps, nous voyons succéder la verdure plus sombre de l'été, qui elle-même disparaît pour faire place à ces teintes jaunissantes et rougeâtres de l'automne. Les prairies se flétrissent de bonne heure et les champs dépouillés ne présentent plus que la couleur du sol, sur lequel croissent encore quelques plantes tardives. Ici il n'en est pas de même ; les arbres et les prés se montrent, jusqu'à l'hiver, revêtus de leur parure printannière, et j'ai vu, en septembre, les gazons émaillés de mille fleurs, comme au mois de mai. La richesse du sol, une humidité constamment entretenue par l'abondance des eaux courantes habilement dirigées, conservent à la végétation sa brillante fraîcheur même au cœur de l'été, et bien avant dans l'au-

tomne. Je m'étonnais surtout de voir les prés recouverts d'une herbe grasse et vigoureuse, qui se fauche cinq ou six fois dans l'année; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que, si les yeux jouissaient, c'était aux dépens d'un sens voisin. M. Simond nous a représenté les nymphes de l'Helvétie épanchant, de leurs urnes fécondes, le liquide trésor des basses-cours sur leurs champs altérés; moi je les ai vues faire avec leurs doigts ce que nos paysans font avec des fourches et éparpiller, d'une main plus équitable que propre, les bienfaits d'un fumier fertilisant sur le velours émaillé des prairies. C'était une parodie triviale du beau tableau du Guide où l'on voit l'Aurore semant les fleurs à poignées.

M. David Hess a fait une fort jolie idylle dont voici le sujet : Un amant zurichois, ayant à fêter le jour de naissance de sa belle, se creuse la tête pour imaginer quelque nouvelle galanterie à lui faire. Après avoir bien rêvé, il lui vient une idée heureuse; son plan est arrêté et il profite de l'obscurité de la nuit pour le mettre à exécution. Le lendemain, au moment où la jeune fille ouvre sa fenêtre, pour respirer l'air frais du matin et songer à ses amours, son odorat est tout à coup frappé par un parfum bien connu; mais comment expli-

quer cette circonstance ? Elle ne possède pas une seule tête de bétail et voilà son pré, son modeste jardinet arrosés en entier ! !... Son cœur la met sur la voie ; il ne peut méconnaître l'auteur d'une attention si délicate... ; la passion la plus tendre est seule capable d'un pareil sacrifice... ; il ne restera pas sans récompense, etc., etc. Cette plaisanterie originale est traitée avec le talent et la grace qui caractérisent l'auteur de la *Rose de Jéricho*, délicieux petit roman qui mériterait mieux que tant d'autres les honneurs de la traduction.

J'ai été on ne peut plus surpris, en entrant pour diner dans la salle à manger de l'*Epée*, d'y trouver réunie une société brillante et d'y voir une recherche de toilettes que je ne m'attendais pas à rencontrer en Suisse. Tous ces amis de la nature avaient l'air d'autant de citadins, venus de Paris, de Londres et de Pétersbourg tout exprès pour civiliser ces montagnes, et y apporter la mode et les belles manières. Les prétentions de tous genres étaient ici en présence ; des diamans brillaient même sur le cou de quelques dames, les dentelles étaient étalées, bref on eût cru se trouver à un diner prié ; et, c'est tout au plus si j'ai pu découvrir, dans cette foule élégante, quelques jeunes gens portant la blouse ou la veste du voyageur

sans en paraître trop honteux. Ces tables d'hôte, après tout, offrent un spectacle assez amusant pour l'observateur. On mange d'abord en silence, tout en jetant un regard furtivement curieux sur ses nombreux commensaux, et en formant, d'après ces physionomies diverses, des conjectures qui mettent souvent en défaut les principes de Lavater. Vous adressez la parole à votre voisin de gauche pour le tâter : c'est un être nul, un homme qui mange : *fruges consumerenatus*. Vous vous tournez vers votre voisine de droite : c'est une précieuse, et cependant un troisième convive, dont quelques paroles sensées ou spirituelles vous ont révélé la valeur, est là, à quatre places de vous, flanqué d'insignifiants personnages qui n'en jouissent pas et vous empêchent d'en jouir. Dans l'impossibilité de pouvoir causer, il faut se résigner à diner, et vous dévorez votre dépit avec les fricandaux, les truites saumonées et le gibier de toutes sortes qui chargent la table. Lorsque la faim a cédé à la profusion des mets, la conversation se généralise et remplace les chuchotemens particuliers; les uns font de l'esprit pour amuser les dames, d'autres, tout frais sortis des mains de leur maître de langues, conversent laborieusement en mauvais anglais ou en italien de grammaire et fatiguent l'as-

sistance par leur médiocrité polyglotte. Plus loin un conteur élève la voix, et, faisant subir à ses voisins son itinéraire passé et futur, les entraîne impitoyablement sur les routes qu'il a parcourues, exagère les dangers auxquels il a échappé, épuise les hyperboles de l'admiration, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir lassé la patience de ses auditeurs, il se voit interrompu et contraint d'écouter, à son tour, ce qu'il a forcé les autres à entendre. C'est un peu là notre histoire à nous autres faiseurs de voyages.

Le haut bout de la table était occupé par les députés de la diète helvétique; parmi ces visages, remarquables par leur caractère grave et réfléchi, s'en détachait un d'une expression qui contrastait singulièrement avec celles qui l'entouraient. Les traits prononcés de ce personnage, ses yeux noirs et perçans, son front élevé, son nez aquilin, sa physionomie mobile, son teint qui signalait l'influence d'un climat plus chaud, tout, en lui, annonçait un enfant de l'Italie. C'était pourtant un Suisse, mais un Suisse de nouvelle fabrique, député du canton de Tessin.

Parmi les manuscrits de la bibliothèque, on conserve les lettres originales de l'infortunée Jeanne Gray, adressées au savant Bullinger, l'un des pères

de l'église de Zwingli. Ces lettres, écrites en latin, se font à la fois remarquer par la gravité des sujets qui y sont traités et par l'élégante correction du style ; elles se distinguent en même temps par la beauté des caractères. Un expert écrivain ne ferait pas mieux. C'est que, bien différens des nôtres, les beaux-esprits d'alors ne croyaient pas qu'il fût de rigueur de griffonner d'une manière illisible. Quand on songe que Jeanne Gray avait à peine dix-huit ans, lorsqu'elle a écrit cette correspondance, enrichie de citations grecques et je crois même hébraïques, dans laquelle la solidité du raisonnement se trouve unie à ce que l'érudition a de plus varié, on ne peut assez s'étonner de l'éducation toute virile que recevaient les femmes de ce temps-là, quand toutefois elles en recevaient, et l'on ne trouve plus les Saints-Simoniens aussi absurdes. Une vaste case de la bibliothèque est consacrée exclusivement aux œuvres des auteurs zurichoïses, si nombreux et si féconds depuis la renaissance des lettres, que la case est déjà presque remplie. S'ils pullulent à l'avenir dans la même proportion, ils finiront bientôt par mettre à la porte les auteurs étrangers et par former, à eux seuls, une bibliothèque toute nationale, dans l'acception rigoureuse du mot. Il est assez curieux,

que dans cette ville, aujourd'hui si riche en livres et en auteurs, on n'eût pas trouvé, à la fin du 15^e siècle, une seule Bible à acheter et qu'au milieu du 14^e, aucun des membres du chapitre ne savait écrire.

Parmi les noms de ces écrivains aborigènes, j'ai vu avec plaisir celui de Bodmer, savant aimable, littérateur éclairé et honnête homme, qu'on pourrait surnommer le Platon de l'Athènes Suisse. Je ne puis me refuser au plaisir de transcrire une anecdote qui lui est relative et que j'emprunte à M. Ramond : celui-ci, en se faisant présenter à ce vieillard respectable, fut frappé de son extrême ressemblance avec Voltaire qu'il venait de quitter; il lui en fit l'observation. « Si je ressemblais en tout à M. de Voltaire, répondit Bodmer, il ne manquerait rien à ma gloire, mais peut-être M. de Voltaire serait-il plus heureux s'il me ressemblait davantage. » Il y a plus de vraie philosophie pratique dans cette réponse modeste que dans tout le *Dictionnaire Philosophique*.

A côté de Bodmer se trouve Lavater dont on a, je crois, beaucoup trop parlé de son vivant, ce qui fait peut-être qu'on en parle trop peu aujourd'hui. Ce n'était, il me semble, ni un homme de génie ni un bon écrivain. Son système, beaucoup

trop absolu, décèle plus d'imagination que de véritable esprit d'observation. On y rencontre bien, par ci par là, quelques vérités de détails, des aperçus ingénieux, mais l'ensemble n'en est rien moins que satisfaisant pour la raison, et l'auteur tombe trop fréquemment dans le puéril et dans le ridicule. Ce système, dont la méfiance semble avoir fourni la première donnée, n'est pas sans dangers dans son application; on l'a vu successivement prôné, combattu, puis dédaigné, et il n'a pas malheureusement, pour le sauver de l'oubli, le charme de style et les rians tableaux qui ont soutenu les *Études de la Nature* en dépit des erreurs qui y fourmillent. Mais si Lavater ne possède que des titres contestés à la considération des gens de lettres, il en a de mieux fondés à l'estime et au respect des hommes de bien. Ce fut un être bon, vertueux, un ami sincère de l'humanité. Sa dernière action fut une bonne action; il défendit qu'on recherchât son assassin et mourut en lui pardonnant. J'ai parlé de lui avec des personnes qui l'avaient connu intimement; son imagination exaltée le portait, m'a-t-on dit, vers le merveilleux; il accueillait, dans sa crédulité avide, tout ce qui présentait un caractère en apparence surnaturel, et, vers la fin de sa vie, il entretenait

constamment l'espoir que Jésus-Christ lui apparaîtrait face à face.

Les protestans le regardent comme l'un des apôtres les plus zélés de leur croyance; d'un autre côté, Jean Muller l'accuse d'être intolérant : reproche singulier à faire à un réformé ! Quant à moi, je lui trouve une façon de penser un peu large, témoin ce passage d'une de ses lettres à Mercier le dramaturge : « J'adore votre dieu ! le dieu de Mercier, de Newton, de Confucius, de saint Paul, de Jésus-Christ ! » De ces cinq noms, dont on remarquera l'étrange amalgame, le premier est souligné d'une seule ligne, le second de deux, et ainsi de suite jusqu'au cinquième qui en a cinq. Cette manière de souligner, qui admet seulement un degré de perfection de plus, sans assigner une nature différente au fondateur du christianisme, me semble peu conforme à l'orthodoxie d'un ministre du saint évangile.

Le bibliothécaire vous montrera le livre de psaumes de Charlemagne, dont il a fait don au chapitre. Car ce grand empereur est venu à Zurich ; si vous en doutez, voyez, au-dessus du portail de la cathédrale qu'il a fondée, cette figure revêtue des ornemens impériaux : c'est la sienne, à ce qu'on assure. Elle est assise et tient, en tra-

vers sur ses genoux, le glaive de la puissance temporelle ¹. S'il vous faut une preuve tirée des chroniques et des légendes, en voici une qui vient en droite ligne du bon archevêque Turpin.

Charlemagne séjournant à Zurich pour rendre la justice, fonder une église, et mettre l'ordre dans l'administration de ses domaines, avait fait poser à la porte de la maison qu'il habitait une clochette que devaient sonner tous ceux qui avaient à solliciter le redressement de quelques griefs. Un jour la cloche sonna ; les chambellans, accourus au bruit, furent bien surpris de ne trouver personne ; la même chose eut lieu le lendemain ; et l'on découvrit avec non moins d'étonnement que le sonneur n'était autre qu'un serpent qui, pendu au cordon de la cloche, l'agitait de toutes ses forces. On ouvrit aussitôt à cet étrange solliciteur qui se glissa jusqu'au pied du trône de Charlemagne ; puis, après s'être dressé sur lui-même, il siffla d'un ton plaintif et sortit en retournant souvent la tête. L'empereur comprit ce jeu muet, il donna l'ordre de suivre la pauvre bête, qui rampa jusqu'à son

1. « In diebus dominicis et festivis... ornatus sedebat gladium super genua transversum tenens. » (*Vie de Charlemagne*, par le prêtre Siffrid, son contemporain.)

clause, les *Boucs* vinrent en corps le presser de l'accepter, disant qu'ils sauraient bien, d'eux-mêmes, se procurer une paix honorable. Ils quittèrent en effet la ville et se retirèrent dans un château de la Souabe d'où ils cherchèrent à traiter avec les confédérés, mais sans succès. Ayant été informés enfin que le landammann d'Uri, homme influent, se rendait à Zurich, ils l'enlevèrent et le gardèrent comme otage; ce fut à son active entremise, et au besoin que les confédérés avaient du prisonnier qu'ils durent la conclusion d'un arrangement tout en leur faveur; ils revinrent dans leur patrie, et reçurent en outre, quelques centaines de florins à titre de rançon.

Au temps de Rodolphe de Habsbourg, Zurich était déjà une ville riche et un point important. Justifiant déjà le vers apologétique d'Othon de Frising :

« Nobile Turegum multarum copia rerum. »

c'était l'entrepôt du commerce très actif qui se faisait alors entre l'Italie et l'Allemagne, et il n'est pas étonnant qu'une si belle proie ait excité la convoitise des seigneurs du voisinage. Les Zurichois, menacés, s'adressèrent au comte de Regensberg, le

plus puissant d'entr'eux pour obtenir son patronage armé, auquel il mit une dure condition ; il exigea que la ville le reconnût pour seigneur suzerain et lui prêtât foi et hommage. Montrant ces nombreux châteaux qui commandaient les deux rives du lac il dit aux négociateurs : « Votre ville est là comme le poisson dans un filet. » Ces fiers bourgeois refusèrent de sacrifier leur indépendance, et se tournèrent vers Rodolphe de Habsbourg qui se montra plus accommodant. Commandés par lui, ils emportèrent d'assaut et détruisirent plus tard ces mêmes châteaux de Wulp, d'Uto et de Baldern dont on avait voulu leur faire peur.

Depuis ce moment jusqu'à celui où ce petit état fut admis à faire partie des cantons, il a eu des fortunes diverses et des jours de crise ; s'alliant, tantôt avec les archiducs contre les confédérés, tantôt avec les confédérés contre les archiducs, faisant d'autres fois la guerre, pour son compte, et contre les uns et contre les autres, passant de la position d'une ville impériale au régime de la dictature, puis de celui-ci aux institutions républicaines, il a déployé, en toute occasion, une activité persévérante dans ses vues de liberté et d'agrandissement, ainsi qu'une inébranlable constance dans les revers, qu'il s'est quelquefois attirés. Parmi

ses magistrats, Zurich en compte plusieurs qui, politiques consommés et habiles capitaines, ont exercé une grande influence sur ses destinées et sur celles de la Suisse; il n'a manqué aux Brun, aux Stussi, aux Waldmann qu'un plus vaste théâtre pour rendre leurs noms célèbres. Unissant, à l'énergie de l'homme d'action, le tact de l'homme d'affaires et la souplesse du diplomate, ils possédaient le secret de cette éloquence qui met en jeu les passions populaires qu'elle exploite; ils n'avaient qu'un but : leur propre élévation, qui souvent se conciliait, il est vrai, avec l'intérêt de la patrie; ils y tendaient de toute la force de leur volonté, d'ailleurs peu scrupuleux sur le choix des moyens. Avides de pensions, d'honneurs et de pouvoir, ils se montraient, une fois arrivés au terme de leur ambition, arrogans envers leurs égaux, durs envers leurs subordonnés, despotiques et jaloux dans l'exercice de leur autorité qu'ils travaillaient sans cesse à étendre. Stussi et Waldmann expièrent cruellement des torts de ce genre. La faveur du peuple, qui les avait portés à la plus haute fortune, les délaissa, et ils périrent misérablement, l'un dans une expédition malheureuse, l'autre par la main du bourreau.

Stussi était un terrible homme; voici un mot

de lui, qui le caractérise ainsi que son époque. Les habitans d'Uznach, petite ville que la comtesse de Sargans avait cédée aux Zurichois par testament, faisant quelques difficultés pour jurer foi et hommage à leurs nouveaux maîtres, Stussi leur dit d'un ton menaçant : « Sachez que les boyaux de votre ventre nous appartiennent ! » Les pauvres gens ne jugèrent pas prudent de s'exposer à en perdre l'usufruit.

Cette tour du Wellenberg, qui s'élève d'une manière si pittoresque du milieu des eaux de la Limmat, et fait si admirablement bien dans le paysage, a une destination capable de désenchanter le spectateur. C'est là qu'on enferme les prisonniers condamnés à mort ; c'est là que, naguères encore, on leur appliquait la torture, oui, la torture. Je le dis en dépit des dénégations que m'ont opposées quelques vieux Zurichois ; on va voir avec quel fondement : D'après une disposition de la Caroline (code de Charles-Quint), l'aveu du condamné était de rigueur pour rendre la condamnation exécutoire, et afin d'arracher cet aveu, la loi autorisait l'emploi du nerf de bœuf, qu'on réitérait, en redoublant la dose, jusqu'à ce que le condamné eût avoué le crime qu'il avait commis, ou peut-être n'avait pas commis. Au reste, une lé-

gislation pénale, plus en harmonie avec nos mœurs actuelles, a été substituée, presque partout en Suisse, à celle de Charles-Quint, dont les dispositions draconiennes étaient déjà mitigées par le remède ordinaire en pareil cas, je veux dire l'extrême latitude accordée aux juges dans l'application de la peine. La révision du code de Zurich a été confiée à M. Keller, élève distingué du célèbre Savigny et l'un des jurisconsultes les plus habiles de la Suisse. Le savant professeur Schnell a été chargé du même travail à Berne, antérieurement à la révolution de 1830, ce qui est à noter.

Bien que Zurich soit déchue de son ancienne renommée scientifique et littéraire, bien que l'esprit mercantile ait commencé à y imprimer son cachet tout prosaïque, le goût des études et des arts ne s'y est pas perdu comme à Bâle. L'enseignement public y va, selon toute apparence, reprendre un nouvel éclat par suite du système de surveillance inquisitoriale et d'épurations auquel sont soumises les universités d'Allemagne, et déjà plusieurs professeurs distingués, ainsi qu'un grand nombre d'élèves se sont réfugiés à Zurich. La génération actuelle y offre, en outre, une réunion de savans, d'écrivains et d'artistes dont la réputation n'est pas circonscrite dans les limites étroites

de leur patrie. MM. D. Hess, Hottinger, Meyer, de Khonau, Naiguelin, Vogel, Wetzler, etc., conservent le feu sacré dans la capitale de la Suisse allemande.

Beaucoup de nos hommes de lettres ne se doutent pas qu'une grande partie de la spirituelle et amusante correspondance de Grimm est due à la plume d'un Zurichois, de Meister, qui, lié intimement avec le chargé d'affaires littéraire du prince de Saxe-Gotha, le suppléait toutes les fois que sa paresse ou le soin de ses plaisirs l'empêchaient de remplir ses fonctions ; le prince ne perdait rien au change. C'est un phénomène assez curieux que celui que présentent ces deux étrangers qui, lancés au travers du tourbillon de la société du 18^e siècle, parmi toutes ces coteries rivales, ont su échapper au vertige universel et, tout francisés qu'ils étaient, quant à la forme, ont conservé pourtant leur individualité germanique, ainsi que l'impartiale liberté de leur jugement. Nul mieux qu'eux ne nous a fait connaître l'époque curieuse à laquelle ils ont vécu, et ne l'a plus justement appréciée sous le point de vue politique, philosophique et littéraire.

Je viens de visiter l'atelier du peintre Vogel, chez lequel j'ai vu plusieurs tableaux relatifs à

l'histoire de la Suisse. Cet artiste, fort versé dans la connaissance du moyen-âge, en a fidèlement reproduit, dans ses compositions, les mœurs, le costume et le caractère, mais on peut lui reprocher d'exagérer un peu l'expression de ses figures et la pose de ses personnages, comme de ne pas assez varier les airs de tête. Il s'est trop exclusivement inspiré du type qui se retrouve dans les belles peintures sur verre de l'arsenal de Lucerne; ces défauts sont surtout sensibles dans son Nicolas de Flue, prêchant la concorde aux chefs des confédérés. J'aime mieux celui de ses tableaux qui représente les Zurichois partant pour Kappel sous la conduite de Zwingle et d'un Lavater; il y a de l'élan sur ces figures et du mouvement dans l'ensemble de la composition. Un autre tableau a pour sujet un épisode singulier d'une des guerres soutenues par les Zurichois. L'archiduc Albert étant venu mettre le siège devant leur ville avec des forces très supérieures, les habitans, trop peu nombreux pour résister, revêtirent de toutes les armures disponibles leurs femmes et leurs filles qui, ainsi accoutrées, défilèrent fièrement, la hallebarde à la main, le long des remparts et abusèrent si bien l'ennemi, qu'effrayé de la multitude de ces défenseurs improvisés, il se hâta de lever le siège.

Les voyageurs qui se trouveront à Zurich un mercredi, feront bien d'aller, vers les sept heures du soir, au casino, où se réunit la société des amateurs de chant, fondée et dirigée par M. Naigneli. Elle compte trois cents membres environ que ce maître habile a formés. Ils exécutent, en parties et sans accompagnement, des morceaux de caractères différens composés par lui ; c'est admirable d'ensemble et de justesse. Ce chœur de deux ou trois cents voix d'homme, d'un timbre mâle et grave, produit un effet auquel, malgré ma vieille expérience musicale, j'étais loin de m'attendre. Ce n'est point de la musique savante qu'on entend là, ce sont des champs nationaux, religieux et guerriers, ou bien même des chansons de table. Dans la plupart des villages du canton de Zurich et des cantons environnans, il existe de semblables sociétés dont M. Naigneli peut être regardé comme le fondateur. Cette institution chez les protestans se lie à leur culte ; la musique vocale fait partie en conséquence de l'éducation primaire ; aussi n'est-il pas rare d'entendre dans les temples des campagnes, chanter les cantiques en parties avec une grande perfection.

Le rigorisme des anciennes mœurs et l'influence des ministres se sont opposés, jusqu'ici, à ce qu'il

y eût un théâtre à Zurich, bien que les habitans de toutes les classes y aiment le spectacle avec passion. On s'occupe maintenant à bâtir une salle, et tout fait espérer aux entrepreneurs qu'elle ne restera pas vide, du moins pendant les premières années. Il y en a déjà quelques-unes qu'il s'était organisé une société d'amateurs, composée en entier d'artisans, qui, ayant couru les pays étrangers, en avaient rapporté le goût du théâtre, avec quelques réminiscences suffisantes pour jouer, tant bien que mal, devant des spectateurs d'un goût peu difficile, les pièces qu'ils avaient vu représenter à Dresde, à Vienne et à Berlin. La troupe se suffisait à elle-même, quant au matériel, vu qu'elle comptait dans son personnel, des ouvriers de toutes professions. Le cordonnier; père noble, bottait gratis le héros ferblantier, qui, en retour le revêtait de pied-en-cap d'une armure resplendissante. Grace à cet heureux concours, la troupe se trouva prête, et le jour de la première représentation fut annoncé; quelques plaisans de la bonne société se procurèrent des billets, dans l'intention de rire aux dépens de ces Roscius de boutique, mais il en advint autrement, et, au lieu de s'amuser des acteurs, ils s'amusèrent de la pièce. La bonne compagnie en masse se porta en conséquence

à la seconde représentation, et applaudit avec fureur; décidément nos amateurs avaient la vogue. Mais un petit incident gâta tout : l'air des coulisses est peu favorable à la vertu ; un baiser donné avec trop de naturel fut suivi d'un soufflet qui n'était pas dans le rôle, et, les ministres intervenant, l'association dramatique fut dissoute par ordre de l'autorité.

J'ai cotoyé la rive gauche du lac pour me rendre à Stœfa, village cité comme l'un des plus beaux de la Suisse. Il est difficile de se faire une idée de tout ce que cette excursion offre d'intérêt par une belle matinée. Le sentier des piétons suit toutes les sinuosités du lac; à chaque pas je découvrais un nouveau point de vue et des beautés nouvelles; une vapeur légère planait sur le paysage, adoucissait les objets sans les cacher, et répandait, sur toute la contrée, quelque chose de vague et d'indécis qui en augmentait le charme. Une multitude d'oiseaux rasiaient, d'une aile rapide, la surface du lac, se jouaient dans les eaux que sillonnaient de nombreux bateaux chargés de fruits et de légumes. Ces bateaux se rendaient au marché de Zurich, dont les clochers, qu'on apercevait dans le lointain, semblaient sortir du sein des ondes. Les cris joyeux des bateliers, le

bruit cadencé de leurs rames parvenaient jusqu'à la rive, et les paysans occupés à leurs travaux, y répondaient par leurs salutations bienveillantes. Le soleil, encore peu élevé au-dessus de l'horizon, dardait ses rayons au travers d'une atmosphère d'une transparence extrême, dorait les croupes verdoyantes de l'Albis, les vives arêtes de l'Utliberg, et répandait une teinte rosée sur la cime imposante du Glærnisch et des montagnes neigeuses qui bornaient le tableau. Toute cette nature respirait je ne sais quel air de jeunesse et de fraîcheur que je n'avais encore rencontré nulle part ; c'était une de ces vues dont Byron a dit :

« . . . On the heart the freshness of the scene
« Sprinkles its coolness. »

J'ai pris, dans cette excursion, ma première leçon d'allemand-suisse, et voici comment : Après avoir marché deux grandes heures, j'arrêtai un paysan pour savoir de lui si j'étais bien sur la route de Stœfa, et combien il me restait encore de lieues à faire. Cet homme me regarda d'un air étonné, me broya, entre ses deux mâchoires, quelques mots durs et inintelligibles, puis passa son chemin. Je m'adressai à un second, à un troi-

sième, sans être plus heureux, si ce n'est pourtant qu'ils me firent comprendre qu'ils ne me comprenaient pas ; j'en rencontrai enfin un quatrième, plus intelligent sans doute, auquel je répétai ma question, et qui, fendant, pour sourire, la bouche jusqu'aux oreilles, prononça d'un air de triomphe le nom de Stœfa, mais en ouvrant et prolongeant l'œ d'une façon si démesurée qu'il faudrait une demi-douzaine d'accens circonflexes pour pouvoir en donner l'idée. Ce petit incident me fit sentir la nécessité d'étudier la prononciation particulière au pays, et de tirer de mes observations quelques règles indispensables pour la pratique. Le fin saxon que m'avait jadis enseigné mon maître n'était, en Suisse, qu'un luxe inutile.

J'arrivai pourtant à Stœfa, après une marche de cinq mortelles heures, et ayant fait quatre de ces lieues de Suisse qui approchent de l'infini autant qu'il est donné aux choses d'ici-bas. Ce village est effectivement magnifique et situé dans une position ravissante ; je ne regrettai point mon temps ni ma peine, le but et le chemin qui m'y avaient conduit m'en dédommageaient amplement. Après m'être arrêté sur le môle pour jouir à mon aise de cette vue admirable, j'entrai dans une auberge de très belle apparence, où l'on me

servit un diner des plus mauvais. Je m'en plains, et la cuisinière alléqua, pour son excuse, que le maître et la maîtresse de la maison étaient aux eaux pour le moment. Or, il est bon de savoir que la fureur des eaux est si universellement répandue par toute la Suisse, qu'il y a à peine, dans les vingt-deux cantons, un individu, riche ou pauvre, jeune ou vieux, qui ne se fasse, en quelque sorte, un devoir d'aller passer au moins une quinzaine à l'un des cent établissemens de bains disséminés dans le pays, et qui sont, pour les gens des environs, autant de lieux de plaisance où ils vont se délasser de leurs affaires, prendre, comme on dit vulgairement, du bon temps. On assure même que cet usage est souvent l'objet d'une clause particulière insérée dans les contrats de mariage à la demande de la jeune épouse. Au reste, cet usage date de loin; et, sans remonter aux Romains qui avaient, comme on sait, la passion des eaux thermales, nous voyons que, dès le quinzième siècle, Bade était déjà le rendez-vous de tout le beau monde de la Suisse et de l'Allemagne méridionale. On y menait joyeuse vie, s'il faut en croire le Poggio que j'ai cité plus haut, et qui, tout secrétaire du pape qu'il était, paraissait fort bien s'y connaître. Dans la description qu'il

nous a laissée de ce séjour de liberté et de plaisirs, il se loue surtout de l'extrême affabilité des dames suisses et allemandes, ainsi que de la bonhomie confiante de leurs époux, bien différens, dit-il, de ces enragés maris italiens qui jettent feu et flamme sur le moindre soupçon. « On se baignait
« en commun, observe-t-il, on servait des col-
« lations dans le bain, on y faisait le galant au-
« près des dames; tout y était pêle-mêle, princes,
« prélats, chevaliers, astrologues, moines, reli-
« gieuses, dont quelques-unes (celles du couvent
« de Teess) étaient autorisées, par le pape, à
« porter, dans ces lieux de réunion, des parures
« mondaines, qu'elles mettaient, pour tout con-
« cilier, par-dessus l'habit de leur ordre. »

A Stœfa, ainsi qu'à Richtenschwyl et Wœdenschwyl, qui ne sont également que de gros bourgs, les habitans ont fondé un hôpital pour les pauvres, une caisse d'épargnes et une maison de travail. Dans un coin reculé de ce canton, les paysans, dont la petite rivière de Glatt désolait souvent les propriétés, ont contribué, de leurs bras et de leurs bourses, pour creuser dans le roc vif une voûte de deux cents pas qui les préserve des ravages des eaux torrentielles. Toutes ces choses se sont effectuées par une simple délibération de la

commune, sans la participation et presque à l'insu du chef-lieu du canton. Voilà les bienfaits de l'esprit d'association et du régime municipal.

Le village, ou, pour parler plus juste, la petite ville de Stoefa compte sept cents maisons, et près de quatre mille habitans, tous plus ou moins aisés. Beaucoup d'entr'eux sont riches même, et il n'est pas rare de voir de ces paysans ayant deux ou trois cent mille francs. La population est à la fois agricole et manufacturière, ce qui peut se dire généralement de celle des deux rives du lac. Dans chaque maison se trouve un métier pour la fabrication des tissus de soie unis; le père, la mère, les enfans y travaillent dans les momens que leur laissent leurs occupations rurales; de la sorte, il n'y a point de temps perdu, et c'est là ce qui explique comment Lyon est hors d'état de soutenir la concurrence, pour ce genre de produits, avec la Suisse qui fabrique à bien meilleur marché. Les habitudes d'ordre et de moralité gagnent également à un pareil arrangement; cette race de cultivateurs-fabricans ne peut être assimilée sans injustice à nos paysans de France, non plus qu'à nos canuts de Lyon. Elle est plus instruite, plus industrieuse que les premiers, plus économe et moins démoralisée que les seconds.

L'agriculture, loin d'avoir souffert de ce partage, est dans l'état le plus prospère; le bétail, nourri à l'étable, n'en sort que pour aller boire; il est d'une race monstrueuse, et l'on tue souvent des bœufs pesant trois milliers et plus. Les terres qu'on fume *à noir*, produisent étonnamment et ne se reposent jamais. J'ai remarqué beaucoup plus de prairies artificielles, de pommes de terre, de raves que de céréales. C'est du grand-duché de Bade et de l'Alsace que cette partie de la Suisse tire le blé nécessaire à sa consommation. On cultive ici la vigne avec autant de soin qu'en Bourgogne, et l'on récolte une quantité prodigieuse d'un vin acide et sans feu (ce qui tient au climat), mais qui trouve un débit assuré dans le pays.

Dans ce canton les habitans des campagnes savent presque tous lire et écrire; chaque village a un maître d'école, et l'enseignement mutuel, adopté dans un grand nombre de localités, achèvera de rendre universelles ces connaissances élémentaires, qui, pour le paysan, constituent presque à elles seules l'instruction et suffisent au peu de loisirs qu'il a, comme au peu de besoins intellectuels qu'il éprouve. Il règne, parmi ces populations, un respect pour la religion et les mœurs, un amour de l'ordre et un sens droit qui garan-

tissent la société contre l'abus que des passions perturbatrices pourraient faire de ces moyens d'instruction mis à la portée de tous. J'ai examiné les petites bibliothèques de plusieurs habitations de paysans, elles se composent, presque toujours, d'une Bible, de plusieurs livres de dévotion dont les titres sont quelquefois singuliers¹, de quelques Traités d'agriculture à la portée de ces lecteurs simples mais intelligens, et, par extraordinaire, d'une Histoire de Guillaume Tell écrite en style de légende, ou bien un ou deux volumes contenant les faits et gestes de quelque brigand fameux ; il ne m'est jamais arrivé d'y rencontrer un ouvrage impie ou licencieux. S'il s'en colportait de pareils dans les campagnes, ils trouveraient peu d'acheteurs, et le magistrat du lieu, quittant sa charrue, s'empresserait de venir appliquer les réglemens de police qui en prohibent la vente. Dans ces temps d'exaltation fébrile qui accompagne et suit les révolutions, la lecture des journaux, plus incendiaires en Suisse que partout ailleurs, a bien causé quelque effervescence parmi les habitans des campagnes, que les clubs travaillaient activement,

1. L'Apothicaire de l'ame, l'Échelle du ciel, le Jardinnet du paradis, la Casette-au-trésor, etc.

mais les derniers événemens ont prouvé que l'agitation n'était qu'à la surface, et le bon sens du peuple a rendu vaines les menées de ceux qui s'efforçaient de l'égarer.

C'est de Stœfa que partirent en 1795 les premiers mouvemens qui eurent pour but et pour résultat d'obtenir en faveur des habitans des campagnes une plus juste répartition des droits politiques, ainsi que la suppression du monopole commercial et industriel que s'était réservé le corps des bourgeois de Zurich. On sait que c'était dans ce corps que résidait autrefois la souveraineté; il était devenu tellement jaloux de ses prérogatives que, dans l'espace d'un siècle et demi, il ne fut pas créé un seul nouveau bourgeois. Les écrivains, qui nous représentaient jadis la Suisse comme un pays de liberté et d'égalité, se trompaient étrangement. Dans la plupart des cantons, les bourgeois souverains avaient encore, en 1790, non-seulement des sujets et des vassaux, mais même des *serfs attachés à la glèbe*. (Leibeigene.)

Je suis revenu à Zurich en bateau, et j'ai vu le soleil couchant dorer ce même paysage qui m'avait apparu si frais et si romantique, éclairé par le soleil du matin; Je ne saurais dire en vérité lequel de ces deux aspects est le plus enchanteur, et je ne

puis que conseiller, à ceux qui viendront après moi, de consacrer une journée à la délicieuse excursion de Stœfa; le temps qu'on emploie de la sorte n'est rien moins que perdu, et d'ailleurs on ne voyage pas en Suisse pour courir et pour arriver.

C'est sous les magnifiques ombrages d'une promenade habituellement solitaire, qu'on a placé, au bord des eaux cristallines de la Limmat, le tombeau de Gessner. L'emplacement est heureusement choisi, mais le style du monument n'y répond pas; il est lourd et sans élégance. On aimerait mieux trouver, sous ces arbres séculaires, au milieu de ces gazons si frais, une simple pierre, à demi-couverte de lierre et de mousse, sur laquelle se lirait le nom du poète.

L'auteur de la *Mort d'Abelfort* goûté en France, est placé, par les Allemands du 19^e siècle, au nombre de leurs auteurs de troisième ou quatrième ordre; ils paraissent généralement en faire peu de cas, serait-ce, par hasard, parce qu'il n'est que naïf et simple? Quant à moi, je trouve qu'il y a toujours du mérite à être le premier, même dans un genre secondaire. La crainte que j'ai de perdre la première impression produite sur moi dans ma jeunesse par la lecture de cet auteur

si touchant et si naturel, m'a, jusqu'à présent, empêché de le relire; aussi est-il fort possible que je m'abuse sur son talent que je jugerais peut-être aujourd'hui d'une façon plus sévère. Mais il est, surtout en littérature, de ces préjugés auxquels on tient, et qu'on ne voudrait pas échanger contre des opinions plus raisonnées, témoin madame de Sévigné qui, pour rien au monde, n'aurait voulu renoncer à son admiration pour les livres de chevalerie et ces grands coups d'épée qu'elle aimait tant.

Gessner n'est pas le premier de sa race qui se soit illustré; un de ses ancêtres, du même nom que lui, fit hommage à l'empereur Ferdinand, d'un grand ouvrage sur le règne animal, et l'empereur lui concéda, en récompense, des armoiries qui faisaient allusion à ses travaux scientifiques. C'était un écusson partagé en quatre quartiers, dont l'un contenait un lion qui figurait son Histoire des quadrupèdes; un autre, un aigle pour la partie ornithologique; le troisième un dauphin couronné, et enfin un basilic, afin que les poissons et les reptiles fussent aussi représentés.

Madame de Genlis, qui a décrit si plaisamment l'impression de désappointement qu'à produite sur elle sa visite à Gessner, a dit un mot de ses dessins.

J'ai été curieux de les voir et M. Pestalozzi, membre de la société des artistes, s'est prêté à ce désir avec beaucoup d'obligeance ; il m'a montré plusieurs petits sujets composés par le poète pour ses poèmes et ses idylles ; je les ai trouvés pleins de grace et de sentiment. Dans le même carton, il y avait un nombre incroyable d'études faites par lui d'après nature, et une collection de vieux troncs de saules, dessinés avec l'exactitude la plus minutieuse ; j'en ai compté plus d'une centaine. On voit que le dessinateur avait étudié à fond la forme des troncs et des branches et possédait parfaitement l'ostéologie des arbres, mais, quant au feuillage et à la couleur, il ne s'en doutait pas, et ses paysages ont l'air d'avoir été saupoudrés de persil hâché menu. C'est à quarante ans passés que Gessner avait commencé à s'occuper de cet art, pour lequel il avait des dispositions surprenantes. Sa famille existe toujours à Zurich, et sa fille avait épousé un des hommes les plus universellement considérés de la Suisse, le bon, l'attachant M. Zellweger de Trogen, ami éclairé de son pays, homme élevé et libéral, selon la vraie acception du mot. On lui doit une Histoire de l'Appenzel très complète et renfermant une foule de choses curieuses et instructives.

J'ai vu exercer une compagnie de ces carabiniers zurichois, dont l'adresse et le sang-froid se sont fait remarquer lors de l'invasion des Français; embusqués dans un bois au nombre d'une centaine, ils empêchèrent, pendant deux jours, le corps de Masséna de passer la Limmat; ils prenaient pour point de mire les officiers du génie chargés des travaux du pont de bateaux et n'en manquaient aucun; il fallut effectuer le passage sur un autre point. On est frappé de la bonne tenue de ces hommes sous les armes; c'est que la plupart d'entre eux ont servi et apportent dans ces corps d'élite les habitudes militaires. L'archiduc Charles disait d'eux : « Que les Suisses conservent
« soigneusement cette arme, c'est la seule qui
« puisse leur être d'une utilité réelle si jamais ils
« ont à soutenir une guerre dans leurs mon-
« tagnes. » Tous les cantons, au reste, paraissent convaincus de cette vérité, et ne négligent rien pour entretenir, parmi les populations, ce goût ou plutôt cette passion pour l'exercice du tir. Il n'est pas un petit village qui n'ait sa société de tireurs se réunissant à jour fixe; souvent il y a des réunions de tous ceux du canton, et dans ces cas-là une prime est décernée aux plus habiles; c'est ordinairement une arme d'honneur. On fabrique à

Berne et à Zurich de ces carabines d'une portée et d'une justesse étonnantes; le prix des plus soignées varie de dix à douze louis.

La rapidité des eaux de la Limmat ferait presque croire au gain d'une gageure originale qu'ont soutenue, il y a quelques cents ans, douze jeunes Zurichois. Invités, en leur qualité d'alliés, à une fête qui se donnait à Strasbourg, ils voulurent en bons convives, apporter, au festin, un plat de leur façon. Ils placèrent, en conséquence, au milieu d'un bateau, un énorme chaudron plein de bouillie de millet toute brûlante, qu'ils entourèrent d'une couche épaisse de foin, et, saisissant leurs avirons, ils partirent au son de la musique et aux cris encourageans de la population réunie sur la rive. Ils ramèrent tant et si bien, qu'ils arrivèrent, à ce qu'on assure, au terme de leur voyage, avant que leur mets ne fût refroidi. Quand on songe à la longueur de ce trajet, d'au moins cinquante lieues, on a de la peine à se persuader (sans vouloir faire tort à la force musculaire et à la véracité de ces navigateurs) qu'ils n'aient pas servi du réchauffé à leurs amis les Strasbourgeois, qui, frappés de cet exploit nautique, n'y auront pas regardé de si près.

Si l'on en excepte quelques bals et quelques con-

certs publics, Zurich offre peu d'agrémens de société, et cette observation s'applique à toutes les villes où les deux sexes vivent habituellement séparés. Les femmes se renferment dans le cercle de leurs occupations de famille, tandis que leurs maris et leurs fils vont, le soir, se délasser du tracas des affaires dans leurs sociétés ou clubs qui leur offrent, avec cette absence de toute gêne qui est le caractère des réunions d'hommes, le passe-temps du billard, de la pipe et du vin du cru, dont ils arrosent la conversation politique ou commerciale. Celle de ces sociétés qui tient ses séances au Baugarten, a fait preuve de goût; il est impossible de boire de mauvais vin en plus belle vue; la première fois que j'y vins, il n'y avait que très peu de monde; les comptoirs n'avaient pas encore lâché leurs prisonniers. Je m'assis donc sur l'esplanade et me mis à regarder devant moi, rêvant et admirant tour à tour. Le concierge, avisant un étranger ainsi inoccupé, se fit un devoir d'hospitalité de venir lui offrir une pipe toute chargée, avec une allumette; je lui répondis que j'étais indigne; il m'apporta, un instant après, une assiette qui contenait du pain, du fromage et un couteau, nouveau refus de ma part; mais mon homme ne se découragea pas et repa-

rut une troisième fois avec une chopine de vin et un verre, je le remerciai encore ; pour le coup, il eût été difficile de rendre l'expression qui se répandit sur ses traits ; il contemplait, avec un air de profonde stupéfaction, mêlée de méfiance, le bipède insensible à l'attrait de la pipe, du fromage et du vin blanc, et semblait se demander à quelle race appartenait cet intrus suspect. Heureusement M. St.... qui m'avait fait d'une manière si obligeante les honneurs de la ville, vint me saluer et je fus classé.

On retrouve encore ici quelques restes des antiques mœurs, et il est un de ces vieux usages que je signale avec plaisir, parce qu'il atteste qu'il s'est conservé, dans la population, quelque chose de cette bonhomie, de cette honnêteté, de ce respect pour la foi jurée qui, on aime à le croire, étaient plus communes jadis que de nos jours. Lorsqu'un jeune homme et une jeune personne ont fait choix l'un de l'autre, que leurs projets d'union ont été approuvés par les parens, et que la cérémonie des fiançailles a eu lieu, ils ont aussitôt la liberté de se voir seuls ; ils sortent ensemble, font des parties de campagne tête à tête, sans que nul y trouve à redire. L'innocence de la jeune

fille est sous la sauve-garde de l'honneur de son fiancé, et il est sans exemple que la confiance des parens ait jamais été trompée.

Ce pays-ci a vu se renouveler, il y a quelques années, les exécrables folies de nos convulsionnaires. Des scènes sanglantes, provoquées par la plus affreuse dépravation religieuse, ont eu lieu dans un des villages du canton; la même frénésie s'était emparée des bourreaux et des victimes. Une jeune fille s'est laissé crucifier volontairement pour sauver, chose étrange ! l'ame de Napoléon. Quelle bizarre association d'idées ! son beau-frère et son oncle assistaient à cette lugubre tragédie, et mirent fin au supplice de l'infortunée, en l'assommant avec un coin de bois. Un de nos plus célèbres écrivains, M. l'abbé de Lamennais a donné à cet événement une importance qu'il ne peut avoir, considéré sous le point de vue religieux; on ne peut l'envisager que comme un fait isolé. Sept ou huit forcenés, membres d'une même famille, qui s'enferment pour se livrer aux aberrations d'un fanatisme sanguinaire, ne peuvent en effet constituer une secte. C'est ainsi que plusieurs naquirent jadis, va-t-on m'objecter : oui, mais l'état actuel de la civilisation s'oppose à ce que ce germe empoisonné puisse jamais se développer au

point de devenir menaçant pour la religion et l'ordre social ; nous ne sommes plus au temps où l'Europe tremblait devant les succès des disciples armés de Jean Hus.

Après avoir quitté Zurich , je m'aëheminai à pied vers l'abbaye d'Einsiedlen , en suivant la rive gauche du lac et les flancs ondulés de l'Albis qui l'emportent de beaucoup , pour la beauté et la variété des sites , sur les collines plus monotones de la rive opposée, où l'on voit un peu trop de vignes. Le joli village de Horgen fut jadis le théâtre de combats sanglans que se livrèrent les Suisses lors de leurs guerres de religion. Successivement pris et repris, il fut pillé, en dernier lieu par les catholiques, et un homme de Schwitz, s'adjugea, pour sa part du butin, la grosse cloche de l'église, pesant trois quintaux, que ce robuste vainqueur, s'en retournant chez lui, emporta bel et bien sur ses épaules. Plus tard, les Zurichois prirent leur revanche et usèrent de représailles ; ayant fait une excursion heureuse sur les terres de l'abbé de Saint-Gall ; ils s'emparèrent des cloches du couvent qu'ils transportèrent à Zurich. Singuliers trophées que ceux-là ! Ils rappellent à la mémoire une règle de pillage, jadis en usage chez les Romains, et fondée sur cette opinion, générale alors,

que , dans une ville prise , les temples et les autels cessaient d'être sacrés ; comme si les Dieux eussent abandonné , en même temps que la fortune , la cause des pauvres vaincus ; en conséquence les lieux saints étaient pillés sans scrupule.

Il est des choses qui ne sont bonnes à voir que de loin , et de ce nombre est , selon moi , le caractère national des anciens Suisses. Ce peuple n'a eu qu'une belle époque , celle de son affranchissement ; il a vécu ensuite , et vit encore sur sa bonne réputation d'autrefois , qu'il n'a rien fait pour justifier dès qu'il n'a plus eu d'ennemis à redouter. En lisant son histoire , on sent s'évanouir le prestige attaché à son nom , et l'on se voit , avec peine , forcé de le faire descendre du rang élevé où ce prestige l'avait placé dans l'opinion. Au fait , du 15^e au 18^e siècle , les Suisses ne valaient pas mieux que les autres peuples de l'Europe , qui , eux-mêmes , ne valaient pas grand'chose. Leurs annales , durant cette longue période , n'offrent plus que d'injustes agressions , des marchés honteux , des démêlés de famille ; et la famille qui présente le spectacle de ces sanglans débats a perdu , il faut l'avouer , ses plus beaux titres à l'estime et à l'intérêt de l'homme impartial. Les Suisses d'alors ne sont plus ce qu'étaient leurs pères , avec lesquels il

ne leur reste qu'un seul point de ressemblance , qui est leur incontestable bravoure. Turbulens , cupides , sanguinaires , ils ne reconnaissent plus d'autres droits que le droit de l'épée et se montrent sans pitié pour leurs sujets conquis ou achetés. On se surprend à regretter de voir libres des gens qui montrent si peu de respect pour la liberté d'autrui , et font un si coupable abus de la leur , et l'on en vient presque à souhaiter que l'Autriche , profitant de leurs divisions , réunisse temporairement sous son joug de fer tous ces frères dénaturés qui se battent , et retrempe , par une oppression commune , un peuple qui paraît avoir abjuré les mâles et antiques vertus auxquelles il a dû sa régénération politique.

Plus tard , ce même peuple , devenu moins remuant , n'en paraît guère plus estimable. Une politique méticuleuse et peu nationale règle ses relations avec les grandes puissances voisines et , dans ses rapports fédéraux , se révèle un esprit de méfiance , de rivalité locale bien différent de cette noble franchise et de ce patriotisme élevé qui jadis siégeaient dans ses conseils. Les intrigues et l'or de l'étranger font taire la voix de l'intérêt public ; à l'austérité des mœurs républicaines succède l'amour des honneurs et des pensions. Le

parti français, le parti autrichien et espagnol, les factions des *durs* et des *mous* se disputent le pouvoir et ensanglantent tour à tour leurs triomphes. Le lien fédéral se relâche de plus en plus, et, au lieu de cette généreuse devise des vieilles ligues Suisses : *tous pour chacun et chacun pour tous*, les cantons semblent avoir adopté celle-ci : *chacun pour soi et Dieu pour tous*. C'est dans cet état que l'agression de la révolution française a trouvé la Suisse, et l'on sait ce qui en est advenu.

Comme il peut y avoir quelques-uns de mes lecteurs auxquels l'histoire particulière de ce pays ne soit pas très connue, je vais leur ouvrir les trésors de mon érudition d'hier, afin de prouver que ce n'est point l'amour du paradoxe, ou une disposition dénigrante qui m'a dicté les réflexions ci-dessus. Parmi les faits nombreux qui viennent à l'appui de mon opinion, je me contenterai de citer l'injuste envahissement et le partage de l'Argovie, du pays de Vaud, l'occupation de la comté de Neuchâtel, les atrocités commises dans le Toggenbourg par Ital Reding; les massacres et les incendies qui ont, à plusieurs reprises, désolé les rives du lac de Zurich; les horreurs exercées en cette ville sur le cadavre du bourguemaitre Stussi, dont les bourgeois furieux déchirèrent le cœur à

belles dents, et employèrent la graisse à frotter leurs chaussures; le supplice de Waldmann, de Schumacher, de Suter, l'assassinat de Pompée de Planta, victimes de la rage des factions; les proscriptions de Bâle à la fin du 17^e siècle; les soulèvements des campagnes dans ce canton et dans ceux de Lucerne, de Berne; de Soleure, soulèvements provoqués par l'arrogance et la dureté avec lesquelles les bourgeois des villes exerçaient un pouvoir usurpé; les exactions et la tyrannie révoltante qui pressuraient sans relâche les baillages italiens et ceux qu'administraient en commun plusieurs cantons; la corruption parvenue à ce point, qu'à Berne, l'ambassadeur de France distribuait solennellement, au son des trompettes, l'argent des pensions que le roi son maître faisait aux membres influens du conseil, et amoncelait, sur la place publique de Fribourg, des tas d'écus qu'il faisait remuer à la pelle en demandant : « si cela ne son-
« nait pas mieux que les paroles vides de l'Au-
« triche, etc., etc. » Je termine cette triste nomenclature, qu'il ne tiendrait qu'à moi de rendre plus longue, en observant que les discordes intestines qui déchiraient le pays, et la passion pour le service étranger avaient répandu, parmi les populations, de telles habitudes de licence, de sang

et de brigandage que, dans une seule année (1480), il y eut, en Suisse, quinze cents individus exécutés pour meurtres et pour vols.

Les villages de cette rive du lac sont beaux, bien peuplés et ne le cèdent en rien à ceux de la rive opposée. On remarque parmi leurs habitans, enrichis par différentes branches d'industrie, un degré de culture qui ferait honte à beaucoup de nos villes du troisième rang. Il s'y trouve des théâtres de société, des cabinets de lecture, des concerts d'amateurs, et l'hiver on y donne des bals par abonnemens. Acteurs, lecteurs, musiciens et danseurs, appartiennent tous à cette classe que nous nommons en France celle des paysans renforcés. Dans une petite église près de Richtenschwyl, on montre, sur un devant d'autel, un bas-relief représentant Voltaire et J.-J. Rousseau foudroyés à côté de leurs ouvrages que dévore le feu du ciel; allégorie qui prouve au moins que leurs noms, ainsi que la tendance de leurs écrits, ne sont pas inconnus dans ces campagnes.

Je dinai à Richtenschwyl dans une auberge, ou, pour mieux dire, un hôtel situé au bord du lac et duquel on jouit d'une vue magnifique. Je m'étonnais de trouver un aussi bel établissement dans un endroit si peu passager, mais ma surprise cessa

quand j'appris que c'était le lieu de bains (*Badort*) le plus fréquenté des environs. De là, je pris un bateau pour me rendre à Rapperschwyl; l'après-dîner était superbe et ma traversée fut une délicieuse promenade; cette partie du lac vaut bien celle qui baigne la ville de Zurich; elle est aussi riante; les rives sont aussi peuplées, aussi pittoresques, mais l'effet de l'ensemble est plus grandiose, parce que l'observateur est bien plus rapproché des masses imposantes qu'offrent les hautes montagnes d'Appenzel, de Glaris et de Schwytz, auprès desquelles celles de ce canton-ci ne sont guère que des collines élevées. Les sommités qui dominant le fond du lac de Zurich et celui de Wallenstadt ont, en outre, un caractère abrupt et sauvage qu'on n'apprécie bien que d'ici. J'abordai à la petite île d'Uefenan placée, ainsi qu'un belvédère, au milieu de ce site admirable. C'est là que reposent ignorés les restes d'un personnage qui fit grand bruit dans son temps, de Ulrich de Hutten, poète lauréat, homme de guerre, controversiste redoutable, auteur aujourd'hui oublié des fameuses *Lettres des Hommes obscurs* qui eurent un succès prodigieux au 16^e siècle, et contribuèrent à renouveler en Allemagne la littérature et la philosophie, en portant le dernier coup à la

scholastique et au pédantisme aristotétique déjà ébranlés par les attaques des Érasme et des Reuchlin ¹. Il vint terminer ici, dans l'exil et la pauvreté, sa vie aventureuse. C'est aussi dans l'île d'Ufenau qu'a habité, pendant quelque temps, Hugo Foscolo, l'un des littérateurs les plus distingués de l'Italie moderne, qui se vit également proscrit pour ses fameuses lettres de *Jacobo Ortis*, dont l'apparition fut de l'autre côté des monts, un événement politique autant que littéraire. Ces lettres, écrites en 1797, sont brûlantes de passion et de patriotisme; Foscolo s'y montre, tour à tour, amant et citoyen. Ici c'est Werther s'abandonnant au délire d'un amour malheureux, plus loin c'est le fougueux tribun Rienzi, évoquant, du haut des ruines du Capitole, le génie de Rome antique et appelant à la liberté ses compatriotes dégénérés. On trouve bien, dans tout cela, de la déclamation et de l'enflure, mais c'était l'inconvénient inhérent au sujet, inconvénient rendu encore plus sensible par le caractère pompeux et emphatique de la langue italienne, telle que l'ont traitée quel-

1. *Litteræ obscurorum virorum*. Les critiques de la célèbre *Revue d'Édimbourg* les mettent à côté des *Lettres Provinciales* et des *Lettres de Junius*, tant pour le talent et la verve d'ironie qu'elles renferment que pour l'effet qu'elles ont produit sur les contemporains.

ques prosateurs modernes. Au reste, Hugo Foscolo a eu le mérite, assez rare dans les temps de révolutions, de rester fidèle à ses principes au prix de tous les sacrifices. Après avoir, en vrai italien, exhalé son éloquente indignation contre les auteurs du traité de Campo-Formio, et pleuré sur l'asservissement de sa patrie qui en fut la suite, il s'exila en Angleterre, où il vécut de ses travaux littéraires; il y est mort il y a peu de temps. Quelqu'un qui l'a connu intimement, m'a dit qu'il n'avait rien de romain dans son extérieur non plus que dans ses habitudes. Il était petit, laid, très fat et se piquait d'être homme à bonnes fortunes, sans pour cela abandonner ses prétentions d'auteur.

On raconte que la petite ville de Rapperschwyl doit son existence à une circonstance singulière. Un certain comte Rodolphe de Toggenbourg, revenant dans ses domaines, après une longue absence, son sénéchal, en qui il avait une confiance entière, vint au-devant de lui avec le dessein de lui dévoiler l'infidélité de sa noble épouse. Il commença par lui annoncer qu'il avait une chose de la plus haute importance à lui communiquer en secret; mais le comte qui, peut-être, avait déjà conçu quelques soupçons et préférait, en homme sage, ses doutes à une désolante certitude, l'in-

terrompit aussitôt par ces paroles : « Dis-moi ce
« que tu as à me dire, mais je t'avertis de ne pas
« te permettre un mot d'observation sur la com-
« tesse qui est la bien-aimée de mon cœur et la
« joie de ma vie. » Le prudent sénéchal sentit le
danger d'une confiance aussi intempestive, et,
pour donner le change à son seigneur et cacher
son trouble, il se rabattit sur la situation précaire
de la contrée, et sur les moyens de pourvoir à sa
défense, concluant par le conseil de bâtir un châ-
teau fortifié et un village sur la langue de terre
où ils se trouvaient, ce à quoi le comte Rodolphe
acquiesça tout d'abord. C'est la première fois, à
ma connaissance, que l'infidélité d'une épouse
aura amené un résultat pareil. Je prie donc les
détracteurs du beau sexe de vouloir bien accepter
la fondation de Rapperschwyl en compensation
de la ruine de Troie. Cette pauvre ville expia, on
le croirait du moins, la tache de son origine; car
il n'en est pas, dans ce pays-ci, qui ait été plus
souvent prise, reprise, rançonnée, pillée et brû-
lée. Dans le 15^e siècle, tenant encore pour l'Au-
triche, elle fut assiégée, pendant sept mois, par
les forces des Suisses réunies, et le blocus fut si ri-
goureux que les habitans, à ce qu'assure un chro-
niqueur, manquaient d'eau, bien que le lac bai-

gnât leurs murs. Le fait est difficile à croire ; ils n'avaient qu'à gratter le sol à la profondeur de quelques pieds pour trouver l'eau horizontale.

C'est l'archiduc d'Autriche Léopold qui a fait construire, un siècle avant, entre Rapperschwyl et Pfeffikon, le pont en bois qui réunit les deux rives du lac, dans sa partie la plus étroite. Ce pont est, je crois, le plus long qui existe ; il m'a fallu, en marchant d'un pas ordinaire, vingt minutes pour arriver au bout. Il est praticable pour les voitures, mais sans garde-foux, de sorte que si l'on a affaire à des chevaux ombrageux qui s'effraient du retentissement de leurs pas sur ces planches mobiles, on court risque d'être culbuté dans l'eau et de s'y casser le cou, en raison du peu de profondeur ; ce qui, au milieu d'un lac, est un genre de mort assez peu ordinaire. Il ne paraît pas que les attérissemens augmentent de manière à permettre de prévoir le moment où les deux rives, venant à se réunir, formeront deux lacs au lieu d'un.

Dans les hivers très rigoureux, il arrive parfois que le grand bassin du lac gèle en entier. Escher, vieil auteur zurichois, raconte que la chose eut lieu de son temps et qu'un étranger, peu au fait des localités et trompé d'ailleurs par une épaisse

couche de neige, traversa, par le brouillard, le lac dans toute sa longueur. Arrivé à Zurich, il parla de la belle plaine, si unie, sur laquelle il avait trotté pendant plusieurs heures; on lui dit que c'était le lac; le pauvre homme tomba de son haut, en entendant cela, et faillit mourir des suites d'un effroi rétroactif.

A peine a-t-on quitté le pont qu'on commence à gravir le chemin raide et raboteux qui franchit le mont Ezel et conduit à la célèbre abbaye d'Einsiedlen. Je m'aperçus bientôt que j'entrais dans la région voisine des Alpes; les bouquets de sapins devenaient de plus en plus nombreux, les arbres des plaines plus clair-semés; aux terres cultivées succédaient les pâturages, et je ne voyais plus d'habitations que de loin en loin. Après avoir monté péniblement pendant deux heures et demie, j'atteignis le sommet sur lequel se trouvait l'auberge isolée où je devais passer la nuit. Grande fut ma joie quand, de ma fenêtre, je découvris la vue du versant opposé; je me fis montrer le Rigi, avec lequel je me proposais de faire plus ample connaissance le surlendemain, et j'allai m'asseoir sur un mamelon, proche de la maison, pour profiter des derniers momens de la soirée. De ce point, on jouit d'une vue aussi variée qu'étendue, tant

sur la plaine ondulée de la Suisse, depuis le lac de Constance jusqu'aux sommités de la Forêt-Noire, que sur les cantons montagneux de Glaris et d'Appenzel. Le soleil, se couchant au milieu des nuages floconneux, éclairait partiellement la contrée de la manière la plus piquante; des îles de lumières se détachaient çà et là, du sein des ombres; les lacs, dont l'azur foncé contrastait, en quelques endroits, avec la verdure qui les encadrait, brillaient plus loin comme des miroirs éblouissants; les neiges du *Sentis* étaient revêtues d'une teinte rosée, tandis que les rochers nus qui surplombent au-dessus du lac de Wallenstadt offraient de ces tons chauds qu'on retrouve pourtant quelquefois en Suisse. Sur les deux rives de celui de Zurich, de nombreux clochers s'élevaient du milieu des arbres, et le fer-blanc qui recouvre leurs flèches légères étincelait aux derniers feux du jour. Après une marche fatigante, je savourais, en égarant ma vue sur le paysage, la douceur d'un repos acheté, et ce bien-être, tout à la fois physique et moral, que l'on éprouve quand on a atteint une certaine hauteur, à laquelle le jeu des poumons semble plus libre, et l'action vitale plus facile. J.-J. Rousseau a très bien décrit cette sensation, dans une des lettres de *la Nouvelle*

Héloïse, où il rend compte d'une excursion en Valais. D'un point qui domine celui où je me trouvais, l'œil embrasse, m'a-t-on dit, un horizon beaucoup plus vaste, et cette seconde sommité pourrait susciter une concurrence fatale à la vogue du Rigi, si des rivalités locales ne s'opposaient pas à ce qu'on y bâtit une auberge. Toutefois, je crois que la position plus centrale de cette dernière montagne lui assurera toujours la prééminence.

Le Toggenbourg, qui s'étend à mes pieds, me fait souvenir de la ravissante ballade de Schiller, si pleine de sentiment et de naïveté : beaucoup de mes lecteurs la connaissent sans doute, mais il n'en est pas ainsi, je pense, de l'anecdote suivante que je recommande à l'auteur de *la Pie voleuse*, *du Chien de Montargis*, etc. Un baron de ce pays-ci, jaloux comme on l'était au bon vieux temps, et qui allait, comme ses pareils, cherchant partout matière à d'odieux soupçons, reconnut un jour, au doigt d'un beau page, l'anneau nuptial de la baronne. Sur ce léger indice, il se croit outragé, monte à la tourelle de la châtelaine, et, sans vouloir rien entendre, il saisit le malheureux objet de sa fureur jalouse, qu'il précipite, sans autre forme de procès, par une fenêtre

du second étage ; puis le furieux ordonne que le page soit attaché à la queue d'un cheval indompté. Mais le Ciel veillait sur la vertu ; l'épouse innocente et persécutée survécut à sa chute, et en fut quitte pour quelques contusions qui ne l'empêchèrent pas d'aller, en toute hâte, chercher, dans le couvent de Fishing, un refuge dont elle s'obstina à ne pas vouloir sortir. Cependant la chose ne tarda pas à s'éclaircir à son honneur ; il se trouva qu'un maudit corbeau avait dérobé l'anneau que le jeune homme avait trouvé par hasard et mis innocemment à son doigt. Le baron repentant ne put obtenir, de sa victime, qu'elle oubliât un accès de vivacité passager, et, en se retournant sur sa couche désormais solitaire, il put se pénétrer de la justesse de cette belle sentence des boulevards : « L'oreiller du remords est rembourré d'épines. »



Schwytz.

Einsiedlen.—Morgarten.—Lac d'Égeri.—Zoug.—Vallée de Goldau.—
Arth.

DE repartis le lendemain de bonne heure ; c'était un dimanche ; à chaque pas , je rencontrais sur ma route des groupes de pèlerins disant leur rosaire que le salut de l'étranger ne leur faisait pas interrompre. Les femmes marchaient séparément, par petites bandes de quatre ou cinq ; plus loin des hommes, de tout âge, cheminaient en silence, le chapeau à la main, ou bien récitaient ensemble les prières que l'un d'eux commençait à voix haute. Je n'apercevais, ni dans leur démarche, ni dans l'expression de leur physionomie, rien qui sentit l'hypocrisie ou l'apathique insouciance qui accompagne les pratiques d'une dévotion machinale. Ces pèlerins, graves et recueillis, ne me rappelaient aucunement ces habitudes de dissipation et de désordre si sévèrement reprochées à

leurs devanciers; ils ne donnaient pas la plus légère prise au ridicule, et leur aspect était véritablement édifiant.... Mais il me semble déjà voir le ricanement philosophique contracter les lèvres de quelques-uns de mes lecteurs. Ah ! laissez de grâce, à ces pauvres montagnards, leurs antiques et consolantes *superstitions* ! Le pèlerinage d'Einsiedlen ne vaut-il pas bien les orgies de vos esprits forts de cabaret, et les excès de tous genres qui en sont trop souvent la suite? Les hommes en seront-ils donc meilleurs et plus heureux, lorsque, à l'aide de l'égoïsme, vous serez parvenus à substituer votre doctrine de l'intérêt bien entendu aux vieilles croyances qui ont régénéré le monde?

L'emplacement de l'abbaye paraîtrait admirablement choisi, si l'on ne savait pas que ceux qui ont élevé ces *maisons de Dieu* (*gotteshaus*) n'ont pas eu, pour la plupart, la liberté du choix. Il leur a fallu bâtir leurs premières cellules, remplacées plus tard par de plus somptueux édifices, dans des lieux reculés, incultes, que les puissans de la terre leur abandonnaient afin qu'ils rachassent, par leurs prières, les égaremens d'une vie trop mondaine. L'architecture simple et grave du couvent, ses lignes prolongées, ses vastes ailes s'harmonisent, on ne peut mieux, avec la nudité et

le caractère sévère de ce vallon retiré, où, sauf quelques petits bois de sapins, l'œil ne découvre que d'immenses pâturages sur lesquels s'élèvent des habitations éparses et que dominent les cimes de ces deux rochers inaccessibles qui, en raison de leur bizarre configuration, ont reçu le nom de *Crocs de Schwytz*. La nature n'offre rien, en ces lieux, qui puisse étonner ou distraire l'imagination, mais il y règne une solitude et un calme qui conviennent parfaitement à l'esprit des institutions monastiques; tout y est monotone comme l'existence des religieux. En effet, cette continuelle affluence de pèlerins ne peut faire pour eux diversion; elle ne frappe que l'étranger qui voit ici ce qu'il n'a pas vu la veille, ce qu'il ne reverra pas le lendemain, et qui s'en retourne ému.

Que de fois ces pieux asiles ont caché les derniers jours de leurs nobles fondateurs ! Les chroniques nous apprennent qu'à l'époque qui suivit les croisades, le penchant pour la vocation religieuse était devenu général parmi les seigneurs et les chevaliers ; cela se conçoit. Fatigués de la vie guerroyante à laquelle ils étaient condamnés, blasés sur les jouissances grossières qui étaient les seules qu'ils connussent, usés par l'action et par l'âge qui, en imposant silence aux passions tu-

multueuses, permettait au cri d'une conscience bourrelée de se faire enfin entendre; entretenus dans l'idée alors dominante, qu'il n'était pas de chemin plus sûr, pour arriver au ciel, que la porte d'un couvent, ces hommes naïfs et pleins de foi se réfugiaient dans la vie contemplative, ainsi que dans un port, et embrassaient avec ardeur, comme une expiation, les austérités du cloître. « Mirabilis multitudo prudentium et nobilium « virorum ad claustra confugit », dit le continuateur de Berthold de Constance, « comites et marchiones in coquinâ et pistrinâ fratribus servire « et porcos eorum pascere pro deliciis computabant¹. »

Comme je n'écris point un *Manuel du voyageur*, je me dispenserai de parler tout au long de l'image miraculeuse de la vierge, de l'élégante chapelle en marbre noir qui lui sert de sanctuaire, au milieu de la nef; des nombreux *ex-voto* qui couvrent les murs; de cette plaque d'argent percée de cinq trous dans lesquels les pèlerins introduisent dévotement leurs doigts, je ne sais pour-

1. Une multitude étonnante d'hommes nobles et prudents se réfugie dans les cloîtres; des comtes et des marquis mettent leurs délices à aider les frères dans les travaux de la cuisine et de la boulangerie, et à nourrir leurs cochons.

quoi ; de ces douze tuyaux de la fontaine , auxquels ils boivent successivement , afin de ne pas manquer celui qui a servi à désaltérer le Sauveur : ces détails se trouvent partout. Comme je parcourais l'église , j'ai remarqué , à une espèce de bureau , un religieux recevant des pièces de monnaie , de la main des pèlerins qui se pressaient en foule autour de lui , et leur déliyrant , en échange , un petit papier. Cette circonstance eût suffi à un voyageur aussi peu charitable et aussi partial que Coxe , pour conclure aussitôt que les pères avaient renouvelé le commerce lucratif des indulgences ; quant à moi , j'ai lieu de croire , sans pouvoir l'affirmer , que ces billets ne sont autre chose que les quittances de l'argent donné pour faire dire des messes. Dans un coin obscur , une jeune dame , en grand deuil , priait agenouillée ; ses traits , à demi-cachés par un long voile noir , étaient remarquables par leur délicatesse et leur pâleur ; peut-être pleurait-elle la mort prématurée d'un époux , et venait-elle demander , aux pieds de la vierge d'Einsiedlen , la conservation des jours d'un enfant , l'unique consolation de son veuvage. Quoi qu'il en soit , elle était , dans cette foule nombreuse de pèlerins , le seul être qui eût l'air *intéressant* , dans l'acception que le monde attache à ce mot ,

et le seul dont un poète, un peintre et un romancier eût pu faire quelque chose ; tous les autres ne disaient pas la moindre chose à l'imagination.

En visitant la bibliothèque, je parlai au religieux qui m'accompagnait de quelques manuscrits curieux qu'on m'avait montrés à Zurich ; il se mit à sourire en me disant : « Ils se sont enrichis de nos dépouilles ; » puis il m'apprit que la bibliothèque du couvent avait été mise au pillage, lors de l'invasion des Français, à la suite desquels certains bibliophiles zurichoïses étaient venus criant : « *væ victis!* » et faisant main-basse sur ces trésors enfouis dans la poussière d'un cloître, et dont les propriétaires étaient, selon eux, incapables d'apprécier la valeur. Les religieux avertis à temps, avaient transporté dans les recoins les plus inaccessibles de leurs montagnes et jusqu'en Tyrol, les vases sacrés, les ornemens du culte ainsi que l'image miraculeuse, à laquelle ils avaient substitué une autre vieille statue, bien noircie par le temps, que les vainqueurs ne manquèrent pas d'expédier à Paris comme un trophée de la victoire remportée sur la superstition.

Le pasteur Bridel demandait à l'un des moines de l'abbaye si l'image de la Vierge faisait encore des miracles : « Oui, sans doute, répondit le re-

« ligieux, et le plus grand, c'est que, dans un siècle
« comme le nôtre, on continue à venir la visiter. »
Il avait raison ; cette affluence est prodigieuse.
Je m'amusais, de la fenêtre de mon auberge, si-
tuée sur la grande place, à observer la foule des pè-
lerins venus de toutes les parties catholiques de la
Suisse. La diversité de ces figures, marquées, se-
lon les différens cantons, d'un type particulier,
me semblait réfuter suffisamment l'opinion de
l'historien Jean Muller, qui croit que la popula-
tion suisse est en grande partie aborigène, ou pri-
mitive et non pas composée des débris de ces peu-
plades d'origines diverses, qui, tour à tour vic-
torieuses ou vaincues, ont inondé l'Europe. Les
femmes, vêtues de leurs costumes nationaux, se
distinguaient principalement par la variété de
leurs coiffures, bizarres pour la plupart, et par-
mi lesquelles je n'en ai trouvé que peu qui
m'aient paru élégantes. De ce nombre était celle
de notre jeune et jolie hôtesse, dont je vais tâcher
de donner une description intelligible pour les
dames que cet article intéresse plus spécialement.
Qu'elles se figurent donc deux larges bandes d'une
dentelle blanche, plus ou moins belle, s'élevant, à
l'aide de l'empois, verticalement au-dessus de la
tête, comme la double crête d'un coq, ou plutôt

comme les ailes repliées d'un papillon. Elles sont fixées à un bonnet très exigü, tout juste, suffisant pour contenir les cheveux et orné d'un bouquet de fleurs artificielles et de brinborions d'or et d'argent. Toute la coiffure est retenue sur la tête au moyen d'une épingle en or ou en vermeil, qui descend jusque sur le front. Elle a le défaut de ne pas convenir également à tous les âges, par exemple, la vieille belle-mère de mon hôtesse, avec ses cheveux gris, sortant de dessous un énorme bouquet que surmonte cet élégant échafaudage de dentelles, ne ressemble pas mal à la figure de l'hiver, portant, sur sa tête chargée de frimats, la corbeille du printemps.

Ayant entendu parler français au-dessous de moi sur la place, je descendis et me mêlai à un groupe de pèlerins; ceux-là venaient de l'extrémité de la Lorraine. Nous liâmes conversation et j'appris, non sans surprise, que quelques-uns d'entre eux avaient fait ce long et fatigant voyage par procuration. La chose est assez ordinaire, et il y a telle vieille femme qui a entrepris, vingt ou trente fois, pour le compte d'autrui, le pèlerinage d'Einsiedlen. C'est là un des abus de ce genre de pratiques religieuses et ce ne doit pas être le moins grave. Tout en rendant pleinement justice à la

ferveur édifiante de la plupart des pèlerins, il n'en est pas moins vrai que le temps qu'ils emploient à l'accomplissement de leur vœu est autant de perdu pour leurs travaux et leurs devoirs de famille; pendant tout cet intervalle, ils dépensent le fruit de leurs faibles économies. Il est difficile de se persuader, en outre, que la même ferveur, la même foi de leur part ne leur eût pas obtenu les mêmes grâces spirituelles et temporelles, s'ils fussent restés chez eux, au lieu de venir les demander à cinquante lieues de là. Les occasions de dissipation et de relâchement qu'offre un aussi long voyage, doivent compenser, pour le plus grand nombre le redoublement de dévotion qu'opère en eux la vue des objets qu'ils sont venus visiter; cet appel fait aux sens dans le but de ranimer la foi, peut facilement tourner contre elle, et puis, n'est-ce pas rapetisser l'idée que nous nous faisons de la Divinité que de la supposer plus exorable en tel lieu qu'en tel autre? Au reste, S. Grégoire, S. Augustin et S. Jérôme ont dit toutes ces choses avant moi et mieux que moi. Le judicieux et pieux Érasme a fait ressortir plus tard l'abus des pèlerinages que l'auteur de l'admirable traité de l'*Imitation* avait également signalé ¹.

1. Livre IV, chap. I.

Mon hôte, jeune homme de fort bonne mine, m'apprit, tout en m'apportant mon dîner, qu'il avait servi comme lieutenant en pays étranger, mais que, sur les ordres pressans de son père, il avait quitté, depuis quelques mois, le service militaire pour celui de son auberge. Il ne paraissait pas avoir pris encore philosophiquement son parti sur cette mutation, ni s'être résigné à son rôle de Cincinnatus. Il regrettait l'épaulette de capitaine qui s'offrait à lui, dans une très prochaine perspective, alors qu'il avait donné sa démission, et que les agréables loisirs de la vie de garnison étaient encore présens à sa pensée et lui arrachaient des soupirs. Ce jeune homme-là, me disais-je, est assurément bien loin des mœurs patriarcales; eh bien, que quelques années s'écoulent, qu'il devienne père de famille, et des habitudes d'ordre feront bientôt succéder, à ces vaines fumées de gloriole, des idées plus saines et plus en harmonie avec sa position. Citoyen d'un état démocratique, et participant, pour son compte, à l'exercice de la souveraineté, il appréciera les avantages d'une situation indépendante, et cessera de regretter la solde d'une puissance étrangère et l'existence vide et inoccupée du militaire en temps de paix. En dirigeant ses propres affaires, il se mettra au cou-

rant de celles de sa commune et de son canton. Un jour il pourra être élu premier magistrat de son village, faire partie, par la suite, du grand-conseil, et être appelé, enfin, à être un des membres influens du gouvernement de cette petite république, qui l'enverra en diète discuter ses intérêts et les affaires générales de la Suisse. Si je repasse alors par ici, je ne reconnâtrai plus mon évaporé de lieutenant, rentré dans la vie civile si fort contre son gré ; on l'a dit avec raison : les institutions font les hommes.

Einsiedlen est la patrie du fameux empirique Paracelse qui passa une partie de sa jeunesse dans cette vallée solitaire. Voici ce qu'il dit de lui-même dans un de ses écrits : « Apprenez, médecins ! que mon bonnet *en sait* plus long que vous, et que ma barbe a plus d'expérience que toutes vos académies !... C'est vous qui devez me suivre, et non pas moi qui vous suivrai, Avicenne, Bhazès, Galien, Mesné ! Vous aussi, docteurs de Paris, de Montpellier, de Souabe, de Misnie, de Cologne, de Vienne, des bords du Danube, du Rhin ; vous, îles de la mer ; toi, Italie ; toi, Dalmatie ; toi, Athènes ; vous, Grecs, Arabes, Israélites ; je le répète, c'est vous qui me suivrez : mon règne est arrivé. » On voit, au travers de ce

flux de pathos, que la modestie n'était pas la vertu du bonhomme; il se trompait tout uniment lui-même; aujourd'hui, on y fait plus de façons, c'est le voisin qui vous rend ce service à charge de revanche. Pour en revenir à Paracelse, son caractère original, son imagination fantasque et la brusque singularité de ses manières avaient accredité, parmi les simples habitans de cette vallée, l'opinion qu'il était possédé d'un malin esprit, et ce sera sans doute cette croyance populaire qui aura fait donner le nom de *Pont du Diable* à un petit pont jeté sur un filet d'eau, tout près de la maison du prétendu démoniaque, lequel n'aura pas manqué d'être soupçonné d'opérer les guérisons les plus merveilleuses à l'aide de la magie noire. Ce même penchant à la superstition est encore commun dans ce canton-ci, et, vers la fin du dernier siècle, une pauvre vieille femme a été condamnée au bûcher, comme sorcière, sur la déposition de trente témoins, et a reçu, d'après les expressions officielles du temps, « le juste châtiement de son crime » sur la place de Schwytz.

L'instruction publique est fort en arrière dans cette partie de la Suisse, ce qu'il faut attribuer en partie, non à l'influence du catholicisme, ainsi que quelques protestans le prétendent, mais à

l'éloignement des habitations, dispersées sur la surface du pays et rarement groupées en hameaux. J'ai vu, dans une description topographique du canton, qu'en maints endroits, les enfans étaient obligés de faire deux et trois lieues pour aller à l'école et en revenir. Ce n'est guère que pendant une moitié de l'année qu'ils peuvent la fréquenter, le soin et la garde de leurs bestiaux absorbant tout leur temps dans la belle saison. Or, en hiver, les communications doivent être presque impraticables ; il ne leur resterait donc, de compte fait, que trois à quatre mois par an à consacrer à leur éducation : il n'y a pas lieu de s'étonner de ce qu'elle soit si fort négligée.

Le district d'Einsiedlen offre un aspect des plus monotones ; aussi loin que l'œil peut s'étendre, on ne découvre que des pâturages. Tous les habitans sont voués à la vie pastorale et ne subsistent que du produit de leur bétail renommé pour sa beauté ; il s'en exporte, chaque année, trois ou quatre mille têtes pour l'Italie. Le peu de blé qui se consomme dans le pays vient d'Allemagne ; on n'y voit presque point de champs cultivés, et, il y a trente ou quarante ans, l'usage de la charrue et du fléau y était inconnu. Le froment, à cette époque, s'y cultivait dans les jardins, comme ob-

jet de curiosité, et le pain est, encore aujourd'hui, considéré comme objet de luxe, dans la plupart des localités. Le laitage et les pommes de terre font ici, comme dans beaucoup de cantons, le fond de la nourriture. Lorsqu'à l'époque de la grande disette qui suivit la guerre de la révolution, les comités de bienfaisance voulurent distribuer des lentilles aux habitans, ceux-ci refusèrent d'en manger. Le terrain se prêterait ici aussi bien qu'ailleurs à la culture des céréales; mais la crainte des mauvaises récoltes, le penchant à l'oisiveté et l'esprit de routine qui forment le caractère distinctif des peuples pasteurs ont, jusqu'à présent, repoussé toute tentative d'innovations.

Comme je quittais l'auberge, j'y vis entrer une caravane de petits voyageurs; c'étaient des écoliers de douze à seize ans et plus, qui, sous la conduite du maître de pension et d'un sous-maître, couraient gaillardement le pays, le sac sur le dos et le bâton ferré à la main; ceux-ci avaient déjà fait leur quatre ou cinq lieues dans la matinée et n'en paraissaient nullement fatigués. Ces courses pédestres dans les Alpes sont fort en usage dans les maisons d'éducation de la Suisse; on y consacre le temps des vacances, et les élèves s'en trouvent à merveille au physique ainsi qu'au mo-

ral. Ils apprennent à voir, à se tirer d'affaire et, quittant momentanément la vie studieuse pour la vie d'action, ils font connaissance avec le monde extérieur, où leur goût et leur esprit d'observation rencontrent mainte occasion de se développer. Je ne suis pas aussi partisan de ce moyen d'éducation et de ce genre de passe-temps pour les pensions de demoiselles, qui ont beaucoup plus à perdre qu'à gagner à courir ainsi par monts et par vaux; pourtant on a vu, à ce qui m'a été assuré, tout un essaim de jeunes personnes venir en pèlerinage au Rigi, pour admirer la belle nature.

Je ne veux pas quitter l'abbaye d'Einsiedlen, sans mentionner un fait historique qui a de l'intérêt, en ce qu'il montre comment de petites causes peuvent amener de grands résultats. Un droit de pacage, contesté par les religieux aux pâtres de Schwytz, et au sujet duquel l'empereur prit parti pour l'abbaye, fut le germe de ressentimens qui, s'envenimant de plus en plus, et se compliquant, de part et d'autre, de tous les intérêts hostiles et de toutes les prétentions rivales de l'époque, ne tardèrent pas à allumer une guère longue et sanglante, d'où sortirent l'indépendance de la Suisse et la ruine de la noblesse qui avait tenté d'arrêter le mouvement.

Afin d'éviter un long détour et d'arriver plus tôt sur le champ de bataille de Morgarten, je pris, à Rothenthurm qui en est à une lieue, un paysan qui, malheureusement, n'avait jamais fait le chemin par lequel il se proposait de me conduire. Il résulta de sa présomptueuse confiance qu'il nous égara complètement, sur le revers de la montagne, du haut de laquelle, cinquante bannis de Schwytz, déterminés à périr ou à reconquérir leurs droits de citoyens, firent jadis rouler, sur l'avant-garde de l'archiduc d'Autriche, des rochers et des troncs d'arbres qui y mirent le désordre. J'avais besoin, je l'avoue, de toute la puissance de ces intéressans souvenirs pour prendre mon parti sur le désagrément d'errer à l'entrée de la nuit, au milieu d'une épaisse forêt de sapins et sur une pente escarpée qui n'était pas tout-à-fait sans dangers. Mon guide désorienté, s'efforçait de réparer sa faute en courant, à droite et à gauche, à la recherche d'un sentier frayé qui nous tirât de ce labyrinthe. D'après ses indications contradictoires, je gravissais péniblement en m'accrochant aux branches, ou bien je redescendais en me rejetant sur mes hanches, me laissant glisser sur mes talons, et me précautionnant, de mon mieux, contre les risques d'une dégringolade dont il n'était pas aisé de pré-

voir le terme; je ne me souciais nullement de suivre les rochers et les troncs historiques ci-dessus mentionnés. Enfin, après nombre de marches et de contre-marches, après deux heures d'efforts et d'un espoir à chaque instant trompé, et renaissant toujours, nous eûmes le bonheur de déboucher sur une belle pelouse qui nous conduisit, par une pente rapide, sur le lieu à jamais mémorable où douze cents pâtres, conduits par Aloys Reding, culbutèrent et taillèrent en pièces un corps de neuf mille chevaliers et hommes d'armes que commandait l'archiduc Léopold d'Autriche. Guillaume Tell, d'après la chronique de Klingenberg, combattit vaillamment aux côtés de son beau-père, Walter Furst, l'un des trois confédérés du *Rutli*. L'élite de la noblesse autrichienne périt, soit sous le fer des Suisses, soit dans les eaux du lac d'Égeri, soit écrasés par les pierres et les arbres que les vieillards et les femmes de Schwytz firent rouler du sommet des hauteurs voisines. Ainsi se trouva vérifié le mot prophétique du fou de Léopold : « Vous avez long-temps délibéré pour savoir par où vous entreriez dans le pays, mais aucun de vous n'a songé aux moyens d'en sortir. » On a bâti, sur le lieu du combat, une chapelle destinée à perpétuer le souvenir de la vic-

toire; au-dessus de la porte est un tableau assez mal peint, et personne, en le voyant, ne sera tenté de dire des Suisses l'équivalent de ce qu'on a dit de César¹; mais qu'ils se consolent, leur part est encore assez belle, et les palmes de Morgarten, de Granson, de Morat, de Laupen, de Sempach, n'ont rien à envier aux lauriers de Salamine et de Marathon.

Il existe toutefois, dans les annales militaires de cette nation, deux époques bien distinctes qui ne sauraient être confondues que par les gens aux yeux desquels les triomphes, à quelque cause qu'ils se rattachent, paraissent toujours également honorables. Dès que les Suisses, après leurs prodiges d'héroïsme patriotique, commencent à se battre pour le compte des puissances étrangères, dès qu'ils mettent leur bravoure à l'encan et que, selon l'expression d'un contemporain, « on marchande la chair et le sang d'un Suisse comme on marchande un bœuf », mon enthousiasme pour eux se refroidit. Quand je les vois repousser à Sempach une injuste agression, je fais des vœux pour eux et j'applaudis à leurs succès; mais à Marignan, ces mêmes Suisses

1. Eodem animo scripsit quo bellavit : Il a su écrire comme il a su combattre.

ne m'intéressent plus, et je vois avec orgueil l'impétuosité française, *la furia francese*, triompher des avides et insolens stipendiaires du duc de Milan. Cependant, après que leurs guerres ont cessé d'être nationales, ils offrent néanmoins toujours à notre admiration leur intrépidité accoutumée, ainsi que cette inébranlable fidélité à leurs engagements qu'il est si beau de conserver dans les circonstances critiques, et dont ils ont donné, à la fin du siècle dernier, un exemple qui doit vivre à jamais dans la mémoire des hommes. La sanglante journée du dix août, non moins célèbre que ses *sœurs aînées*, n'a point à craindre de se voir désavouée par elles : « Il est, a dit Montaigne, des défaites glorieuses à l'envi des plus belles victoires. »

Dans les temps modernes, les rives du lac d'Égeri ont de nouveau été illustrées par la belle défense des républicains des petits cantons contre leurs *frères et amis* les républicains français. Les premiers étaient commandés encore par un Reding, digne rejeton d'une race généreuse qui s'est distinguée en temps de paix comme en temps de guerre ¹. La courte harangue qu'il fit à ses soldats

1. Ce fut aussi un Reding qui, dans la guerre d'Espagne, gagna la bataille après laquelle le général Dupont se vit forcé de conclure la fameuse capitulation de Baylen.

la veille du combat, et la scène imposante dont elle fut suivie, nous reportent aux beaux temps de la Suisse : « . . . La mort, confédérés, plutôt que la retraite. Si vous approuvez une résolution, que deux hommes sortent des rangs, et jurent, en notre nom, de tenir cet engagement sacré. » Deux hommes s'avancèrent aussitôt, et, aux acclamations de tous, prêtèrent, entre les mains de leur héroïque chef, un serment auquel nul ne manqua. Les Français furent refoulés de Morgarten jusqu'au village d'Égeri, tandis que d'autres colonnes étaient repoussées avec perte à Wollerau, à Richtersweil et près d'Arth ; mais le curé d'Einsiedlen Herzog ayant laissé libre, par sa retraite, l'important passage de l'Etzel qu'il était chargé de garder, les Suisses furent tournés dans leurs positions et forcés d'accepter la capitulation honorable que leur proposa le général Schauenbourg. Ils avaient perdu, dans divers combats, trois cent quarante hommes seulement, et la perte des Français se monta à près de quatre mille ; la fameuse légion Noire fut détruite presque en entier. Après tout, le dévouement de cette poignée de vrais Suisses ne fit que retarder l'invasion du pays qui fut dévasté par la guerre, puis ruiné par les réquisitions. Tout ce qui ne fut pas officiellement volé

par les dignes collègues des Forfait et des Rapinat devint la proie de la maraude; le quart de la population fut réduit à vivre de la charité des cantons voisins qui ne resta pas inactive. Il est curieux d'entendre un contemporain, dont le témoignage ne saurait être suspect, exprimer son opinion sur cette expédition des Français dans les petits cantons : « O guerre impie ! dans laquelle il semble
« que le directoire ait eu pour objet de savoir
« combien il pouvait immoler à son caprice de
« victimes choisies parmi les hommes libres les
« plus pauvres et les plus vertueux, et d'égorger
« la liberté dans son berceau ¹. »

Une population agricole et surtout manufacturière, pourrait à peine se relever d'un pareil désastre après une longue suite d'années, mais, pour une peuplade de pasteurs, il en est autrement; ses prés reverdissent, ses troupeaux multiplient, ses exportations reprennent leur cours, les dettes se paient peu à peu, et, au bout de vingt ans, il n'y paraît presque plus; si ce n'est pourtant que l'habitude de la mendicité, si elle n'est point réprimée par des mesures sages et fermes, s'y enracine et s'y perpétue. On a mendié d'abord pour avoir le

1. Discours de Carnot.

nécessaire, et il est à craindre qu'on ne mendie ensuite pour avoir le surperflu. Il est vrai de dire aussi, à la justification de ces pauvres gens, que la plus grande partie de leur pays, que j'ai traversé en entier, ne m'a guère offert que des pâturages maigres et de mauvaise qualité, dans des fonds marécageux où il serait plus aisé d'établir d'inépuisables tourbières que des prés passables.

De la chapelle de Morgarten jusqu'au village d'Égeri où je comptais coucher, il me restait encore deux grandes lieues à faire. « La nuit étendait son crêpe sombre sur toute la nature ; aucun bruit ne troublait son silence solennel ; le char vapoureux de la reine des ombres brillait au milieu de l'azur d'un ciel sans nuages et, répandant ses mystérieuses clartés sur la vallée, argentait, de ses pâles rayons, la surface limpide d'un lac romantique dont mes pas errans suivaient les sinueux contours, etc.' » Il y aurait eu de bien belles choses à dire sur tout cela, mais j'étais harassé ; il était dix heures, et *l'autre* réclamait impérieusement son souper et son lit. Engagé dans un chemin raboteux que l'obscurité et l'impatience me faisaient encore trouver plus long, j'envoyais

1. Extrait du premier roman venu.

mon guide prendre des informations aux maisons isolées que nous rencontrions de loin en loin, et les jappemens de quelques chiens inhospitaliers répondaient seuls à ses questions; or un tel concours de circonstances comprime singulièrement les élans de l'enthousiasme, et est peu favorable aux périodes cadencées du style descriptif. Enfin nous atteignîmes l'auberge au moment où les maîtres, sur le point de se coucher, allaient en fermer la porte, et, en moins d'une demi-heure, je m'attablai devant un souper appétissant et proprement servi. En France, en un pareil lieu et à une pareille heure, j'aurais couru grand risque de m'aller coucher dans des draps sales, après avoir mangé un morceau sous le pouce.

J'arrivai à Zoug le lendemain dans la matinée, après avoir suivi un sentier agréablement coupé de forêts et de prairies. Cette petite ville ou, si mieux on aime, ce grand village ne serait guère visité des étrangers, s'il n'était pas sur la route très fréquentée qui mène de Zurich au Rigi en passant par l'Albis, point de vue remarquable, et cependant l'aspect de son lac fort romantique, mériterait bien une course exprès. Le voyageur n'aurait pas grand'chose à dire de la ville si, il y a quelques cents ans, deux rues entières n'avaient

pas glissé un beau jour et disparu tout doucement dans le lac sans qu'il y eût seulement mort d'homme. Un berceau fut aperçu flottant près de la rive, il contenait un enfant qui fut sauvé. Un événement de ce genre n'est pas commun ; on l'attribua, dans le temps, à certaines carpes monstrueuses qui avaient miné, à la longue, le lit argileux sur lequel reposaient les couches calcaires servant de fondation aux maisons englouties.

Le nouveau Moïse, dont je viens de parler, était Pierre Collin qui fut tué, avec ses deux fils, à la bataille de Bellinzona, après avoir sauvé, des mains des ennemis, la bannière du canton. Je demandai à voir cette bannière teinte encore de son noble sang ; elle avait été brûlée par les Français avec d'autres trophées du même genre.... La passion de la gloire est une passion jalouse et qui n'est pas toujours généreuse.

Il est à remarquer que ce Pierre Collin a été le premier landamman élu parmi les bourgeois du canton ; jusqu'alors on avait toujours été chercher ce magistrat suprême parmi les habitans des cantons voisins. D'où pouvait provenir un aussi singulier usage ? Était-ce d'un étroit esprit de rivalité entre les familles riches et influentes ? ou bien d'un sentiment d'indépendance exagéré qui répugnait à

revêtir le voisin d'une autorité temporaire, qui aurait pu lui faciliter les moyens d'acquérir une prépondérance dangereuse? Espérait-on que l'impartialité d'un étranger, isolé et désintéressé dans les questions locales, suppléerait à tout ce qui lui manquerait sous le rapport du patriotisme et de la connaissance des intérêts du pays? J'aurais désiré que notre hôte, qui charmait deux anglaises en accompagnant sa voix trainante de la râclerie d'une mauvaise guitarre, eût été homme à résoudre mes doutes.

Il y a tout au plus un siècle, que, sur cette même plage où j'attends mon bateau, un homme descendit au milieu de la nuit pour s'embarquer secrètement et gagner en toute hâte le territoire de Lucerne. Cet homme fuyant pour dérober sa tête à la rage de ses ennemis triomphans, était le baron fidèle de Zurlanben, rejeton d'une famille illustrée qui, placée depuis plus de deux cents ans à la tête des affaires de cette petite république, y avait joui d'une autorité et d'une influence non contestées. Dispensateurs des pensions et gratifications que la France payait, depuis François I^{er} au canton de Zoug, les Zurlanben s'étaient servis de ce moyen pour accroître leur crédit et affermir la prépondérance du parti français qui se croyait

hors de toute atteinte. Cependant la faction opposée ne s'endormait pas ; elle sut habilement exploiter les passions envieuses et cupides de la multitude au sujet de la répartition de l'argent de France ; les deux mille bourgeois souverains renversèrent le gouvernement existant et remirent le pouvoir suprême aux mains des chefs de la faction des *durs*. Les proscriptions signalèrent leur triomphe. Zurlanben , banni pour cent ans et un jour , vit ses biens confisqués et deux de ses principaux adhérens pendus en effigie ; il mourut en exil , mais la réaction ne se fit pas long-temps attendre ; le vent de la faveur populaire tourna de nouveau ; le magistrat proscripteur , condamné à la peine infamante des galères , subit l'humiliation de venir au pied du gibet , recevoir , des mains du bourreau , les effigies qu'il y avait fait clouer huit ans auparavant , et dut les porter sur ses épaules jusqu'à l'hôtel-de-ville où il les vit réintégrer avec honneur. Ce même peuple , qui l'avait naguère élevé sur la ruine de ses ennemis , menaçait sa vie , et , par un juste retour , il lui fallut aussi s'embarquer secrètement pour aller mourir à Turin au fond d'une prison ; sa fille éplorée l'accompagna seule au rivage.

Mon bateau longeait rapidement les flancs du

Rigi que j'avais eu en perspective pendant toute la traversée. Les belles lignes cadencées de cette montagne célèbre, l'élégance de sa forme pyramidale, le vaste développement de sa base qui, au dire de mes bateliers, a plus de dix lieues de tour, captivaient toute mon attention. Son ombre projetée sur le lac, me protégeait contre les rayons du soleil qui, jusque là m'avait gâté le paysage, en l'inondant d'une lumière trop éblouissante. J'en jouissais désormais sans mélange, et mon œil reposé errait sur tous les points de ce bassin si pittoresque, ombragé des plus beaux groupes d'arbres. En approchant du village d'Arth, je distinguai, un peu au-delà, certaines éminences grisâtres qui, vues du point où j'étais, avaient l'air de tas de décombres fraîchement remués, ou de ces amas de graviers que les torrens accumulent. La distance m'abusait; ce que j'apercevais n'était autre chose que les traces et les débris de l'éboulement de 1806. Dès que je fus débarqué, je me rendis sur le théâtre de cet épouvantable désastre qui ensevelit cinq villages, et coûta la vie à quatre cent cinquante-sept malheureux, écrasés sous les ruines de leurs demeures. D'après la relation que j'en ai lue, des pluies prolongées avaient précédé et, à ce qu'on croit, préparé cet événe-

ment que des signes précurseurs annoncèrent dans le courant de la journée. A cinq heures du soir, une immense avalanche de rochers se détacha du sommet d'une montagne voisine, (le Rossberg) et fondit, avec la rapidité de la foudre et un fracas cent fois plus fort que celui du tonnerre, sur la riante vallée de Goldau, qu'elle couvrit au loin de ses énormes débris. Le mouvement et le bruit durèrent environ deux minutes; puis succédèrent le silence et l'immobilité de la mort. La largeur de la couche calcaire qui glissa ainsi sur sa base, était, selon Ebel, de plus d'une lieue; son épaisseur d'au moins cent pieds, et sa longueur, à partir du haut de la montagne jusqu'au bas, de mille pieds environ. Les rochers, broyés dans leur chute, ont labouré le sol profondément et se sont entassés dans un désordre vraiment *chaotique*, sur un espace de plus de deux lieues en tous sens. Quelques-uns de ces fragmens, pour la plupart de forme cubique, paraissent avoir plus de cent pieds carrés. Quoique cette scène de désolation commence à perdre un peu de sa hideuse nudité, il se passera encore bien des années avant que ces collines, affaissées sur elles-mêmes, se soient recouvertes de végétation, et que ces masses de brèche décomposées se dépouillent de leur aspect

ruineux. Au reste, ce domaine du chaos et de la mort est déjà partagé par les héritiers des malheureuses victimes qu'il recouvre; des barrières de bois divisent, en petites portions, un sol bouleversé et stérile, d'où s'élèvent les impures exhalaisons des eaux stagnantes, et sur lequel croissent quelques touffes de gazon perdues au milieu des plantes marécageuses. Au moment de mon passage, le ciel était extrêmement sombre; les nuages, balayés par un vent impétueux, s'amoncelaient sur la vallée; le tonnerre grondait au-dessus de ces ruines, où il ne lui restait plus rien à détruire; cela semblait en harmonie avec cette nature désolée, et pourtant un beau soleil, un ciel serein eussent fait, je crois, ressortir davantage l'aspect mélancolique de ces lieux, autour desquels tout eût paru brillant de vie et de fraîcheur.

L'expression d'*avalanche de rochers* que, faute de mieux, j'emprunte à l'un de mes devanciers, ne peut donner qu'une bien faible idée de ce terrible phénomène. Quelle est l'avalanche qui en ait jamais approché, tant pour l'énormité des masses mises en mouvement que pour l'inconcevable vélocité de leur chute et les effets destructeurs qui l'ont accompagnée? En traversant la portion de la vallée qui a été préservée, j'y ai re-

connu les traces des anciens éboulemens dont les traditions du pays font mention, et, après avoir observé attentivement la profonde déchirure du Rossberg, j'ai cru découvrir, dans l'extrême inclinaison de ses couches laissées à nu et crevassées en maints endroits, des menaces d'éboulemens futurs. Parmi les circonstances qui ont accompagné celui de 1806, il en est une que j'emprunte à la relation du docteur Zag, médecin d'Arth, comme étant tout-à-fait caractéristique. Quatorze personnes furent retirées vivantes de dessous les décombres, toutes plus ou moins blessées; de ce nombre était une jeune fille échappée à la mort comme par miracle. Quelques personnes la questionnant sur ce qu'elle avait éprouvé lorsqu'il lui avait été possible de recueillir ses esprits, elle répondit qu'elle avait cru assister à la fin du monde et que le son d'une cloche étant parvenu jusqu'à elle, elle n'avait pas douté que ce fût celle qui appelât au dernier jugement les vivans et les morts. Au reste, les accidens de ce genre sont moins rares en Suisse que partout ailleurs, et celui-ci, tout déplorable qu'il est, paraît encore peu de chose, comparé à la chute d'une partie du mont Conto (dans les Grisons) qui, en 1659, ensevelit, sous ses débris, la petite ville de Plurs avec ses deux mille habitans.

Le voyageur chemine deux heures durant sur ce sol bouleversé , et au travers de ces rochers accumulés , jusqu'au lac de Lowerz , jadis si joli , et dont une partie a été comblée par l'éboulement. Il a hâte d'échapper à l'impression douloureuse que produit sur lui un tel spectacle , et c'est avec un sentiment de bien-être indicible qu'il approche de Schwytz et de ses rians alentours ; il croit être délivré d'un affreux cauchemar. Cependant mon imagination , frappée par ce que je venais de voir , me faisait regarder , avec quelques appréhensions , la cime dégradée du Mythen , qui semble menacer de sa chute , plus ou moins éloignée , le bourg florissant bâti à ses pieds. Une longue traînée de débris , qui , tous les hivers , s'en détachent , lui trace son passage destructeur jusque sur la place de Schwytz ; mais les habitans n'en dorment pas moins sur l'une et l'autre oreille. L'un d'eux me disait : « Oh ! le Mythen est encore solide ; il y a « bien long-temps qu'il dure. »

Les délicieuses prairies que l'on traverse , avant d'arriver , sont exploitées de la manière suivante : au printemps , on y met le bétail qui passe plus tard sur les montagnes ; puis on les fauche , dans l'été , et , au commencement de l'automne , on y récolte un regain abondant , enfin les vaches , en

descendant des pâturages alpestres, y trouvent encore de quoi vivre pendant quelques semaines. Ce petit pays, qui a de neuf à dix lieues en longueur et sept en largeur, nourrit jusqu'à 16,000 bêtes à cornes ! On reconnaît bien ici, en effet, la résidence d'une peuplade de pasteurs, point de fabriques ni de magasins, nul mouvement industriel ou commercial dans ces rues, ou pour mieux dire, autour de ces jolis groupes de maisons non alignées, que séparent des arbres, des jardins et des prés; on voit, à toutes ces figures, qu'elles n'ont point été étiolées dans l'atmosphère épaisse et engourdissante d'un comptoir; on y remarque je ne sais quel mélange de mâle fierté et de simplicité, répondant à l'idée qu'on se forme des anciens pères qui battirent les Autrichiens à Morgarten; toutefois, s'il faut en croire les voisins, la simplicité des mœurs pastorales ne serait qu'à l'extérieur, et cette démocratie de paysans spirituels, mobiles et passionnés aurait plus d'un rapport avec la démocratie d'Athènes, à la culture et au poli près. Les jours de la *landsgemeinde*¹, l'intrigue

1. Assemblée générale dont fait partie tout citoyen du canton dès qu'il a seize ans accomplis. C'est dans cette assemblée que réside la plénitude de la souveraineté; les conseils ne sont investis que d'une autorité déléguée par elle.

est loin d'être inactive. Les brigues se suivent, se croisent, se combattent et souvent l'éloquence sans apprêts de tel orateur populaire fait tourner les délibérations de manière à tromper les prévisions des plus fins politiques du pays. On vit même dans le siècle dernier, la femme du général Reding défendre, avec autant d'éloquence que de présence d'esprit, son mari absent, devant le peuple souverain qui poussait des cris de mort contre lui; elle parvint à le sauver. Autrefois, lorsqu'il y avait des places lucratives à ambitionner, telles que celles de baillis dans les pays sujets, la corruption était passée en usage; on achetait ou vendait les votes sans que personne y trouvât à redire. La charge de bailli à Bellinzona revenait à deux mille florins; c'était un prix fait. L'acquéreur avait, pour son argent, un titre d'abord, ce qui, jadis, était beaucoup en Suisse, puis un almanach et un écu de six livres par an, alloué comme salaire; on y ajoutait, il est vrai, la faculté discrétionnaire de se faire rembourser, par les administrés, au moyen d'exactions de toute espèce, le montant de son capital, avec les intérêts. Le landamman élu donnait autant de chapeaux de paille qu'il avait eu de têtes votant pour lui; tout ceci est parfaitement exact.

On voit dans l'église de Schwytz la crosse du saint évêque Magnus, qui est en grande vénération dans le pays, et à laquelle on attribue une efficacité singulière pour détourner les fléaux. Il n'y a pas encore long-temps qu'elle fut employée, avec succès dit-on, pour exorciser les hannetons et les chenilles qui désolaient la contrée; elle fut portée processionnellement par le clergé, suivi d'une foule immense de peuple, qui, probablement, aida au miracle, en écrasant tout ce qu'il trouva d'insectes sur son passage. Ces bonnes gens ont un goût prononcé pour les solennités de ce genre, comme pour tout ce qui est spectacle en général, et les jésuites qui dirigent le collège de la ville, ne se sont pas fait faute de ce moyen pour se mettre bien avec eux. A l'occasion de la fin de l'année scolaire, ils faisaient représenter, par leurs élèves, des comédies dans lesquelles eux-mêmes prenaient des rôles. Le clergé s'y associait aussi, et allait jusqu'à prêter les ornemens du culte, pour rehausser la pompe de ces représentations, auxquelles on se portait de toutes les parties du canton.

La cathédrale renferme encore une *curiosité* d'une autre espèce, c'est la riche bannière en soie brodée d'or, avec inscriptions et devises, que le pape Jules II avait donnée à *ses bons et fidèles al-*

liés de Schwytz lorsqu'il se trouvait en guerre avec l'empereur; à cette occasion, il avait, dit un contemporain, ajouté à ses litanies le verset suivant : « *Sancti Suiceri, pugnate pro nobis!* » Il fut le premier pape qui forma, auprès de sa personne, une garde suisse, laquelle, par parenthèse, ne lui fut pas inutile, car lors du sac de Rome par l'armée impériale (en 1527), elle fit bravement et loyalement son devoir, et périt en grande partie pour sa défense. On sait que ses successeurs l'ont conservée jusqu'à présent, en maintenant le costume tel qu'il était dans l'origine, ce qui forme un bizarre contraste avec la nature des fonctions actuelles de ce corps. N'est-il pas, en effet, plaisant de voir ces hommes d'armes du 16^e siècle, tout bardés de fer, contenir dans les solennités de la semaine sainte, la foule fashionable qui obstrue les abords de la chapelle Sixtine, et engager leurs redoutables hallebardes dentelées dans les *gigots* bouffans des curieuses trop indiscrètes?

On lit, dans une ancienne chronique manuscrite, que des colonies, sorties du Danemarck et de l'Ostfrise, vinrent, à une époque très reculée, s'établir dans cette partie de la contrée. Elles étaient

1. « Saints Suisses, combattez pour nous! »

conduites par deux frères, Tschey et Schwyter; une rixe s'éleva entre eux, et Tschey eut le sort de Rémus; il périt de la main de son frère qui donna son nom au pays; il est singulier de retrouver, entre les traditions des anciens maîtres du monde, et celles d'une obscure peuplade de la Suisse, un trait de conformité aussi frappant; je penche à croire que ce sera une réminiscence du chroniqueur; ces bonnes gens aimaient à se donner carrière sur le chapitre des origines.

Il n'entre pas dans mon plan de rien dire ici des affaires de Schwytz, dont je me réserve de parler plus loin; je me contenterai seulement de remarquer que les principes qui ont jusqu'ici réglé la conduite de ce canton, étaient, ainsi que ses précédens historiques, de nature à faire prévoir ce qui est arrivé ou tout au moins à l'expliquer. A Schwytz, gouvernement et habitans se sont montrés, en tout temps, fort ombrageux sur le chapitre de la souveraineté cantonale et ont refusé aux cantons voisins et à la diète tout droit d'intervention ou de contrôle dans leur organisation intérieure, même dans les cas où la sûreté générale de la Suisse était intéressée. « En ce que nous faisons, nous n'avons de comptes à rendre qu'à Dieu et à nous-mêmes. » Cette réponse qu'ils

donnèrent jadis aux Zurichois intercédant en faveur de quelques familles protestantes, ils l'ont répétée maintes fois depuis et notamment au sujet de l'inspection fédérale des contingens à laquelle ils ont cherché long-temps à se soustraire. Forcés enfin de se soumettre à cette mesure générale qui les prenait au dépourvu, ils ont eu recours aux expédiens et habillé le second contingent avec les capotes du premier, improvisant le troisième, qui n'existait pas, avec des hommes pris dans les rangs des deux autres. On peut affirmer, en s'appuyant sur de nombreuses preuves historiques, que, de tous les cantons, celui de Schwytz est celui qui s'est montré constamment le moins animé de l'esprit fédéral.

Il m'a fallu revenir sur mes pas pour prendre, à Arth, le chemin qui mène au Rigi et qui me paraît devoir être préféré aux deux autres; voici pourquoi : de ce côté vous montez, par une gorge qui vous empêche de rien voir, jusqu'au moment où, d'un coup d'œil, vous découvrez tout, tandis, qu'en arrivant par les chemins, moins pénibles et plus intéressans de Weggis et de Küssnacht, vous vous êtes blasé en route, et vous perdez l'effet magique de l'imprévu; une fois en haut, vous ne gagnez guère que d'en voir un peu plus à la fois.

— J'ai observé, sur la façade d'une des plus belles maisons d'Arth, une *danse des morts*, imitation grossière de celle qui existait à Bâle. Cette allégorie se compose, ainsi que tout le monde sait, d'une file de couples, dans chacun desquels la mort figure comme partner obligé : tandis que, prenant les postures les plus grotesques, elle râcle sur son violon, ou souffle dans son hautbois ; des individus, de tout sexe, de tout âge, de tout rang et de toute profession, dansent, mal gré qu'ils en aient, au son de sa lugubre musique. Parmi cette foule de danseurs à contre-cœur, l'artiste a eu l'idée de se représenter lui-même au moment où, peignant ce triste bal auquel nous sommes tous nés invités, il se voit forcé à son tour d'entrer en danse ; cet à propos m'a semblé plaisant et original.

Le Rigi.

Les Alpes.—Le Mont-Pilate.—Kussnacht.—Guillaume Tell.—Gessler.
— Neu-Habibourg.

ASSEZ d'autres ont décrit le Rigi et son admirable vue par un beau temps ; le tableau de ce qu'il est par la pluie aura du moins le piquant de la nouveauté. Si l'on a alors, comme moi, la patience de s'y arrêter pendant quelques jours, il offre, faute de mieux, un panorama moral qui n'est pas sans intérêt. N'est-il pas en effet curieux d'y voir se succéder, à chaque instant, de nouveaux visages sur lesquels le désappointement se peint dans toutes ses phases, d'étudier les symptômes divers de ce mal si commun qu'on nomme l'ennui, et d'en suivre les progrès sur les muscles faciaux d'une multitude d'honnêtes personnes, qui ne se doutent pas qu'elles servent de sujet à vos observations morales et physiologiques ?

Quand j'arrivai sur le Rigi-kulm, (sommets du Rigi) harassé d'une marche de cinq heures faite par une chaleur étouffante, quelques nuages,

lambeaux déchirés de l'orage de la veille, flottant sur la plaine et sur les flancs des montagnes voisines, donnaient au paysage un aspect éminemment pittoresque et singulier; la chaîne imposante des glaciers apparaissait, dans le lointain, à demi-voilée par des vapeurs légères que le soleil teignait des nuances les plus riches et les plus harmonieuses. Mais, hélas! mon admiration fut de courte durée; le soleil se cacha, les nuages devinrent ternes, s'épaissirent de plus en plus, et bref, en moins d'un quart d'heure, je me vis comme séparé du monde des vivans et enseveli dans un brouillard, qui ne me permettait pas de distinguer les objets à dix pas. Cela était dur, mais je me résignai; un jeune Anglais, moins patient que moi, redescendit, après être resté un instant sur le Kulm, et, malgré les représentations de son guide, s'obstina à ne pas vouloir accorder, au soleil, le quart d'heure de grâce, privilège des absens. Notre auberge de bois fut bientôt battue par des torrens de pluie et par les rafales d'un vent impétueux, et nous nous préparâmes à acheter, au prix de longues heures d'attente et d'ennui, le retour douteux d'un moment de beau temps. Nous avions, pour seul compagnon, dans ce lieu de plaisance, M. Henri Keller, de Zurich, auteur

de la carte de Suisse, bien connue des voyageurs, et d'un panorama du Rigi, au moyen duquel il vous étale, sur une table, la chaîne immense des glaciers, que vous mettez ensuite dans votre poche pour la modique somme de six francs. Domicilié en quelque sorte au Rigi-kulm, et en connaissant bien les us et coutumes, M. Keller se montrait moins découragé que nous, et nous prédit que la soirée ne s'écoulerait pas sans qu'il ne nous arrivât des amateurs, curieux d'assister au déchirement des nuées, et de voir le magnifique tableau du Rigi se dérouler graduellement à leurs pieds, doré des rayons du soleil levant. Plus tard, et à ma grande surprise, sa prédiction se réalisa. Toute la nuit, nous entendîmes ouvrir à de nouvelles bandes d'arrivans qui, trempés et recrus, manifestaient leur impatience en ébranlant la porte sous les coups redoublés de leurs bâtons ferrés. Ces nouveaux hôtes voulaient aussi, eux, souper et se coucher; ils criaient à tue-tête, appelant l'aubergiste et le garçon, qui leur répondaient, en courant, tout effarés, sur les planchers retentissans. Les guides juraient et riaient entr'eux, enfin c'était, dans cette frêle baraque, naguère déserte et silencieuse, un brouhaha et un mouvement à ne pas pouvoir fermer l'œil. A souper, nous n'avions

été que trois à table; le lendemain nous nous trouvâmes à peu près une trentaine à déjeuner, et des figures!.... Où diantre la nature va-t-elle chercher ses admirateurs? On y reconnaissait les types nationaux de toutes les parties de l'Europe; je crois voir encore certaine face de Suisse, toute ronde, qui avait l'air de sortir immédiatement d'un ventre tout rond, supporté sur une paire de jambes des plus courtes. Il ne manquait, à cette figure-là, que le chapeau pointu pour rappeler celle des Mémoires de Gramont. La grosse gaité de ce personnage original, était desservie par un rire bruyant et une voix éclatante; je lui entendais répéter si souvent le mot de Champagne, que je m'imaginai qu'il interpellait quelqu'un de sa société, portant ce nom; mais, en prêtant une oreille plus attentive, je compris que mon homme avait gagné un pari de Champagne; il opinait pour qu'on sablât de suite le Champagne, demandant à l'hôte s'il avait de bon Champagne, car il était diablement difficile en fait de Champagne. Nous avions aussi quelques Bernois qui affectaient, comme le beau monde de Berne, de ne pas parler allemand. Ils soutenaient assez bien leur personnage et s'exprimaient couramment, en français médiocre, quoique avec un accent tant soit peu

étranger¹ ; de temps à autre , pourtant , ils lâchaient , par mégarde , un *saget ihr*, *si vous plaît* qui , trahissant leur origine , provoquait un rire malin parmi les auditeurs lucernois.

Cependant la pluie continuait ; le découragement était peint sur tous les visages ; les guides , à chaque instant consultés , secouaient la tête et répondaient d'un air morne qui augmentait encore la consternation générale. Il faisait un froid piquant , auquel on ne pouvait se soustraire qu'en se réfugiant dans la salle à manger où l'épaisse fumée qui s'échappait en tourbillons pressés , d'une douzaine de pipes , vous exposait au danger d'une suffocation imminente. Si par hasard le ciel venait à s'éclaircir , si les nuages s'entr'ouvrant un instant , donnaient l'espoir d'apercevoir quelque chose , voilà qu'aussitôt nous nous précipitions tous hors de la maison , dans les plus grotesques équipages : les uns affublés de leurs couvertures de lit , drapées à l'antique , et armés en guise de

1. La prétention qu'ont les Bernois de bien parler français , n'est ni nouvelle ni mal fondée , s'il faut en croire Albert de Boustetten qui écrivait en 1481 : « *Expediiores omnes gallicam ferme sapiunt linguam et ornate fari solent.* » Ils ont un peu dégénéré sur le dernier point , et l'adverbe *ornate* est aujourd'hui de trop.

lance, du long bâton des Alpes; d'autres s'enveloppant dans leurs manteaux de taffetas gommé, et soufflant dans leurs doigts d'un air piteux. Un vent d'ouragan s'engouffrait dans les plis de ces vêtemens de circonstance, torturait les chapeaux sur la tête des dames, portait le désordre dans la savante symétrie des papillottes, faisait pleurer les plus beaux yeux du monde et rougissait, indistinctement, les nez, jeunes ou vieux. On se hâtait de s'extasier, en grelottant, devant un coin du paysage, qui brillait un instant, au travers des trouées du brouillard, puis disparaissait comme un songe. Alors les figures, pour un moment raccourcies, se rallongeaient de nouveau. Ce spectacle-là ne valait pas celui qu'on perdait, mais, à coup sûr, il était plus gai; car tous ces enthousiasmes, à moitié gelés, avaient une expression des plus comiques. Assaillis par la bourrasque et par la pluie, il nous fallait retourner dans la maudite salle enfumée, à moins qu'on ne préférât aller se claquemurer solitairement dans d'étroits taudis, sans feu, et où il n'y avait, entre les deux lits et la porte, que la place tout juste nécessaire pour une petite table et deux chaises. C'était alors qu'il faisait bon voir l'ennui aux prises avec ses victimes, et chacun, selon ses goûts et son caractère, luttant contre

sa fatale influence. Ceux-ci, en chargeant leur dixième pipe, associent, par leurs clameurs, tous les assistans à leur éternelle partie de piquet; ceux-là se promènent les mains derrière le dos, le front soucieux, et jetant, de temps à autre, un regard de désespoir vers les fenêtres, sur lesquelles la pluie ruisselle; un dessinateur termine négligemment, dans un coin, un dessin commencé dans des temps plus heureux, tandis que sa voisine parcourt, d'un œil distrait, le spirituel et intéressant voyage de M. Simond, comme on feuillette un roman nouveau, sorti de la fabrique de MM. tels et tels; plus loin un gros monsieur dort d'un air profondément réfléchi; sa tête, qui tombe sur sa poitrine, le réveille en sursaut, il tire sa montre, va à la fenêtre, n'y voit rien, se rassied, tambourine, avec ses doigts, un petit air sur la table, puis se replonge dans son assoupissement méditatif. Enfin ceux auxquels le sentiment poétique manque tout-à-fait, prennent leur parti en se bourrant philosophiquement de tartines au fromage qu'ils arrosent de grandes jattes de café à la crème. Une commune infortune rend sociable; on va cherchant à qui parler, et si l'on est assez heureux pour rencontrer un homme, dans cette cohue, on souffle sa lanterne pour jouir de sa trouvaille. Mais la

porte s'ouvre ; un nouvel arrivant, qui entre crotté jusqu'à la ceinture , réveille pour un moment l'intérêt et la curiosité , on se groupe autour de lui ; les questions se croisent avant que d'attendre la réponse : « Fait-il beau temps en bas ? le vent a-t-il tourné ? par quel chemin êtes-vous monté ? avez-vous rencontré M. un tel ? Combien d'heures avez-vous mises à venir ? » Après ce succès passager , le nouveau débarqué se fond dans l'insignifiance générale , et revêt , peu à peu , la figure d'uniforme , figure sur laquelle semble se refléchir l'ennui de toutes celles qui l'entourent.

Je suis en mesure de fournir une nouvelle preuve à l'appui du consolant système d'Azaïs , car , si j'ai éprouvé le désagrément de pouvoir représenter , d'après nature , les brouillards du Rigi j'en ai été dédommagé du moins par un phénomène assez rare et fort curieux dont j'ai été témoin. Tandis qu'errant dans les nues , je réfléchissais tristement sur mon mécompte et regrettais tout ce que j'aurais pu voir de beau , le soleil , se faisant jour au travers des vapeurs , illumina , tout à coup en face de moi , un nuage , sur lequel je distinguai aussitôt une figure humaine qui s'agitait , au centre d'un petit iris circulaire , brillant des couleurs les plus vives. Je me hâte d'appeler

un confrère pour le faire jouir de ma découverte, et nous voyons alors deux figures gesticuler dans l'arc-en-ciel, qui se peuple de plus en plus à mesure que le nombre des curieux augmente. Bientôt il est surmonté de deux nouveaux iris, et nous voilà tous nous mirant à l'envi, dans cette *psyché* aérienne, et nous pavanant, couronnés de notre triple auréole. Il était amusant d'entendre les exclamations de surprise et de joie que la singularité de ce spectacle nous arrachait, et de voir les attitudes, théâtrales ou grotesques, que prenaient ceux qui étaient assez heureux pour trouver place dans le cercle magique.

Ce phénomène, que plusieurs voyageurs ont désigné par le nom de *miroir*, me semble mériter à plus juste titre celui de *lanterne-magique de la nature*. (Ah! M. d'A****, quel vol je vous fais là!) L'astre du jour remplit ici l'office du bout de chandelle, les nuées errantes remplacent le drap, et l'écharpe de la messagère céleste forme le cadre au milieu duquel vous figurez, tout à la fois spectacle et spectateurs.

Après avoir payé le tribut de notre admiration à ce tableau fantastique, nous rentrâmes pour nous attabler devant un diner où le bœuf, vrai Protée de cuisine, reparut successivement sous

trois formes diverses, aussi peu séduisantes l'une que l'autre; le lendemain, en revanche, nous eûmes affaire à un veau tout entier, se multipliant en grillades, en ragoûts, en blanquettes et en rôtis. Je dois pourtant convenir, plaisanterie à part, que l'auberge du Rigi-kulm est relativement bonne, et qu'il faut s'estimer heureux de trouver, sur la dernière cime de la montagne, un gîte passable, d'où l'on n'a que dix pas à faire pour jouir de la plus admirable des vues générales que présente la Suisse. Il n'y a pas bien des années qu'il n'existait ici qu'un misérable chalet, et c'est au moyen d'une souscription volontaire, à laquelle ont surtout pris part les amateurs de Lucerne et de Zurich, qu'on a construit cette maison, dont tous les matériaux ont dû être apportés ici à dos d'hommes. Elle est en bois et très basse, afin de donner moins de prise aux furieux ouragans qui règnent dans ces hautes régions. Les fondateurs n'ont point eu comme le résident Desportes, la prétention d'élever un temple à la nature, (nom pompeux donné à la baraque du Montanvert) leur but a été seulement d'offrir un modeste asile à ceux de ses adorateurs qui ne sont pas par trop exigeans; on y trouve une quarantaine de lits, un peu durs, il est vrai, une chère qui, si elle n'est

pas recherchée, est du moins saine et substantielle, et enfin une bonne figure d'hôte. Celui-ci s'attache fort à ses pratiques, dont il sait, avec art, soutenir la patience chancelante, en les flattant par l'espoir d'un beau temps prochain.

Le surlendemain de mon arrivée, la pluie cessa enfin totalement sur le soir. Le ciel était cependant encore chargé de nuages lourds, d'une couleur cuivrée qui, tranchée horizontalement, laissaient régner au-dessus d'eux, une longue zone nuancée d'un beau vert azuré. Les cimes du Rigi, du Pilate et des monts environnans, entièrement plongées dans l'ombre, contrastaient avec la plaine qui était inondée de lumière. Les lacs étincelaient des feux du soleil, caché pour nous derrière l'épais rideau dont j'ai parlé; à nos pieds nous voyions Lucerne, avec son enceinte de murailles blanches flanquées de si jolies tours, se dessiner sur de verdoyantes collines; des bateaux, réduits par l'éloignement aux dimensions de ceux des Lilliputiens, apparaissaient comme des points noirs sur l'azur de son lac; ils nous apportaient des compagnons. L'air, imprégné d'humidité, était d'une transparence extraordinaire qui permettait de distinguer les objets les plus éloignés. Une multitude de petites villes et de villages se détachaient sur cet

océan de verdure dont les Alpes semblaient être les rivages. La vue étonnée planait sans obstacle sur un immense bassin qu'inondait une clarté rendue plus éclatante par la teinte obscure du ciel et les fortes ombres des montagnes. Comprenant les cantons de Lucerne, de Soleure, de Bâle, de l'Argovie, de Zug, ainsi qu'une partie de ceux de Zurich et de Berne, ce bassin n'avait pour bornes, que la chaîne du Jura et les lignes bleuâtres des Vosges et des montagnes de la Forêt-Noire. Tout cela était bien beau, me direz-vous; d'accord, mais il y manquait les neiges éternelles des Hautes-Alpes, et ce que je ne voyais pas, m'empêchait de jouir sans mélange de ce que j'avais sous les yeux; je dus encore ajourner mes espérances au lendemain matin.

Il faut tout l'ennui d'un séjour pareil à celui que j'ai fait ici pour se résoudre à feuilleter, jusqu'au bout, ces volumineux registres, destinés à recueillir les tirades pompeusement admiratives des amans de la belle nature, ainsi que les jugemens contradictoires que les voyageurs plus prosaïques y inscrivent sur le mérite de telle ou telle auberge. Tout en parcourant, d'un regard distrait, ces pages insipides, j'en tirais des inductions peu favorables à la classe des oisifs qui, ne sachant pas

s'ennuyer à domicile, consacrent leur temps et leur argent à promener, par le monde, le fardeau de leur désœuvrement. C'est une macédoine qu'un volume semblable; ici, un jeune voyageur propagandiste, à propos du *sol classique de la liberté*, fulmine ses invectives contre la tyrannie des rois et les manœuvres de l'aristocratie, et appelle du haut du Rigi, les peuples à l'indépendance; plus loin, un Anglais atteste qu'il a trouvé à l'hôtel du Cheval-Blanc, *the accommodations very good and the charges very moderate* (formule invariable), il est démenti, deux lignes plus bas, par un de ses compatriotes; ailleurs, un étudiant allemand, tout frais émoulu de l'université, apostrophe, d'une citation grecque ou latine, la nature qui n'en peut mais; enfin, à la page suivante, un bel esprit de Genève ou de Neuchatel s'échauffe à froid, dans une tirade de vers français, irréprochables, quant au nombre des pieds. Ceux-là, à mon avis, se montrent les plus sensés qui écrivent simplement leur nom pour donner avis de leur passage à des amis que le hasard peut amener ici le lendemain; j'ai dû à cette habitude, d'agréables rencontres.

1. Je veux pourtant donner un échantillon de la poésie du cru qui a pour moi le mérite d'être tout-à-fait de circonstance. C'est un voyageur désappointé qui parle :

Les guides avaient ordre de nous réveiller , pour peu que le lever du soleil s'annonçât bien , *sinon* , *non*. Je ne dormis guères, et , à la pointe du jour, je distinguai quelques légers bruits, car cette maison est sonore comme la fameuse prison acoustique du tyran de Syracuse; on marchait doucement , on se parlait à voix basse, on ouvrait la porte extérieure pour regarder dehors; il était clair que nos gens se consultaient sur ce qu'ils avaient à faire; leur parti est pris, ils montent avec fracas, chacun d'eux s'en va frapper à la porte de ses maîtres, leur crie de se lever. « Le soleil va paraître, les glaciers seront superbes. » Ceux-ci répondent, questionnent, s'interpellent; demandent leurs bottes, leurs manteaux..... mais les sons du cor des Alpes ont retenti, semblables à ceux de la trompette du jugement; « *il rauco suon della tartarea tromba.* » Tout le monde est debout; le bruit va augmentant

Nigrescit cælum nebulis , subitoque liquescit

Aer et infensâ labitur unda nube.

Evanuère oculis valles sylvæque virentes ;

Evanuère agri cæruleique lacus , etc., etc.

Ici suit la nomenclature descriptive de tout ce qui s'évanouit aux yeux. Un Anglais a fait également une assez jolie pièce de vers sur le rapetissement des objets vus de cette hauteur considérable.

par degrés, les portes s'ouvrent avec fracas, c'est une tempête; les voyageurs se précipitent hors de leurs chambres, se pressent dans l'étroit corridor, descendent l'escalier quatre à quatre et nous voilà tous réunis, au nombre d'une quarantaine, au pied du *signal*, l'œil fixé vers le point de l'horizon où le soleil s'annonce. Quelques vieux guides, quelques habitués du Rigi secouent la tête d'un air de méfiance, mais l'enthousiasme plein d'espoir des novices dédaignait leurs fâcheux pronostics. En effet, les pics gigantesques des Hautes-Alpes ressortaient nettement sur le bleu foncé du ciel; les glaciers, qui se déroulent en festons à leurs bases, et les vastes plaines de neige qui les entourent étaient visibles sur toute la ligne, mais, à nos pieds, Lucerne et son lac, ainsi que le plateau de la Suisse, étaient cachés sous d'épais brouillards. Enfin un point lumineux brille à l'horizon, un cri de joie se fait entendre, on se retourne vers la chaîne des Alpes, mais, ô stupeur! son aspect n'a pas varié; point de ces belles nuances rosées, de ces teintes transparentes et vaporeuses dont on nous avait fait fête, point de ces cimes fantastiques, apparaissant comme suspendues entre le ciel et la terre et baignées d'une lumière éthérée; cela était d'un froid et d'un terne à désespérer. Un maudit

nuage bleu lapis, avec un liséré d'or, qui s'était interposé entre le soleil et les hautes sommités des Alpes, avait suffi pour décolorer ce sublime tableau et le dépouiller de sa poésie. Par compensation, l'aspect de la plaine était curieux, le soleil travaillait activement la masse des brouillards jusqu'alors immobiles ; c'était une vraie déroute ; les nuées s'échappaient de ci, de là, s'élevant en tourbillons pressés. On eût dit une immense chaudière dont l'écume bouillonnante débordait de toutes parts ¹. Il y avait ici de la couleur et du mouvement ; parfois on apercevait Lucerne, puis, la trouée, se refermant pour se former plus loin, laissait entrevoir un coin du lac et de ses rives pittoresques. La cime du Pilate, ses arêtes richement éclairées semblaient la digue qui refoulait les vagues floconneuses de cette mer de vapeurs. Bientôt dilatées par la chaleur elles montèrent rapidement, laissant la plaine à découvert, mais voilant le soleil et la chaîne des glaciers.

Cependant le Pilate s'obstinait à tenir sa tête chauve affublée de son *bonnet de nuages*, selon l'expression des gens du pays, et, de plus, il avait ceint, autour de ces flancs décharnés, son *grand*

1. Manfred de Byron.

sabre de vapeurs. Ma constance ne tint pas contre ces funestes présages, et je me rendis aux avis de mon guide qui me garantit l'infailibilité d'un pareil oracle, *plus sûr que celui de Calchas*, c'est-à-dire, de mon hôte qui s'efforçait de me retenir, la journée du lendemain devant être fort belle, d'après ses notions particulières.

Ayant à choisir entre les deux chemins qui conduisent à Lucerne, je préfèrai prendre celui de Kussnacht, pour voir, en passant, la fameuse Hohle-gasse (chemin creux) où Tell, après s'être élançé hors du bateau de Gessler qui l'emmenait prisonnier, vint l'attendre et le percer de la flèche qu'il lui avait destinée. Je trouvai, sur le théâtre de cet événement, la chapelle et le tableau d'usage, avec une inscription en vieil allemand qui en explique le sujet. On va concevoir de moi une bien mauvaise idée, je ne saurais qu'y faire, mais je dois avouer que Guillaume Tell n'est pas mon héros. Sans m'arrêter ici à discuter le plus ou moins de vérité historique du fait qui le concerne¹, je me bornerai à observer qu'on l'a loué outre-mesure. On a jugé, ainsi qu'il arrive trop souvent, son action d'après l'événement et, parce qu'il a

1. Voyez là-dessus les lettres de Coxe.

frappé intempestivement le premier coup, on l'a proclamé le libérateur de sa patrie, tandis qu'il n'a fait, après tout, que venger, par *le plus légitime des guet-à-pens*, (expression de M. Simond) une injure qui lui était personnelle. Cet acte isolé faillit au contraire compromettre le succès du grand projet d'affranchissement, et fut regardé comme un contre-temps fâcheux par tous ceux qui y avaient pris part. Les vrais libérateurs de la Suisse sont, à mes yeux, Stauffacher, Erni de Melchtal, Attinghausen, chefs de cette noblesse de paysans, comme Gessler l'appelait ironiquement, qui, représentant les cantons de Schwytz, d'Uri et d'Unterwald, formèrent la sainte conjuration du Grutli. En admettant pour constatée la circonstance de la pomme, dont Muller ne dit pas un mot, dans son Histoire philosophique, mais que Tschokke, dans son Histoire populaire, n'a eu garde d'omettre, il me semble, sauf erreur, que Tell eût dû tuer Gessler avant que de tenter, aux dépens de son cœur paternel, la barbare épreuve que celui-ci lui imposait; en effet, sa seconde flèche n'eût pu lui rendre ce que la première pouvait lui faire perdre. En relisant ce paragraphe, il me vient dans la pensée qu'il ne ferait pas bon à le débiter sur la place d'Altorf, un jour de marché; l'auteur

pourrait bien éprouver le sort que le gouvernement d'Uri fit subir, au milieu du dernier siècle, à un petit écrit intitulé « Tell, fable Danoise » ; il fut brûlé publiquement par la main du bourreau.

Le village de Kussnacht, où je me suis embarqué, a été jadis témoin de la résistance héroïque de quarante-cinq hommes de Schwytz qui y tinrent en échec plus de mille Autrichiens. Au reste, les faits d'armes de ce genre sont si multipliés, dans les beaux temps de l'histoire de la Suisse, qu'on croit à peine devoir les signaler, et l'on peut dire, de cette partie du pays, ce que Cicéron disait d'Athènes : « En quelque lieu que je pose le pied, j'y rencontre un souvenir historique. »

En traversant le lac pour se rendre à Lucerne, on passe tout auprès de la petite île d'Altstadt, sur laquelle notre abbé Raynal, dans son enthousiasme pour les Suisses, avait fait élever, à ses frais, un obélisque en pierre, destiné à perpétuer le souvenir de leur délivrance. Ce monument avait bien quarante pieds de haut, ce qui, à côté de la pyramide de Rigi, devait faire un assez bel effet, et le fondateur n'avait point oublié, comme bien on pense, la pomme historique qui figurait embrochée au bout de la flèche; mais il avait compté sans la foudre qui frappa si souvent l'o-

bélisque qu'on le trouva, une fois, gisant en morceaux au pied de son socle. L'abbé avait fait des démarches, auprès des magistrats d'Uri, pour en obtenir l'autorisation de réaliser son projet sur la prairie du Gruttli; il essuya un refus. La réponse noble et judicieuse de ces républicains mérite d'être rapportée; la voici : « Tant que les Suisses
« demeureront libres, et se sentiront fiers de leur
« liberté, un pareil monument sera sans objet,
« et si jamais ces généreux sentimens de patriotisme venaient à s'éteindre chez leurs descendants, il serait encore aussi inutile aux confédérés que le furent, aux Romains asservis, les trophées élevés dans les jours glorieux de la république. »

L'empereur Rodolphe de Habsbourg avait fait bâtir, près du village de Meggen, dans le voisinage de Lucerne, un château, auquel il donna le nom de Neu-Habsbourg, et qui fut, pendant plusieurs années sa résidence d'été. L'emplacement que mes bateliers m'ont montré, en était fort bien choisi; il dominait toute cette partie du lac, et était entouré de forêts pleines de gibier; l'empereur qui s'y plaisait beaucoup, s'était fait aimer dans le pays, et les chroniqueurs nous ont conservé de lui un trait qui est bien dans l'esprit du

temps. Un jour qu'il chassait dans les environs, il rencontra, sur les bords d'un ruisseau grossi par l'orage, un vieux prêtre qui, portant le saint viatique à un mourant, ôta sa chaussure pour passer à gué le torrent débordé. Rodolphe met aussitôt pied à terre, et force le bon vieillard à monter sur son palefroi et à s'en servir jusqu'au lieu de sa destination. Le lendemain, le prêtre vint lui témoigner sa reconnaissance, en lui ramenant l'animal; mais l'empereur lui répond : « Dieu me garde de jamais monter ou de laisser monter à mes hommes d'armes, le cheval qui a porté mon Créateur. Si vous croyez, en conscience, ne le pouvoir garder, disposez-en pour le service de Dieu, car j'en ai fait présent à lui, de qui je tiens mon corps, mon âme, mes honneurs et mes biens. » Lorsqu'eut lieu, plus tard, le soulèvement du pays, ce même château assiégé par les forces des quatre Waldstettes, se rendit à la seule condition que la châtelaine pourrait emporter ce qu'elle avait de plus précieux; cette condition obtenue, elle chargea son mari sur ses épaules. Mais on ajoute que celui-ci la tua sur la prairie de Meggen, « ne voulant pas, dit-il, qu'une femme pût se vanter d'avoir sauvé la vie à un chevalier. » Si je rapporte cet *on dit* que j'aime

à croire calomnieux, c'est seulement pour montrer qu'alors, comme aujourd'hui, les partis n'étaient que trop enclins à accréditer, les uns contre les autres, les imputations les plus odieuses qui trouvaient les passions et les haines politiques toujours prêtes à les accueillir. Sur ce chapitre-là les pâtres suisses n'étaient nullement en reste vis-à-vis de leurs ennemis, et, en lisant les témoignages des contemporains, il est aisé de s'apercevoir que, « pour être héros, on n'en est pas moins homme. »

Maintenant quelques mots pour ceux qui préfèrent les souvenirs littéraires aux souvenirs historiques : Un de nos premiers écrivains, Paul-Louis Courier, a fait, en 1809, un séjour de deux mois sur les rives du lac de Lucerne, ici près. « Ses bords, dit-il, n'ont pas un rocher où je n'aie grimpé pour chercher quelque point de vue, pas un bois qui ne m'ait donné de l'ombre, pas un écho que je n'aie fait jaser mille fois, c'est ma seule conversation. » Ce fut dans une de ces courses, au pied des tours ruinées de Neu-Habsbourg, qu'il fit un jour la rencontre d'une jeune et jolie Lucernoise, cueillant des pois dans un champ, rencontre à laquelle nous devons une des meilleures de ses excellentes lettres. Je vous renverrais bien, ami lecteur, à la page 264 de sa

correspondance, si ce n'était la crainte que j'ai que vous ne revinssiez plus à mon livre. L'histoire est assez longue et je ne la saurais citer, mais, pour vous dédommager un peu, voici le récit, fait par Courrier, de son entrevue sur le lac avec les dames de Lucerne : « Je crois même qu'il n'y a « dans tout le pays personne qui sache nager ; « moi qui n'ai pas d'autre plaisir, je m'en donne « du matin au soir. J'avais donc défait ma toi- « lette. Un bouquet d'arbres, une espèce de li- « sière de taillis le long du rivage, m'empêcha de « voir quelques barques qui venaient côte à côte « prendre terre où j'étais et qui, survenant tout « à coup, me mirent au milieu de vingt femmes, « dans le costume d'Adam avant le péché. Ce fut, « je vous assure, une scène, non pas une scène « muette, mais des éclats de rire : je n'ouïs jamais « rien de pareil ; les échos s'en mêlant redou- « blèrent le vacarme. Ces dames se sauvèrent où « elles purent, et moi je m'enfuis sous les ondes, « comme les grenouilles de Lafontaine. Je fus « prier les nymphes de me cacher dans leurs « grottes profondes, mais en vain ; il me fallut « bientôt remettre le nez hors de l'eau. Bref, les « Lucernoises me connaissent, et c'est peut-être « ce qui m'empêche de leur faire ma cour. »

Je trouve les lettres de Courrier supérieures à ses *pamphlets*, tout admirables qu'ils sont. D'abord elles ont sur eux l'avantage d'être complètement exemptes de *manière* ; on y retrouve la correction, l'élégance, l'harmonie de style, l'inépuisable variété de formes des écrivains du grand siècle ; on ne se lasse pas de les admirer comme œuvre d'art, mais j'avoue que je ne saurais m'attacher à celui qui les a écrites ; l'auteur et l'homme restent, pour moi, deux êtres tout-à-fait distincts, et, en rendant pleine justice au premier, il m'est impossible d'aimer le second ni de sympathiser avec lui. Il y a, dans le caractère de Courrier, bien différent en cela de J.-B. Rousseau et de Bernardin de St.-Pierre, quelque chose de sec, de hargneux, je dirais presque de haineux qui me repousse ; on a peine à croire qu'il ait été bon. En réfléchissant sur la sévérité de ce jugement, je me demande s'il ne s'y glisserait pas, à mon insu, un reste de rancune politique, ce qui, j'avoue, serait fort possible, car Courrier est, après Béranger et M. de Blacas, l'homme qui a fait le plus de mal à la restauration.

Lucerne.

Zwingle.—L'arsenal.—Monument.—Sempach.—Buttisholz—Mont-Pilate.—Habitans de l'Entlibuch.

PENDANT ma quarantaine dans les nuages du Rigi, le hasard m'avait servi à souhait, en me mettant à même de faire quelques connaissances qui ont été pour moi d'une ressource précieuse, tant là haut qu'ici bas. De ce nombre étaient trois Lucernois, sous les auspices desquels j'ai visité tout ce que leur ville offre de remarquable ¹. J'ai passé avec eux deux heures à l'arsenal, l'un des plus curieux de la Suisse; j'y ai contemplé, avec une sorte de respect, les lambeaux des bannières

1. MM. de Ruttimann, fils de l'ancien avoyer, et M. le colonel Pfyffer de Wyher, auteur d'une description et d'un panorama du Rigi indispensables pour tous ceux qui veulent débrouiller le cahos des montagnes et des glaciers. Ces messieurs m'ont fait les honneurs de leur intéressante ville avec une obligeance que je ne puis trop reconnaître.

sous lesquelles les Suisses ont vaincu à Sempach , ainsi que les armures et les drapeaux conquis sur les ennemis de leur indépendance. On m'a également montré un trophée moins glorieux, mais auquel l'esprit de rivalité religieuse a jadis attaché non moins de prix, je veux parler de la hache-d'armes de Zwinglé, tué au combat de Kappel; elle prouve que si ce prédicateur-soldat y a reçu, comme dit Ebel, la couronne du martyr, ce n'a été du moins qu'à son corps défendant.

On conserve ici un grand nombre de ces arbalètes qui ont servi aux Suisses à affranchir leur pays, et sont restées en usage assez long-temps encore après l'invention des armes à feu; l'une d'elles, brisée par le milieu, m'a mis à même de reconnaître les matériaux dont elles sont faites et la manière dont on les travaillait. L'arc se compose de plusieurs lames de corne, larges de deux à trois pouces, et dont l'épaisseur va en diminuant du milieu aux deux extrémités; elles sont solidement collées et ficelées ensemble, de façon qu'elles semblent ne faire qu'un corps homogène, d'une extrême dureté, mais qui ne laisse pas que d'être assez élastique. Cet arc, lourd dans ses proportions et dans sa forme, est fixé par le milieu à un manche de bois, plus ou moins curieusement travaillé, et

se tend au moyen d'un cric, auquel nulle force humaine ne saurait suppléer. La flèche, également très courte et très peu élégante, est, en revanche, d'une grande solidité, et se termine par un fer quadrangulaire à pointe fort obtuse, mais assez bien trempée pour pouvoir faire son trou, ainsi qu'une balle, au travers des armures. Quant à la corde, elle est en boyau, longue de deux pieds à peu près, et de la grosseur du petit doigt. Ces engins meurtriers atteignaient leur but à une grande distance, et les chroniques rapportent que Henri de Hanenberg, retenu dans Arth par les Autrichiens, décocha, par-dessus le mur, une flèche qui fut trouvée à mille pas de là avec un billet sur lequel on lisait : « demain tenez-vous sur vos « gardes à Morgarten. » Les Suisses, incertains sur le point par où l'on se proposait de les attaquer, durent leur salut à cet avertissement amical.

J'ai examiné aussi les redoutables *morgenstern* (étoiles du matin) qui jouent un grand rôle dans les victoires des Suisses. Ce sont des espèces de massues en fer, mais perfectionnées, et dont l'extrémité, qui se termine le plus souvent en boule, est hérissée de dents aiguës; cette arme, maniée par un bras vigoureux, brisait casques et cuirasses, fracassant les têtes et les côtes qui se trou-

vaient dessous. Les éperons des chevaliers, par leur efficace simplicité, ont encore attiré mon attention; ce sont, tout bonnement, des pointes en fer de cinq ou six pouces de long, très aiguës et fixées à demeure. Quand un cheval se sentait poignardé par cette terrible paire de stylets, force lui était de courir jusqu'à ce que la vie lui manquât. Au milieu de tous ces trophées du moyen-âge, j'en ai remarqué un d'un genre tout différent; c'est un énorme drapeau en soie, orné de broderies dans le goût oriental. On m'apprit que c'était le pavillon amiral de je ne sais quel capitán-pacha, qu'un Lucernois, François de Sonnenberg, enleva de sa main en je ne sais quelle rencontre; un de ces messieurs ajouta qu'un voyageur questionneur (inquisitive traveller) demanda, en voyant ce pavillon, si les pirates turcs faisaient des courses jusque sur le lac de Lucerne.

Je ne veux pas quitter l'arsenal sans signaler aux amateurs ses admirables peintures sur verre, curieuses surtout en ce qu'elles offrent une représentation aussi fidèle que variée du costume civil et militaire des anciens temps. Le sujet en est presque toujours l'écusson d'un canton ou d'une ville ayant pour supports deux hérauts d'armes, vêtus des couleurs nationales. Le caractère des fi-

gures de la plupart d'entr'eux est d'une beauté qui ne le cède en rien au fini de l'exécution. On vante beaucoup les vitraux de l'abbaye de Rathans près d'ici, qui sont, dit-on, supérieurs à tout ce qu'on voit en Suisse dans ce genre; je n'ai pu m'en assurer par moi-même.

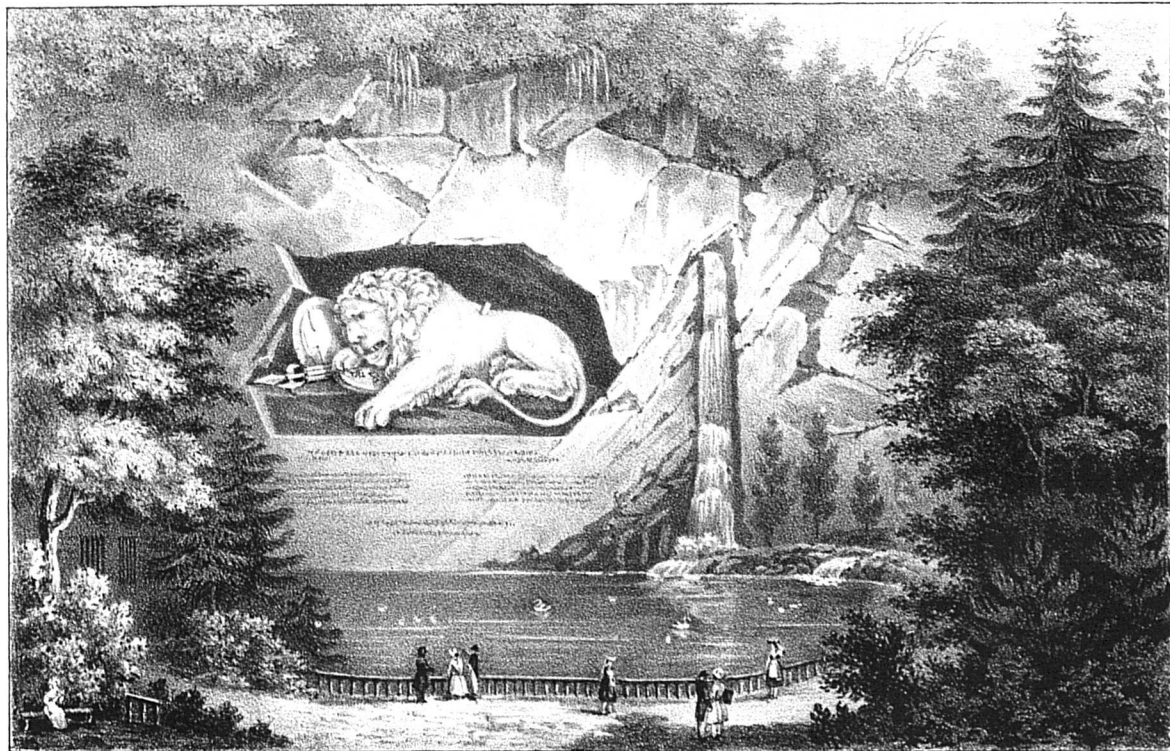
Sur l'un de ceux de l'arsenal, j'ai vu une figure gigantesque représentant un homme tout barbu, vêtu très légèrement d'une ceinture de feuillage, armé d'une massue et servant de support à l'écusson de la ville. Voici ce qu'on m'en a raconté : Il y a bien, bien long-temps que des bûcherons découvrirent, sous les racines d'un très vieux chêne, des ossemens d'une dimension extraordinaire, et l'on ne manqua pas de dire, dans le pays, qu'ils avaient appartenu à un être de notre espèce, à l'un de ces géants antidiluviens, dont parle l'Écriture. Un célèbre médecin de Bâle, auquel on les envoya, accrédita cette opinion populaire qui ne trouva point de contradicteurs, jusqu'au moment où les progrès de l'anatomie comparée permirent de reconnaître l'erreur. L'existence du Wildmann ou homme sauvage est encore, pour les paysans, un fait hors de doute. Comment cet être fantastique est-il parvenu à se glisser dans la charge officielle qu'il occupe aujourd'hui? c'est là ce qu'on n'a pu m'apprendre.

Tout ce que j'en sais, c'est qu'il a usurpé la place de l'aigle de l'empire qui, lui-même, avait pris celle du moine encapuchonné, dernier indice de la domination des abbés de Murbach.

Ce que Lucerne renferme de plus digne de l'attention des étrangers, c'est le monument qui a été élevé, par souscription, à la mémoire des Suisses massacrés le 10 août, et dont la première pensée appartient au colonel Pfyffer d'Altishof, l'un de ceux qui ont eu le bonheur d'échapper à cette boucherie. Il n'est rien de plus simple à la fois et de plus poétique que cette pensée, qui a été saisie et rendue, par Thorwaldsen, avec tout le succès qu'on devait attendre d'un aussi grand artiste. C'est un lion percé d'une lance qui expire, en couvrant, de son corps, un bouclier fleurdelisé qu'il ne peut plus défendre. Je m'attendais, sans trop m'expliquer pourquoi, à quelque chose de petit, de mesquin, mais je me suis senti saisi d'admiration, d'attendrissement et de respect, en contemplant cette œuvre du génie; la tête du lion mourant est d'un caractère sublime. Il est couché dans une grotte peu profonde, creusée dans un pan de rocher absolument vertical; le tronçon de la lance qui l'a percé, est resté enfoncé dans son flanc, il étend sa griffe redoutable, comme pour repousser

Tout ce que j'en sais, c'est qu'il a usurpé la place de l'aigle de l'empire qui, lui-même, avait pris celle du moine encapuchonné, dernier indice de la domination des abbés de Murbach.

Ce que Lucerne renferme de plus digne de l'attention des étrangers, c'est le monument qui a été élevé, par souscription, à la mémoire des Suisses massacrés le 10 août, et dont la première pensée appartient au colonel Pfyffer d'Altishof, l'un de ceux qui ont eu le bonheur d'échapper à cette boucherie. Il n'est rien de plus simple à la fois et de plus poétique que cette pensée, qui a été saisie et rendue par Thorwaldsen, avec tout le succès qu'on devait attendre d'un aussi grand artiste. C'est un lion percé d'une lance qui expire, en couvrant de son corps, un bouclier fleurdelisé qu'il ne peut plus défendre. Je m'attendais, sans trop m'expliquer pourquoi, à quelque chose de petit, de mesquin, mais je me suis senti saisi d'admiration, d'attendrissement et de respect, en contemplant cette œuvre du génie; la tête du lion mourant est d'un caractère sublime. Il est couché dans une grotte peu profonde, creusée dans un pan de rocher absolument vertical; le tronçon de la lance qui l'a percé, est resté enfoncé dans son flanc, il s'agit de sa griffe redoutable, comme pour repousser



Lith. Jagny

MONUMENT ÉLEVÉ A LUCERNE.

à la Mémoire des Français morts à Paris dans la journée du 10 Août 1792

encore une dernière attaque ; ses yeux à demi-fermés vont s'éteindre pour jamais , et cependant son regard semble menacer encore. Sa face majestueuse offre l'expression d'une noble douleur et d'un courage calme et résigné ; ce n'est pas un animal qui se débat dans les dernières convulsions d'une rage impuissante , c'est l'image d'un héros se dévouant à l'accomplissement d'un grand devoir , et prêt à exhaler son âme généreuse.

Au-dessus de la grotte se lit l'inscription suivante : « *Helvetiorum fidei ac virtuti* » (à la fidélité et au courage des Suisses) ; au-dessous sont gravés les noms des officiers et soldats qui ont péri dans le massacre, et de ceux qui, arrachés à la mort, ont contribué à l'érection du monument. A dix pas de là , s'élève une petite chapelle, sur la porte de laquelle sont ces deux mots : *invictis pax* (paix à ceux qui n'ont pas été vaincus) et, du côté opposé, on voit la maisonnette du gardien qui est un des survivans du 10 août. Une pièce d'eau vive alimentée par plusieurs sources, baigne le pied du rocher, dont le sommet est couronné d'une riche végétation, et tout à l'entour sont disposés , avec goût, quelques groupes d'arbres qui ombragent des bancs placés aux différens points de vue les plus favorables. Tout cela est bien , mais la part

de la critique n'a pas été tout-à-fait oubliée par les arrangeurs du local ; cette maisonnette du gardien, devenue une boutique de vues et de costumes du pays, dans laquelle sont étalés, en outre, tous ces brimborions faits pour tenter les voyageurs oisifs ; cet uniforme de *Garde-Suisse*, mis, ôté, remis vingt fois par jour par le cicerone qui accourt débiter à chaque nouveau venu son explication apprise par cœur, voilà ce qui ne vaut rien et ce qui glace le voyageur qu'il faudrait laisser seul, livré à ses impressions. Il y a, là dedans, un air d'exhibition et de spéculation qui contraste d'une manière désagréable avec la simplicité grandiose du monument, et les graves pensées qu'il réveille. C'est de la prose la plus vulgaire à côté de la plus haute poésie.

Pour achever de donner une idée de cette œuvre admirable, il me reste à en indiquer les dimensions. Le lion a vingt-huit pieds, depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue, et sa hauteur, s'il était debout, serait de dix-huit pieds. Il est en ronde-bosse (*alto relievo*) et taillé, d'un seul morceau, dans la masse même du rocher. La grotte, dans laquelle il est couché, a quarante-quatre pieds de long, sur vingt-huit d'élévation. C'est un jeune sculpteur de Constance, nommé

Ahorn, qui, sous la direction du colonel Pfyffer, a exécuté ce travail avec beaucoup d'intelligence, d'après le modèle en plâtre envoyé de Rome par Thorwaldsen. Le célèbre sculpteur, après avoir lu la lettre qui contenait ses premières instructions, voulut prouver au négociateur qu'il comprenait ce qu'on lui demandait, et crayonna à la hâte, sur le dos de l'enveloppe, un croquis que j'ai vu et qui, tout incorrect qu'il est, n'en est pas moins intéressant en ce qu'il renferme la *première intention* de l'artiste, son idée-mère. Le modèle arriva à Lucerne tellement endommagé que le masque fut trouvé gisant, en morceaux, au fond de la caisse; ce fut un coup de foudre pour ceux des souscripteurs présens, mais l'un d'entre eux, le colonel Pfyffer de Wyher, recueillit ces fragmens précieux que le frottement, par bonheur, n'avait pas encore usés, et parvint, à force d'industrie et de patience, à les remettre chacun à leur place et à les rejoindre solidement; j'ai vu le modèle ainsi restauré, il y paraît à peine.

Soit par inadvertance, soit à dessein, Thorwaldsen a omis, dans son ouvrage, ce cinquième doigt, à peine ébauché, qui pend en dedans de la patte de certains quadrupèdes. Cette omission, qu'on a reproduite avec scrupule sur le monument, a été

sévèrement relevée par quelques connaisseurs pinciteux, auxquels je ne pense pas qu'on doive envier le triste honneur d'avoir, les premiers, signalé une tache aussi légère dans un pareil chef-d'œuvre. Il est des gens doués d'un malheureux sang-froid ! le génie ne peut les émouvoir, il les trouve inexorables. Si j'osais hasarder une critique, elle porterait sur la crinière du lion qui ne me paraît pas suffisamment hérissée, *horrida*; elle est trop arrangée, trop bouclée. Je la voudrais *massée* à la manière de la chevelure du gladiateur mourant.

L'inauguration de ce monument, national, quoi qu'on en dise aujourd'hui, a eu lieu le 10 août 1821. L'affluence des étrangers et des Suisses fut telle, en cette occasion, que, les auberges et les maisons particulières regorgeant de monde, on vit des voyageurs sans asile errer dans la ville, à l'entrée de la nuit, implorant l'hospitalité des habitans et s'installant pour ainsi dire, de vive force sur les escaliers et dans les vestibules des maisons où ils étaient parvenus à se glisser; une pension de jeunes personnes qui se trouva dans ce piteux cas, amusa beaucoup les mauvais plaisans de Lucerne. Au moment où l'on enleva, devant cette foule innombrable de spectateurs, la toile qui couvrait l'échafaudage, deux pigeons qui, pendant

les travaux, y avaient élu domicile, s'envolèrent effrayés, et revinrent peu après reprendre possession de leur gîte, d'où l'on a eu le bon esprit de ne pas les chasser. Trompé par les proportions colossales du lion, je les ai pris pour des moineaux, bien que je les visse de très près, et je n'ai pas été seul dupe de cette illusion d'optique.

L'hôtel-de-ville vaut la peine d'être vu; les salles spacieuses, et point trop éclairées, en sont lambrissées en chêne; les plafonds à compartimens sont du même bois et travaillés comme la pièce d'ébénisterie la plus soignée. Ce genre d'ornemens, grave et simple, convient parfaitement à la destination de l'édifice. Dans l'une des salles, j'ai remarqué un tableau historique dont le sujet a de l'intérêt. Les Autrichiens, déjà chassés de Lucerne, tentèrent de surprendre la ville, au moyen d'un stratagème concerté avec quelques-uns des habitans, qu'ils avaient mis dans leurs intérêts. Les conjurés s'étaient réunis pour la dernière fois, afin de régler les mesures définitives qui devaient assurer le succès de leur plan; ils allaient se séparer après avoir arrêté le jour de l'exécution, lorsqu'ils s'aperçurent de la présence d'un enfant qui, se trouvant là par hasard, avait tout entendu. Quelques-uns d'entr'eux furent d'avis de le tuer,

mais, le plus grand nombre s'opposant à cette précaution barbare, on se contenta de le faire jurer de ne révéler à personne ce dont il avait été témoin. L'enfant se glissa aussitôt dans la ville, mais il n'y connaissait aucun des bourgeois; d'ailleurs il était tard, et la plupart des habitans étaient déjà couchés; il ne se découragea pas, et, à force d'errer dans les rues, il aperçut encore de la lumière dans une maison où se réunissait pour boire la corporation des bouchers. Il entra, puis se tourna vers le poêle, et dit à haute voix : « Poêle !
« écoute bien ce que je vais te dire ; les gens d'Autriche s'entendent avec les bateliers et quelques-uns des bourgeois. Demain une centaine d'entre eux aborderont cachés dans des tonneaux; ils en sortiront au coup de minuit, on leur livrera les portes, ils tueront les hommes de garde et feront entrer leurs camarades apostés près de la ville. » Cette bizarre allocution fut rapportée en toute hâte aux magistrats; le complot fut déjoué et Lucerne dut son salut à la présence d'esprit de cet enfant et à l'interprétation un peu large qu'il donna à son serment.

À l'époque dont je parle, l'animosité contre les Autrichiens et ceux des nobles qui faisaient cause commune avec eux était telle, qu'on ne pouvait,

sans courir risque de la vie, se montrer en public avec une plume de paon à sa coiffure, cet ornement étant le signe de ralliement des adhérens de l'Autriche. On raconte, à ce sujet, qu'un paysan lucernois qui buvait dans un cabaret, brisa avec fureur son verre sur la table, parce qu'un rayon de soleil, venant à frapper dessus, lui montra dans la réfraction prismatique, des couleurs abhorrées. Peut-être, dans ces temps d'ignorance et de superstition, un arc-en-ciel apparaissant subitement, à Sempach ou à Morat au-dessus des phalanges ennemies, eût suffi pour frapper de découragement les Suisses et changer la fortune de ces journées décisives.

Le pendant du tableau dont je viens de parler, représente la retraite de Meaux, célèbre par l'intrépidité des Suisses; Charles IX, arrivé à Paris sain et sauf au milieu de cette *forteresse mouvante*¹, s'écria : « Sans mes bons compères les
« Suisses ma vie et ma liberté étoient en grand
« branle. » Voici un second témoignage non moins honorable pour eux : « Sans jamais s'éton-
« ner, dit Lanoue, ils demeurèrent fermes pour
« un temps, puis se retirèrent serrés, tournant

1. Expression énergique d'un témoin oculaire.

« toujours la tête comme a accoutumé de faire un
« furieux sanglier que les aboyeurs poursuivent,
« jusqu'à ce qu'on les abandonna, voyant qu'il n'y
« avoit apparence de les forcer. » Il est bon d'ajouter que les assaillans étaient Condé et l'amiral à la tête de l'élite de leurs troupes.

Je suis entré dans la salle où siège le grand conseil et se traitent les affaires de la république ; ce n'était point l'époque de la session et j'en ai été fâché ; il eût été intéressant pour moi d'assister à l'une des séances, qui ne laissent pas que d'être quelquefois orageuses. Sur l'estrade où les conseillers posent leurs pieds, on voit nombre de petites ouvertures recouvertes d'un grillage et pleines de sciure de bois ; ce sont les crachoirs des honorables ; la plaisante apologie de la pipe que Boufflers nous a donnée dans ses lettres m'est revenue aussitôt à l'esprit ; il y ramène si comiquement cette phrase concluante : « puis on crache, et cela fait toujours plaisir. » MM. les représentans de Lucerne paraissent pénétrés de la vérité de ce principe.

Cette ville-ci est jolie, les rues en sont larges et assez régulières. On voit que la baguette de fer de l'abbé de Murbach a passé par là ; il faut savoir pour comprendre ceci que cet abbé, jadis prince

souverain de Lucerne, avait, entr'autres droits, celui de faire porter devant lui, quand il allait par la ville, une tringle longue de douze pieds, qu'un estaffier tenait horizontalement, et toute maison qui l'arrêtait au passage, devait être ou démolie, ou rachetée par le propriétaire au prix d'une amende assez forte; la police de grande voirie aurait dû adopter cet usage dans la plupart de nos villes. On chercherait vainement aujourd'hui les traces de ce quartier, composé en entier des maisons de bois que les Lucernois vainqueurs avaient rapportées du sac de la petite ville de Rottenburg; elles ont été depuis long-temps remplacées par des habitations dont l'extérieur, soigné, mais sans recherche, annonce l'aisance des habitans. Il s'est conservé, au reste, une assez grande simplicité de mœurs à Lucerne, qui, en cela se ressent du voisinage des petits cantons, avec lesquels elle s'est alliée presque dès l'origine. On n'y voit point de grandes fortunes, ce qui tient à ce que la population n'est ni mercantile ni manufacturière; le commerce de transit avec l'Italie (par le Saint-Gothard) qui était jadis fort actif, a beaucoup perdu depuis l'ouverture de la route du Splughen. Il n'y a point ici de luxe ni en général de prétentions d'aucun genre; on y rencontre très

peu d'équipages ; la société, fort unie avant la révolution, s'y est divisée depuis, mais non autant que dans quelques autres villes de Suisse ; elle se distingue par une urbanité et un amour du plaisir qu'on ne s'attendrait guères à trouver dans cette contrée alpestre. Bals, concerts, comédies de société se succèdent pendant tout l'hiver ; on donne même dans le carnaval des bals masqués. Le goût du service étranger, fort général dans ce canton, a contribué à répandre et à entretenir ces habitudes de sociabilité. Une grande liberté est accordée à la jeunesse qui, à ce qu'il paraît, n'en abuse pas. Tous les dimanches, pendant la belle saison, les jeunes gens des deux sexes se réunissent pour aller faire une collation champêtre dans les environs, et passer la soirée à danser. Les parens ne font point partie de ces réunions, où règne, dit-on, malgré cela, la plus grande décence, et qui sont présidées par un couple nouvellement marié qu'on a revêtu temporairement d'une autorité dictatoriale en ce qui concerne le choix du lieu, ainsi que les apprêts et la police de ces petites fêtes. Je voudrais seulement qu'on substituât d'autres dénominations à celles de *galopin* et de *galopine* données aux époux dirigeans.

J'ai vu ici, avec un extrême plaisir, le plan en

relief d'une partie de la Suisse, fait par le général Pfyffer, mais, pour en bien jouir, il faut avoir parcouru le pays et le connaître un peu à fond, car autrement on ne regarde guère ce beau travail, dont le célèbre Saussure faisait grand cas sous le rapport de l'exactitude, que comme un joujou d'enfant, et l'on ne peut soupçonner tout l'intérêt qui s'y attache. Quand on a franchi ces cols, gravi ces glaciers, traversé ces torrens, suivi ces sentiers, reconnu les versants de ces différentes chaînes et exploré l'intérieur de ce labyrinthe de montagnes, on ne peut se lasser d'examiner cet ouvrage, et de refaire, de l'œil, des excursions intéressantes, mais pénibles qui avaient, en outre, le désavantage de ne dérouler que successivement devant vous les diverses parties d'un grand tout, que vous embrassez ici d'un regard. La représentation minutieusement fidèle de cette nature alpestre évoque une foule de souvenirs fugitifs qui prêtent un charme infini à ce voyage résumé. Alors, pour peu que l'imagination s'en mêle, les montagnes et les vallées de carton disparaissent, ainsi que les lacs faits de morceaux de miroir, et c'est la Suisse elle-même, dans son ensemble et avec ses moindres détails, sur laquelle votre vue plane comme d'un point élevé; l'illusion

est complète, et je conseille fort aux voyageurs, désappointés par le mauvais temps dans leur course au Rigi, de ne point dédaigner cette fiche de consolation.

Le général a eu la singulière idée de faire entrer, dans la composition de son plan en relief, des fragmens des diverses espèces de roches qui forment la base des principales chaînes; chacune est scrupuleusement à la place qu'elle occupe dans la nature. Il est difficile de déterminer quel a pu être, en cela, le motif de M. Pfyffer, si ce n'est peut-être qu'il a pensé que, dans le cas où ses modèles viendraient un jour à disparaître, il était bon de conserver, dans sa copie, les échantillons des élémens dont ils se composaient.

Une des curiosités de Lucerne est son orgue construit sur les plus grandes dimensions connues; le principal tuyau, qui est en métal, a quarante pieds de haut et trois de diamètre; on dirait un abîme quand on regarde dedans. Je l'ai fait *parler* et j'ai été fort surpris de ne rien entendre, mais d'éprouver, par tout le corps, une sorte de frémissement très fort, revenant à intervalles égaux. C'étaient les vibrations du son dont je me trouvais trop rapproché pour en avoir la perception, mais qui, en revanche, se faisait entendre

dans l'église et à une demi-lieue plus loin. Une dame aux nerfs délicats s'était trouvée mal peu de temps avant en entendant mugir cet *ut*, gigantesque enfant d'Éole, comme dirait un poète.

La cathédrale me fournit un trait qui fait connaître l'esprit dont étaient animées les troupes des petits cantons, lors de l'invasion française, et le peu de discipline qui régnait parmi ces braves descendants des pères de Morgarten. S'étant rendus maîtres de Lucerne qui avait accepté, bon gré mal gré, la nouvelle constitution gallo-helvétique, ils jetèrent pèle-mêle sur la place leurs armes qu'ils confièrent à quelques sentinelles, et se précipitèrent en foule dans l'église, pour y entendre la messe, que leur dit un de leurs chefs, le capucin Stiger, et remercier Dieu de leur victoire. Rien n'eût été plus facile aux Lucernois que de fermer les portes et de prendre, comme dans une souricière, leurs vainqueurs désarmés; l'idée n'en vint à personne.

Je viens de visiter un lieu plein de nobles souvenirs; j'ai parcouru le champ de bataille de Sempach ¹ encore plein des émotions que j'y ai

1. J'y ai été accompagné par les descendants d'un homme qui s'y est distingué. C'était un Ruttimann qui défendait

éprouvées ; je ne puis me refuser au plaisir de parler de cette journée que l'héroïsme de Winkelried a rendue célèbre. Le dévouement de Léonidas et de ses trois cents Spartiates a servi de thème à plus d'un écrivain novice.

Les deux armées étaient en présence ; quatorze cents paysans libres allaient défendre contre plus de quatre mille chevaliers et hommes d'armes la cause sainte que leurs pères avaient fait triompher à Morgarten. L'archiduc Léopold d'Autriche et ses barons, ne pouvant se servir de leurs chevaux sur ce terrain coupé, et ne voulant pas attendre l'arrivée des fantassins, pour *châtier l'insolence de ces rebelles et les écraser du talon*¹, avaient mis pied à terre, s'étaient formés en phalange et marchaient couverts de leurs cuirasses, armés de leurs longues lances, et présentant, de tous côtés, un inexpugnable rempart de fer. Les Suisses, après s'être jetés à genoux pour faire leur prière, fondent sur eux avec leur impétuosité accoutumée, en poussant leur cri de guerre ; mais ils font de vains efforts pour entamer ce

Sempach, et il obtint, pour prix de sa belle conduite, le droit de bourgeoisie à Lucerne.

1. Expressions attribuées à l'archiduc.

carré impénétrable qui reçoit leur choc sans s'ébranler. Deux fois repoussés, ils reviennent deux fois à la charge; les lignes des Autrichiens sont encore intactes et les Suisses ont perdu un grand nombre de leurs meilleurs combattans; l'avoyer de Lucerne Gondolding est tombé, et avec lui plusieurs des chefs les plus intrépides. « Frappez sur les bois de lance, ils sont creux! » s'écrie une voix, mais ce moyen est sans succès; déjà les confédérés reculent, ils éprouvent déjà ce découragement fatal, précurseur de la défaite; le front de l'armée ennemie qui sent son avantage, se déploie et va les envelopper.... Dans cet instant critique, Arnold de Winkelried s'écrie : « Confédérés, prenez soin de ma femme et de mes enfans, je vais vous faire un chemin! » Il se précipite aussitôt, les bras étendus, sur les piques autrichiennes, en saisit autant qu'il en peut atteindre, et, les réunissant en faisceau sur sa poitrine, il tombe percé de coups et entraîne dans sa chute ses nombreux adversaires. Les Suisses s'élancent par cette trouée, se font jour au travers des rangs ennemis, à la faveur de la confusion, et y portent la terreur et la mort. Les chevaliers en désordre, embarrassés par leurs lourdes armures, ne peuvent ni fuir ni se défendre; les Suisses triomphent et le dévoûment

d'un homme a arraché la victoire aux mains d'un ennemi déjà victorieux. Certes les temps les plus glorieux de Rome et de la Grèce n'ont pas un héros qui soit au-dessus de cet embrasseur de lances ¹.

Cette journée porta à la puissance de l'Autriche, dans ce pays, un coup dont elle ne put se relever. Six cent quatre-vingts barons et chevaliers, la fleur de la noblesse d'Allemagne et de Suisse, y périrent, et l'archiduc Léopold fut tué en voulant sauver sa bannière. La veille du combat, la confiance était extrême dans son camp, et Jean d'Ochsenstein, doyen du chapitre de Strasbourg, lui demanda : « Comment voulez-vous avoir tous ces paysans ? bouillis ou rôtis ? » Lorsque les chevaliers eurent mis pied à terre pour combattre, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir de l'inconvénient de leurs chaussures à la poulaine, dont les pointes démesurément longues, gênaient leurs mouvemens ; chacun se mit aussitôt en devoir de retrancher avec sa dague ce luxe incommode. Il y avait

1. Pardon du néologisme ; je me prévaudrai d'un précédent qui est de nature à le justifier et que l'analogie des deux cas rend on ne peut plus concluant : Charlotte de Montmorency, parlant de son fils le grand Condé, l'appelle le *faucux renverseur de murailles*.

dans l'armée sept gentilshommes du nom de Mullinen, et l'un d'eux, en opérant avec trop de précipitation, se fit au pied une blessure assez grave pour l'empêcher de prendre part à l'action ; il lui fallut aller se faire panser à l'arrière-garde, et ce fut à cet heureux accident qu'il dut la vie ; ses six homonymes périrent, il resta le seul de son nom pour perpétuer une noble race qui, depuis, et jusqu'à une époque récente, a figuré avec honneur dans les annales de la Suisse ¹.

On célèbre chaque année l'anniversaire de la bataille de Sempach. Le clergé de la ville vient dire, dans la chapelle bâtie sur le lieu même, une messe pour le repos de l'âme de tous ceux qui y ont péri, amis et ennemis indistinctement ; on lit, à la foule assemblée, un récit de l'action composé un demi-siècle après, puis les noms des Suisses morts pour la patrie. Ce jour-là chaque indigent, domicilié dans le district de Sempach, reçoit un pain ; cette fondation remonte, dit-on, jusqu'à l'époque de la bataille ; elle est touchante.

1. L'usage des armes parlantes était alors général ; celles de cette famille sont une roue de moulin (*muhle*) avec cette devise : *Pura me movent*. Si, d'après feu l'avoycr de Mullinen, on juge de ses ancêtres, cette belle devise n'aurait pu être mieux portée.

Du haut des collines de Sempach, sur l'autre rive du lac, on découvre le champ de bataille de Buttisholz, sur lequel les paysans de l'Entlibuch taillèrent en pièces, à eux seuls, les nombreuses bandes d'Armagnacs et d'hommes d'armes anglais qu'Enguerrand de Coucy avait pris à sa solde, pour faire valoir, en Suisse, certains droits de succession, et qui pillaient le pays, par avancement d'hoirie. Les vainqueurs revinrent dans leurs villages montés sur les superbes chevaux de leurs ennemis, revêtus de leurs riches armures et portant fièrement sur leurs têtes les casques empanachés des barons. Pierre de Thorberg, bailli de Wollhausen, voyant passer, sous les murs de son château, un paysan ainsi accoutré, s'écria assez haut pour être entendu : « Faut-il que tant de
« nobles chevaliers aient péri de la main de ces
« rustres, qui se pavangent avec leurs dépouilles ! »
Le pâtre leva la tête et lui répondit sans s'émouvoir : « C'est pourtant là ce qui est arrivé, sei-
« gneur chevalier ; nous avons mêlé aujourd'hui,
« sous les coups de nos hallebardes, le sang des
« nobles et celui des chevaux, et voilà comme il
« faut traiter ces pillards, ces ravageurs du pays ;
« mais vous, prenez garde de payer cher bientôt
« la compassion que vous montrez pour eux. »

Cette menace était prophétique, et peu de temps après le bailli de Wollhausen fut, comme tous ses collègues, expulsé de la contrée par les populations soulevées.

A part l'intérêt historique, la course de Sempach vaut bien la peine d'être faite ; c'est l'affaire d'une après-dînée qu'il serait difficile d'employer à une plus jolie promenade. En revenant de la chapelle, nous nous sommes arrêtés dans la ville qui semble avoir conservé la même physionomie qu'elle avait à l'époque où l'on préparait, sous ses murs, une si belle page d'histoire à Jean de Muller. Nous primes le café chez un aubergiste que nous trouvâmes lisant un Virgile bien feuilleté, je le félicitai sur son instruction et ses goûts studieux, rares, en tous pays, parmi ses confrères ; il me répondit par une citation latine très bien choisie, dont je n'ai pas la prétention d'indiquer la source, je me rappelle seulement qu'il y était question des muses. Honteux de demeurer en reste, j'évoquai tout mon latin à mon aide et lui ripostai modestement par le banal « *dulces ante omnia musæ* ». Nous parlâmes de la journée de Sempach, et un heureux à-propos me suggéra le « *nec sine pulvere palma* » ; alors mon homme me rétorqua une phrase de Tacite en l'honneur de la liberté, pour

le coup je restai court et je me mis à lui vanter l'excellence de son café, dont je lui demandai la recette. Il m'apprit que c'était du petit village de Munster, à l'autre extrémité du lac de Sempach, qu'était sorti Ulrich Gering qui, le premier, apporta à Paris, en 1472, *son secret pour imprimer des livres*. J'ai lu quelque part qu'il y exerça avec distinction la profession d'imprimeur, qui alors faisait partie des professions savantes, jusqu'en 1510, et qu'en mourant il légua sa fortune aux étudiants et aux pauvres de Paris, en reconnaissance de quoi la Sorbonne faisait célébrer tous les ans un service pour le repos de son ame.

Le lac de Lucerne se fait remarquer par un genre de beautés totalement différentes de celles qui distinguent le lac de Zurich. On peut opposer ces deux sites l'un à l'autre, et non les comparer. Le caractère de grandeur sauvage de celui de Lucerne, frappe plus fortement le voyageur, mais l'aspect si riant de l'autre le séduit peut-être davantage; on aimerait à visiter, de temps en temps, le premier, tandis qu'on préférerait vivre sur les bords du second. La majesté, en effet, finit par fatiguer, mais le charme ne s'use point et l'on se lasse plutôt d'admirer que de jouir. Il y a ici deux ponts couverts, praticables seulement pour les piétons, et qui, par

l'avantage de leur position et leur longueur, (l'un a 1,380, l'autre 1,000 pieds) offrent une promenade à la fois facile et agréable. On y jouit d'une superbe vue sur le lac, qui, de là, vous apparaît dans toute son imposante magnificence. Devant vous, s'étend un large bassin, encadré de hautes montagnes, parmi lesquelles s'élève, à gauche, le Rigi, dont la forme pyramidale et les flancs tapissés d'une douce verdure, contrastent heureusement avec la cime déchirée et les arides escarpemens du Pilate. Plus loin, vous découvrez ces deux promontoires pittoresques aux pieds desquels, pendant les dangereuses bourrasques qui soulèvent à l'improviste les flots du lac, plus d'un voyageur pâissant a recommandé son âme à Dieu. Ils sont dominés par le Rothstock, le Woellenstock et plusieurs autres montagnes verdoyantes des cantons de Schwytz et d'Underwald, au-dessus desquelles brille encore, comme un diadème éblouissant, la ligne des neiges éternelles. Lorsque le lac est calme, le paysage se reflète en entier dans ses ondes limpides, dont la surface est animée par une multitude d'oiseaux d'eau. Ce sont, je crois, des macreuses; elles nagent, çà et là, se poursuivent, plongent avec une prestesse merveilleuse, sans s'effrayer de la présence des passans, dont elles reçoivent

vent des miettes de pain; placées sous la sauvegarde d'une ordonnance de police, elles nichent en paix dans les roseaux qui bordent la rive. Personne ne s'expose à payer une amende assez forte pour le sot plaisir de tuer un gibier qui ne fuit pas et dont la chair est mauvaise.

L'étranger peut faire tout un cours d'histoire de Suisse, à l'aide des tableaux qui ornent les ponts, et de l'explication instructive qu'en a donnée le chanoine Businger. Des enfans du peuple m'aidaient obligeamment de leurs lumières, quand ils me voyaient embarrassé à démêler le sujet de ces croûtes patriotiques. Les noms de Tell, d'Arnold de Winkelried, de Gondolding leur sont familiers; ils naissent et vivent au milieu de ces souvenirs, et savent de bonne heure qu'ils ont une patrie dont ils peuvent être fiers. Que l'on interroge chez nous les enfans de la même classe au sujet des Duguesclin, des Bayard, des Condé, des Turenne, ils répondront qu'ils ne connaissent pas ces messieurs-là, et qu'apparemment ils ne sont pas du quartier.

Indépendamment des deux ponts que j'ai cités et qui forment comme une galerie historique, il en est un troisième consacré aux développemens d'une allégorie philosophique qui a du rapport avec la

danse des morts, jadis si populaire de ce côté-ci des Alpes. On y voit représentés des personnages de l'un et de l'autre sexe, appartenant aux diverses conditions sociales et vaquant à leurs affaires ou à leurs plaisirs, sans paraître prendre nul souci de la mort toujours présente à leurs côtés. Ici, c'est un roi sur son trône, là, un chevalier la lance au poing, plus loin, un magistrat sur son tribunal, un triomphateur sur son char, une jeune fiancée devant son miroir et partout la mort ricanant d'un rire diabolique et prête à saisir sa victime à l'improviste au milieu de ses folles illusions. Déguisée sous le costume de quelque personnage secondaire qui rend plus grotesquement hideuse sa tête de squelette, elle prend toujours part à l'action. Elle est par exemple le postillon qui conduit le char du triomphateur ; elle est le maître-d'hôtel qui sert à table le gastronome en jouissances ; c'est elle qui pose, sur la tête de la jeune fille la couronne nuptiale. On peut se faire, d'après cela, une idée de cette série de tableaux dont la conception vaut, au reste, mieux que l'exécution, et pour lesquels le peintre s'est évidemment inspiré de la fameuse fresque de Bâle, qu'on a long-temps, par erreur, attribuée à Holbein.

L'origine de Lucerne et les vicissitudes qu'elle a éprouvées, méritent la peine d'être mentionnées, comme donnant une idée de la manière dont les choses se passaient dans l'ancien temps. Un duc d'Allamania ou de Souabe, nommé Wickard, fonde, ici près, au 7^e siècle, un couvent dont il devient abbé, et auquel il fait don, en toute propriété, de la chétive bourgade de Lucerne, ainsi que des terrains incultes et marécageux qui l'entourent. Les moines défrichent les terres, dessèchent les marais, y établissent des colons et s'attachent, dans leur intérêt bien entendu, à accroître, par tous les moyens alors en usage, l'importance de la bourgade dont ils sont seigneurs. Par suite des franchises et immunités qu'ils lui octroient, (on n'était libre alors que par privilège) sa population augmente rapidement avec sa prospérité; bientôt c'est une ville florissante pour l'époque. Mais voilà, qu'un siècle plus tard, l'abbé du couvent de Murbach, en Alsace, vient à passer par Lucerne en se rendant à Rome; il convoite, comme une proie, la ville naissante et l'abbaye qu'elle enrichit, et n'a pas peine à en obtenir l'investiture de Pépin, roi des Francs, dont tout ce pays dépendait. En conséquence, Lucerne se voit forcée de reconnaître

pour souverain un moine résidant à soixante lieues de là¹ ; mais les abbés de Murbach suivent, à son égard, le judicieux système de leurs prédécesseurs. Paternellement gouvernée par leurs délégués, s'administrant elle-même, la ville continue à s'agrandir, à s'embellir de manière à mériter le surnom de *Lucerna lucens* qu'elle reçut alors. Ses nouveaux seigneurs confirment et étendent, moyennant finance, les libertés dont elle jouit, et cet âge d'or se prolonge jusqu'à l'époque où, pour faire face à des prodigalités ruineuses, un abbé de Murbach se voit forcé de vendre, corps et biens, son petit peuple à l'empereur Rodolphe de Habsbourg, au mépris de l'engagement solennel pris par ses devanciers de ne jamais aliéner leur droit de souveraineté, engagement payé à haut prix par leurs sujets trop confians. Des mains habiles et humaines de Rodolphe, qui mit tout en œuvre pour adoucir l'amertume de ce changement, les Lucernois tombèrent sous la domination arbitraire et oppressive de son fils, l'archiduc Albert. Leurs privilèges, leurs franchises, violés sans scrupules, leur sont successivement retirés par les baillis autrichiens,

1. Le fait n'était pas rare alors ; le pays d'Uri appartenait à une abbaye de femmes de Zurich et la Valteline à celle de Saint-Denis près Paris.

plus de traces de libertés municipales, plus de sécurité. Entrainés dans les guerres continuelles de leur turbulent seigneur, ces pauvres gens, versent sans profit leur sang pour une cause qui n'est pas la leur, et voient se tarir, l'une après l'autre, toutes les sources de leur prospérité. Le résultat de tant de vexations ne se fit pas longtemps attendre. Vingt-deux ans après être passés sous ce joug détesté, les Lucernois exaspérés le brisèrent et conclurent, avec les trois cantons, nouvellement affranchis, le traité de paix perpétuelle qui fonda leur indépendance.

Après cette époque, l'histoire de Lucerne ressemble à celle de toutes les autres villes de la Suisse. Son territoire s'agrandit par achats, par conquêtes, par l'incorporation des petites cités et seigneuries du voisinage, auxquelles elle accorde le droit de bourgeoisie, ou qu'elle admet sous son patronage. Il est pourtant une particularité que je crois devoir signaler comme étant caractéristique de l'époque. On voit, longtemps après leur affranchissement, les Lucernois solliciter et obtenir, de l'empereur Venceslas, le droit de vie et de mort et celui de battre monnaie. Non contents de cela, ils font confirmer plus tard, par l'empereur Sigismond, cette concession à laquelle ils paraissent

attacher tant de prix et dont il semble qu'ils pussent si aisément se passer. C'est qu'il existait alors une idée profondément enracinée dans les esprits : celle du droit imprescriptible de souveraineté inhérent à la couronne impériale, idée que l'on voit prévaloir au milieu de toutes les usurpations et de toutes les révolutions de ce temps-là. Jamais les populations ne la perdent complètement de vue, et ces *droits de l'empire* sont l'objet de clauses et de réserves spéciales dans tous les traités d'alliance conclus par les cantons successivement affranchis par la domination autrichienne. La langue actuelle a même conservé des traces de l'influence générale qu'a exercée cette idée sur les esprits. Les grandes routes portent encore en Suisse le nom de routes *impériales*; le mot *empire* se prend dans l'acception de domaine public et l'on dit : bâtir, anticiper sur l'*empire*, y déposer quelque chose, etc. Feu l'avoyer de Mullinen, l'un des hommes les plus instruits dans l'histoire de la Suisse, croit que c'est pour avoir tenté de substituer les couleurs de l'Autriche aux couleurs impériales, que le bailli Gessler a fait éclater le soulèvement des trois cantons qui n'auraient fait, d'après cela, que repousser une usurpation.

Le Pilate a eu jadis une fort mauvaise réputa-

tion , et donné lieu à une foule de contes effrayans que l'ignorance et l'attrait du merveilleux ont accueillis avec avidité. On assurait, sur la foi d'une légende , que Ponce-Pilate , poursuivi par ses remords , était venu de Jérusalem se précipiter , la tête la première, dans le petit lac qui se trouve au sommet de cette montagne et que , dans des accès d'humeur dont un noyé devrait être guéri , il déchainait sur le lac de Lucerne et sur la contrée environnante , d'épouvantables tempêtes , recevant fort mal les visiteurs que la curiosité lui amenait , leur prodigant les bourrasques , la grêle , le tonnerre , et tirant traîtreusement par les pieds ceux qui poussaient la familiarité jusqu'à se baigner dans son lac. Ces bruits étaient si bien accrédités que l'autorité de Lucerne défendit , pendant long-temps , sous peine d'une forte amende , de tenter l'ascension de cette cime redoutée ; les pâtres qui habitent au pied s'engageaient même , par serment , à n'y conduire et à n'y laisser monter personne sans autorisation spéciale. Le naturaliste Conrad Gessner , dont il a été question au chapitre de Zurich , fut le premier qui rompit le charme au 16^e siècle. Les magistrats de Lucerne , loin de s'opposer à son ascension , lui envoyèrent le vin d'honneur avant le départ , et lui donnèrent ,

pour lui servir de guide, le héraut de la ville revêtu de son manteau officiel de deux couleurs. Gessner a rédigé en latin le récit de son expédition. J'en ai vu des fragmens curieux; l'auteur y énumère complaisamment les jouissances des différens sens dans cette excursion, et cite Aristote à propos des courses de montagnes. Ses guides lui montrèrent au milieu d'une pelouse verdoyante, une place entièrement nue et sans herbe; « là, « nous dit-on, s'était posté l'enchanteur, appar- « tenant à cette classe appelée jadis *écoliers am- « bulans*, et qui sont les successeurs des Druides, « comme je l'ai fait voir dans mon livre intitulé « *Mithridates*. Par la force des conjurations qu'il « fit en ce lieu, il contraignit Pilate à se jeter, du « haut du rocher qu'il habitait, dans le marais « voisin. » Puis le naturaliste réfute gravement les *on-dit* populaires et ajoute, avec une naïve bonhomie : « telle est mon opinion; si quelque homme droit et pieux trouve une meilleure solution, je l'adopterai volontiers. » Trente-cinq auteurs, avant lui, avaient accrédité les rêveries contre lesquelles il eut le courage et le bon sens de s'élever. Quarante ans après son ascension, on y croyait encore dans le pays, et un curé de Lucerne, ayant à cœur de les déraciner, monta sur la mon-

tagne enchantée, suivi de tous les prêtres du voisinage et d'une foule de curieux, jeta, en leur présence, des pierres dans le lac, et provoqua l'ombre de Pilate par ses paroles outrageantes : « maudit ! jette ton limon ! » Pilate se tint coi et ne souffla pas, depuis onc il n'a fait parler de lui.

Celui des revers de cette belle montagne qui domine le lac, était couvert de magnifiques forêts de sapins que la difficulté, ou pour mieux dire, la presque impossibilité de l'exploitation rendait sans valeur. Un marchand de bois de construction a acheté, à vil prix, ces forêts dont il a su tirer parti à force d'industrie et à l'aide de travaux qui ont quelque chose de gigantesque. Il a fait construire, sur la pente escarpée du Pilate, une espèce de rigole ou de couloir en troncs de sapins solidement assemblés, le long duquel glissaient, entraînés par leur poids, les arbres ébranchés qu'on y poussait du haut de la montagne. Ce couloir, long de douze mille mètres, (trois lieues de poste) franchissait les rochers, les vallées, était suspendu au-dessus des précipices, serpentait, en courbes immenses, sur le flanc et la base du Pilate, et aboutissait au lac, par une pente habilement ménagée. Un tronc de sapin, de quatre-vingt-dix pieds de long sur deux et demi de diamètre, ne

mettait pas trois minutes pour arriver en bas , et la rapidité de son passage était telle qu'à l'instant, pour ainsi dire , où vous l'aperceviez au-dessus de vous , il était déjà bien loin au-dessous ne paraissant plus avoir que quelques pieds de longueur. Il arrivait souvent qu'un de ces arbres, rencontrant un obstacle ou prenant une fausse direction , était lancé , ainsi qu'une flèche énorme , hors du couloir et retombait à une grande distance , se brisant comme une baguette, ou s'enterrant à moitié dans le sol. M. le colonel Pfyffer m'a assuré avoir plusieurs fois essayé de toucher , avec sa canne , ces troncs qui passaient devant lui, rapides comme la foudre ; il n'en a jamais eu le temps. Du lac les bois gagnaient le Rhin par la Reuss et l'Arr, et descendaient en Hollande.

Il existe , dans ce canton-ci , et en général dans toute la partie montagneuse de la Suisse , un singulier usage pratiqué de temps immémorial et connu sous le nom de *Kiltgang*. Je veux parler de ces visites nocturnes que les garçons rendent à leurs belles , au su et vu public et de l'aveu des parens. Le samedi le jeune homme , après avoir fait en famille la prière du soir , (non sans quelques distractions , je pense) part à la brune , et va souvent jusqu'à deux lieues et plus chercher l'ob-

jet de ses amours. Il lui porte un bouquet de fleurs rares, quelquefois cueillies au péril de sa vie, un flacon de bon vin, et des friandises¹; une échelle est apposée à la fenêtre de sa maîtresse, il monte et se trouve seul avec elle. La lueur mystérieuse d'une lampe éclaire leur tête-à-tête qui se prolonge jusqu'à l'aube du jour. Ce tête-à-tête est-il toujours sans dangers? La lampe ne s'éteint-elle pas quelquefois comme dans la scène de la *Vestale*? Je ne sais; mais quoi qu'il en soit, si une telle intimité donne lieu à des inconvéniens, il faut dire qu'il y est de suite remédié, et que, dans ces cas-là, le définitif remplace aussitôt le provisoire. Ajoutons en outre que si les filles se piquent peu de cruauté, elles font du moins preuve, avant comme après le mariage, d'une fidélité qui ne se dément presque jamais. Les jeunes gens, de leur côté, après avoir fait un premier choix, s'y tiennent avec constance, et si l'un d'entr'eux abusait de la facilité confiante d'une fille, il serait perdu de réputation et contraint de quitter le pays. En un mot, cet abus, tout blâmable qu'il est, a été sanctionné par l'usage et comme régularisé par une certaine honnêteté native qui caractérise les habitans des montagnes.

1. « Absque Baccho et Cerere friget Venus. »

M. R.... m'a raconté qu'un jeune voyageur, (ne serait-ce pas un compatriote?) s'ennuyant naguères dans l'auberge d'un village retiré, eut la fantaisie d'aller sur les brisées des galans de l'endroit et de tenter, à son profit, l'aventure des échelles; le voilà donc qui se met en campagne dès qu'il fait sombre, et, après avoir rôdé quelque temps, trouvant toutes les places prises, il arrive enfin à une fenêtre à laquelle il aperçoit une *Juliette* épiant d'un œil inquiet la venue de son *Romeo* en retard. Notre homme croit l'occasion favorable, s'élance audacieusement sur l'échelle, en franchit les échelons quatre à quatre, et, parvenu au dernier, va sauter dans la chambre.... Tout à coup de bruyans éclats de rire se font entendre, on lui ferme brusquement la fenêtre sur le nez, et le malheureux voit, au pied de l'échelle, trois grands gaillards qui se mettent en mesure de lui couper la retraite; il veut fuir; saisi par des bras vigoureux, il se débat en vain, il est traîné vers la fontaine publique; on l'y plonge et replonge à plusieurs reprises, et on ne l'en retire, à demi-noyé, que pour l'enlacer dans un de ces grands filets, à l'aide desquels se transporte le fourrage, et le suspendre, dans ce hamac d'un nouveau genre, à l'un des arbres de la route. Il passa ainsi

toute la nuit, livré à ses réflexions, transi de froid et n'osant, dans son dépit, tenter un seul effort pour sa délivrance, de crainte de se casser le cou en tombant. Le jour venu, il se vit l'objet des railleries des passans, jusqu'à ce que l'un d'eux, plus charitable, vint le décrocher et rompre le filet ou cet imprudent chasseur s'était laissé prendre.

D'après Muller, les habitans de l'Entlibuch sont la race d'hommes la plus remarquable de la Suisse, tant par leur force et leur beauté que par les dons naturels dont ils sont doués. J'ai vu, en effet, à Lucerne, plusieurs paysans de ces vallées dont l'extérieur avantageux et la physionomie intelligente justifiaient cette opinion. C'est une tribu de pasteurs, simples, attachés à leurs anciennes mœurs, d'un caractère fier, indépendant, et d'un tour d'esprit original et railleur. Ils aiment de passion les exercices gymnastiques, et surtout la lutte dans laquelle ils excellent, et dont ils ont fait un art, ayant ses termes techniques tout comme celui de l'escrime. Entr'autres vieux usages qu'ils ont conservés, il en est un qui rappelle les saturnales de l'ancienne Rome; il consiste à s'envoyer réciproquement, le lundi gras, d'un village à l'autre, un député à cheval, vêtu d'un

habit aux couleurs nationales et grotesquement orné de nœuds de ruban, de bouquets de fleurs et de petits fragmens de miroir. Cet envoyé, reçu en grande pompe sur la place, s'arrête au-dessous de la bannière de la commune, avale un verre de vin qu'on lui présente avec tout le cérémonial usité en pareil cas, puis il tire gravement de sa poche sa dépêche officielle, écrite sur une immense feuille de papier, sur le dos de laquelle sont barbouillées, en vert et rouge, les armoiries de l'Entlibuch, et il la débite avec emphase et force gestes burlesques à la population attentive. C'est une pièce de vers libres, moitié historique, moitié anecdotique, et satirique plus qu'à demi, qui a trait à son village et à celui vers lequel il a été envoyé. Il est interdit au poète de nommer aucun individu, mais permis à lui de désigner les personnages, par tout ce qui peut servir à les faire reconnaître. Les victimes du rustique Aristophane se résignent souvent à se racheter pour un ou deux écus, plutôt que de se voir ainsi immolé à la risée publique. J'ai lu, dans l'ouvrage de l'abbé Stadler qui a habité long-temps ce district, plusieurs échantillons de cette éloquence bouffonne; le gros sel et les plaisanteries graveleuses n'y sont point épargnés, et, bien qu'il soit impos-

sible à un étranger d'en saisir le principal mérite qui consiste dans les allusions et l'à-propos, il peut cependant y reconnaître un fond d'esprit naturel et une verve de gaieté remarquables. L'ambassadeur, grace à son caractère, est toujours respecté dans l'exercice de ses fonctions officielles, mais, ce moment passé, sa personne n'est plus inviolable, et il est prudent à lui de s'éloigner avant la nuit, s'il veut éviter les coups de bâtons et la grêle de pierres que lui réserve la rancune de ceux qu'il a bernés. Quelquefois il est arrivé que cet échange de mystifications, mal prises, ou poussées trop loin a donné lieu à des rixes violentes entre les populations des différens villages, et l'autorité supérieure a dû, pour le maintien de l'ordre, interdire en certaines occasions, l'ambassade du lundi gras. Les mariages dans l'Entlibuch offrent aussi certaines particularités curieuses ; on reproduit le simulacre d'une enchère publique, et la mariée est adjugée à son époux, comme au plus offrant. Une vieille femme, tout habillée de jaune ¹, jette au feu, après la cérémonie, la guirlande de l'é-

1. C'était, je crois, la couleur d'uniforme de l'hyménée chez les anciens : « *croceo velatus amictu.* »

pousée et le bouquet du jeune homme, et, d'après la manière dont la flamme les consume, elle tire l'horoscope du nouveau couple.



Unterwald.

Stantz.—Baie d'Alpnach.—Vallée d'Engelberg.—Tütitz.—Faulblatter.
—Passage des Alpes—Surènes.—Vallée du Kessel.

DE partis de Lucerne par une belle soirée, et, après avoir suivi, pendant une heure, une route qui serpente au travers d'un vallon solitaire, dont le fond, occupé par de fraîches prairies et orné de beaux massifs d'arbres, donne l'idée d'un parc anglais, j'arrivai à Winkel, petit village d'où l'on s'embarque pour le canton d'Unterwald; je voulais aller coucher à Stantz et j'attendais, dans l'auberge, que les bateliers eussent achevé leurs préparatifs, lorsque tout à coup la porte s'ouvre, un jeune homme entre précipitamment dans la chambre; il était haletant et baigné de sueur; il me demande, en fixant sur moi un regard scrutateur, si je n'ai rien oublié à Lucerne. Cette question fut pour moi un trait de lumière; par un

mouvement tout instinctif, je passai rapidement mes mains autour de moi et m'écriai sur-le-champ « ah ! oui, ma ceinture ! » Convaincu de l'identité par l'à-propos de mon geste et de mon exclamation, cet homme me la présenta aussitôt ; elle contenait une assez forte somme en or. Le maître de l'hôtel de l'Aigle, l'ayant trouvée dans le secrétaire de ma chambre, peu après mon départ, n'avait pas perdu un moment pour faire courir sur mes traces un garçon sûr et intelligent, chargé de me la remettre et de lui en rapporter un reçu. J'en fus donc quitte pour la peur et il n'en eût pas été de même partout. Rien, en effet, n'eût été plus aisé à l'aubergiste que de garder le silence sur sa trouvaille, et d'opposer, à ma réclamation, des dénégations parfaitement plausibles. S'il eût eu une obligeance moins empressée, il eût également pu attendre que je revinsse sur mes pas lui redemander mon bien.

Je n'ai rien vu en Suisse de romantique comme la petite baie d'Alpnach que l'on traverse pour se rendre à Stantzstadt. Le soleil se couchait dans des nuages de pourpre et d'or, éclairant, de ses derniers feux, un paysage ravissant, dont une partie, qui s'effaçait déjà dans l'ombre, rendait l'autre plus riante et plus lumineuse. Le lac uni, trans-

parent comme une glace, réfléchissait les gracieux contours et les teintes moelleuses de ses rives les plus rapprochées, tandis que, dans le lointain, les vapeurs diaphanes du soir planaient sur ses eaux d'un azur plus foncé. Le Pilate présentait, sous l'aspect le plus pittoresque, les arêtes bizarres de sa cime et l'immense développement de ses flancs dépouillés, sur lesquels errent presque constamment de légers nuages. Il avait l'air d'avoir été placé là, dans son imposante majesté, pour faire valoir le cône verdoyant du Rigi, que je voyais s'élever vis-à-vis, inondé d'une lumière éclatante. Combien la vue devait y être belle, avec ce brillant soleil et ce ciel si pur ! J'étais parti trente-six heures trop tôt. Mais nous approchions du rivage, et, en attirant mon attention sur la tour blanche de la petite ville de Stantzstadt, qui sortait du sein du lac, mes bateliers m'apprirent que, lors de l'embrâsement de la ville en 1798, cette tour échappa seule à l'incendie. L'un de ces hommes, déjà septuagénaire, avait été témoin et failli être victime des désastres qui pesèrent alors sur ce malheureux canton. Trop heureux s'il n'avait jamais été que l'objet de la curiosité des étrangers ! Mais de terribles voyageurs, qui s'étaient croisés contre toute liberté ne ressemblant pas à la leur,

vinrent, à la fin du dernier siècle, visiter avec le fer et le feu ces contrées paisibles. Une lutte inégale s'engagea; la patrie de Winkelried enfanta encore des héros, et l'Unterwald eut aussi ses Thermopyles. Deux mille Suisses, dignes en tout de leurs pères, défendirent, pendant huit jours, leur territoire contre une armée de quinze mille Français, commandés par le général Schauenbourg. Écrasés par le nombre plutôt que vaincus, leur résistance opiniâtre ne fit qu'exaspérer le soldat. Le canton fut mis à feu et à sang; tout ce que le fer put atteindre, fut massacré sans pitié, et la rage du vainqueur n'épargna dans le premier moment ni l'âge ni le sexe. J'ai vu, dans le cimetière de Stantz, une épitaphe à la mémoire de deux cents Unterwaldois, morts pour la cause de la liberté; il y avait, parmi eux, des vieillards, des femmes, des enfans et même un prêtre qui fut tué près de l'autel. Tout le pays fut bientôt soumis, mais cette conquête sans gloire coûta, dit-on, aux Français, six mille hommes. Foy dirigea une des principales attaques; il était alors simple capitaine, et j'aime à penser qu'il fut un de ces Français généreux qui mirent tout en œuvre pour retenir la fureur des troupes victorieuses, et adoucir les horreurs de la

guerre qui se déchainèrent sur ce malheureux petit pays.

On aime à rencontrer, dans le récit de ces journées de deuil et de sang, quelques-uns de ces traits qui consolent le cœur et le réconcilient avec l'espèce humaine; en voici un de ce genre. Pendant le sac de Stantz, un soldat, emporté par l'ardeur du meurtre et du pillage, pénètre dans une maison isolée, pour s'assurer s'il n'y reste plus rien à tuer ou à prendre. Il voit, en entrant, une jeune femme et son mari étendus, sans vie, au pied du berceau d'un enfant qui dormait paisiblement à côté de ses parens égorgés. A ce déchirant spectacle, le soldat est ému; il saisit l'enfant dans ses bras tout sanglans, et s'écrie : « Pauvre abandonné ! je te servirai de père ! » Il tint parole ; on le vit revenir à Lucerne, et en repartir pour la France, portant, sur son sac, cet orphelin qu'il avait adopté et qu'il soignait comme une nourrice.

La dévastation, à laquelle ce canton fut alors en proie, servit également à développer le génie bienfaisant d'un ami de l'humanité, du célèbre Pestalozzi, qui recueillit environ une centaine d'enfans que la mort ou la ruine de leurs parens avait laissés sans aucune ressource, et fit sur eux

le premier essai de son mode d'éducation. La ville lui avait cédé, pour cet objet, la jouissance d'un édifice public, c'est-à-dire, des quatre murs et du toit. C'est là qu'il réalisa un miracle de charité, et qu'à l'aide de son actif dévouement, de son esprit d'ordre et d'économie, il parvint à entretenir et à élever ces orphelins devenus ses enfans ; la bienfaisance publique seconda ses efforts ; des dons lui parvinrent de toutes les parties de la Suisse, mais l'arrivée des Russes, refoulés par les armes victorieuses des Français, le contraignit bientôt de s'éloigner lui et sa nombreuse famille adoptive, pour chercher un lieu où il pût en paix faire le bien. Le canton de Berne lui accorda généreusement un asile dans le village de Berthoud, qu'il a habité jusqu'à l'époque de son établissement à Yverdon.

Je tiens d'un spirituel vieillard qui a eu le bonheur de mourir tout jeune à quatre-vingt-quatre ans, de M. de Boustetten, des détails curieux sur le système, ou pour mieux dire, sur l'absence de tout système qu'offrait l'institut de Pestalozzi. « Ce
« n'étaient, me disait-il, qu'essais et tâtonnemens
« continuels ; nous étions fort liés, j'allais souvent
« passer quelques jours chez lui, et, à chaque
« nouvelle visite, je trouvais son établissement
« régi par une méthode nouvelle, différant quel-

« quefois complètement de celle que j'y avais vue
« appliquée à mon précédent voyage ; *era sempre*
« *bene*. Le bon Pestalozzi m'assurait toujours
« qu'il obtenait les résultats les plus satisfaisans
« quand même. Il lui est arrivé ce qui arrive à
« tous les auteurs d'inventions utiles trouvées par
« simple tâtonnement , c'est de laisser perdre des
« vérités découvertes par hazard. » Il semblait
s'être voué à un cours d'expériences sur l'éduca-
tion , dont ses élèves étaient les *sujets*. Ne se pi-
quant nullement d'être inventeur , il se bornait à
recueillir des faits et des observations qui pussent
servir de base à cette science nouvelle que les Al-
lemands ont apellée la *pédagogique* , et faisait bon
marché de ses principes , toutes les fois qu'une dé-
couverte nouvelle , un aperçu lumineux venait à
en affaiblir l'autorité. Il était d'un caractère simple,
modeste et s'étonnait de la célébrité que ses tra-
vaux lui avaient faite , célébrité dans laquelle l'en-
gouement entraînait certainement pour beaucoup. On
affirmait que loin de plier ses nombreux élèves à
l'uniformité d'une règle générale d'éducation , qui
ne peut convenir également à tous , Pestalozzi étu-
diait le caractère , les dispositions naturelles , le
degré d'aptitude de chacun d'entr'eux , dans le
but de lui appliquer une méthode qui lui fût plus

spécialement appropriée. Un Genevois, M. Huber-Saladin, qui a été élevé chez lui, raconte plaisamment, à ce sujet, comme quoi le célèbre instituteur, s'étant trouvé un jour seul à seul avec lui, s'était mis à le questionner, à le faire causer et que, satisfait de ses réponses, il lui avait donné une petite tape d'encouragement sur la joue, en lui disant : « eh mais, tu es gentil, mon enfant ; comment te nommes-tu ? » Il y avait deux ans que M. Huber était dans la maison.

On voit ici, dans une des salles de l'hôtel-de-ville, un assez bon tableau représentant Nicolas de Flue qui prend congé de sa famille, pour venir rétablir, parmi les chefs de la confédération réunie à Stantz, la concorde qu'avait troublée le partage des riches dépouilles enlevées aux Bourguignons, et l'importante question de l'admission de Soleure et de Fribourg dans la ligne des cantons. Les esprits étaient aigris au dernier point ; une rupture paraissait imminente, et la suite en eût été une guerre civile qui livrait la Suisse à ses ennemis comme une proie facile. Les conférences, abandonnées et reprises plusieurs fois, paraissaient irrévocablement rompues, et les députés des divers cantons faisaient leurs préparatifs de départ. Les rues de Stantz retentissaient de cris de désolation :

« ce qu’Autriche et Bourgogne n’ont su faire, se
« disait-on, va se faire en pleine paix..... le der-
« nier jour de la Suisse est arrivé ! » Dans ce mo-
ment critique, le saint ermite arrive, convoque
l’assemblée, et, par son esprit conciliant, son élo-
quence persuasive, par les vues élevées de son ar-
dent patriotisme, il parvient à conjurer l’orage,
« en une heure, disent les chroniqueurs, tout
fut arrangé. » Les députés se rapprochèrent, s’en-
tendirent et conclurent l’alliance connue sous le
nom de l’*union de Stantz*, qui, à vrai dire, fonda
la confédération suisse. La joie que causa ce ré-
sultat si heureux et si inespéré fut telle, que par-
tout, jusque dans le moindre village, les cloches
furent sonnées en signe de réjouissance. Après
avoir accompli cet acte de bon citoyen, l’homme
de Dieu retourna dans sa solitude, dont il ne sor-
tit plus.

J’étais seul, dans la salle à manger de la pre-
mière auberge de la ville, attendant mon souper ;
je remarquai trois petits meubles, semblables à
des armoires, en beau bois de noyer, bien poli et
travaillé avec recherche. J’eus la curiosité d’en ou-
vrir un, je reconnus, à ma grande surprise, qu’il
contenait un cadre enrichi de dorures et divisé en
une foule de compartimens, dans chacun desquels

étaient peintes des armoiries, où toute la science du pal, du contre-pal, des *gueules* et du champ d'azur avait été déployée; je crus d'abord avoir sous les yeux les preuves de tous les quartiers de noblesse du pays, mais je ne tardai pas à être détrompé par les inscriptions suivantes : « corporation des maîtres-cordonniers. » Ayant ouvert les battans d'un second meuble, j'y lus : « corporation des maîtres-bouchers. » Je renfermai alors respectueusement, dans leurs sanctuaires, les notables du tire-pied et les privilégiés de l'abattoir, en m'écriant d'un ton philosophique : où diable l'aristocratie va-t-elle se nicher? Je crois devoir ajouter, pour l'explication de ce fait remarquable au 19^e siècle, qu'ici, comme presque partout en Suisse, le régime des corporations a été maintenu, et que, jadis tout bourgeois suisse étant libre et homme d'armes, avait le droit d'avoir un écusson; aussi l'usage en était devenu général dans le pays, et s'y est conservé.

Une des fontaines publiques est surmontée de la statue d'Arnold de Winkelried, dont on montre encore la modeste habitation, non loin de la ville; bien qu'il combattit dans les rangs des Suisses, il était chevalier, et sa famille, ancienne dans le pays, avait déjà fourni des hommes re-

marquables. Une vieille légende attribue à l'un de ses ancêtres, Struthan de Winkelried, la destruction d'un dragon ailé qui, retiré dans l'ancre ténébreux du Rotzloch, en sortait pour faire d'épouvantables ravages parmi les troupeaux. Struthan, banni de la contrée pour cause de meurtre, s'engagea à la délivrer de ce fléau, si l'on consentait à le relever de son ban ; sa proposition fut acceptée, et il combattit à cheval le monstre qu'il tua, après une lutte acharnée ; il fut légèrement blessé dans le combat, mais le sang de son redoutable adversaire, tel qu'un poison subtil, envenima la blessure et la rendit mortelle.

Un chevalier de l'Unterwald, Jobst de Rudenz, avait épousé la fille de Rodolphe d'Erlach, le héros de Laupen ; des difficultés s'élevèrent entre eux, au sujet de la dot. Emporté par une fureur aveugle, Rudenz détacha de la muraille l'épée avec laquelle le noble vieillard avait vaincu pour la patrie, et la lui plongea dans la poitrine. Quelle atrocité !... Ne vous récriez pas si fort, bonnes gens ! les rapports de famille ne sont pas, de nos jours, beaucoup meilleurs ; mais autre temps, autres mœurs. Aujourd'hui, en pareille occurrence, le gendre ferait un bon procès au beau-père ; les avocats s'en mêleraient. Jadis le sang

coulait, aujourd'hui, c'est l'encre qui coule; on tuait avec l'épée; on diffame par un mémoire, et si les résultats sont autres, ce sont toujours, au fond, les mêmes sales motifs.

J'avais perdu de vue le frais bassin de Stantz et les magnifiques noyers qui ombragent ses pelouses couvertes d'habitations si riantes; je m'enfonçais dans l'étroite vallée d'Engelberg dont l'aspect devenait par degré plus sauvage et plus solitaire, et j'éprouvais une sorte de jouissance à me voir enfin hors des routes battues par la foule des voyageurs, et à me trouver seul au milieu de cette nature grandiose des Alpes (pas tellement seul pourtant que je n'eusse quelqu'un à qui pouvoir dire: Voilà qui est beau!). Un voyageur, le comte de Forbin, rend compte fort plaisamment de l'impression désagréable que lui a fait éprouver, sur les ruines de Thèbes, l'apparition d'une femme de chambre anglaise, en petit chapeau plat, en robe à taille de guêpe, et foulant, un parasol à la main, la vénérable poussière des siècles. Je comprends son dépit; il est des rapprochemens qui ont je ne sais quoi de faux et de ridicule, et l'on conviendra sans peine qu'un ermite agenouillé devant la croix mousseuse, un chevalier chevauchant sur son palefroi, quelques pèlerins chemi-

nant en disant leur rosaire, un pâtre rassemblant ses chèvres, seront bien plus d'accord avec le caractère de cette vallée retirée qu'un *dandy*, perché sur son mulet et lorgnant les Alpes au travers de ses bésicles. Ce n'est pas que j'aie, au reste, la prétention de faire meilleur effet que mes confrères les amateurs du pittoresque dans ces paysages où je les trouve de trop; je compatis bien volontiers au désappointement de ceux d'entr'eux dont ma présence intempestive aura troublé les poétiques extases. Mais si je n'aime point à rencontrer des messieurs, en revanche, c'est toujours avec un nouveau plaisir que je reçois le salut cordial du montagnard; ce témoignage, tout banal qu'il paraît, me flatte de la part d'un homme indépendant qui n'a rien à craindre ni à espérer de moi. Dans les campagnes, en France, on n'est pas gâté sur cet article, et le coup de chapeau si humble du pauvre diable de métayer qui me salue, ne m'y semble pas moins déplaisant que l'air rogue du paysan enrichi qui ne me salue pas. Ces gens-ci y mettent plus de bonhomie; ils s'estiment, non sans raison, tout autant que le monsieur qu'ils rencontrent; mais ils ne le regardent pas, pour cela, du haut de leur égalité.

Je remontais le cours de l'Aa, torrent fougueux

qu'alimente la fonte des neiges et des glaces accumulées sur le Titlitz et dont les flots blanchâtres, ainsi que de l'eau de savon, m'ont singulièrement désenchanté sur le compte des glaciers que je m'étais figurés, d'après quelques écrivains enthousiastes, tels que Bourrit, comme autant de fantastiques palais de cristal, d'où s'échappaient, en filets d'argent, des ruisseaux limpides. La vallée est richement boisée à droite et à gauche, et dominée, dans quelques parties, par de belles masses de rochers pittoresquement revêtus d'une végétation vigoureuse. Des *alpes*¹ se déroulent en pelouses veloutées sur les pentes les moins rapides, et quelques chalets épars, qui s'élèvent entre les bouquets de sapins, rappellent seuls la présence de l'homme. Un sentier rocailleux suit le cours du torrent, serpente au travers des prairies, tourne des parois de rochers à pic et s'enfonce sous l'épais ombrage des hêtres dont les branches pendent jusqu'à terre ou s'arrondissent en voûte au-dessus de la tête du voyageur; des ruisseaux nombreux s'échappent des fissures du roc tapissé de mousses et de plantes grimpanes; ceux-ci sont limpides; on les voit

1. Nom donné aux pâturages élevés qui ne se fauchent pas.

bouillonner de cascade en cascade, et aller se perdre dans l'Aa, dont les eaux turbulentes se brisent contre les blocs de granit qu'elles blanchissent d'écume. Au sortir d'un étroit défilé, la vue plonge tout à coup sur un vaste bassin verdoyant, mais sans arbres, dont l'abbaye d'Engelberg occupe le fond et que domine la masse imposante du Titlitz et les cimes les plus élevées des Alpes-Surênes. Je ne saurais décrire l'impression forte et profonde qu'a produite sur moi l'aspect de ces monts gigantesques, couverts de leurs manteaux de neiges et de leurs éternels frimas. Je ne les avais encore vus que de loin, c'est-à-dire du haut du Rigi; ils concouraient alors, comme accessoires, à l'effet d'un grand et magnifique ensemble; mais ici ils occupaient, à eux seuls, tout l'horizon, et agissaient d'autant plus puissamment sur mon imagination, que l'œil, comme emprisonné dans une vallée resserrée et sans issue apparente, ne pouvait leur échapper. La sombre et solennelle uniformité de cette nature, muette et immobile comme la mort, porte dans l'âme un certain sentiment de tristesse et d'effroi que je n'avais point encore éprouvé. En observant l'architecture sévère et les murs rembrunis du couvent, je me disais que les religieux qui habitent cette

mélancolique retraite étaient placés là dans la position la plus favorable pour considérer cette vie comme un temps d'exil, ce monde comme une vallée de larmes, et pour appeler, de toute l'ardeur de leurs vœux, le moment où il leur sera tenu compte des privations qu'ils se sont volontairement imposées. Ici elles sont nombreuses : rien n'y est de nature à récréer la vue, ou à reposer l'âme fatiguée des méditations et de l'austère uniformité de la vie monastique; pas un groupe d'arbres ni une habitation riante. Quelques sapins, au port raide, au lugubre feuillage, d'immenses pâturages, sur lesquels s'élèvent, de loin en loin, de chétives cabanes en bois, au-dessus des rochers dépouillés, voilà tout ce que l'œil découvre dans ce vallon désert et nu au cœur même de l'été, et qui, pendant un hiver de six mois, doit offrir l'image d'un vaste tombeau de neige et de glace, prêt à se refermer sur les êtres vivans qui en occupent la triste enceinte. Ce lieu rappelle à la mémoire les belles paroles de Thomas :

« C'est bien là que la vie n'est que l'apprentissage
« de la mort ; mais la mort y touche au cieux :
« c'est une porte qui s'ouvre sur l'éternité. » S'il faut en croire un des anciens abbés de Clairvaux, le choix de l'emplacement n'aurait pas été, de la

part des fondateurs de monastères, quelque chose d'arbitraire ou de fortuit : « Nos saints et « bienheureux prédécesseurs, écrivait-il à un « confrère, choisissaient de préférence des vallées « humides et basses, pour y bâtir leurs établissemens, afin que les religieux, étant souvent malades, et ayant la mort devant les yeux, vé-
cussent toujours dans la crainte du Seigneur. »

L'abbaye d'Engelberg (le mont des Anges), a été fondée au commencement du XI^e siècle, et, placée sous le protectorat des quatre Waldstettes, elle a exercé, jusqu'en 1798, la plénitude des droits de souveraineté sur cette vallée qui compte quinze cents habitans ; elle y a constamment signalé son autorité paternelle par de nombreux bienfaits. Un abbé, Léodegar, dont le nom y est encore béni, établit, dans une partie des bâtimens du couvent, des ateliers pour préparer et filer la soie, et institua une école, où la jeunesse du pays reçoit, gratuitement, une instruction proportionnée à ses besoins. Une bibliothèque de dix mille volumes, la seule de cette importance qui existe dans cette partie de la Suisse, est ouverte à ceux que d'heureuses dispositions poussent à faire des études plus approfondies. Parmi les ouvrages curieux qu'elle renferme, un voyageur digne de foi m'a assuré

avoir découvert un vénérable bouquin écrit en latin, dans lequel il a reconnu les élémens, assez développés, du fameux système de Gall. Des planches explicatives, jointes au texte, représentaient, sous leurs divers aspects, des crânes, ou, pour me servir de l'expression technique, des boîtes osseuses, divisées en compartimens numérotés, indiquant les différentes protubérances, ou bosses, qui appartiennent à chaque organe. Pour le coup, ce serait bien là le cas de s'écrier, avec un homme d'esprit : « Il n'y a plus rien de nouveau que ce qui a vieilli. » Mon voyageur n'ayant pu me donner, avec exactitude, le titre de l'ouvrage en question, le temps et la patience m'ont manqué pour le déterrer du milieu de cette docte poussière.

Voici un trait touchant d'un des abbés dont je regrette d'avoir oublié le nom. Les paysans s'étaient soulevés contre son autorité, et avaient commis des excès graves, qui mirent les cantons voisins dans la nécessité d'intervenir pour rétablir l'ordre. Un corps de Lucernois armés occupa la vallée et fit rentrer les mutins dans l'obéissance; on saisit les instigateurs du mouvement qui furent jugés et condamnés à la peine capitale. L'abbé qui possédait, comme souverain, le droit de glaive, devait confirmer la sentence pour qu'elle devint exéc-

toire, et lorsque les juges se présentèrent devant lui à cet effet, ce vieillard vénérable se tournant vers un crucifix, leur répondit avec émotion : « Je
« serais indigne du maître que je sers et qui me
« pardonne tous les jours, si je n'avais appris à
« pardonner. Qu'on délie ces gens et qu'ils aillent
« en paix. »

La vengeance que la sanguinaire Agnès tira du meurtre de son père, l'empereur Albert, décima, comme on sait, la noblesse suisse. Plus de mille victimes, prises dans les principales familles de l'Argovie, périrent sous la hache du bourreau ; leurs biens furent confisqués et les couvens devinrent l'unique refuge des filles nobles, réduites à la mendicité. Dans une seule année, en 1325, l'évêque de Constance donna, le même jour, le voile à cent trente-neuf d'entr'elles, dans l'église de l'abbaye d'Engelberg. La reine Agnès fonda, avec les dépouilles des malheureuses orphelines qu'elle avait faites, le couvent de Kœnigsfeld.

De la fenêtre de l'auberge, je vois la calotte neigeuse du Titlitz, qui semble s'élever immédiatement au-dessus de l'église de l'abbaye, à laquelle on dirait qu'elle sert de coupole. L'accès en est difficile et dangereux ; plusieurs ascensions ont été pourtant couronnées d'un plein succès ; j'ai lu la

relation de celle du docteur Heygrabend qui dit , entr'autres choses , que la détonation d'un pétard , allumé dans la cour du couvent au moment où il atteignit la dernière cime , ne se fit entendre à son oreille que cinq minutes après qu'il en eut aperçu le feu. Elle lui paraissait ne pas lui arriver directement , mais répercutée par les rochers d'alentour. Il était accompagné d'une quinzaine de personnes , tant guides que curieux , et aucune d'elles ne put , non plus que lui , découvrir le clocher de Strasbourg , que d'autres voyageurs assurent avoir distingué à l'aide d'une bonne lunette. Ils avaient , sous les yeux , une mer de glace , ou une chaîne de glaciers qui leur semblait se prolonger , sans interruption , jusqu'au pied du Mont-Blanc , dont l'élévation , relativement aux autres cimes était prodigieuse , malgré l'éloignement.

Je me remis en marche le lendemain de grand matin , pour me rendre à Altorf , par le col des Alpes-Surênes , passage plus fatigant que dangereux , fort peu fréquenté des voyageurs , et qui mériterait de l'être davantage. On gravit , pendant à peu près cinq heures , par une pente assez douce , et au milieu d'une nature âpre et sauvage. Autour de vous s'élèvent le Titlitz , le Faulblatter , le Spa-

nœter, montagnes de douze à treize mille pieds de haut, constamment couvertes de neige. Entre les arêtes de rochers qui hérissent leurs flancs, descendent, et sont comme suspendus en festons, des glaciers plus remarquables par leur blancheur que par leur étendue, et d'où sortent des milliers de filets d'eau qui se déroulent en rubans d'écume le long des parois grisâtres de ces masses gigantesques sur lesquels l'œil chercherait en vain un seul arbre ou une seule touffe de verdure. Le sentier, à peine frayé, passe au fond d'une vallée étroite, aride, parmi les débris de rocs que les avalanches amoncèlent, et au travers des sapins renversés dont les troncs, brisés à plusieurs pieds de terre et blanchis par les hivers, ressemblent, de loin, à autant de fantômes debout sur ces ruines; il règne, dans ces hautes régions, un silence solennel qui n'est interrompu que par le murmure lointain des eaux découlant des glaciers. Ce silence, cette aridité, cette profonde solitude, cette absence complète de vie et de mouvement, produisaient sur moi une impression étrange et pénible. Peu familiarisé encore avec la sauvage majesté des Alpes, j'en étais comme écrasé, et nulle part le sentiment de la faiblesse de l'homme et du peu de place qu'il occupe dans la création ne m'avait aussi vivement

affecté. Il me semblait que l'idée de l'infini et de l'éternité, cette idée qui donne le vertige quand l'intelligence cherche à la saisir, fut, en quelque sorte, rendue sensible par les objets qui m'entouraient. Mes notions sur les hauteurs et les distances étaient totalement renversées, et telle arête, à laquelle je croyais toucher, était à plusieurs heures de marche du point où je me trouvais. La cime du Titlitz, semblable à un dôme d'argent mat, grandissait à mesure que j'en approchais, s'élevant de plus en plus au-dessus de ses voisines qui jusque là avaient paru rivaliser avec elle. Je cheminai lentement, au travers des débris accumulés, ou sur un sol noir, spongieux, que recouvrait à peine un gazon maigre et flétri, et qui cédait sous le pied; le terrain allait se renflant et s'abaissant tour à tour; nous marchions sans avoir l'air d'avancer, et une éminence gracieuse nous laissait voir de nouvelles éminences à gravir. Une plaque de neige, d'une centaine de pas de tour, qui se trouvait près du sentier, fit diversion au sentiment d'impatience et de découragement qui commençait à s'emparer de moi. J'éprouvais un vrai plaisir de badaud, une joie d'enfant à voir de la neige, au mois d'août, et par une chaleur de vingt degrés : je gambadais dessus, je m'en frottais les mains,

j'en portais à ma bouche. Après avoir pris là le repas frugal dont mon second guide s'était pourvu, j'atteignis, par un dernier effort, le point le plus élevé du passage, qui en est aussi le plus remarquable. La vue, du côté d'Engelberg, s'étend sur un bassin presque circulaire qui, dans sa nudité, présente un caractère de désolation vraiment grandiose; il est dominé par un imposant amphithéâtre de rochers presque à pic, couronnés de neiges, et offrant les formes les plus hardies et les plus bizarres¹. A leurs pieds s'accumulent, en talus, les débris qu'en détachent incessamment la chute des avalanches et la fonte des neiges. Ces débris finiront quelque jour par enterrer ces masses prodigieuses, faisant succéder, à leurs arêtes dentelées, à leurs parois verticales, des contours plus réguliers, arrondis en cône par la main de la nature et du temps. De loin en loin, s'élancent quelques pics décharnés, pareils à des colosses; ils arrêtent, dans leur course errante, les nuages qui, s'amoncelant autour d'eux, les voilent pour un instant, puis, bientôt balayés, laissent apercevoir, au travers des vapeurs, une cime

1. L'un d'eux figure assez exactement un immense artichaud avec ses feuilles très ouvertes.

sourcilleuse qui a l'air de n'appartenir ni au ciel ni à la terre.

Du côté opposé, la contrée est toute différente et présente un aspect moins sauvage et plus varié. L'horizon, bien moins circonscrit, embrasse les cantons d'Uri, de Glaris, ainsi que les principales sommités de celui des Grisons. Malheureusement les nuages qui s'étaient abaissés, me cachaient l'ensemble de ce magnifique tableau, et la chaîne des Hautes-Alpes n'était visible qu'en partie. J'apercevais les neiges briller, çà et là, dans la région des nuages que perçaient quelques-unes des cimes les plus élevées. La verdoyante vallée d'Altorf, éclairée d'un rayon de soleil, apparaissait à mes pieds, à une immense profondeur, et le Bristenstock, et la Windgelle, dont les coupes glacées dominant au-dessus de ce monde de montagnes, me marquaient la direction de la vallée de la Reuss, que mon œil suivait, dans ses nombreux contours, jusqu'aux dernières sommités du Saint-Gothard.

Il se rattache à ces lieux une tradition propre à faire connaître le genre d'imagination de ces montagnards, que certains voyageurs voudraient nous donner pour une race toute poétique, appelée à renouveler les riantes et ingénieuses fictions de la

Grèce. Cet affreux désert, raconte-t-on, n'a pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui : de gras pâturages, couverts de troupeaux nombreux, et peuplés de rians chalets, tapissaient cette vallée du *Kessel*, (la chaudière) maintenant si aride. Mais l'âge d'or cessa tout à coup par l'effet de l'audace d'un riche berger qui conçut l'idée impie de baptiser son belier favori, selon les rites consacrés par l'église. A peine le sacrilège fut-il consommé, que l'animal se transforma tout à coup en dragon terrible et dévora le profanateur avec son bétail. Ce ne fut pas tout, les rochers, au même instant, s'écroulèrent de toutes parts, les avalanches fondirent du sommet du Titlitz sur la vallée qui, couverte au loin de neiges et de débris, fut frappée d'une complète stérilité. Cependant les innocens, englobés dans la punition du coupable, mirent tout en œuvre pour faire cesser la malédiction qui pesait sur eux, mais ce fut en vain; l'affreux dragon continuait ses ravages parmi leurs troupeaux, réduits à mourir de faim dans ces mêmes lieux, où ils avaient trouvé naguères, une nourriture abondante. Un savant vint à passer; (peut-être était-ce un de ces *écoliers ambulans* dont le bon Conrad Gessner parle dans son *Mithridates*) consulté sur les moyens de mettre

un terme à cette calamité, il prescrivit de prendre un veau, né sous l'influence de certaine constellation, de le laisser téter un an, et d'adjoindre, au bout de ce temps, une seconde vache à celle qui l'avait allaité, puis, l'année d'après, une troisième, et ainsi de suite, jusqu'à la douzième année, époque à laquelle le monstrueux taureau, fort du lait de ses douze nourrices et probablement aussi de quelque petite diablerie du nécroman, fut conduit par une jeune vierge sur la montagne et lâché contre le dragon qu'il tua après une lutte acharnée. Depuis ce temps, ajoute-t-on, la vallée, sans avoir repris sa première fertilité, a pu être de nouveau fréquentée par les pâtres d'Engelberg.

Je crois rêver quand je me rappelle que des armées ont franchi, avec artillerie et munitions, ces rochers presque inaccessibles élevés de sept à huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer : « *cælum petimus stultitia* »¹, a dit Horace ; ici cela n'a pas l'air le moins du monde d'une hyperbole. En 1799, le général Lecourbe passa, avec sa division, les Alpes-Surênes, pour attaquer à l'improviste les Antrichiens cantonnés sur la Reuss ; ils ne purent

1. Nous attaquons le Ciel dans notre folie.

tenir devant cet ennemi tombé du ciel et se replièrent. Peu de temps après, Soult vint prendre position sur le Saint-Gothard dont il fit le centre des opérations stratégiques contre lesquelles Russes et Autrichiens échouèrent. Dans cette campagne, si glorieuse pour nos armes, où l'homme n'eut pas seulement à se mesurer contre l'homme, mais où il lui fallut encore vaincre la nature, les élémens et les privations de toutes espèces, les Russes se montrèrent, par leur intrépidité et leur activité infatigables, les dignes adversaires des Français. Quant aux Autrichiens, leur courage passif, leur prudente lenteur ne leur ont pas fait jouer le beau rôle dans le cours de cette guerre; on dirait que ce pays-ci leur porte malheur.

Lorsque je jetai les yeux sur l'escarpement effrayant par lequel j'avais à descendre, j'avoue que j'étais un peu déconcerté; j'en étais à mon début dans les courses alpestres, mais sachant d'un voyageur expérimenté, qu'il y avait ici plus de danger apparent que de danger réel, je pris mon parti et me mis en devoir de chercher mon chemin parmi des pierres roulantes et dans de petits ravins creusés par les eaux; ce sol mouvant et inégal m'exposait à de fréquentes chutes plus risibles que périlleuses. J'étudiai la manière de me servir de ce

long bâton ferré, auxiliaire indispensable en pareil cas, et sur lequel on apprend à compter comme sur une troisième jambe ; jusque là, il m'avait plutôt embarrassé, et je ne l'avais pris que pour me servir de contenance et compléter le fournement du voyageur. Je marchais avec d'autant plus d'ardeur que je voyais à mes pieds une vallée, en apparence bien unie, et au milieu de laquelle il me semblait distinguer un sentier, inondé, il est vrai, par la pluie de la nuit précédente. J'en croyais être à une demi-lieue environ ; or, cette prétendue demi-lieue, il m'a fallu plus de deux heures pour la faire, et le sentier inondé s'est trouvé être un torrent passablement large. Des masses de rochers, disposés en gradins, se succédaient les uns aux autres ; lorsque je me retournais pour reconnaître le chemin que je venais de parcourir, les sinuosités de l'étroit sentier avaient cessé d'être visibles, et je comprenais à peine comment j'avais pu descendre de là haut autrement que par les airs. J'arrive enfin dans la vallée susdite qui, de loin ne m'avait tant plu que parce qu'elle semblait m'annoncer que j'approchais d'Alfort, mais, hélas ! après y avoir cheminé pendant plus d'une heure, je m'aperçus, en débouchant d'un petit bois, que je n'en n'étais qu'à

l'entresol, selon l'expression d'un spirituel voyageur, et que le rez-de-chaussée était encore à une désespérante profondeur. Altorf m'apparaissait comme au fond d'un entonnoir de verdure, et j'avais encore pour deux heures de marche. Bientôt le sentier s'enfonçant dans une forêt de sapins, commença à devenir rapide et difficile; il se repliait sur lui-même en méandres nombreux, me rappelant ce mot d'un plaisant, qui, pour vanter un jardin anglais de France, observait qu'on y avait toujours un pied en *zig* et l'autre en *zag*. En vain je me hâtais au travers des pierres et des racines qui entravaient ma marche, il me semblait, à chaque clairière, revoir Altorf toujours à la même distance; pour comble de contrariétés, une averse, dont j'avais reconnu les avant-coureurs sur le haut du passage, vint m'assailir et rendre la descente encore plus difficile; sans le bâton ferré, ce sentier inégal et glissant m'aurait coûté plus d'une culbute et d'une contusion. Bref, après une pénible course de plus de dix heures, j'arrivai à Altorf, trempé, fatigué et affamé, mais ravi pourtant de cette première journée de mon voyage dans les Hautes-Alpes; je lui devais des émotions toutes nouvelles, et c'est bien le cas de s'écrier avec Harold :

Oh ! there is sweetness in the mountain air
And life that blotted ease can never hope to share ¹.

1. Oh ! il est dans l'air des montagnes une douceur et une vie que la molle indolence ne peut jamais espérer partager.



Canton d'Uri.

Lac des Quatre-Cantons.—Vallée de la Reuss.—Le Bristenstock.—Chapelle de Guillaume-Tell.—Le Rutli.—République de Gersau.—Fluelen.—Altorf.—Amsteg.—Route du St.-Gothard.—Pont du Diable.—Défilé des Schöllenen.—Andermatt.

IL faut qu'il y ait un principe vivifiant dans l'air qu'on respire en Suisse, et que les sensations inconnues et variées qu'on y éprouve, ainsi que les distractions sans nombre qui s'y offrent aux yeux, aient le pouvoir de charmer les fatigues du corps, tout en tenant continuellement en jeu les facultés de l'âme. Telle était la réflexion que je faisais à Altorf, en me levant aussi dispos et aussi ingambe que de coutume, après la fatigante et longue étape de la veille. Je me sentais, au moral comme au physique, une force, une élasticité inaccoutumées, et il me semblait jouir de cette plénitude de vie qu'on ne connaît guères que dans la première jeunesse. Cet effet je l'ai plus d'une fois éprouvé dans

cè pays-ci, et je suis convaincu que, pour une foule de cas, un voyage de plusieurs semaines fait, à pied, dans les Alpes, serait un remède d'une grande efficacité. Cet exercice soutenu, ces journées passées au grand air, au milieu de cette atmosphère si pure des montagnes, cette succession d'émotions nouvelles, et surtout ce changement complet d'habitudes, ce passage subit de notre vie factice à la vie de nature, tout me paraît devoir exercer, sur l'âme comme sur le corps, une action puissante et réparatrice, et tirer hors de lui-même l'être le plus absorbé par le sentiment de son mal, ou par la préoccupation d'une grande douleur.

Je m'acheminai, aussitôt après mon déjeuner, vers Fluelen pour m'y embarquer et visiter la partie historique du lac des Quatre-Cantons que je ne connaissais pas encore. Je jouissais de l'idée que j'étais enfin au cœur de la Suisse, dans les Alpes proprement dites. A Lucerne, leur caractère grandiose se faisait déjà pressentir, il est vrai; mais je n'étais pas satisfait entièrement, Lucerne tenait encore à la plaine; ici il ne me restait plus rien à désirer en fait de montagnes; j'en avais devant, derrière, au-dessus de moi; aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, ce n'étaient que

montagnes, et toutes de l'aspect le plus imposant. L'étroite nappe bleue du lac, profondément encaissée, se prolongeait jusqu'à Brounnen, au pied du Rigi, où elle semblait finir; des parois de rochers, d'une immense hauteur, plongeaient verticalement dans ses ondes et surplombaient, en certains endroits, au-dessus du bateau qui portait le voyageur et ses tablettes. Les sommets de ces gigantesques remparts étaient tapissés de pâturages de la verdure la plus fraîche ou couronnés d'une végétation magnifique; au-dessus d'eux, s'élevait un second étage de rochers, également couverts de pelouses et de forêts; mais dans cette région plus haute, les sapins dominaient et tranchaient avec le feuillage gai des hêtres et des charmes qui formaient la zone inférieure. Si je me retournais, mon œil s'arrêtait sur cette ouverture si pittoresque de la vallée de la Reuss, en suivait les sinuosités, s'égarait entre les nombreux plans de montagnes fuyant les uns derrière les autres, se complaisant dans la riche variété de leurs lignes et la dégradation de leurs teintes harmonieuses, puis était involontairement ramené sur le point principal du paysage, sur la majestueuse pyramide du Bristenstock dont la cime, toujours couverte de neige, dépassait toutes les sommités voi-

sines. Que cette scène paraissait grande et admirable ! c'était par une belle et calme matinée du mois d'août. Le ciel était sans nuages, et la contrée à demi-enveloppée de ces vapeurs chaudes qui fondent les nuances, adoucissent les lignes du paysage et lui donnent un caractère indécis et mystérieux qui plaît à l'imagination.

J'ai fait halte à la chapelle bâtie sur la plateforme même où Guillaume Tell s'élança de la barque de Gessler. Il faut convenir qu'il a choisi, pour exécuter cet acte d'agilité intrépide, le point le plus romantique de toute la rive ; Watelet et Gudin n'auraient pu sauter plus heureusement. Il n'y a rien de ravissant, en effet, comme cette petite chapelle s'élevant entre ces rochers aux formes hardies, et ces belles masses d'arbres dont les branches pendent sur les eaux calmes et profondes. Elle est en arcades et ouverte ; sur les murs intérieurs sont peints les principaux traits de l'histoire de Tell, celui du chapeau, de la pomme, du débarquement, de la mort de Gessler ; ces fresques m'ont présenté une curieuse particularité, laquelle a donné lieu à la remarque ingénieuse et, selon toute apparence fondée, qui se trouve dans l'histoire de la destruction des républiques de Schwytz, etc. par le célèbre Tschokke : « Dans des tableaux

« bien antérieurs à la révolution française, dit-il,
« Guillaume Tell figure toujours revêtu des cou-
« leurs nationales de la Suisse, qui sont le vert,
« le rouge et le jaune; mais il est assez singulier
« que l'odieux bailli Gessler soit, ainsi que ses sa-
« tellites, constamment habillé aux *trois couleurs*
« *françaises*. Cette circonstance a peut-être con-
« tribué, plus qu'on ne le croit communément,
« à faire naître, chez les habitans des petits can-
« tons, cette insurmontable aversion contre les
« Français et tout ce qui se rattachait à eux. »
Cette aversion avait des racines plus profondes; le *livret infernal*, nom que, dans ce pays, on avait donné à la nouvelle constitution, œuvre informe du Bâlois Ochs, était, par sa tendance unitaire, trop incompatible avec l'esprit, les mœurs et les petits cantons, auxquels on prétendit l'imposer d'une manière si brutale. L'exaltation politique et religieuse fut à son comble; la vierge d'Einsiedlen fit des miracles; des bergers prophétisèrent, et des moines plantèrent la croix au milieu des *landsgemeinde* assemblées; les bourgeois allèrent aux voix, le chapelet à la main; l'élan fut général et la résistance héroïque opposée par les cantons de Schwytz, d'Uri et d'Unterwald à l'invasion de la propagande armée, montra ce que peuvent

quelques pâtres quand ils sont animés d'un véritable patriotisme. Si, à cette époque désastreuse, tous les cantons avaient fait preuve d'autant d'union et de dévouement, si les efforts de Berne, pour repousser l'aggression, avaient coïncidé avec ceux de ce petit peuple; si, tranchons le mot, la Suisse n'eût pas présenté alors le phénomène d'une république fédérative sans esprit fédéral, elle eût pu, en recourant à la dictature, réussir à sauver son indépendance et ses institutions.

On m'a raconté qu'un pèlerin des bailliages italiens, venant d'Einsiedlen, s'arrêta à la chapelle de Tell; il était peu versé dans l'histoire du pays, n'entendait point la langue et prit tout naturellement, les peintures à fresque qui décorent les murs pour des ex-voto en l'honneur du saint du lieu. Son attention se porta sur une arbalète suspendue dans un coin, et, ne doutant pas que ce ne fût une relique, il s'en approcha et la baisa dévotement, mais cet imprudent hommage fit partir l'arbalète tendue, soit à dessein, soit par hasard, et la corde froissa rudement le nez du pauvre homme, qui s'écria en colère « les saints de ces
« gardeurs de vaches sont tout aussi rustres
« qu'eux. »

Je me suis fait conduire de là au fameux pré

du Grutli, ou plutôt Rutkli ¹. Les voyageurs qui m'ont précédé, m'ont laissé peu de choses à dire sur ce lieu célèbre, et je me bornerai à faire remarquer qu'il fut témoin d'une seconde alliance jurée, quatre cents ans après la première, entre les cantons catholiques faisant cause commune, contre les cantons protestans. Combien était différent l'esprit qui dicta ce second serment par lequel des Suisses se liguèrent contre des Suisses ! Combien les temps étaient changés ! La fureur des haines religieuses avait remplacé cet élan sublime qui jadis avait animé leurs ancêtres, et les fils des premiers libérateurs de la Suisse juraient de tourner, contre leurs frères, ce même fer qui avait chassé de leur sol l'oppresseur étranger.

Plus récemment encore, en 1798, le Rutkli a été le but d'une promenade politique de quelques représentans du peuple suisse. Dans cette parade révolutionnaire, capable de profaner un lieu consacré par de si purs souvenirs, on débita des lieux communs sur les droits de l'homme que les baïonnettes françaises étaient venues faire triompher sur les ruines de l'indépendance de la patrie ; on ré-

1. Diminutif d'un vieux mot allemand *rutli* qui signifie défrichement.

cita des vers à la louange de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, nouvellement importées de Paris, et l'on but à la république helvétique, *une et indivisible*. Ce toast ne lui porta pas bonheur, car, après avoir trainé, pendant quatre ans, au travers des séditions, une existence odieuse à tous ceux qui ne l'exploitaient pas à leur profit, elle tomba, et l'acte de médiation « cette planche de salut dans le naufrage » y mit fin à la satisfaction générale en 1803.

En côtoyant un rocher dont la base, offrant un talus moins raide, était ombragée d'une fraîche végétation et tapissée d'une herbe épaisse, j'entendis un bêlement plaintif qui me fit tourner la tête; je distinguai deux chevreaux, perchés sur l'angle d'une grosse pierre et suivant tristement de l'œil, mon bateau qui s'éloignait. Ne voyant là ni habitation, ni étable, je demandai à qui appartenaient et d'où venaient ces animaux abandonnés ainsi à eux-mêmes; les bateliers m'apprirent qu'ils étaient à un paysan de Fluelen, propriétaire de ce coin de terrain, sur lequel ils sont condamnés à subir un exil temporaire; ils y vivent dans l'abondance, mais emprisonnés, d'un côté, par les eaux du lac, de l'autre, par la paroi infranchissable du rocher; ces petits Robinson à quatre

pattes implorent la pitié des bateliers qui passent, et demandent, *en leur patois*, qu'on les tire de leur ennuyeuse captivité, dont ils se rappellent fort bien qu'un bateau a été l'instrument; je m'étonne seulement de ce que le redoutable lœmmer-geyer, ce vautour des Alpes, qui enlève quelquefois des enfans, ne vienne pas mettre un terme à leur exil.

J'ai diné à Brounnen, d'où j'ai joui d'une vue complète sur le canton de Schwytz, dont le chef-lieu se présentait à moi sous un nouvel aspect. Ce fond de vallée où l'on découvre, au milieu des arbres, ces jolies maisons éparses, ou pittoresquement groupées, a un caractère tout idyllique. En tournant sur mon talon, j'avais devant moi cette portion du lac de Lucerne, ou, pour mieux dire, ce troisième bassin que je n'avais point encore vu, et qui a, lui aussi, son genre de beautés. Ses rives, moins escarpées, sont entrecoupées de forêts et de pâturages, et l'on y voit plusieurs villages ainsi que de nombreuses habitations isolées : la délicieuse anse de Buochs, avec ses ombrages magnifiques, fait le fond de ce bassin, dont la ci-devant république de Gersau occupe un des bords. Cette république, plus microscopique encore que celle de Saint-Marin, comptait, en tout, quinze

cents habitans. Fidèle à la cause de la confédération suisse, dont elle faisait partie, elle a recueilli sa part de gloire dans les journées mémorables où cette noble cause a triomphé. On voit encore, appendue aux piliers de l'église, la bannière des comtes de Hohenzollern, tige de la maison royale de Prusse; c'était un trophée rapporté de Sempach. Ce petit état a été englobé dans le canton de Schwytz de son consentement; les habitans y sont aisés, et cumulent les profits que leur donne l'éducation du bétail avec ceux de quelques branches d'industrie introduites parmi eux. Les traits suivans donneront une idée de la loyauté et de l'extrême simplicité de mœurs qui s'était conservée dans ce coin de terre. Un voyageur anglais lord H****, m'a rapporté qu'il s'y était fait débarquer, en 1785, malgré les représentations des bateliers lucernois qui lui peignaient les habitans comme une peuplade de demi-sauvages, capables de fort mal accueillir la visite d'un étranger. Lord H****, sans s'intimider, descendit à terre, fit, en deux heures, le tour de la république, en visita en détail la capitale, et déjeûna, au milieu de la population réunie, avec les provisions qu'il avait apportées de Lucerne. Comme il s'éloignait, pour regagner le bateau, il s'entendit appeler à grands

cris; curieux de connaître le motif de ces clameurs , il retourna sur ses pas, malgré les nouvelles observations des bateliers; et reconnut qu'il s'agissait de lui rendre un bouchon que ses gens avaient laissé par terre. Il serait à souhaiter que tous les républicains, passés, présens et futurs, eussent été, et fussent aussi scrupuleux que ceux-ci sur l'observation du septième commandement. Un autre voyageur m'a dit avoir vu affiché, dans une auberge de Gersau, un arrêté du conseil souverain, portant défense, sous peine d'amende, de vendre du vin à deux individus désignés par leurs noms, attendu que l'un s'enivrait habituellement et que l'autre trichait au jeu.

Je refis, pour revenir coucher à Altorf, le même trajet que j'avais fait le matin; mais, dans un pays tel que la Suisse, loin de perdre à revenir sur ses pas, on y gagne tout au contraire. On jouit bien autrement, en effet, du paysage, quand on l'a constamment devant les yeux, que lorsqu'il faut se retourner pour le voir; dans les deux cas, il n'est point le même, et j'ai souvent éprouvé qu'il n'était pas indifférent de voyager, dans les Alpes, en tel sens ou en tel autre.

A Fluelen, une douzaine d'enfans, armés d'arbalètes et précédés d'une bannière rouge, sur la-

quelle se détachait, en noir, la tête de bœuf, (armes d'Uri) se sont avancés vers moi, en bon ordre, au moment où je débarquais. L'un d'eux, prenant la parole, me dit que la société des petits arbalétriers, fondée, je suppose, par le fils de Tell, venait me complimenter sur mon arrivée dans le canton, et me souhaiter un bon voyage. Le harangueur débita son discours avec un air d'importance et de gravité fort comique; je lui donnai une pièce de vingt sols, et j'eus, pour mon argent, le plaisir d'entendre vanter ma générosité par la *société des petits arbalétriers*. Le drapeau s'inclina respectueusement devant moi, la troupe défila, en me présentant les armes, et, marchant au pas de charge, s'en alla honorer, d'une réception semblable, deux Anglais qui me suivaient. Hommage touchant, quoique un peu banal, et qui montre que les Suisses commencent de bonne heure à exploiter les souvenirs de leur patrie,

Altorf, avant le terrible incendie qui la détruisit de fond en comble en 1798, offrait presque l'aspect d'une grande ville; le luxe et ses jouissances s'étaient répandus parmi les habitans, devenus riches par le commerce de transit qui se fait sur cette route très fréquentée. Le relâchement des mœurs, suite ordinaire des richesses nouvellement

acquises, s'y était graduellement introduit, et cette circonstance enflammant d'un zèle inconsidéré quelques religieux des environs, ils dépeignirent Altorf aux yeux des simples habitans de la campagne, comme une nouvelle GOMORRHE promise aux feux du ciel. Ces imprudentes déclamations, débitées du fond de la chaire, égarèrent-elles quelque fanatique envieux, au point de le pousser à anticiper, par des moyens humains, sur l'effet de la justice divine? le feu prit-il par hasard? c'est ce qu'on ne peut décider; mais toujours est-il constant que les gens des campagnes, accourus à l'incendie, se montrèrent beaucoup plus empressés à en profiter pour piller, qu'à chercher les moyens de l'éteindre. La presque totalité de la ville fut réduite en cendre, et la perte évaluée à la somme, relativement énorme, de quatre millions et demi. Le vent du midi (foehu), qui s'éleva au moment même, accrut la violence des flammes, et cette circonstance provoqua, peu de temps après, de la part du gouvernement, un arrêté qui prescrivait d'éteindre le feu dans toutes les maisons, aussitôt que le vent fatal venait à souffler. Une disposition de police semblable exista aussi dans le canton de Glaris.

Le dimanche, à la messe, j'ai été frappé de la

physionomie antique des membres du conseil et des notables du pays; nulle part en Suisse je n'avais vu un aussi grand nombre de figures de *l'ancien régime*. Les conseillers portaient des habits dont la coupe surannée eût fait sourire la jeunesse réfléchiante et pensante, (je veux dire notre *jeune France*, car l'autre expression a bien vieilli). Par-dessus était jeté le manteau, insigne de leur charge, et ils avaient, presque tous, les cheveux poudrés et la queue! Je leur ai su, au reste, bon gré de s'être refusés à adopter la coiffure à la *Titus*, importée chez eux sous de si fâcheux auspices. J'aime à croire que l'ancienne loyauté d'Uri s'est conservée avec ses anciens usages, et que, si l'occasion s'en présentait encore, on entendrait les magistrats du canton répéter cette belle réponse qu'ils firent au XV^e siècle aux envoyés de Berne, de Zurich et de Lucerne concernant le partage de l'Argovie conquise, sur l'archiduc d'Autriche, par les armes des confédérés : « Nous avons en-
« tendu que l'empereur Sigismond et l'archiduc
« Frédéric se sont réconciliés. Restituons donc à
« ce dernier ce que nous lui avons pris, afin
« qu'il rende lui-même à l'empereur ce qui lui
« appartient; car nous avons fait cette guerre pour
« le compte de l'empire, et non pas pour le nôtre.

« Et nous, gens d'Uri, nous ne voulons aucune-
« ment entrer en partage de ce qui n'est point à
« nous, nos pères nous ayant transmis, pour règle
« et pour usage, de priser la loyauté par-dessus
« toute chose. » Berne, Zurich, Lucerne, admirèrent ces nobles paroles, mais n'en partagèrent pas moins le gâteau.

J'ai trouvé quelque part un exemple plus récent et non moins honorable du respect professé par ce petit peuple pour les droits acquis. Un fort grand nombre de paysans se trouvaient être débiteurs de sommes empruntées aux bourgeois aisés de la ville, auxquels ils desservaient un intérêt de 5 pour 100. L'un d'eux imagina de se libérer, au moyen d'une subtilité; selon lui, tout prêt à intérêt étant prohibé par l'Église, on devait envisager les intérêts payés comme autant d'acomptes remboursés sur le capital. Il persuada à cinq paysans, qui se trouvaient dans le même cas, d'appuyer sa proposition devant la landsgemeinde, c'est-à-dire devant le peuple assemblé. Il porta la parole, et conclut en proposant que tout débiteur, ayant payé les intérêts de sa dette depuis vingt ans, fût considéré comme libéré. Une indignation générale accueillit ces conclusions, et l'orateur fut chassé ignominieusement de l'assemblée.

On assure que le gouvernement d Uri, malgré cet extérieur d'antique simplicité qui distingue les magistrats, est, depuis long-temps, en possession de se faire remarquer par le langage pompeux et figuré de ses documens publics, de ses dépêches et communications officielles avec les autres cantons. Il y a toujours, dans le style, quelque chose d'oriental qui forme un singulier contraste avec le peu d'importance des affaires, pour la plupart d'un intérêt tout local. Au reste, cette petite démocratie n'a pas manqué d'hommes, en qui l'absence de culture n'excluait pas l'habileté, et son histoire particulière n'offre pas, que je sache, les crises orageuses, les sanglantes réactions qui ont fréquemment signalé, dans les cantons voisins, l'exercice de la souveraineté populaire; les droits politiques y sont moins inégalement répartis, et chaque commune, s'administrant elle-même, forme, pour ainsi dire, un petit état indépendant. Une pareille démocratie n'est, au fond, ainsi que l'a dit M. Simond, qu'une aristocratie de paysans; mais cette aristocratie, si elle n'est pas progressive, est du moins conservatrice, et c'est là tout ce qu'il faut à cette tribu de pasteurs. Chaque village possède son école, dont le conseil municipal a la direction et le curé la surveillance. L'un de ces

régens de campagne, M. Triner, s'était mis en tête, pour suppléer à la modicité de son traitement, de dessiner des vues des Alpes qu'il vendait aux étrangers. Doué d'heureuses dispositions, il est parvenu à faire, seul et sans conseils, des dessins qui décèlent un vrai talent et sont d'une fidélité remarquable.

Ces montagnards ont un goût décidé pour les pompes religieuses, et il n'y a pas bien longtemps qu'on voyait encore, à la voûte de l'église, un bout de corde qui jadis avait servi à la représentation du *mystère* de l'ascension. Le jour de cette fête, un mannequin, revêtu de belles draperies et orné de guirlandes de fleurs et d'oripeau, était hissé, à l'issue de la grand'messe, jusqu'au faite de la voûte, au son d'une musique bruyante; de là il laissait tomber, sur la foule, les guirlandes dont il était couvert et disparaissait dans les combles; cet usage, fort ancien, est tombé en désuétude. Le fameux général Souvarow, qui connaissait le faible des habitans d'Altorf, et qui lui-même était porté par goût ou par calcul, vers les pratiques religieuses les plus bizarres, débuta, en arrivant ici, par une représentation qui eut un grand succès. Il parut à la fenêtre de l'hôtel-de-ville, couvert de scapulaires et de reliques, dans

un costume moitié monacal, moitié militaire, et accompagné du curé, auquel il demanda sa bénédiction, qu'il reçut à genoux et rendit immédiatement au peuple ébahi. Après quoi il lui adressa une harangue ampoulée, dans laquelle il l'exhortait à se lever en masse contre les Français qui étaient les précurseurs de l'ante-christ, dont ils venaient établir le règne.

Je n'ai point vu ici, dans le cimetière, autant de fleurs que dans le reste des cantons catholiques, mais, sur les tombes nouvelles, était placé un vase plein d'eau bénite, avec un rameau de buis. C'est une idée touchante que celle de cette muette invitation, adressée aux passans, pour en obtenir un souvenir en faveur de ceux qui ne sont plus. Je ne me suis pas refusé à remplir ce pieux devoir, et tant pis pour l'être égoïste et froid qui ne verrait là-dedans que l'accomplissement d'une pratique superstitieuse. J'ai été payé, au surplus, par l'affectueux salut d'un vieillard qui, appuyé sur le mur du cimetière, jetait un regard attristé sur une fosse encore fraîche; peut-être venait-elle de se refermer sur les restes d'un fils.

Il y avait, ce jour-là, soirée chez M. le landamman, et je voyais les *messieurs* noirs de la messe qui s'y rendaient. J'aurais bien désiré avoir un

moyen d'introduction pour assister à cette réunion, et y prendre une idée du *genre* de la bonne société d'Altorf. J'y aurais puisé, en outre, dans la conversation des notabilités du pays, de ces notions qu'un voyageur ne trouve pas dans les livres. Mais il est probable, après tout, que la partie de cartes et la politique du jour qui préoccupe tous les esprits en ce moment, auront servi, ici comme ailleurs, de passe-temps à l'honorable compagnie; j'aurais été toutefois curieux d'entendre s'expliquer, sur les affaires de la Suisse, M. Zgraggen, (prononce ce nom qui pourra) l'une des meilleures têtes des petits cantons, à ce que l'on assure.

Il est une locution proverbiale : *ennuyeux comme la pluie*, dont on ne peut apprécier la justesse, quand on n'a pas étudié ce déplaisant phénomène : *sub dio*, en plein air, au milieu de la Suisse. Vous quittez votre gîte, dans la crainte d'y être retenu par le mauvais temps, aussi bien que dans l'espoir de voir le soleil reparaitre un peu plus loin. Vous cheminez d'abord sous des nuages menaçans, qui se traînent pesamment sur les revers de la vallée, ou y dorment en longues bandes immobiles; quelques fragmens de vieux ciel, dont l'azur brille au travers de leurs déchirures,

soutiennent votre courage chancelant, mais, peu à peu, tout se rembrunit; les nuées s'abaissent de plus en plus et finissent par vous dérober la vue des montagnes, dont les teintes, après avoir perdu, par degrés toute leur transparence, se confondent en une masse d'un bleu presque noir. Enfin quelques gouttes de pluie vous avertissent, trop tard, hélas! d'une imprudence dont il vous faut subir les suites. L'ondée arrive, et, de quelque côté que se tournent vos regards inquiets, vous ne découvrez ni une maison ni un chalet pour vous mettre à couvert. Ces magnifiques noyers ne vous offriraient qu'un abri momentané et trompeur; leur feuillage une fois transpercé, vous paierait vos arriérés avec usure; il faut donc vous résoudre à continuer votre marche au travers des flaques d'eau dont le chemin est inondé ou sur un gazon glissant qui vous fait trébucher à chaque pas. C'est en vain que vous interrogez le ciel pour y chercher quelques présages consolateurs; les nuages enfantent de nouveaux nuages, les averses succèdent aux averses; des vapeurs blanchâtres, s'élevant lentement du flanc des montagnes, comme des colonnes de fumée, viennent vous ravir le peu d'espoir qui vous reste. Le manteau de toile imperméable, préservatif insuffisant, ne vous pro-

tège le buste qu'aux dépens des genoux et des jambes; ses plis nombreux forment autant de gouttières qui vous tiennent dans un demi-bain permanent. Cédant alors à l'influence attristante de cette situation, vous vous laissez aller à une disposition mélancolique, rendue plus vive par le souvenir récent des beaux jours dont vous avez joui. Vous prenez de l'humeur et vous vous abandonnez aux plus fâcheux pressentimens. « Cette pluie à tout l'air de devoir durer, dites-vous au guide..... C'est le mauvais vent.... Où en est la lune? nous pourrions bien avoir ce temps-là jusqu'au prochain quartier! » Bientôt la conversation, de plus en plus languissante, finit par tomber tout-à-fait; les lieues, s'étendant indéfiniment, comme dans la ballade de Goldsmith, semblent s'allonger devant vous¹; vous marchez en silence, d'un pas rapide, et fixant un œil impatient sur les circuits du chemin qui vous reste à faire. Cependant vous approchez du village choisi pour votre halte.... Déjà le ciel s'éclaircit; vous franchissez enfin le seuil de l'auberge.... et voilà que le soleil, comme pour vous narguer, recom-

1. « Immeasurably spread
« Seem lengthening as I Go. »

mence à briller de tout son éclat. Le lecteur voudra bien se contenter, faute d'autre, de cette description de la pluie, faite d'après nature, et puisse-t-il ne pas répéter, en finissant, l'exclamation qui commence ce paragraphe. Je serais d'ailleurs fort embarrassé de parler de la vallée de la Reuss que j'ai longée sans la voir. Il faudrait, pour cela, faire un appel à mon imagination et je suis décidé à n'avoir recours qu'à mes souvenirs.

Il est temps cependant que j'introduise mon guide sur la scène, et que j'expose, en peu de mots, les circonstances qui ont amené notre association temporaire, dont je n'ai eu qu'à me louer. L'aubergiste de S***, sachant que je me proposais de commencer mon voyage pédestre en partant de Zurich, me proposa un de ses protégés qui se présenta pendant mon souper, précédé, ainsi que l'honnête Lafleur de Sterne, des meilleures recommandations et porteur, comme lui, d'une de ces physionomies heureuses qui laissent peu à faire aux certificats les plus favorables. Après que je lui eus adressé, en français, quelques questions auxquelles il répondit en allemand, nous fîmes nos conventions et je l'arrêtai. Mais à peine fut-il sorti, que ma prudence endormie se réveilla, pour me faire observer que j'avais agi, dans cette

occasion importante, avec mon défaut de réflexion habituel; que cet homme était un vieillard, encore assez vert, à la vérité, mais que son âge me rendrait inutile, s'il m'arrivait de me trouver dans un de ces mauvais pas, dans une de ces circonstances difficiles où toute l'audace et toute l'agilité d'un jeune homme ne sont pas de trop. Ces considérations ne m'ébranlèrent pas, et puis je venais de souper, et il me répugnait, en un pareil moment, de faire perdre à ce pauvre diable sa subsistance de tout l'été, sur laquelle une promesse lui avait donné le droit de compter. C'est une vérité humiliante, mais je crois

« Qu'on en vaut mieux après qu'on a mangé. »

L'auteur du *Voyage Sentimental* a dit l'équivalent avant moi. Je me décidai donc à garder mon sexagénaire, et je n'eus pas lieu de m'en repentir, car c'était bien la plus honnête créature et le plus divertissant bonhomme qui eût jamais grimpé une montagne. Il avait été soldat au service de trois ou quatre puissances et en était revenu un parfait cosmopolite. Il regrettait infiniment le *grand Napoléon*, fameux vainqueur, qui avait mis la profession fort en honneur et l'avait rendue

lucrative. Cela ne l'empêchait pas pourtant de rendre justice aux harengs et à la bière des garnisons de la Hollande, ni de faire cas des agrémens du service anglais, dont cependant les demi-paies ne lui étaient de rien. C'était enfin l'officier de fortune *Dalgetty* en personne, au grade et à la fortune près ; car il était rentré dans ses foyers, si toutefois il avait des foyers, avec des années de plus, des dents de moins et rien pour exercer celles qui lui restaient. Il avait embrassé le métier de guide, ne se sentant pas propre à autre chose, et, par suite de ce penchant pour la vie errante et désœuvrée dont le soldat perd difficilement l'habitude. L'avant-veille, dans la descente rapide des Alpes-Surênes, ses vieilles jambes trompaient souvent l'ardeur de son jeune courage ; il glissait fréquemment, chancelait, tombait, puis se relevait d'un air de dépit : « Maudites bottes ! » s'écriait-il en se redressant ; et bottes n'en pouvaient mais. Il avait une manière à lui pour se reposer ; elle consistait à marcher à grands pas, afin de me devancer d'un quart d'heure pour pouvoir alors s'asseoir et souffler en m'attendant. Je le retrouvais d'ordinaire causant avec quelque paysan, auprès duquel très probablement il prenait, sur la route et sur les distances, des notions plus exactes que celles

qu'il possédait. Tant que nous avons été dans le canton d'Uri, il s'arrêtait presque tous les cent pas, et, dirigeant son bâton ferré vers le sommet de quelque monticule où brillait un point blanc, ou bien vers quelque recoin de la vallée, il s'écriait d'un air important : « Capelle Tell ; Jateau Gessler ; Fillache Tell ! » Ces deux noms me poursuivaient, et je faisais des vœux pour être au plus tôt délivré de l'oppresseur, comme du libérateur de la Suisse.

J'arrivai à Amsteg, le soir d'un jour de fête : non loin de l'auberge, les hommes du village étaient réunis pour tirer à la cible, genre de divertissement très populaire dans toutes les parties de la Suisse. Ils y faisaient preuve d'une adresse merveilleuse, atteignant très souvent le point central de la cible, éloignée de plus de deux cents pas ; c'était comme s'ils eussent mis dans un écu de six francs. On me proposa poliment de tirer, ce que je me gardai d'accepter, pour ne pas compromettre l'honneur du nom français. Tous ces paysans étaient chasseurs de chamois, et je plaignais le gibier qui avait affaire à de tels tireurs ; ils me dirent effectivement qu'on en détruisait beaucoup, et que, pour empêcher que la race ne vint à s'en perdre entièrement dans le canton, le

gouvernement s'était vu dans la nécessité de mettre en interdit une montagne de plusieurs lieues de tour, qui est, pour ces pauvres animaux, comme un lieu de refuge. Tout chasseur, pris dans l'enceinte réservée, est passible d'une amende assez forte pour lui ôter l'envie d'y revenir. La valeur d'une peau de chamois, tué dans la bonne saison, varie de vingt francs à un louis; la chair se débite, à vil prix, dans les auberges et est bien inférieure à celle de nos bons chevreuils du Nivernais. Ce sont les émotions que donne cette chasse intéressante autant que périlleuse, et non les profits qu'on en retire, qui font que les montagnards s'y livrent avec cette ardeur passionnée.

Une fois à Amsteg, le voyageur commence à monter pour ne plus descendre que lorsqu'il est parvenu sur le revers méridional du S.-Gothard; c'est aussi là qu'il voit les premiers ouvrages d'art de la route si hardie que les Suisses ont réussi à percer au travers des vallées de la Reuss, des Schoellenen et d'Urseren, et qui sert de communication avec l'Italie. On peut désormais rouler commodément et rapidement en voiture par ces gorges effrayantes, où il n'y avait, jusqu'à ces derniers temps, qu'un chemin étroit, raboteux et raide, qui n'était praticable que pour les piétons

et les mulets. Les difficultés de cette entreprise me paraissent avoir été encore au-dessus des obstacles qu'a rencontrés la construction de la fameuse route du Simplon, et les ressources qui ont dû y faire face étaient, en même temps, bien inférieures à celles que la volonté toute puissante de l'empereur avait mises à la disposition de nos ingénieurs. C'est un emprunt ouvert en Suisse qui a couvert les frais de ces travaux-ci; les capitalistes de Bâle ont fourni la plus grande partie des fonds, et on a tout lieu d'espérer que ce placement patriotique profitera aux particuliers ainsi qu'au pays. Les dépenses d'entretien ne peuvent cependant manquer d'être considérables, et de nombreuses causes de destruction conspirent contre ce monument de l'audace persévérante de l'homme. Les eaux torrentielles ravinent profondément la route taillée, en grande partie, en corniche sur le flanc de montagnes escarpées, qui semblent en pleine décomposition; elle est exposée aux éboulemens de rochers, à la chute des avalanches, et le parapet qui règne en maints endroits, le long du précipice, offre çà et là de larges brèches emportées par les blocs qui ont roulé dans la vallée. Je me hâte d'ajouter, pour rassurer les timides, que les accidens de ce genre n'ont presque jamais lieu dans la belle

saison, et qu'ils sont occasionés par les longues pluies de l'automne et par la fonte des neiges. Autrefois le transit était fort actif sur cette route, et neuf mille bêtes de somme y étaient employées; mais l'ouverture récente des routes du Bernardin et du Splughen a dû ralentir ce grand mouvement en multipliant les communications entre l'Allemagne et la Haute-Italie.

Ce canton-ci n'a guère d'autres ressources; il n'en est peut-être pas, en Suisse, qui possède moins de terrain susceptible de culture, et les montagnes y sont trop abruptes, trop dépouillées pour y offrir des pâturages alpestres bien étendus ou bien abondans. Sur une surface de vingt-quatre milles géographiques, il ne nourrit, je crois, que dix mille têtes de bétail d'une petite espèce, mais qui fournit un fromage très recherché des gourmets italiens. J'ai entendu dire, par un homme du pays, qu'une bonne vache donnait, dans son été, deux quintaux de ce fromage, puis un demi-quintal de fromage moins gras qui se consomme sur place. On reconnaît encore ici les traces de la guerre qui a ravagé ces pauvres vallées. Russes, Français, Autrichiens, ont tour à tour dévoré les faibles ressources de ces montagnards

arrivés à la fin à un tel excès de dénuement que, d'après le relevé fourni par le district d'Altorf au gouvernement central, plus de mille familles, formant le sixième de la population totale du pays, étaient réduites à vivre d'aumônes. Des centaines d'enfans furent adoptés par la charité des cantons voisins. J'engage le philanthrope opulent qui parcourt cette route, dans une bonne berline, à réfléchir sur ces données exactes avant que de débiter des lieux communs sur les abus de la mendicité, au malheureux dont les sollicitations l'importunent. Eh ! ne voyez-vous pas, à ses traits hâves et flétris, aux haillons qui le couvrent à peine, que la misère et ses horreurs ont passé par là ? que si vous en accusez la paresse des habitans, jetez les yeux autour de vous sur cette nature désolée, sur ce sol ingrat ; observez ces prés rares et maigres, soigneusement enclos de pierres amoncées, et arrosés d'un filet d'eau amené à grandes peines ; suivez du regard ce pâtre qui, grim pant de rocher en rocher, s'en va, suspendu quelquefois à une corde, faucher, au péril de sa vie, sur le bord d'un précipice, quelques poignées d'herbe que ses vaches n'ont pu atteindre ; peut-être alors, revenant de votre injuste prévention, tirerez-vous

de votre poche la petite pièce de monnaie qui peut faire vivre un de vos semblables jusqu'à demain ; après la Providence y pourvoira.

Une chose qui frappe l'étranger dans ce canton et, en général, dans toute la partie alpestre de la Suisse, c'est le mauvais *aménagement* des forêts ; c'est bien ici que pourrait s'appliquer la fameuse prophétie de Colbert, que l'événement a heureusement démentie, quant à la France : « Le pays périra faute de bois. » En effet, le régime forestier est tellement négligé, dans la plupart des cantons, qu'on pourrait presque dire qu'il n'y existe pas. Les forêts croissent à l'aventure, à la garde de Dieu, comme disent les gens du pays ; elles sont exploitées sans précaution, deviennent de plus en plus clair-semées, et les versans des montagnes se trouvent exposés, sans défense, à l'action de seaux qui, entraînant la couche de terre végétale, rendent le mal sans remède. Les superbes forêts de Wasen qu'on croyait inépuisables, sont aujourd'hui presque entièrement détruites, et j'ai lu quelque part que, lors de l'incendie d'Altorf, on fut forcé, pour rebâtir la ville, de porter la hache dans la forêt du Bannberg, où il avait été, jusqu'alors, défendu, sous les peines les plus sévères, de couper un seul pied d'arbre ; cette défense prudente

avait pour but de prévenir les éboulemens de rochers qui auraient menacé le chef-lieu du canton. On dit qu'il y a, dans le voisinage, des mines que le gouvernement pourrait exploiter avec avantage; il lui faudrait, pour cela, du bois ou de la houille; où en prendrait-il?

Les guides ne manquent pas de vous faire remarquer, près de Wasen, un abîme étroit et profond, dans lequel on entend mugir les eaux de la Reuss. C'est dans ce gouffre, disent-ils, que, d'après une tradition locale, un moine aurait précipité jadis une jeune fille, victime de ses séductions, et se serait jeté après elle, poussé par les remords. Cette tragique histoire, qui a fourni à M. Raoul-Rochette une ou deux belles pages, a été, en revanche, pour le célèbre Saussure, l'occasion d'une erreur plaisante. Peu familier avec la langue allemande, ou trompé par une désinence, il fait, du *Saut-du-moine*, le *Saut-du-singe*, et s'avoue incapable d'indiquer l'origine de cette dénomination bizarre, ne voyant pas ce que peut avoir à faire un singe en un pareil lieu. Je crois que c'est lui qui nous apprend que les plus gros cristaux découverts dans les Alpes ont été recueillis ici près, au fond d'une grotte qui porta le nom de Sand-Balme. Il y en avait qui pesaient plusieurs quintaux, et l'un

d'eux allait jusqu'à sept ou huit cents livres; mais ils n'étaient pas d'une eau bien pure.

Après avoir dépassé Wasen, la vallée se rétrécit et devient belle à force d'horreur; à mesure que j'avancais, la végétation paraissait plus languissante; les arbres à feuillage vert, tels que les hêtres et les charmes, avaient successivement disparu, et étaient remplacés par de mélancoliques sapins et par les plus admirables mélèzes qu'on puisse voir. Quelques-uns, et ce n'étaient pas les moins beaux, sortaient des entrailles mêmes du rocher, paraissant ne se nourrir que de l'humidité qui suintait le long de leurs racines et de l'air vital des Hautes-Alpes. Les habitations, de plus en plus rares, annonçaient une nature âpre et hostile, avec laquelle l'homme semble redouter d'entrer en lutte, et je découvrais à peine quelques traces de culture sur ce sol appauvri. Cependant, un champ de pommes de terre, créé sur un immense quartier de granit qui s'était éboulé des hauteurs voisines, champ dans lequel le propriétaire parvenait au moyen d'une échelle, me rappelait Malte rendue fertile à force d'art et me prouvait que l'indolence des habitans n'était pour rien dans cet aspect général de stérilité. La contrée, devenue graduellement plus sauvage, ne m'offrit bientôt qu'une effrayante

solitude, au milieu de laquelle mon œil attristé eût cherché vainement une maison, un arbre, ou quelque chose qui eût vie. Des deux côtés d'une gorge étroite s'élèvent presque verticalement à une hauteur étourdissante, des montagnes couvertes de débris de rocs qui pendent sur votre tête et sillonnées profondément, de leur cime à leur base, par d'affreux ravins dans lesquels bouillonne l'écumé des torrens. On n'entend, au fond de ce ténébreux défilé, que le retentissement de la Reuss, dont les eaux tourmentées se brisent, et bondissent toutes blanchissantes contre les blocs de granit dont son cours est encombré; elles forment une série non interrompue de cascades, au-dessus desquelles tourbillonne une humide vapeur. Après une heure et demie de marche, j'arrivai à ce fameux Pont du Diable dont j'avais trop entendu parler pour en être bien vivement frappé; il n'a, par lui-même, rien de bien diabolique, et j'en avais passé dans la journée quatre ou cinq qui m'avaient beaucoup plus étonné par leur hauteur et la hardiesse de leur construction. Quant à celui-ci, le remplaçant qu'on vient de lui donner, le fait paraître encore plus mesquin. La chute tant vantée de la Reuss m'a surpris, mais en moins; de même qu'à Schafhouse je m'attendais à mieux et

cette cascade m'a fait l'effet d'une écluse de moulin magnifiquement encadrée. Le volume d'eau de la cataracte du Rhin, sa chute perpendiculaire ne seraient pas de trop pour répondre au caractère grandiose du site. Ce torrent, respectable partout ailleurs, forme un contraste mesquin avec l'imposante majesté de la scène qui l'entoure; il n'est pas à sa place.

Le nom pompeux de Pont-du-Diable a, dit-on, son origine dans une vieille légende, assez pauvre d'invention, et qui, je crois, n'a pas même le mérite de se rattacher exclusivement à ce lieu-ci. Au bon vieux temps, un pieux ermite conçut le projet charitable de jeter un pont sur ces torrens; il se mit à l'ouvrage avec ardeur; mais certain personnage mystérieux, qui avait ses raisons pour faire donner le saint homme au diable, profitait du temps où il disait ses *patenôtres* pour défaire ce qu'il avait fait; c'était toujours à recommencer, et l'ermite se désolait. On devine que ce malfaisant personnage n'était autre que Satan lui-même, qui, un beau jour, se présenta devant le persévérant anachorète en grand costume; queue en trompette, pied fourche, nez crochu, œil flamboyant, et la langue tirée de deux pieds. Il lui proposa poliment d'entreprendre l'ouvrage, lui demandant pour ré-

compense de lui abandonner le premier individu qui passerait sur le nouveau pont. Son offre fut acceptée; le lendemain le pont se trouva fait et bien fait, et l'infernal architecte demanda ses honoraires. Alors le rusé vieillard tira de dessous sa robe un chat noir qui, jeté sur le pont, fut le premier à l'*étrenner*. Honteux d'avoir été pris pour dupe, le diable emporta le chat, s'enfuit, la queue entre les jambes, et ne reparut plus. Si le lecteur n'est pas content, je lui dirai que c'est là de l'érudition de guides, que je lui donne pour ce qu'elle vaut.

Le passage des Schoellenen est dangereux en hiver et surtout au printemps; les avalanches et les éboulemens de rochers y sont fréquens; l'on sait que pour déterminer la chute des premiers, il suffit souvent du plus léger bruit. Aussi dans les endroits les plus mal famés, les muletiers ont-ils soin de boucher avec du foin les clochettes de leurs mulets, et de passer rapidement sans proférer une parole. Malgré ces précautions, il arrive pourtant des malheurs; et des croix de bois, placées en assez grand nombre le long de la route, indiquent la place où des voyageurs ont péri. Ces tristes monumens, dont quelques-uns semblent nouvellement posés, ajoutent encore à l'impression produite par

l'aspect sévère et menaçant de ces lieux. Les croix dont il s'agit, ont fait tomber M. Ramond dans une erreur comique; persuadé qu'elles avaient été mises là en mémoire d'assassinats nombreux (il revenait d'Italie), il jugea devoir prendre des mesures de défense, et traversa le redoutable défilé avec une carabine sur l'épaule, deux pistolets à sa ceinture, et un grand couteau de chasse, s'attendant à être attaqué à chaque détour, et effrayant bien gratuitement, par cet appareil terrible, les pacifiques montagnards qu'il rencontrait en route. Je dois dire, pour ceux qui seraient disposés à partager ses craintes, qu'il est sans exemple qu'un voyageur ait été attaqué en Suisse.

Au sortir de l'étroit défilé, de ce chaos de rochers croulant et de rochers écroulés, on pénètre sous une galerie percée dans le roc vif; on y fait une centaine de pas dans la boue et dans une demi-obscurité, puis on se trouve, comme par enchantement dans une vallée spacieuse, verdoyante, parsemée d'habitations, et embellie par le joli hameau d'Andermatt. Les dernières cimes du Saint-Gothard la dominant d'un côté, et elle est bornée de l'autre par les neiges éclatantes du Gallenstock et de la Furca. On y voit dormir, au milieu des prairies, la Reuss, dont le cours, encore si pai-

sible, va bientôt cesser de l'être. Fatigué des scènes de bouleversement et de destruction qui se succèdent dans l'affreuse gorge dont on vient de sortir, la vue se repose avec délices sur ce petit coin de paysage, auquel, partout ailleurs, on ferait à peine attention. En l'examinant davantage, on est frappé de sa complète nudité; hormis un bois de sapins de quelques arpens, qui protège le village contre les avalanches, on n'aperçoit ni un arbre, ni une touffe de broussailles. Quelques aunes qui marquent le cours de la rivière, interrompent seuls la monotonie des plans. D'immenses pelouses, se déroulant à perte de vue, tapissent le fond de la vallée et le talus des montagnes; ce sont elles qui lui donnent cet aspect frais et verdoyant dont on est charmé au premier coup d'œil, mais qui ne tarde pas à fatiguer par son uniformité : les habitants et quelques voyageurs affirment que la nature du sol n'est pas propre aux arbres; mais le bouquet de sapins dont j'ai parlé, fournit la preuve du contraire; en outre, un Bernois, très versé dans tout ce qui touche au régime forestier, a proposé aux gens de la vallée de planter gratuitement en mélèzes et en arbres résineux de différentes sortes; les terrains qu'on lui désignerait, répondant du succès; ils ont rejeté son offre; et l'espoir d'un

avantage certain, mais éloigné n'a pu les déterminer à passer par-dessus la routine et la crainte de mécontenter la classe des habitans pauvres qui vivent du transport des bois de construction et de chauffage. La tradition rapporte qu'un magicien, envieux de la prospérité de cette petite vallée, qui jadis était comme un paradis terrestre, couvert de bois, de bosquets et d'arbres fruitiers, brûla les uns et les autres, et *charma* le sol, pour les empêcher de repousser; ce sorcier-là ne faisait pas les choses à demi.

Je trouvai, en arrivant, tout Andermatt en ruine. La foudre venait de mettre le feu au clocher de l'église, attirée probablement par les cloches, qu'on avait sonnées à grandes volées pour écarter l'orage, d'après la peu judicieuse coutume, également en usage dans nos campagnes. Tous les gens du village étaient sortis de leurs maisons; les femmes surtout se faisaient remarquer au milieu de la bagarre; ce sexe, éminemment impressionnable, donne à tout une physionomie dramatique. De petites filles couraient dans le village, toutes hors d'haleine, et criant d'un ton lamentable, au feu! au feu! Cette scène rappelait le désordre et les *femineos ululatus* de l'embrâsement de Troie; heureusement ces terreurs étaient fort exagérées. L'in-

condie, qui fumait fort et brûlait peu, se borna à quelques lattes de la toiture de l'église. Aux premiers cris d'alarme, la maîtresse de l'auberge, ses filles, ses servantes, frappées d'une panique contagieuse, s'étaient hâtées d'empaqueter argenterie, linge, batterie de cuisine, croyant déjà voir en flamme toute leur maison, quoique le voisin Ucalégon ne brûlât pas encore¹, et pour bonne raison : l'église était à six cents pas de là. Contemplant d'un œil atterré ces préparatifs de mauvais augure, le voyageur voyait s'ajourner indéfiniment la perspective de son dîner. Heureusement, le feu une fois éteint, tout rentra peu à peu dans l'ordre, et l'on songea aux nouveaux-venus, auxquels on servit, sous diverses formes, les truites les plus justement renommées de toute la Suisse ; il y avait, en outre, un ragoût de veau garni de raisins secs et d'amandes bien épluchées, et nageant dans la sauce. J'enregistre ici le fait pour l'instruction des gens qui pensent que l'histoire de l'estomac humain n'est pas moins digne d'intérêt que celle du cœur humain. Si nous en croyons Athénée, il y avait, de son temps, un certain Archestrate qui voyageait

1. « Jam proximus ardet
« Ucalegon. »

dans le but unique de rechercher, de déguster et de décrire les mets inconnus. A voir l'air de réflexion de quelques-uns de mes commensaux, absorbés dans leur assiette, je soupçonne que cette classe de voyageurs pourrait bien s'être conservée jusqu'à nos jours; ce sont incontestablement nos voisins d'outre-mer qui lui fournissent le plus de sujets. Je vais leur offrir un autre fait digne de leurs méditations. Un habitant de cette vallée, ayant mangé, à Côme, des escargots qu'il avait trouvés délicieux, eut l'idée d'enrichir sa patrie de ce nouveau plat; mais il ne lui manquait, pour celà, que des escargots; il ne put parvenir à en découvrir un seul dans toute la vallée; il ne se découragea point, et fut chercher à Côme deux tonneaux des meilleurs et des plus beaux limaçons, destinés à la colonisation, qui réussit au-delà de ses souhaits. Grace à ce gastronome patriote, les habitans d'Urseren ont trouvé pour l'hiver et le temps de carême, une ressource qui leur est précieuse; je leur ai su, pour mon compte, bien bon gré de n'y avoir pas fait participer leurs hôtes.

On s'aperçoit avec peine, en visitant le cimetière d'Andermatt, que la simplicité pastorale a fait place, chez cette petite peuplade, à une puérile ambition de se distinguer. Les tombes n'y sont

point ornées, comme ailleurs, de guirlandes et de bouquets, mais de croix en fer, travaillées avec recherche, et surchargées de colifichets en cuivre doré. Ces croix dominant des plaques de marbre sur lesquelles sont gravées, en or, des épitaphes, où les titres du défunt ne sont point omis; il y en a beaucoup, dans ces républiques suisses, et ils sont longs. En les lisant je reconnaissais les effets de cet esprit de rivalité, si mal placé dans un pareil lieu. Les survivans cherchent, dans l'intérêt de leur vanité, à tirer le plus de parti possible de leur mort et renchérissent les uns sur les autres en colifichets dorés et en formules laudatives. Ce n'est certes pas dans cette vallée solitaire que je me serais attendu à rencontrer un tel abus. Quelqu'un de ses habitans aura rapporté cette mode des pays étrangers; la simplicité de mœurs n'est, après tout, qu'une heureuse ignorance.

Canton des Grisons.

Vallée d'Urseren.—Lac d'Oberalp.—Abbaye de Dissentis.—Sumvix.—
Forêt de Trous.—Ilanz.—Vallées de Lugnetz et de Valz.—Bains de
Peid.—Plaz.—Route de St.-Bernardin.—Défilé d'Interrhein.—
Splughen.—Défilé des Roffles.—La Via-Mala.—Vallée de Domlesch.
— Le Rhin.—Tusis.—Vallée de la Haute-Engadine.—Reichenau.—
Coire.—Gouvernement.—Dimanche aux griefs.—Malsershaïde.—
Vallée de Prettigau.—Insurrection des Prettigauviens.

MAINTENANT que j'arrive dans les Grisons, j'aurais beau jeu pour décrire un canton qui ne l'a été, que je sache, par aucun voyageur français; mais les descriptions ennuient, à la longue, même celui qui les fait. Je prierai donc, une fois pour toutes, le lecteur bienveillant de se figurer des montagnes, des forêts, des rochers, des pâturages, des glaciers, etc., etc., en un mot, tout ce qui entre comme partie intégrante dans la composition d'un paysage alpestre; il disposera ces matériaux d'après les diverses combinaisons que lui suggérera son

imagination d'artiste, et me dispensera ainsi de me mettre en frais pour peindre avec des mots, genre de peinture qui n'est guères plus satisfaisant pour le public que pour le peintre, surtout lorsque celui-ci ne possède qu'un pinceau peu exercé, et une palette peu riche, qui l'exposent à retomber fréquemment dans les mêmes formes et dans les mêmes tons. Je me réserverai seulement de dire un mot des sites qui offriraient quelque chose de frappant, ne consultant toutefois en cela que ma manière de sentir.

L'entrée de ce canton, lorsqu'on y pénètre par la vallée d'Urseren, n'a rien de bien séduisant; on jette, chemin faisant un regard de reconnaissance sur le petit lac d'Oberalp, d'où sortent les délicieuses truites saumonées dont j'ai parlé plus haut. L'hôte d'Andermatt qui, pour un prix modique, afferme, de la commune, le droit de pêche, prend quelquefois, dans un seul mois d'été, douze à quatorze quintaux de ces poissons délicats. Ce lac, au reste, ne peut avoir d'intérêt que pour un pêcheur ou un gourmand; les bords en sont marécageux, dénués de végétation, et dominés par la cime peu pittoresque du Baduz, l'un des sommets du Saint-Gothard. A peu de distance du lac, on commence à descendre, par une pente rapide,

dans une vallée dépouillée, dont les revers n'offrent que d'assez maigres pâturages, et sur lesquels on aperçoit, de loin en loin, quelques chalets qui, pour leur malpropreté intérieure et extérieure, peuvent rivaliser avec les plus sales *burons* de l'Auvergne. On n'y fabrique de fromages, m'a-t-on dit, que ce qu'il en faut pour la consommation du pays dont le commerce consiste dans les bestiaux qu'on tâche de multiplier le plus possible, et qui se vendent en Italie. Comme les habitans gardent plus d'élèves qu'ils n'en peuvent convenablement nourrir, et que les génisses portent dès la fin de la seconde année, il en résulte que la race a souffert. Leurs vaches sont petites mais bien proportionnées; d'une jolie couleur gris cendré, avec les extrémités noires; elles n'ont point la physionomie bonasse et le regard stupide des nôtres; on dirait presque des vaches d'esprit, à voir leur air éveillé. Un large collier de cuir, piqué avec recherche, et attaché par une boucle de cuivre bien luisante, suspend à leur cou une clochette, dont les tintemens argentins prouvent qu'elle est faite d'un métal choisi. On porte le nombre des bêtes à cornes que nourrit ce canton (le plus étendu de la Suisse après celui de Berne), à quatre-vingt-dix mille, et les profits qu'il retire de ce genre de

trafic se montent à huit cent mille florins ¹. C'est, avec le transit, la principale source des revenus du pays.

Je fis halte, vers midi; dans un hameau d'un aspect assez pauvre, pour me reposer et prendre du lait. Au long pourparler qu'avait mon guide avec une respectable matrone qui s'était mise à la fenêtre, je conjecturai qu'il n'y avait pas grand'chose à espérer; dans mon impatience, je me mêlai de la négociation, et reconnus que mon plénipotentiaire et la dame se parlaient sans se comprendre. La langue romande, ou romance, est la seule qui soit en usage dans cette partie du canton, et mon guide ne savait que son patois allemand. Au moyen de quelques mots latins et italiens dont je lardai mon discours, et d'une pièce d'argent que je montrai, je parvins pourtant à me faire entendre, et nous fûmes introduits dans la principale pièce de la maison. Trois femmes âgées et une jeune fille, assises autour d'une table, prenaient leur repas du milieu du jour, qui consistait en une sorte de potage au riz, blanchi avec un peu de crème, quelques galettes d'un pain noir et compact, et quatre espèces de fromage, de diverses couleurs

1. Le florin est de deux francs quinze centimes.

et de puanteurs diverses, dont l'un était si dur qu'on eût dit un fromage fossile. Le costume de ces femmes fort pittoresque rappelait celui dans lequel on représente Marie Stuart; un petit bonnet de velours noir, avec une pointe descendant sur le front, un corset prenant toute la longueur de la taille, et finissant également en pointe; un jupon noir plissé et assez court, des souliers à talons, voilà ce dont il se composait. La mise de la jeune fille était la même sauf quelques légers changemens que l'esprit innovateur de la mode y avait introduits. Le caractère de la physionomie de ces femmes, l'ensemble de leurs traits fins et réguliers, la couleur de leurs cheveux, et, plus encore, la différence du langage indiquaient une race totalement distincte de celle que j'avais quittée dans le canton d'Uri.

Tout en mangeant mon lait, mes yeux s'arrêtèrent sur un petit reposoir où brillait un crucifix orné de fleurs artificielles et d'oripeau; autour étaient suspendues quelques mauvaises gravures, parmi lesquelles je reconnus, à l'instant, le portrait d'un enfant qui, selon l'expression du poète, eut :

« . . . Des sceptres pour hochets,

« Pour bourrelet une couronne. »

Je fus curieux de savoir quelle idée ces femmes attachaient à ce portrait du roi de Rome, et je dis au guide de s'en enquérir. « Quel est ce saint-là ? » leur demanda-t-il. Elles n'en savaient rien ; toute image, aux yeux de ces bonnes gens, est une figure de saint, et ils avaient acheté celui-là de confiance. Il y aurait ici matière à tout un chapitre de réflexions philosophiques.

Cependant la contrée, à mesure que je descendais, devenait moins sauvage et plus riche ; la vallée s'élargissait ; j'avais devant moi de l'air et de l'espace ; les villages que je traversais, étaient plus beaux ; à toutes les fenêtres, je voyais suspendus des vases d'étain. « A quoi servent-ils donc, demandai-je au guide, est-ce à mettre le lait ? — Non. — Seraient-ce des ustensiles de cuisine ? — Pas davantage. » Et mon homme souriait. Ses dénégations, et surtout son sourire m'eurent bientôt mis sur la voie. « Mais pourquoi donc exposer ainsi cette singulière pièce de vaisselle à la vue du public ? — Oh ! monsieur, répondit-il, c'est que ces pots ont de la valeur, et vous comprenez que, lorsqu'on en a beaucoup aux fenêtres, cela annonce une maison bien montée. » La vanité tire parti de tout. Je crois avoir lu, dans les Voyages de Montaigne, que, de son temps, en Suisse, cette sorte de meuble était

en argent, tandis que les plats et les assiettes étaient de bois. Cela me fait penser à une épigramme adressée à je ne sais quel empereur romain qui portait fort loin la recherche sur cet article ¹.

Je cheminais par un sentier pierreux qui traversait d'excellens prés appartenant à l'antique abbaye de Dissentis. Cette abbaye a joué jadis un rôle important dans l'histoire du pays ; ruinée par la guerre, à la fin du dernier siècle, ravagée par un incendie vers cette même époque, c'est à peine si elle a pu se relever de ces désastres successifs. On faisait dans ce moment les foins, et quelques religieux, aidés des jeunes novices, s'amusaient à faner par une belle soirée, faisant, par passe-temps, ce que leurs devanciers avaient dû faire dix siècles auparavant par nécessité. L'abbé, qui se promenait au milieu d'eux, avait plutôt l'air de calculer le nombre et la valeur de ses chars de foin que de réfléchir sur ce rapprochement. L'abbaye possède une belle bibliothèque riche en manuscrits curieux, et parmi les pieux cénobites il s'en est trouvé plusieurs qui ont su utiliser ces

1. Elle finit ainsi : « Bibis auro ; carius ergo c.... Boileau a dit avec raison :

« Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté. »

moyens d'instruction; on cite, entr'autres, le père Placide, minéralogiste instruit, et infatigable grimpeur de montagnes. C'est à lui qu'Ébel, qui n'est jamais venu dans les Grisons, doit tout ce qu'il dit dans son *Manuel* relativement à ce canton. Le père Placide en a mesuré les points les plus élevés et exploré la structure géologique, dans les diverses ramifications de ses vallées; c'est le Saussure des Alpes Rhétiques.

J'arrivai au beau village de Sumvix au coucher du soleil, comptant y passer la nuit; malheureusement on m'apprit qu'il ne s'y trouvait plus d'auberge; mais qu'il y en avait eu une l'année précédente, ce qui ne me consola que médiocrement. Je m'assis donc, comme les voyageurs des anciens temps, sur la grande place, pendant que mon guide allait à la découverte et frappait aux portes des maisons les plus apparentes, demandant, en mon nom, le vivre et le couvert pour de l'argent. Soit défaut d'hospitalité, soit pour tout autre motif, après quelques instans de pourparler on le plantait là; il frappait plus loin; on échangeait avec lui quelques paroles, puis on le replantait là; enfin il revint tout attristé me dire que personne ne se souciait de m'héberger. On lui avait objecté que les *messieurs* étant accoutumés à de bonnes

auberges, on n'était pas en mesure de les satisfaire, qu'on craignait le dérangement, et là-dessus on lui avait fermé la porte au nez. Il y avait sur celle d'une belle maison en face de moi une patte d'ours, et j'aurais bien désiré loger là, dans l'espoir de faire connaissance avec le jambon de cette patte, mais nous y reçûmes la même réponse évasive. Il n'était nullement question ici de s'armer d'un superbe dépit, et de passer outre, en secouant la poussière de ses pieds contre ce village inhospitalier; trois grandes lieues nous séparaient encore du gîte le plus rapproché; il était nuit close, et il nous fallait absolument rester là où nous nous trouvions, dussions-nous souper d'un morceau de pain et dormir sur le foin. Une seule habitation restait encore, à laquelle nous n'avions pas frappé; c'était celle du premier magistrat du village. Je dis au guide d'aller voir si là nous ne serions pas plus heureux; après un assez long colloque, il me fit signe qu'il avait réussi; j'entrai et fus reçu par le fils de la maison, qui était landamman, ou maire. Un moment après arriva son père, vieillard plus que septuagénaire, mais encore fort leste et qui remplissait la charge de podestà, de sorte que toutes les dignités administratives et judiciaires de l'endroit se trouvaient réunies dans la

même famille. La gravité de cette double magistrature n'empêcha point mes hôtes de se disposer de la meilleure grace du monde à me donner à souper. J'insistai pour avoir l'honneur de leur société, et nous prîmes place bientôt à une table couverte d'un linge très blanc, et sur laquelle brillaient la salière en argent, *salinum paternum*, ainsi qu'un huilier et des couteaux de même métal. Les preuves de l'habileté culinaire de madame la landamman ne se firent pas attendre; le vieux podestà, ne restait pas un instant en place; il allait, venait de la cave à la cuisine et était partout à la fois. On n'eût pu recevoir son monde avec plus d'empressement et de cordialité; moi de me confondre en remerciemens et en politesses, enchanté que j'étais de cet accueil qui me rappelait l'hospitalité des temps antiques. Je me récriais sur la gentillesse des enfans qui étaient morveux; je caressais le gros chien de la maison qui avait protesté par ses aboiemens opiniâtres contre mon admission; je faisais causer le vieillard, dont j'écoutais les longues histoires, débitées dans un patois allemand mêlé d'expressions romandes. Il n'était jamais sorti de son village que pour aller, chaque année, sur les frontières d'Italie, vendre son bétail, mais son frère, qui avait servi en France

comme capitaine, et son père qui y était parvenu au grade d'officier-général, lui avaient raconté beaucoup de choses sur les pays étrangers, et c'était de France qu'ils avaient rapporté ces pièces d'argenterie dont on ornait la table, *aux bons jours*. Les portraits de ces deux officiers, en grand uniforme et décorés de croix de saint Louis larges comme la main, ornaient la pièce où nous soupiions. Le repas terminé, on me conduisit, par un escalier ressemblant fort à une échelle, dans la grande chambre d'honneur, qui était meublée avec une sorte de recherche. Là, en réfléchissant à la bonne réception dont j'étais l'objet, je me sentis assez embarrassé; oserai-je offrir six francs, pour mon souper et mon lit, à des gens riches, qui sont les premiers magistrats du lieu, et qui tiennent de si près à des officiers supérieurs? Je ne vis d'autre expédient pour sortir honorablement de là, que de laisser, pour la servante, un peu plus que ce que m'aurait coûté une couchée d'auberge, afin de mettre ma *respectabilité* à couvert aux yeux de mes hôtes. Le lendemain matin un mot, saisi à la volée, me tira de ma perplexité; profitant naturellement de l'à propos, je demandai au jeune homme combien je devais; plus civilisé que son père, il avait une certaine susceptibi-

levé sur cette contrée qui gémissait sous un joug oppresseur, tandis que la Suisse jouissait depuis plus d'un siècle d'une indépendance chèrement acquise. Ce fut sous un érable de la forêt de Trouse que l'on montre encore, que fut jurée, en 1424, la première des ligues grises, ainsi nommées de la couleur du vêtement que portaient les paysans députés par les communes. Ceux-ci s'abouchèrent avec plusieurs seigneurs, que la crainte des vexations de l'évêque de Coire, déjà trop puissant, engagea à se réunir à leur cause, et à se faire un appui de leurs paysans en les affranchissant. L'abbé de Dissentis entra dans la ligue; et, après plusieurs conférences nocturnes tenues mystérieusement dans la forêt, prélat, nobles et vassaux prêtèrent ensemble le serment de s'allier pour maintenir la justice et la paix dans le pays et faire respecter leurs droits, *sans porter atteinte à ceux d'autrui*; cette dernière clause fut fidèlement observée. N'est-il pas curieux de voir se reproduire, dans un coin de la Rhétie, une combinaison qui, deux siècles auparavant, avait jeté les bases des institutions d'un puissant royaume? La conjuration de Trouse rappelle l'origine de la grande charte d'Angleterre.

Aux environs de ce village, la vallée m'a paru plus pittoresque, plus fertile et plus peuplée. Le

flanc des montagnes est cultivé jusqu'à une grande hauteur et ombragé de beaux bouquets d'arbres; de nombreux et élégans clochers blanchissent au milieu de cette verdure. Je remarquai sur la route un grand nombre de frênes misérablement mutilés, et dépouillés comme en hiver, ainsi que des cerisiers couverts de fruits. Le feuillage des premiers, que l'on recueille deux fois par an, sert de nourriture aux chèvres pendant l'hiver; quant aux cerises, on les fait sécher au soleil pour les manger dans une sorte de potage à la farine. Partout je vois les échelles dressées, et les paysans occupés à faire cette récolte, dont le mode ne me semble pas exempt de danger. Ce moment-ci doit être également un temps d'occupation pour les rebouteurs, pour les docteurs sans diplôme, mais non pas sans adresse, qui vont reboutant, dans les campagnes, les membres démis ou fracturés, et remettant sur pied bêtes et gens, tout ainsi qu'il plaît à Dieu et à dame nature.

Le guide s'était trompé de chemin et nous avait fait dépasser le village où nous devions déjeuner; moi, par imprévoyance, j'avais refusé deux œufs durs et du pain, que mon hôte le podestà m'avait offerts le matin. Nous marchions toujours, et l'erreur du guide n'avait été constatée que lorsqu'elle

n'était plus réparable; nous mourions de faim l'un et l'autre; il était dix heures, il y en avait quatre que nous cheminions sans nous arrêter, et nous en avions encore deux pour arriver à Ilanz. Nous ne voulions pas retourner sur nos pas; exténués de besoin et de fatigue, nous nous asseyions fréquemment sur l'herbe, avalant quelques gorgées d'eau fraîche qui ne remplissaient pas le vide toujours croissant de notre estomac. Je n'admirais plus; je regardais à peine, je grommelais, donnant au diable et mon étourdi et moi-même, me traînant à pas lents et guettant, à chaque échappée de vue, le clocher du village qui semblait fuir devant nous; c'était un vrai martyr : je n'avais jamais réellement souffert de la faim qu'en cette occasion. La morale de cet incident, de peu d'intérêt d'ailleurs, est qu'il ne faut jamais oublier, en se mettant en route de bonne heure, de se munir d'un morceau de pain, lorsqu'on n'est pas très sûr des distances. Le sentiment du besoin, joint à celui de la fatigue, bien plus fort dans ce cas-là, suffit pour désenchanter la plus jolie course. Les voyageurs qui déjeûnent à cinq ou six heures, avant de se mettre en route, gâtent également leur matinée; ce repas fait, sans appétit, vous rend lourd et vous empêche de marcher. Mais je m'aperçois que je vais sur les brisées

du bon et minutieux Ebel , dont je n'ai pas la prétention de supplanter le *Manuel*, qui doit être le *vade-mecum* de tout voyageur.

Le déjeuner dinatoire qu'on nous servit à Ilanz, n'était point de nature à nous dédommager du jeûne involontaire que nous venions de faire ; mais il ne manquait pas de cet assaisonnement qui jadis faisait passer le brôuet noir. Cette petite ville, détruite à moitié par la guerre et l'incendie, ne s'est point encore relevée de ses ruines, et son aspect attristé au milieu de cette contrée riche et riante. C'est le chef-lieu de l'oberland des Grisons, de la partie du pays dans laquelle le romand est exclusivement parlé. S'il faut en croire les érudits, cette singulière langue serait l'idiome primitif de quelques peuplades étrusques qui, sous les premiers rois de Rome, vinrent se réfugier au sein de ces montagnes. En admettant cette supposition, elle ne serait point la fille de la langue latine, ainsi que d'autres l'ont avancé, mais bien plutôt sa mère. Tite-Live rapporte qu'une colonie de Toscans, chassés de leur patrie par les Gaulois, vint s'établir dans les vallées reculées de la Rhétie, et ajoute que les Rhétiens, descendus de ces colons, conservaient encore, dans leur langage, de nombreuses traces de leur idiome primitif. La

même circonstance est mentionnée par Pline l'An-
cien et par Justin. Dans *le Chartrier de l'abbaye
de Dissentis*, qui date du commencement du
6^e siècle, on voit un rôle de redevances fort an-
cien, ainsi qu'un testament d'un des premiers
évêques de Coire, qui offrent, l'un et l'autre, une
foule de mots et de locutions étrusques. Une quan-
tité de noms de lieux, répandus dans le pays,
semblent, en outre, par leurs racines et leurs
désinences, indiquer une origine étrangère. En
parcourant la carte, on est frappé de leur phy-
sionomie exotique, et un historien grison, Porta,
observe que le voyageur, en visitant son pays,
pourrait se croire dans l'Étrurie, le Latium ou la
Campanie ¹.

Je projetais de m'enfoncer dans les vallées sau-
vages et peu visitées de Lugnetz et de Walz, afin
d'arriver aux sources du Rhin, en franchissant le
col du Calendari, par où l'on descend à Hinterr-
hein ; je pris, en conséquence, un guide malheu-
reusement peu au fait de ces particularités locales

1. Je joins ici, pour les curieux, quelques mots comme
exemples : Tusis (Thuscia), Realt (Rhetia alta), Lavin (La-
vinii), Vettan (Vettones), Ardets (Ardeates), Sammen (Sam-
nites).

qui jettent de l'intérêt sur la route que l'on a à parcourir ; il était incapable de répondre à mes questions d'une manière tant soit peu satisfaisante ; en général , si j'excepte les guides de Chamouny , je n'ai guères trouvé , parmi les hommes de cette profession , que des gens importuns par leur bavardage , ou impatientans par leurs préjugés et l'ignorance où ils sont des choses qu'ils devraient savoir ; ils parlent presque tous ou trop ou trop peu. Ceux qui ont le premier de ces défauts contribuent à farcir la tête de l'étranger qui les écoute des notions les plus absurdes ou les plus incomplètes ; et c'est une de ces sources d'informations dont on ne saurait trop se méfier. Je me flattais de me dédommager amplement de la nullité du mien , dans la soirée , et j'espérais trouver , aux bains de Peid où je devais passer la nuit , une nombreuse réunion de gens du pays , parmi lesquels il ne pouvait manquer de s'en rencontrer quelques-uns d'intéressans à questionner ; on sait que ces établissemens sont , dans la belle saison , le rendez-vous des notabilités du pays. Calcul fait du temps et des distances , il me semblait devoir être près d'arriver et j'allais cherchant des yeux cette maison de bains objet de mes vœux , dans laquelle je me croyais sûr de trouver « bon souper , bon gîte , et

le reste. » Je demandai impatiemment au guide si nous n'étions pas bientôt à l'établissement, alors il me montra, et me fit découvrir à grande peine, à nos pieds, un bâtiment, ou pour mieux dire, une baraque, dont la vue fit évanouir tous mes rêves et me plongea dans le plus amer désappointement. Il n'y avait aucune possibilité d'aller coucher plus loin; d'ailleurs j'y aurais gagné peu de chose. Ces bains sont situés au fond d'une gorge étroite et sauvage, à l'embranchement de deux torrens qui roulent avec un bruit assourdissant leurs eaux limoneuses sur un lit de rochers; il est difficile de se figurer un séjour plus ennuyeusement affreux. Il ne laisse pas cependant d'être encore assez fréquenté; mais la bienfaitante naïade de Peid épanche son urne pour des gens qu'elle guérit, ou ne guérit pas, sans que cela tire à conséquence pour sa renommée, circonscrite dans le petit district d'Ilanz et dans la vallée de Lugnetz. Peut-être ne lui manque-t-il, pour devenir célèbre, qu'un médecin habile, et surtout adroit, et un entrepreneur en état de faire quelques avances, pour le bien de l'humanité et le sien propre. Ajoutons-y pourtant encore cinq ou six guérisons de malades de distinction afin de lui donner la vogue, on la verra alors rivaliser avec la nymphe de Pfef-

fer, toute fière des mille malades *comme il faut* qui viennent annuellement la visiter. En attendant un destin si beau, les bains de Peid ne vous offrent qu'une misérable bicoque ouverte à tous les vents, dans laquelle j'ai vu réunis une douzaine de paysans et paysannes des environs, hôtes modestes de ce modeste séjour, baragouinant leur langue romane, ou un patois allemand inintelligible pour moi. Les buveurs d'eau et les baigneurs, parmi lesquels les femmes, sexe plus porté à espérer que le nôtre, formaient la majorité, étaient rassemblés dans une méchante chambre décorée, faute d'autre chose, du nom de salle à manger, écrit sur la porte. La table était couverte de grands brocs, contenant le salutaire breuvage, et qui se vidaient et se remplissaient tour-à-tour. Ils firent place aux apprêts du souper qui était à l'avenant du local et des convives; on nous servit, en détail, un de ces grands diables de moutons bergamasques durs comme du chameau. Le souper fini, mon guide tira de son sac une clarinette fausse et se mit à souffler avec véhémence des walses qui ravirent ces bonnes gens. J'en vis même quelques-uns d'entr'eux, qui, oubliant leurs rhumatismes, commencèrent gaiement à danser. L'hôte, espèce d'Italien, rempli de prévenances pour *il signor fores-*

tiere, m'apporta deux carafes pleines, disait-il, d'eau de vertus différentes, savoir : l'une, merveilleusement propre à rafraîchir les gens trop échauffés, et l'autre, qui n'avait pas sa pareille, pour réchauffer ceux qui s'étaient refroidis. « *Rara cosa, e pero e verita.* » Ces eaux, que je goûtai en voyageur pénétré du sentiment de ses devoirs, avaient la saveur de l'encre et le piquant de l'eau de Seltz, ce qui indique, si je ne me trompe, la présence du fer et du gaz acide carbonique. Une troisième source alimente les bains, au sujet desquels les habitans du pays ont un singulier préjugé. Ils se figurent que le moyen curatif n'a aucune efficacité si le baigneur n'a subi préalablement la désagréable opération des ventouses, sur les bras, la poitrine et le dos; ils sont persuadés, sans doute, qu'il faut ouvrir à l'eau des passages, pour qu'elle puisse plus aisément pénétrer et agir à l'intérieur. Un malade nouveau-venu se montrait fort récalcitrant sur ce sujet, et l'éloquence des bonnes femmes ne l'ébranlait pas. Il invoqua mon témoignage pour contrebalancer le leur; l'aubergiste nous servit d'interprète et je déclarai, d'un air capable, qu'aux bains de Bade, les plus célèbres de la Suisse, on en usait ainsi de temps immémorial, et que Michel

Montaigne avait vu les bassins publics tout rouges de sang. Les bonnes femmes triomphèrent, et l'homme, victime de mon érudition, fut ventosé, à ce que j'appris le lendemain.

Dans la belle saison, me disait l'hôte, nous avons souvent ici des messieurs, *gente pulita*, (des gens propres) qui viennent ici *per passar il tempo*. Juste ciel! pensai-je, à part moi, où faut-il en être réduit pour rechercher un semblable passe-temps! *povera gente pulita!!* Le dimanche, après le service divin, les habitans des villages voisins affluent à Peid, s'abreuvent largement aux deux sources pour les maux présens et à venir, dinent à l'*établissement*, et s'en retournent le soir gonflés d'eau minérale, et un peu échauffés du vin qu'ils ont bu, en guise de correctif. Ceux qui tiennent à faire la cure dans les règles, avalent cinq ou six grands verres d'eau le matin de fort bonne heure, se baignent, puis déjeûnent avec un appétit qu'ils ont la bonhomie d'attribuer à la vertu de ces copieuses libations.

L'hôte me mena dans une des chambres les plus décentes; en passant l'inspection du lit, je lui fis observer que les draps n'étaient pas propres, « impossible! s'écria-t-il d'un air d'assurance, on n'y a encore couché qu'une seule fois. »

Cette garantie tout italienne ne me suffisant pas, je me jetai sans me déshabiller sur ce grabat, en pensant aux *comforts* et aux recherches des auberges de la Suisse proprement dite, et m'expliquant la différence par le nombre des étrangers qui y affluent. Dans cette partie reculée du pays des Grisons, ce n'est que de loin en loin qu'il passe des voyageurs; rien n'y est calculé pour eux et ils ne peuvent pas justement s'en plaindre.

A peu de distance de Peid, la vallée jusque là spacieuse, se partage en deux vallées supérieures : celle de Lugnetz que je laissai à droite, et celle de Walz ou de Saint-Pierre. Je pénétrai dans une gorge étroite, en suivant un sentier assez facile qui s'élevait à mi-côte et était ombragé d'arbres touffus et de magnifiques sapins qui me cachaient l'abîme au fond duquel mugit l'impétueuse Glenner que je voyais, de temps à autre, blanchir au travers du feuillage. Sans ces parapets de verdure, cette route, d'ailleurs très bonne, serait effrayante, par l'escarpement et la profondeur du précipice, et il serait difficile de la parcourir sans y éprouver des vertiges qui la rendraient dangereuse. Elle est intéressante par le caractère imposant et solitaire du pays richement boisé et pittoresquement remué. Après une marche de quatre heures, pen-

dant lesquelles nous avions monté d'une manière presque insensible, nous atteignîmes le fond de la vallée de Saint-Pierre dont les *Alpes* et les vertes pelouses s'étendaient, ainsi qu'un immense tapis, jusqu'à un nouvel embranchement, auquel venait aboutir une seconde gorge plus resserrée et plus sauvage encore que celle dont nous sortions; devant nous étaient groupées les maisons en bois de Plaz, chef-lieu de la vallée. La messe venait de finir; les paysans des environs couvraient le chemin, et il m'était facile de reconnaître, à leurs traits sur lesquels se reproduisait le type caractéristique des hommes du nord, une race totalement différente de celle que j'avais remarquée à Ilantz; leur costume était aussi tout autre, et offrait par sa simplicité peu élégante et par les couleurs sombres qui y dominent, quelques rapports avec celui de nos montagnards d'Auvergne. La langue allemande est la seule en usage parmi eux.

Tandis que la Rhétie gémissait sous le joug féodal qu'appesantissaient sur elle les évêques de Coire, les abbés de Pfeffers, les comtes de Werdenberg, de Bregenz de Montfort, et les puissans barons de Vatz, de Montalte et d'Aspremont, les habitans de cette vallée reculée, issus, dit-on, des débris des peuplades allamaniques qui, refoulées par les

Huns, avaient cherché un refuge dans ces lieux déserts et inexpugnables, étaient les seuls qui fussent restés libres au milieu de la servitude générale.

Me voici installé dans la meilleure chambre de la maison de M. le landamman qui cumule ici, comme dans beaucoup d'endroits, les fonctions de premier magistrat et celle d'aubergiste. Devant sa porte s'élève un grand sapin ébranché, d'où pend un drapeau aux couleurs du canton. Un second bâton, fiché à côté de celui auquel tient le drapeau, indique que c'est pour la seconde fois que mon hôte jouit de la distinction qui lui a été conférée par le suffrage de ses concitoyens. Il me suffit de jeter un coup d'œil sur tous ces arbres élevés devant les maisons les plus apparentes, pour pouvoir compter les familles influentes de cette petite république, et déterminer le degré de considération et de confiance dont chacune d'elles a été appelée à jouir. En me promenant, de long en large, dans mon appartement, tout lambrissé en bois de sapin, et dont ma tête effleure le plafond également en menuiserie, je m'arrête à l'une de mes six petites fenêtres carrées, pour voir exercer, sur la place de l'église, la force armée, ou plutôt le corps de réserve de l'arrondissement, dont le con-

tingent d'élite vient de partir pour le camp de manœuvres, où se réunissent les milices de six cantons limitrophes. Ce corps-ci, auquel demeure confiée, pour le moment, la défense de la vallée, se compose de dix hommes et d'un sous-officier qui commande l'exercice et qui, joignant parfois l'exemple au précepte, montre qu'il est loin d'être aussi novice que sa petite troupe. Ces pauvres gens ont, sous les armes, une tenue qu'il est inutile de chercher à dépeindre, attendu qu'il n'est personne chez nous qui n'ait vu exercer des conscrits et n'ait admiré les mouvemens parfaitement gauches et tout d'une pièce de ces apprentis maréchaux de France. A voir la manière dont ceux-ci tiennent leur fusil, qui paraît être, pour eux, un embarras, bien plus qu'une arme, il est difficile de se figurer qu'ils eussent beaucoup meilleure grâce à tendre l'arbalète de Tell, ou à manier la hallebarde de Winkelried; ceci soit dit sans offenser quelques auteurs distingués qui voudraient ramener les Suisses du 19^e siècle au système de guerre du 14^e, il y a du moins ici une chose qui me plaît, tout ridicules que paraissent ces guerriers inexpérimentés; ils sont libres, et cela se voit de suite à la manière dont les traite leur instructeur qui ne se permet point de leur relever le menton avec le

poing ou de les secouer par les oreilles, comme je l'ai vu faire en Allemagne, et voire même en France à l'époque de nos triomphes. Je suis descendu pour causer avec le sous-officier, beau garçon de vingt-huit ans bien découpé, qui avait servi long-temps dans les Suisses de la garde et était revenu dans ses montagnes, depuis quelques années, donner des citoyens à la patrie et lui former des défenseurs. Il était tout fier de me parler de Paris devant ses compatriotes ébahis; il énumérait les divers postes où il avait été de garde, et me disait combien il était vexé, lorsqu'il *veillait aux barrières du Louvre*, d'être obligé, par sa consigne, d'en interdire l'entrée « à de beaux « messieurs, si bien habillés, tout au moins des « comtes ou des barons, et cela parce qu'ils por- « taient un petit paquet sous le bras. » Il ne pouvait pas s'expliquer la révolution de 1830, dont quelques-uns de ses compatriotes lui avaient parlé comme témoins oculaires; toutes ses notions militaires et politiques en avaient été complètement brouillées.

Ici on vous donne, pour toute couverture, une sorte de lit de plume qui vous met dans la fâcheuse alternative d'étouffer de chaud, si vous le gardez, ou de grelotter si vous le repoussez. En outre on

vous met, entre le drap et le matelas, une ou deux peaux de mouton, la laine en dessus, qui vous échauffent au point de vous en donner une sorte de fièvre. Ajoutez à cela les couchettes qui sont si courtes que, pour peu que vous soyez long, vos pieds dépassent et prennent le frais toute la nuit. Au demeurant, eût dit Marot, ce sont les meilleurs lits du monde. La chère est à l'avenant ; on ne voit, je crois, de viande fraîche dans les auberges, que lorsque quelque vache ou bouvillon éprouve un accident grave qui met dans la nécessité de le tuer pour l'empêcher de mourir ; même dans ce cas, on en sale la chair pour la conserver. Du lard séché à la fumée et frit dans la poêle, des choux et des œufs composaient invariablement notre ordinaire, tant que nous avons été dans cette partie du pays. Ces derniers étaient, à la vérité, apprêtés d'une manière toute nouvelle pour nous et que nous trouvions délicieuse ; je ne doute pas que si le *tatsch* des Grisons était connu à Paris, il ne figurât avec honneur sur la carte des restaurateurs ; je n'ai pas vu une seule pomme de terre depuis que j'ai mis le pied dans ce canton ; j'en soupirais, car j'ai pour elles une sympathie toute Irlandaise.

Le lendemain je me remis en marche, avec un

nouveau guide que M. le landamman se chargea de me fournir, en prélevant, je le soupçonne, un droit de commission qui dut écorner d'autant la rétribution de ce pauvre homme. Nous grimpâmes assez péniblement pendant environ une heure, après quoi nous nous trouvâmes dans une vallée supérieure, dépouillée de végétation, où nous cheminâmes de plain-pied encore une heure à peu près avant que de commencer à regrimper pour atteindre le haut du passage. A tous les *cols* que j'ai franchis jusqu'ici, j'ai remarqué ces vallées superposées en étages et qui sont comme les paliers d'un immense escalier, placés là probablement pour toute autre chose que pour la commodité du voyageur. A cette élévation, on ne rencontre plus d'habitations ni de traces de la présence de l'homme, on voit qu'il ne fait que passer au travers de ces solitudes; le sentier que nous suivions était à peine frayé, et un pont de bois, tombant de vétusté, nous servit à franchir un torrent qui n'était pas guéable. Ce pas n'était point sans danger, non que l'on courût risque de se noyer, à proprement parler, dans ces eaux peu profondes, mais l'impétuosité du courant vous renverserait infailliblement, vous broierait contre ces quartiers de granit amoncelés, et c'en serait fait de vous, à moins

qu'on ne parvint à vous repêcher avant la suffocation, le corps meurtri et les membres fracturés. Nous n'apercevions point de vaches, quoique ce fût la saison de l'*Alpage*, mais mon guide me montra, sur le flanc d'une montagne voisine, une immense pelouse, sur laquelle se détachaient une multitude de points blancs, que je pris d'abord pour autant de petites plaques de neige. C'étaient des moutons qui, chaque été, viennent, par milliers, de la Lombardie, passer trois mois sur ces pâturages excellens, mais trop escarpés pour le gros bétail, et qui, à la fin de l'automne, reportent, aux consommateurs de Milan, leurs succulentes cotelettes et leurs gigots chargés de graisse ; l'ours prélève quelquefois sa dîme sur le troupeau, et il arrive souvent aussi que quelques-uns de ces moutons s'égarerent et passent l'hiver dans la montagne ; ils reviennent à l'état sauvage et, s'ils échappent à la dent des ours, ils finissent par être tués à coups de fusil par les chasseurs de chamois. On remarque que la chair de ces fugitifs est beaucoup plus délicate que celle des moutons ordinaires.

Je fis route, pendant la dernière partie de la montée, avec un veau qu'on menait aux bains du Bernhardin, non pas pour sa santé, à ce que je pré-

sume; sortant, pour la première fois, de l'étable maternelle, il trouvait fort dur de gravir cette pente escarpée, et s'arrêtait tous les vingt pas; son maître pensa que le besoin pouvait être pour quelque chose dans cette répugnance à avancer; il donna une petite pièce de monnaie à un enfant qui lui amena une chèvre, et tous les deux se mirent aussitôt en devoir de faire déjeûner le jeune voyageur. C'était une scène à peindre; la chèvre, peu accoutumée à un nourrisson de cette taille, qui, au lieu de pendre à sa mamelle, la tenait elle-même suspendue à deux pieds de terre, la tête en bas, avait l'air, dans cette posture ridicule de faire ses réflexions, en allaitant cet enfant d'une autre mère. Coxe, qui a parcouru la Suisse ayant toujours une citation classique à la bouche, n'eût pas manqué ici de faire allusion à cet arbre, si étonné de porter des fruits qui ne sont pas les siens ¹.

Avant que d'atteindre le point le plus élevé du col, nous eûmes à marcher pendant une grande heure dans une neige ramollie où nous enfoncions jusqu'à la cheville. Un soleil ardent, reflété par le champ de neige que j'avais cru pouvoir franchir

1. « Miratur... non sua poma. »

en dix minutes, m'aveuglait et me rendait la tête brûlante, tandis que mes pieds étaient glacés; c'était mon début dans ce genre d'épreuve; il me fallait m'arrêter fréquemment pour reprendre haleine, et, en promenant mon regard sur le ciel dont l'azur paraissait d'un noir foncé, puis, sur cette nappe éblouissante, j'éprouvais une sensation de vertige fort désagréable. Un temps chaud et pesant, joint à l'ascension assez pénible que j'avais faite, avait presque épuisé mes forces, et ce fut avec un vif sentiment de bien-être physique et moral, qu'en mettant le pied sur la terre ferme, je reconnus l'influence salubre de l'air plus frais et plus vital qui me venait du versant opposé. L'effet en fut instantané; mes forces revinrent, mes esprits se remontèrent, je me sentis tout autre. Je fis halte un instant pour jeter les yeux autour de moi; ce passage, élevé de six mille pieds, n'avait rien qui le distinguât de ceux que j'avais franchis. Des rochers en pleine décomposition, s'écroulant en énormes fragmens, ou s'accumulant en débris qui forment à leur base comme de longues traînées en talus, des eaux s'infiltrant entre leurs crevasses en filets plus ou moins considérables qui hâtent leur destruction, de la neige en grandes plaques disséminées, çà et là, ou entassée dans quelques

ravins inaccessibles aux feux du soleil, des pelouses d'un gazon flétri, dont la croûte, déchirée en maints endroits, laisse apercevoir un sol noir et spongieux, un horizon de montagnes dentelées, du sommet desquelles descendent quelques glaciers peu considérables; tels étaient les objets qui s'offraient à ma vue. Je ne dois pas oublier cependant les quinze rampes de la route du Saint-Bernardin qui s'élevaient en zig-zag, formant des angles très peu ouverts. De la hauteur où j'étais, il me semblait voir un ruban jeté sur le flanc de la montagne et se repliant sur lui-même. Ce qu'il y avait de plus intéressant dans le voisinage, ce que j'avais espéré voir, et ce que je ne voyais pas, c'était la source du Rhin, sortant de son berceau de glace, hérissé de rochers gigantesques et entouré d'incommensurables plaines de neige... à ce qu'on m'a dit. Cependant il est un objet qui absorba notre attention pour un moment, et donna lieu à diverses conjectures; nous vîmes distinctement, sur une cime voisine, un point noir, mobile, qui se détachait sur le ciel; il disparut avant que j'eusse eu le temps de braquer ma longue-vue sur lui. Était-ce un ours, un chamois, un chasseur? Nous ne pûmes fixer nos doutes à cet égard, mais, à coup sûr, c'était un être vivant, et, dans cette

profonde solitude, une pareille apparition est un événement.

J'arrivai en deux heures à la porte de l'auberge de Hinterrhein, hameau d'une vingtaine de maisons, situé à quatre mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Il n'y avait personne ; j'envoyai mon guide aux enquêtes, et il revint au bout d'un quart d'heure, m'amenant la maîtresse de la maison, jolie petite femme à laquelle le chapeau d'homme dont elle était coiffée, donnait un air de coquetterie piquante qui ne rappelait en rien ces terribles *virago* de l'antique Rhétie, jetant à la tête des soldats romains leurs enfans à la mamelle, plutôt que de consentir à élever une race d'esclaves pour le service de leurs vainqueurs ; ma jolie hôtesse avait bien cependant conservé, comme on va le voir, un reste de la férocité de ses ancêtres. Après m'avoir fait entrer, elle me dit, de l'air le plus prévenant et le plus dégagé, qu'il lui était impossible de me préparer à manger ; qu'elle n'en avait pas le temps, et qu'il fallait qu'elle retournât sur-le-champ à ses foins qui pressaient. J'étais fatigué et affamé, et l'on peut juger de mon effroi, quand je me vis menacé de devoir différer mon déjeuner jusqu'à cinq heures du soir. J'obtins cependant, de cette inexorable

filles de Rhétus, qu'elle mît, au moins, à ma disposition, du beurre, des œufs et du lait, me chargeant de combiner moi-même ces élémens nécessaires de tout repas de ce pays-ci. Elle fit, de fort bonne grâce, ce que je lui demandais, m'alluma du feu et s'en alla, me laissant maître de la maison. Je ne savais ce dont je devais le plus m'étonner, de la légèreté de cet accueil sans façons, ou de l'extrême confiance que cette femme témoignait à un étranger auquel il eût été facile d'en abuser. Il me fut aisé au moins de conclure qu'à Hinterrhein les foins rapportent aux aubergistes plus que les voyageurs.

Le soir, cependant, il en arriva trois, avec lesquels je soupai. Leur compagnie me fut doublement agréable; depuis cinq jours que je parcourais les Grisons, je n'avais pas rencontré un confrère, ni une figure à qui parler. Ces trois messieurs étaient allemands; ils venaient de faire le voyage de Sicile dont ils se louaient beaucoup, et étaient fort intéressans à entendre. Comme moi, ils se proposaient de visiter la source du Rhin. Nous primes langue pour arranger cette excursion; mais nous apprîmes, à notre grand déplaisir, par notre hôte et par un chasseur du village, que l'énorme quantité de neige tombée l'hiver et le

printemps précédent, n'était point encore fondue, mais bien amollie au point qu'on y enfonçait jusqu'à la ceinture, non sans danger des avalanches. Ce fut avec un véritable regret que je me vis contraint de renoncer à l'un des principaux buts qu'avait ma tournée dans les Grisons. Il fallut me contenter de ce que je pus entrevoir de la vallée du Paradis qui, autant qu'il est possible d'en juger d'un point un peu élevé qui me permettait d'y plonger, me paraît l'emporter de beaucoup, par son caractère de grandeur sauvage, sur la vallée où descend le glacier du Rhône.

Que ces gens positifs, aux yeux desquels le mérite de l'exactitude passe avant tout les autres, se hâtent de bannir de leur mémoire le vers de Boileau qui commence sa belle description du Rhin :

« Au pied du mont Adule, entre mille roseaux. »

Ce vers pêche gravement contre la vérité, et l'on chercherait inutilement un seul roseau aux trois différentes sources du Rhin et à celle du Rhône réunies. Boileau, ne pouvant faire une peinture exacte d'un lieu qu'il n'avait jamais vu, s'est contenté d'en faire une poétique, en attendant mieux. Les voyages en Suisse n'étaient pas encore à la

mode de son temps, et il s'en est tenu aux traditions classiques. Représenter un dieu de fleuve sans les roseaux obligés, lui eût paru une faute grave contre le costume; c'eût été donner trop beau jeu à Perrault et aux Aristarques de Trévoux. Il est probable d'ailleurs qu'une description faite d'après nature eût trouvé très peu de créance parmi les beaux esprits de l'époque; le vrai ne leur aurait pas paru vraisemblable.

A peine à deux lieues de son berceau, le Rhin a déjà toutes les allures des grands personnages; il fait du fracas, prend vingt fois plus de place qu'il ne lui en faut, et se montre tellement capricieux qu'on a dû construire une digue et un éperon, en gros quartiers de rochers, pour le contraindre à passer sous le pont bâti récemment pour lui; il le laissait sans façons de côté. Ce pont dessert la nouvelle route du S^t.-Bernhardin qui, après s'être élevée par une pente artistement ménagée jusqu'au sommet du col, va, en longeant le val Misocco, aboutir à Bellinzona ¹. Elle est éminemment pittoresque, à ce que m'ont dit mes voyageurs allemands, et très fréquentée par les

1. La pente est de cinq à sept pieds sur une longueur de cent pieds.

étrangers qui se rendent dans la Haute-Italie ou en reviennent. Le canton des Grisons qui l'a fait construire à ses frais, aidé par le roi de Sardaigne, pour les états duquel elle ouvrait un débouché important, a eu à vaincre d'incroyables obstacles, suscités par le gouvernement autrichien et par celui du Tessin qui avait été gagné. Les autres cantons de la Suisse, dans un esprit peu fédéral et dans des vues d'intérêts locaux, lui ont refusé leur appui, et il a fallu que ce petit état triomphât, par ses seuls moyens et par une grande force de volonté, des difficultés sans cesse renaissantes qu'on lui opposait. Une telle persévérance et une telle unanimité, dans une république fédérative, me semblent un fait à noter.

Quand on a manqué les glaciers du Rhin ; cette vallée d'Hinterrhein, aride et désolée, n'a rien qui puisse retenir le voyageur ; je songeai en conséquence à rentrer dans le monde civilisé, c'est-à-dire à m'acheminer vers Coire, chef-lieu du canton. Je ne sais pas marcher sur les routes *carossables*¹, je m'y ennuie, et partout je m'y fatigue ; d'ailleurs on y perd son temps. Le petit chariot à foin de mon hôte, transformé en char-à-banc, au

1. Du mot italien *carozzabile* qui nous manque.

moyen d'un siège qu'on y adapta, me transporta en une heure et demie, non sans me cahoter misérablement, au village de Splughen, situé au point où la route de ce nom se réunit à celle du saint Bernhardin. Pendant ce trajet, la contrée n'avait pas changé sensiblement d'aspect; elle était toujours âpre, déserte, dépouillée de végétation, et l'on ne sait ce qui a pu lui faire donner son nom de Rhein-Wald (forêt du Rhin). Je m'arrêtai, pour changer de cheval et de voiture, à l'auberge de Splughen, immense bâtiment qui sert à la fois d'asile aux voyageurs et aux voituriers, et d'entrepôt pour les marchandises dont le transport occupe et fait vivre toute la population de la vallée, dans le temps du trainage. Cette route forme maintenant la principale communication entre l'Allemagne et l'Italie; elle a été construite aux frais du canton des Grisons, jusqu'à la frontière, au-delà le gouvernement autrichien s'en est chargé. Le passage des voyageurs et des marchandises est considérable malgré l'élévation du péage. En hiver, tout paysan qui possède un cheval, un mulet ou une vache, est voiturier; c'est une grande ressource pour ces pauvres montagnards, dont le pays ne produit que du foin qui s'y consomme, et des sapins dont on ex-

porte les planches en Italie. On ne parle que l'allemand dans cette haute vallée; et ses habitans descendent de ces colonies de Souabes que l'empereur Frédéric I^{er} transporta ici pour défendre le passage important du Splughen. Ce passage était déjà connu au temps des Romains qui y avaient ouvert une route militaire, après la conquête de la Rhétie faite par Drusus et Tibère. On montre encore aux curieux la trace des roues des chars antiques creusée dans le roc vif.

En parcourant cette auberge qui a l'air d'un monde, et où setrouvent sept vastes chambres garnies de poêles énormes, et qui pendant l'hiver sont souvent toutespleines, je tombai, par hasard, sur la bibliothèque de *mine host* qui consistait en quelques volumes allemands et italiens gisant sur une table, avec des almanachs de l'an passé. Je fus agréablement surpris, en en faisant l'inventaire, de mettre la main sur les *Grâces* de Wieland. Cette charmante production de celui des auteurs allemands qui, par son imagination riante et féconde, ainsi que par le tour fin et ingénieux de son esprit, se rapproche le plus de nos écrivains français, m'a fait passer rapidement l'heure que j'ai employée à la relire. C'est mal à propos, selon moi, qu'on a comparé Wieland à Voltaire, auquel il ne res-

semble que par sa légèreté enjouée et l'élégante clarté de son style. Possédant une instruction plus étendue et plus approfondie que le patriarche de Ferney, il s'en distingue surtout par sa philosophie douce et bienveillante; s'il rit souvent, son rire n'a jamais rien d'amer; il connaît les hommes, mais il en a pitié, et, tout en se moquant de leurs vices et de leurs travers, il laisse voir pourtant qu'il croit à la vertu. Doué d'un goût exquis dont il s'écarte peu, et d'un sentiment des convenances qu'on voudrait trouver plus souvent chez ses compatriotes, il sait finir, et songe en écrivant, à satisfaire son lecteur plutôt qu'à se complaire à lui-même. Qu'on me pardonne cette petite velléité de critique littéraire; il faut bien passer quelque chose à un pauvre voyageur que son cocher fait attendre.

A peu de distance de Splughen, on pénètre dans l'effrayant et pittoresque défilé des Roffles qui surpasse tout ce que j'ai vu jusqu'à présent en Suisse, tant par la coupe hardie des rochers et leur élévation perpendiculaire, que par les accidens singuliers qu'ils présentent dans leur entassement. Cette nature imposante est ornée par une végétation d'un caractère analogue. Des sapins vigoureux croissent en bouquets sur les pentes les moins ra-



Courtin del.

Lith. de Liévy.

VUE DU PONT DU MILIEU

Voyage en Suisse, &c.

dans la Via-malta.

Paris, Hivert, Lib. Editeur.

pides, couronnent les sommités de l'étroit défilé, ou s'élèvent isolément au milieu des blocs de granit richement tapissés de mousses. Ce n'est pas sans une certaine émotion qu'on s'enfonce dans ces ruines croulantes des Alpes; surtout quand on côtoie ces effrayans abîmes, entraîné au grand trot par un cheval ombrageux; mais l'impression profonde produite par ce site extraordinaire finit par vous arracher au sentiment d'un danger plus apparent que réel; car la *Via-Mala*, jadis si redoutée, est devenue, grâce à l'habileté des ingénieurs, *buona, anche buonissima*. Ce que j'ai surtout remarqué ici de particulièrement frappant, c'est le Rhin, torrent déjà large et impétueux, forcé d'engouffrer ses eaux dans une crevasse, ou, pour parler plus exactement, dans une fissure qui divise ces prodigieux rochers et qui, en certains endroits, ne semble pas avoir plus de deux pieds de large; qu'on en suppose trois ou quatre, en raison de l'illusion résultant de la distance, et qu'on juge, d'après cela, de la profondeur de ce lit si resserré, où le fleuve poursuit son cours en silence et comme comprimé par une force qui dompte ses fureurs. Des troncs de sapins brisés, des blocs de granit ont roulé des hauteurs et sont restés suspendus dans ce sombre et étroit

abîme. De nouveaux débris, successivement accumulés, formeront, à la longue, comme une voûte naturelle sous laquelle le Rhin achèvera de disparaître, et nos arrière-neveux viendront admirer ici un phénomène bien autrement remarquable que la perte du Rhône. Dans maintes parties de la route, la paroi surplombe, ou les touffes d'une végétation vigoureuse vous dérobent la vue du gouffre, et vous vous croiriez bien loin du Rhin, si, de temps à autre, un filet d'eau, d'un beau vert, que vous apercevez glissant au travers du feuillage et se perdant sous la ténébreuse cavité du roc, ne vous rappelait qu'il coule à vos pieds. Vous le franchissez sur deux ponts audacieusement jetés d'une des parois à l'autre; l'un d'eux est élevé de cent cinquante mètres au-dessus du fleuve. On dirait que les ingénieurs les ont posés là tout exprès pour les peintres. Au sortir de la Via-Mala, et après avoir dépassé deux rochers à pic, d'une hauteur prodigieuse qui s'élèvent comme les bastions des Titans, pour en défendre l'entrée, je me trouvai dans la spacieuse et riche vallée de Domlesch, tout inondée des feux d'un magnifique soleil couchant. Ce contraste imprévu me frappa : il me semblait sortir du ténébreux royaume des ombres et reprendre posses-

sion de la terre des vivans. Ici le Rhin se dédommage de la gêne qu'il vient d'éprouver ; il s'étend sans obstacles , et, bien que le volume de ses eaux ne soit pas encore très considérable , son lit, marqué par des grèves blanchissantes, occupe un espace de près d'une demi-lieue de largeur , qui est recouvert en entier à l'époque de la fonte des neiges.

Je voulais aller coucher à Coire , et je ne m'arrêtai à Tuisis que le temps nécessaire pour me procurer un cheval et une voiture ; j'eus tort : la vallée de Domlesch aurait pu m'offrir de quoi employer agréablement une journée. C'est ici l'occasion de m'accuser d'une faiblesse commune à presque tous les voyageurs ; cette faiblesse, c'est la manie d'avancer , d'être toujours pressé ; il semble qu'une voix impérieuse crie incessamment à leurs oreilles la fameuse apostrophe de Bossuet : « Marche ! marche ! » ou bien qu'en se mettant en voyage, ils participent quelque peu à la malédiction attachée au Juif-errant qui ne peut jamais s'arrêter. J'ai eu, plus d'une fois, lieu de me repentir de n'avoir pas combattu les accès de cette fièvre locomotive. En s'y laissant aller, on s'imagine gagner du temps, et l'on perd bien certainement des jouissances.

J'ai observé, dans la vallée de Schams, qui sépare la gorge des Roffles de celle de la Via-Mala, un singulier phénomène que je n'ai pu m'expliquer, et sur lequel mon conducteur ne m'a rien dit de satisfaisant. On voit, au milieu des forêts de sapins qui revêtent les revers de la vallée, de longues zones rougeâtres, composées d'arbres dans la force de l'âge et qui ont séché sur pied simultanément. La couche végétale dans laquelle ils ont pris racine a-t-elle glissé sur sa base tout d'un coup? Manquait-elle de l'épaisseur nécessaire pour les nourrir passé un certain âge? ou bien serait-ce aux ravages de quelques insectes qu'il faut attribuer cette mortalité? c'est ce qu'il m'est impossible de déterminer. Quoi qu'il en soit, ces pauvres sapins morts qui sont là debout, par milliers, au milieu de leurs verdoyans et vivaces confrères, produisent un effet frappant et mélancolique.

On peut voir ici, d'un coup d'œil, jusqu'à six châteaux ruinés; dans aucune partie de la Suisse, on ne rencontre un aussi grand nombre de ces antiques manoirs dont les tours, à demi-écroulées, semblent, du sommet des hauteurs qu'elles couronnent, s'élever encore, dans une attitude menaçante, au-dessus de l'humble chaumière cachée au fond de la vallée. Dans le canton des Gri-

sons, on en compte, je crois, cent vingt-deux.

Sans être de ces gens qui cherchent à louer le temps présent aux dépens du temps passé, il est cependant permis de désapprouver un ordre de choses qui, tout poétique qu'il nous apparaît à distance, n'en était pas moins oppressif par sa nature, et contraire à toutes les lois divines et humaines. Il nous suffit, je crois, d'examiner ce qui se passe journellement sous nos yeux, pour nous faire une idée de ce qui avait lieu dans ces temps où les hommes, pris en masse, valaient certainement moins qu'ils ne valent aujourd'hui. En dépit de nos institutions protectrices et de cette puissance de l'opinion publique, jadis inconnue, ne voyons-nous pas se multiplier, sous toutes les formes, les abus d'autorité, et l'intérêt du plus grand nombre sacrifié sans cesse aux calculs d'un égoïsme qui, s'il ne marche plus brutalement armé de la force, n'en est pourtant ni moins envahissant, ni moins opiniâtre? Que devait-ce donc être à une époque où les puissans de la terre ne reconnaissaient d'autorité que celle contre laquelle ils ne se sentaient pas assez forts pour lutter, et où le seul frein qui eût pu contenir leurs excès était le christianisme, dont le véritable esprit était encore généralement si peu compris? D'ailleurs cette

multitude de châteaux crénelés, de petites villes ceintes de murs et de fossés, ne témoignent-ils pas assez de l'état de guerre permanent qui déchirait la société non encore assise sur ses bases ? Tout atteste que le *droit du poing*, comme l'appellent énergiquement les historiens allemands, régnait alors sans partage. Les populations étaient divisées en deux classes, l'une qui vivait de ce droit, l'autre, bien plus nombreuse, qui travaillait à s'y soustraire, en repoussant la force par la force, et qui trouva enfin son salut dans l'esprit d'association. Je pense que, pour peu qu'on ait étudié le caractère de l'anarchie féodale au moyen-âge, ailleurs que dans *Tristan le voyageur*, et les ballades de nos poètes, on ne trouvera point ces réflexions trop sévères. Voici deux faits avérés très propres à les justifier, et qui offrent un intérêt historique tout local, puisqu'ils se rattachent à la délivrance de ces vallées; pour elles la liberté sortit de l'excès même de l'oppression.

Jean Chaldar, vassal du seigneur de Ferdun et de Bærenburg (le château de l'Ours, dont on voit les ruines dans la vallée de Schams), s'était plaint, à plusieurs reprises, de ce qu'on lâchait, dans son enclos, les chevaux des hommes d'armes : on n'avait eu nul égard à ses réclamations; il perd

patience, et, retrouvant un jour les chevaux dans ses prés, il leur coupe les jarrets avec sa faux. Saisi aussitôt, il est jeté dans le cachot du donjon dont il ne sort que lorsque ses parens et ses amis ont payé une forte rançon pour le racheter. Quelque temps après cet événement, le châtelain de Bærenburg se présente chez son vassal, curieux sans doute de voir s'il lui portait rancune. Il entre à l'instant où la famille allait commencer son repas, regarde, d'un air hautain, ces paysans qui se découvrent à son aspect, puis, s'approchant de la table, il crache dans leur soupe. Chaldar, à ce nouvel outrage, ne se possède plus; il s'élançe sur son seigneur, le renverse sur la table, lui plonge la tête dans l'écuelle et l'égorge en lui criant : « Eh bien ! mange-la donc cette soupe « que tu viens d'assaisonner ! » Il sort aussitôt, le couteau sanglant à la main, rassemble les habitans, les entraîne sur ses pas, et les châteaux de Ferdun et de Bærenburg, surpris par cette multitude exaspérée, sont réduits en cendre avant la fin du jour.

Dans une des vallées de la Haute-Engadine, s'élevait le château de Gardovall, dont le seigneur était la terreur du pays. Violent, avide, voluptueux, il ne reconnaissait de lois que ses caprices.

A une fête de village, il est frappé de la beauté d'une jeune paysanne et ordonne à l'un de ses gens de la lui amener; celui-ci va trouver son père et lui délivre effrontément son message. Le vieillard dévore son outrage et répond tranquillement que le lendemain il conduira lui-même sa fille au château. Cependant il rassemble dans la nuit ses parens et ses amis, leur raconte la chose : « Sommes-nous des hommes, leur dit-il, ou ne sommes-nous que le bétail de ce seigneur? » Il les enflamme de son indignation, leur communique son audace et son espoir, et, sûr de leur concours, il ordonne à sa fille de se parer de ses plus beaux habits, puis se met en route avec elle, suivi des habitans de la vallée, marchant par petits groupes. Le baron de Gardovall s'avance à leur rencontre, franchit le pont-levis, sans défiance, et, dans l'impatient transport de sa passion brutale, il va embrasser la jeune fille sous les yeux même de son père, lorsque celui-ci tire un poignard caché sous ses vêtemens, l'en frappe et le fait tomber sans vie à ses pieds. A ce signal sanglant, les conjurés se précipitent et se rendent maîtres du château qu'ils livrent aux flammes. Ce coup désespéré affranchit pour toujours la vallée de la tyrannie qui pesait sur elle (1430).

Mes réflexions et ces deux anecdotes auront indisposé contre moi les poétiques partisans du bon vieux temps ; je veux donc tenter avec eux ,

« Quelque petit rapatriage. »

en disant ici deux mots en faveur de ces pauvres droits féodaux qu'on a tant calomniés, faute de s'entendre. Il est facile de prouver, l'histoire à la main, qu'ils n'étaient pas, *en eux-mêmes*, aussi oppressifs qu'on s'est plu à les représenter, et que, dans la plupart des cas, ils découlaient d'un contrat mutuel librement consenti, mais pour l'exécution duquel l'une des parties ne trouvait, à dire vrai, de garanties que dans la bonne foi ou l'intérêt bien entendu de l'autre. Reportons-nous au temps de la conquête qui a fondé, après tout, la plupart des droits existans. Supposons notre envahisseur sicambre ou franc installé dans la jouissance des terres que le chef dont il relève lui a concédées à titre d'usufruit, et dont plus tard nous le verrons fixer la propriété dans sa famille ; une convention tacite s'établit entre lui et les paysans habitant sur ses domaines : il leur laisse la vie, leurs maisons, leurs champs, à la condition qu'ils partageront avec lui les produits du sol qu'ils cul-

tivent, et il s'engage à les protéger contre les déprédations de ses voisins armés. A proprement parler, il n'est point encore question ici de droits féodaux; il n'existe pas, en effet, entre le seigneur et les paysans de pacte volontaire. Mais des colons étrangers, de nouveaux ménages, veulent fonder un établissement dans la partie de ses terres qu'il s'est réservée; il leur alloue, à cet effet, une certaine portion de prés, de terres arables; ils y bâtissent leur maison, leurs écuries dont il leur permet de prendre les matériaux dans ses forêts; il leur fournit gratis la charrue, le chariot, une paire de bœufs attelés, les semences, enfin tout ce dont ils ont besoin pour défricher et mettre en rapport leur terrain. Il donne la première vache de l'étable, une truie avec sa portée, un coq et des poules, puis quelques objets de première nécessité, tels qu'une hache, une échelle; et le vassal, qu'il ne faut pas confondre avec le serf, s'engage, en retour, à faire des charrois et divers autres travaux pour le compte du seigneur, et à lui payer annuellement une certaine redevance en blé, chanvre, poules et œufs. Quand le chef de famille vient à mourir, *le meilleur habillement des coffres, la meilleure tête de bétail de la basse-cour et le meilleur ustensile du ménage* sont acquis au sei-

gneur ; le reste appartient, en toute propriété et à titre d'héritage, aux enfans du défunt. On voit, d'après ce qui précède, qu'il n'y a pas un bon bourgeois de la rue Saint-Denis, ennemi juré des droits féodaux, qui ne place tous les jours ses fonds à un taux plus usuraire. Mais de ces droits ont dû découler, à cette époque de désordres, une foule d'abus dont je suis loin de me constituer le défenseur : il est arrivé, plus d'une fois, que le châtelain ayant du monde à dîner, a exigé vingt-quatre poulets, quand il ne lui en revenait qu'une douzaine, et le vassal a dû les donner, sous peine de se voir confisquer toute sa volaille ; ainsi du reste. Il n'avait aucun recours contre l'arbitraire, et, dans toutes les contestations élevées entre lui et son seigneur, ce dernier était toujours juge et partie. Vainement objecterait-on que l'intérêt de ce dernier l'empêchait de ruiner son vassal, celui-ci n'en était pas moins à la merci d'un maître qui, avide et dissipateur, n'avait pour bornes dans ses exactions que la crainte de pousser son vassal au désespoir et de se priver par là du fruit de ses sueurs. Quand un homme peut tout ce qu'il veut, il est rare qu'il ne veuille pas souvent tout ce qu'il peut, et j'ai peine à croire que la puissance du sabre ait jamais été assez paternelle pour mériter nos regrets. En ad-

mettant même que le plus grand nombre de ces pachas du moyen-âge se soient montrés équitables, humains et bienfaisans, il n'en est pas moins vrai que l'exemple d'un baron de Gardovall, d'un châtelain de Bærenburg, suffirait pour faire ressortir le vice d'un ordre de choses qui faisait dépendre du hasard le sort de toute une population.

C'est à Reichenau que la vallée latérale que je parcours, vient déboucher dans la principale vallée des Grisons que j'ai quittée à Ilantz. Le Rhin postérieur dont je viens de suivre le cours, se réunit ici à ses deux homonymes qui se sont rencontrés plus haut ; ses eaux sont sensiblement moins pures et semblent hésiter à se mêler à celles du Rhin antérieur. A leur confluent se voit un édifice pittoresquement situé, auquel s'attache un intérêt particulier. C'était jadis une maison d'éducation fort estimée dans le pays, et l'un des élèves, aujourd'hui magistrat, nous a conservé le récit suivant d'un épisode qui vint y rompre jadis la monotonie de la vie du collège : « Un soir, un jeune homme d'un
« extérieur distingué, portant un petit paquet au
« bout d'un bâton, arriva, seul et fatigué, dans
« la cour de la maison. Il demanda timidement,
« en allemand, mais avec un accent étranger, à

« être conduit vers M. de Jost, l'un des chefs de
« l'établissement. Peu de jours après, nous ap-
« prîmes que le monsieur étranger se nommait
« Chabot, et qu'il devait remplir les fonctions de
« maître de français et de mathématiques. Chacun
« de nous désirait vivement faire partie de la classe
« de M. Chabot, tant son air prévenant et la cor-
« dialité de ses manières nous avaient bien dispo-
« sés en sa faveur¹. » Le nouveau-venu était le
duc de Chartres qui, forcé de quitter Bremgarten
à l'approche de l'armée française, et ne sachant
plus où se réfugier, apportait à M. de Jost une
lettre du général de Montesquiou, par laquelle
celui-ci le pressait de lui accorder un asile. Cette
recommandation ne pouvait mieux s'adresser; deux
autres personnes furent mises dans le secret qui
fut fidèlement gardé, et le nouveau maître com-
mença ses leçons qu'il continua assidûment pen-
dant les huit mois que dura son séjour à Reiche-
nau. Il mangeait avec ses collègues, et jouait ou
se promenait avec les élèves, dont aucun ne péné-
tra alors le mystère qui ne fut dévoilé que lors-
qu'il put l'être sans danger.

1. Voyez *Vanderung*, du lieutenant-colonel Tschärner, vol. II, pag. 241.

L'école de Reichenau a offert la contre-partie de celle de Corinthe : le professeur est devenu roi, et, en acceptant ces deux conditions si diverses, il a subi la dure loi de la nécessité; la première n'était certes pas la plus pénible.

Les villages qui entourent Coire m'ont paru, ainsi que tout ce que j'ai vu depuis Hinterrhein, sans caractère prononcé. Ce n'est point l'architecture rustique de la Suisse, mais un genre bâtard participant de celle-ci et de l'architecture *bourgeoise*, et qui a cessé d'être simple sans être beau ni élégant. On ne voit partout que baraques lourdes, barbouillées d'ornemens en grisaille, dans le style tourmenté de nos anciennes boiseries, avec enroulemens, coquilles, pilastres, volutes, balcons, etc., etc. C'est du plus mauvais effet, et l'on dirait qu'en allant chercher cette mode en Italie, les habitans en ont rapporté, en même temps, quelque chose de la malpropreté et du défaut de soin qui caractérisent leurs voisins. Coire est une petite ville irrégulière, mais assez bien tenue, et qui offre les traces de son antique origine. Elle fut fondée et enceinte de murs par l'empereur Constance, qui lui donna le nom qu'elle porte encore aujourd'hui, (Curia, Chur) et en fit le lieu de résidence du préteur. Au 5^e siècle, elle était déjà

devenue le siège d'un évêché. Durant le moyen-âge, les évêques de Coire avaient acquis, dans le pays, une grande prépondérance, et on les voit fréquemment figurer, malgré leur caractère sacré, dans les intrigues et les sanglans débats de cette époque. Ces princes de l'Église, oubliant les devoirs de leur ministère de paix, étaient les premiers à susciter des troubles et à rompre la trêve de Dieu, dès que cela s'accordait avec leurs ambitieux projets ou leur humeur querrelleuse. Les puissans et belliqueux abbés de Saint-Gall, de Pfeffers et de Dissentis en agissaient habituellement ainsi, et on les voyait chevauchant pêle-mêle avec les barons et les chevaliers le pot en tête et la lance au poing. Dans l'un des fréquens démêlés qui eurent lieu entre les habitans du pays et les Autrichiens, deux champions combattirent, en champ clos, pour le triomphe de leur cause respective. Celui des Grisons fut désarçonné, et, en délaçant son casque pour le secourir, on reconnut, à sa tonsure, que c'était un moine. Ce n'est pas un des moindres mérites de Charlemagne que d'avoir senti la gravité d'un pareil abus, et d'avoir tâché d'y remédier; il tenta vainement d'interdire aux évêques et aux abbés l'usage des armes; ceux-ci, croyant voir, dans cette interdiction, une sorte

d'outrage, réclamèrent avec force pour le maintien de leurs droits.

On trouve, en général, dans ce canton bien peu d'industrie; les objets de première nécessité, jusqu'aux écuelles de terre, viennent de l'étranger, et il s'importe annuellement pour 700,000 francs de blé, tandis que, sur cet article, le pays serait en état de pourvoir à ses besoins, sans l'apathie et l'esprit de routine des habitans. Ils n'ont même pas de tanneries et vendent leurs peaux crues à leurs voisins, desquels ils les achètent préparées. Le canton renferme, dit-on, des sources salines et des richesses minérales de toutes sortes, non exploitées par l'effet de la même cause, et peut-être aussi par la faute des institutions qui paralysent l'action du gouvernement et tendent à sacrifier l'intérêt public aux intérêts locaux. C'est ainsi que la route admirable que je viens de parcourir a rencontré des difficultés incalculables dans l'opiniâtre et aveugle résistance de quelques communes qu'elle devait traverser et de quelques autres qu'elle laissait de côté; les unes et les autres croyaient y voir leur ruine prochaine. Un grand nombre d'habitans des hautes vallées de l'Oberland et de l'Engadine émigrent en pays étranger où ils prennent du service, ou exercent les pro-

fessions de pâtissiers, de confiseurs, de limonadiers, etc.; tous reviennent *au pays* lorsqu'ils ont fait une petite fortune; et l'on m'a cité un de ces industriels qui, après s'être enrichi, dans une grande ville d'Italie, a fait bâtir, sur le plateau élevé qu'occupait la chaumière paternelle, une maison en pierre, ou plutôt un palais qui lui a coûté cent vingt mille francs, somme énorme pour le pays; c'est, dit-on, un beau morceau d'architecture de confiseur. J'ai eu l'occasion de remarquer, plus d'une fois, cet amour des Suisses pour leur sol natal; ils s'en éloignent facilement, il est vrai, mais c'est avec l'espoir d'y revenir finir leurs jours; il n'est pas rare de voir, dans les villages les plus reculés, quelque vieux militaire offrant sa croix de Saint-Louis et ses épaulettes de capitaine, aux respects de ses concitoyens au milieu desquels il s'est retiré après avoir échangé la vie agitée des camps, ou l'insipide vie de garnison contre une existence plus simple et plus douce qui lui rappelle les temps de sa jeunesse.

Du haut d'une colline, située à un quart de lieue de la ville, j'ai joui d'une des vues les plus remarquables qu'offre ce canton. Il était sept heures du soir; un des côtés de cette spacieuse et magnifique vallée, déjà plongé dans l'ombre,

faisait ressortir les teintes à la fois brillantes et moelleuses dont les rayons du soleil couchant doreraient le revers opposé. Les montagnes latérales s'échelonnaient par plans nombreux dont les tons, adoucis par les brumes du soir, allaient se dégradant en nuances insensibles, depuis le vert sombre des sapins les plus rapprochés, jusqu'à l'azur vaporeux des dernières cimes du saint Gothard qui bornait l'horizon. Le Rhin étincellait par intervalles, comme un fleuve de feu, au milieu des prairies et des groupes d'arbres, puis s'éteignait dans l'ombre, en rasant la base escarpée de la Galanda, l'une des plus belles montagnes du pays. Quelques châteaux ruinés couronnaient pittoresquement les collines qui formaient les plans intermédiaires, et la ville de Coire, se déployant à mes pieds, animait le paysage avec ses clochers et ses édifices blanchissans, du milieu desquels s'élevait, dans sa majesté, une forte et antique tour entièrement recouverte de lierre.

La nature du gouvernement des Grisons est essentiellement démocratique; l'unité cantonale se forme de l'agrégation de trois républiques distinctes, parfaitement indépendantes, et dans lesquelles les conseils et municipalités des communes

sont investis du pouvoir suprême ¹. Les affaires d'intérêt général se traitent par un grand-conseil composé des députés nommés par les bourgeois, sans distinctions ou privilèges aucuns. A en juger par l'état arriéré du pays, cet ordre de choses ne serait pas très profitable en pratique, et les habitants paieraient cher l'honneur d'exercer, dans la réalité et par eux-mêmes, la souveraineté populaire, dont ils ont à faire acte plusieurs fois dans l'année. Leur méfiance ombrageuse, qui les porte à renouveler annuellement le *petit-conseil*, auquel est confié le maniement des affaires publiques, sous le contrôle du grand-conseil, les empêche de maintenir plus d'un an en fonctions les membres chargés des diverses branches de l'administration. On s'embarrasse peu que ces places soient bien ou mal remplies, pourvu que ceux qui les occupent n'aient pas le temps, en se mettant parfaitement au courant de leur besogne, de se rendre nécessaires et d'acquérir une popularité qui porterait ombrage à l'esprit inquiet d'indépendance dont sont animés ces républicains. C'est par suite d'un tel système, que M. le marquis de Salis m'a dit

1. La ligue grise, la ligue de la maison de Dieu et la ligue des dix droitures.

avoir été, dans le cours de quatre années consécutives, appelé à remplir successivement les fonctions de président du tribunal suprême, de commandant de la force armée, de chef du comité d'instruction publique, et de président de la cour criminelle, genres divers d'attributions exigeant des talens et des qualités qui semblent devoir s'exclure. Il faudrait être Aristippe pour se tirer avec honneur d'une semblable épreuve ¹.

Il n'est pas un canton en Suisse dont la population offre moins d'homogénéité que celui-ci; d'une vallée à l'autre, de ce village au village voisin, vous êtes frappé des différences essentielles qui distinguent les habitans; la langue allemande et le *roman*, le culte catholique et le culte réformé alternent, pour ainsi dire, de deux lieues en deux lieues ². Les tribus pastorales qui habitent l'Oberland (Sumvix, Lugnetz), n'ont rien de commun avec cette population de voituriers turbulens, avides, qui fourmillent sur les routes du Bernhardin et du Splughen. D'un autre côté, les monta-

1. « Omnis Aristippum decuit color et status et res. »

2. Les vallées de Poschiavo et de Bergeil offrent l'exemple, unique dans son genre, d'une population italienne professant le culte réformé.

gnards de l'Engadine qui, poussés par leur penchant belliqueux et leur humeur aventureuse, émigrent en foule pour tenter la fortune, ont aussi leur physionomie à part. On conçoit que cette agglomération de peuplades si diverses ne saurait avoir de nationalité, et c'est pour cela que le système fédératif leur convient si bien ; il est le résultat nécessaire de leurs précédens et de leur manière d'être. Tous les extrêmes, en politique, en religion, etc. se trouvent ici réunis dans un rayon de quelques lieues. Chaque individu offre même, dans sa personne, comme le résumé de ce mode d'existence complexe, placé sous l'empire des circonstances qui varient d'un moment à l'autre ; il se transforme avec la même facilité que le Protée de la fable. Cet homme est choisi pour représenter son village dans le grand-conseil du canton ; il part pour Coire et profite de son char-à-banc pour y transporter, sans frais, un ou deux tonneaux de vin vieux de la Valteline qu'il y vendra avec avantage ; pendant les six semaines que durera la session, il se fera le Maitre-Jacques de la chose publique, et n'oubliera pas les intérêts de sa localité. Revenu chez lui, il déposera la toge de père de la patrie, pour revêtir la casaque du voiturier ; il passera sa vie sur la route, employé au transport des mar-

chandises ou buvant et politiquant dans les cabarets avec ses bruyans confrères. Le dimanche venu, il endossera l'uniforme d'officier de la milice pour exercer ses hommes, et, après les avoir mis en nage, il leur servira officieusement le soir, dans son auberge, les rafraîchissemens qu'il leur aura rendus nécessaires. Il n'est pas possible que le caractère du peuple non plus que celui des individus, ne se ressentent pas de cette manière de vivre et qu'il ne devienne pas souple, remuant, apte à tout, fertile en expédiens. Le cardinal d'Ossat affirmait qu'il s'était formé à la politique dans les débats du conseil de fabrique de sa paroisse; il est plus d'un magistrat de ce pays qui pourrait dire l'équivalent et, à en juger d'après les votes remarquables émis en diète par le canton dans ces trois années difficiles, on peut croire que c'est une bonne école.

Voici un fait avéré qui peut faire honte aux nations les plus avancées dans les voies de la civilisation. Ce petit pays est le premier où la vaccine ait été pratiquée par ordre du gouvernement, comme mesure sanitaire et de police. (L'arrêt du grand-conseil est de 1801). L'usage en est devenu général, grâce au soin qu'on a apporté à la stricte exécution de la loi. Ce fait est digne d'éloges de la part d'un gouvernement comme celui-ci, qui n'a-

vait pas à sa disposition les moyens coercitifs mis en œuvre par Pierre-le-Grand, lorsqu'il lui prit fantaisie de couper les barbes de ses sujets pour les civiliser.

Il est une institution particulière à ce canton et qui mérite d'être mentionnée; on la désigne sous le nom du jour où elle est en vigueur. Un certain dimanche de l'année, qu'on appelle pour cela le dimanche-aux-griefs, tout citoyen a le droit de remettre au président de sa corporation l'énoncé de ses plaintes ou de ses vœux sur des objets d'intérêt public ou privé; celui-ci le transmet, sans nommer l'individu dont il le tient, à l'autorité supérieure qui est tenue d'en délibérer. On est redevable à cet usage ancien, et toujours en vigueur, du redressement de beaucoup d'abus, et il est, dit-on, sans exemple, que des observations ou des plaintes fondées aient été écartées. La fameuse bouche-de-fer de Venise avait bien quelque chose d'analogue, mais elle n'était pas précisément établie dans le même but.

Je viens d'assister aux manœuvres de l'élite des milices du pays, qu'on exerce chaque jour, pendant plusieurs heures, afin de les préparer à figurer avec honneur au camp fédéral. Ces jeunes gens, tous beaux hommes, et d'une tournure as-

sez militaire, n'ont pu, malgré le zèle de leurs instructeurs et leur bonne volonté, acquérir encore une grande précision dans leurs mouvemens, depuis trois semaines environ qu'ils sont réunis sous les drapeaux. Je crains fort, en outre, que ce qu'ils ont appris dans ce court espace de temps, ils ne tardent guère à l'oublier lorsque, rentrés dans leurs foyers, ils ne feront plus l'exercice que le dimanche, et cela languissamment, sans être soutenus par une utile émulation. On se demande ce que pourraient ces soldats improvisés contre des troupes de ligne rompues à toutes les manœuvres, assujéties à une stricte discipline et tirant quatre coups par minute. Quelqu'un l'a dit avec vérité, la guerre de partisans est la seule que puissent faire avec avantage ces montagnards; la nature de leur pays, leurs habitudes, leur caractère, tout les y servirait merveilleusement. Ils sont courageux, actifs, infatigables; ils atteignent, pour la plupart, à une distance de deux cents pas, un but de la largeur de la main; et, s'ils agissaient de concert, animés de l'amour de leur indépendance et combattant en tirailleurs dans le labyrinthe de leurs montagnes et de leurs défilés, ils renouvelleraient les prodiges de la Suisse antique.

L'histoire de ce pays-ci prouve, qu'en fait d'hé-

roïsme, les Grisons ne sont pas restés en arrière des habitans des petits cantons. A l'époque de leur première tentative d'affranchissement, ils attaquèrent la Malserhaïde, poste important défendu par les Autrichiens fort supérieurs en nombre. A l'instant où, après des efforts inouïs, ils étaient sur le point de franchir les palissades, Fontana, leur chef, tombe frappé d'un coup mortel; il se relève aussitôt, soutenant d'une main ses entrailles qui s'échappent, et combattant en héros de l'autre, tandis qu'il anime ses compatriotes par ces généreuses paroles : « Courage, confédérés ! ne songez pas à moi ; ce n'est qu'un homme de moins. Mais souvenez-vous qu'aujourd'hui c'est la liberté de la patrie que vous défendez ; si vous pliez, vos femmes et vos enfans sont à jamais esclaves. » A ces mots, il expire, laissant à ses soldats sa mort à venger et son exemple à suivre. La Malserhaïde fut emportée, cinq mille Autrichiens y périrent, et les Grisons ne perdirent que deux cents hommes dans cette affaire mémorable.

Au milieu du 15^e siècle, dans un temps où la Suisse était déjà livrée à toutes les fureurs des discordes intestines, et où les exemples de l'ancienne foi helvétique étaient aussi peu appréciés que peu

imités, on voit les habitans des ligues grises déployer un beau caractère. Ils jouissent de leur liberté nouvellement acquise sans en abuser, et ils ne s'occupent pas, ainsi que leurs voisins, à conquérir ou à acheter des sujets, pour faire peser sur eux le joug dont eux-mêmes ont su nouvellement s'affranchir. En défendant leurs droits par l'épée, les Grisons n'oublient pas qu'ils ont juré de respecter ceux d'autrui. Des communes transigent avec leurs seigneurs, dont elles obtiennent, à prix d'argent, leur affranchissement partiel ou définitif. Les liens du système féodal se brisent ou se relâchent; l'édifice du moyen-âge s'écroule de toutes parts, et la liberté s'élève sur ses ruines¹. Cette époque est le beau moment de l'histoire du pays qui, plus tard, fut déchiré par les guerres

1. On voit un baron de Vatz jouer dans le pays le rôle attribué en France à Louis-le-Gros. On a conservé une des lettres d'affranchissement qu'il délivra en grand nombre; en voici le texte: « Je déclare que mes leudes (leut¹) de Betford
« m'ont rendu de bons et loyaux services, et prêté fidèle
« assistance. Je les reconnais, en conséquence, comme
« hommes libres et non plus comme serfs de corps, et déclare
« vouloir, dans leurs guerres, leur venir loyalement en
« aide, et, si je suis attaqué, eux s'engagent à en agir de
« même à mon égard. »

de religion ; elles y furent plus acharnées et plus longues que partout ailleurs. Dans le reste de la Suisse , la lutte était de cantons à cantons ; ici elle s'établissait de village à village. Les excès commis de part et d'autre furent horribles ; la cour d'Espagne attisait le feu , et les factions qui , dans les républiques , ne s'endorment jamais , faisaient armes de tout ; on se battait pour ou contre l'adoption d'un almanach. A la tête des deux factions étaient deux familles rivales , puissantes tour-à-tour , et animées , l'une contre l'autre , de ces haines invétérées qu'une génération transmet , en héritage , à celle qui la suit ; c'étaient les Planta et les Salis , représentant , les premiers , le parti autrichien , les seconds , le parti français. Elles ensanglantèrent à tour de rôle le sol de leur patrie par leurs interminables débats. Plus tard , les intrigues succédèrent aux voies de fait , et le fragment suivant , extrait de la relation d'un témoin oculaire , donnera une idée de la manière dont les choses se passaient , il y a deux siècles , au fond de ces vallées reculées. « Les principaux du pays
« prennent argent de divers princes , et chacun
« porte le parti de celui de qui il est gratifié. De
« là naissent des divisions dans le pays. L'envie y
« règne plus qu'en lieu du monde , et il est à re-

« marquer qu'il ne s'y rencontre pas deux per-
« sonnes entre lesquelles on puisse dire, avec vé-
« rité, qu'il y ait sincère amitié. Celui qui voit
« son compagnon enrichi de l'argent de France,
« fait naître occasion de trouble, pour se faire
« rechercher de l'Autriche. De là se font plusieurs
« bonnes maisons. Cependant le public demeure
« en une extrême pauvreté; le trésor de la répu-
« blique étant si petit, qu'à peine y a-t-il de quoi
« pour envoyer des messagers à pied par les com-
« munes, lesquelles se laissent aisément conduire,
« sans autre mouvement que celui qui leur est
« donné par la fantaisie de ceux qui sont les plus
« puissans.... Bien que l'argent domine ici puis-
« samment, encore se rencontre-t-il de grandes
« difficultés en la distribution d'icelui : donner à
« quelques-uns seulement, c'est cabrer les autres,
« et les jeter dans le parti contraire; donner à
« tous, c'est n'obliger personne; ne donner rien,
« c'est désobliger tout le monde ¹ ». Le cardinal
Bentivoglio confirme ce témoignage dans ses lettres.
« Da tutte le parti ricevon danari; a tutti si ven-
« dono; vi son le pensioni pubbliche, vi son le

1. Mémoires du duc de Rohan envoyé dans le pays à l'oc-
casion de la guerre de la Valteline.

« particolari ed un medesimo cantone, anzi un
« uomo medesimo ha donari dall' una e d'all' altra
« corona. »

Il est juste d'observer que cette vénalité depuis long-temps n'existe plus et ne saurait exister de nos jours, mais les habitudes d'intrigue sont toujours les mêmes, et l'on pourrait ajouter que le caractère remuant des habitans se complait dans cette lutte des partis qui, par un heureux changement survenu dans les mœurs, ne fait plus aujourd'hui couler le sang ¹. Je crois avoir dit qu'ici toutes les charges publiques sont électives; depuis la plus haute dignité du pays, jusqu'aux plus humbles fonctions municipales, tout est conféré

1. Pompée de Planta, accusé de trahir les intérêts du pays et de la communion réformée, en faveur des catholiques, est condamné à mort par le tribunal de Tusingen : il était absent, et George Jenatz, son ennemi personnel, s'offre pour exécuter la sentence. Il se rend au château du condamné, enfonce la porte, et, saisissant le malheureux Planta, il le terrasse, et lui abat la tête d'un coup de hache. Sa fille Lucrèce, témoin de ce meurtre, jura d'en tirer vengeance. Plusieurs années après, apprenant que le bourreau de son père était au bal, dans une auberge de Coire, elle le fait demander, et, au moment où il paraît dans la rue, elle le renverse sans vie à ses pieds, d'un coup de cette même hache teinte encore du sang de son père.

par les suffrages des citoyens, et il se passe souvent de singulières choses dans ces élections si multipliées, où l'on s'accorde à dire toutefois que les voix ne s'achètent pas à prix d'argent ; les autres moyens de séduction ne sont, en revanche, point négligés. Un homme digne de foi, et qui connaît à fond son pays, le lieutenant-colonel Tschärner, assure que les filles des candidats utilisent fréquemment, dans l'intérêt de la nomination de leurs pères, ces visites nocturnes, dont j'ai parlé ailleurs, et que l'on croirait devoir être consacrées à toute autre chose. Parfois il arrive aussi que le personnage influent d'une commune, forcé, par une nécessité impérieuse, de consentir à la mésalliance de sa fille, fait élever son gendre à la dignité de *landamman*, dans le but de le *décrasser*, et de rendre l'union moins disproportionnée. Ailleurs on demandait pourquoi tel individu, peu considéré dans le village, avait obtenu pourtant que la majorité de ses concitoyens dont il était bien connu, le portât à ces hautes fonctions : « Que voulez-vous ? répondait-on, dans la charge qu'il remplissait auparavant, il trouvait moyen de..... vous entendez ? mais là où il est à présent il n'y a rien à prendre. » Dans ces occasions, les injures, les diffamations ne sont point épargnées aux pau-

vres candidats; avant l'élection, c'est de bonne guerre; il faut l'empêcher à tout prix; après, c'est encore très permis pour se consoler de sa défaite. « Il faut bien, disait naïvement le *landamman* de Vatz, pour ce petit brin de considération qu'on acquiert, passer, les yeux fermés, par-dessus tous ces outrages et toutes ces moqueries. » Cette réponse est devenue proverbiale dans le pays, où se passe en petit ce que nous voyons chez nous. Le mot connu d'arlequin est d'un grand sens¹, il faut convenir toutefois que, malgré ces abus de détail, l'ensemble de la machine fonctionne d'une manière satisfaisante.

Je demandai, à l'un de mes voisins de la table d'hôte, quel pouvait être un grave personnage en noir, que j'avais vu, sur la grande place, avec un chapeau à trois cornes, posé sur une ample perruque bien poudrée, à laquelle pendait une bourse. On me répondit que c'était *sa sagesse* M. le bailli de la ville : la dessus, quelqu'un me conseilla d'aller voir la salle des séances et surtout la charpente ingénieuse qui soutient le toit, et, au sujet de laquelle, il règne parmi le peuple une tradition curieuse. Toute cette charpente compliquée

1. Tutto il mondo e fatto come la nostra famiglia.

ne tient ensemble, dit-on, qu'au moyen d'une seule cheville cachée à tous les regards et qui n'est connue que d'un seul landamman en charge. Dans le cas où il y aurait émeute, au sein de l'assemblée, ou tentative de révolution, ce magistrat peut, en un clin d'œil, faire tomber le toit sur les factieux et les prendre tous, comme dans une souicière. Autre propos de table d'hôte : un de ces messieurs, en parlant des difficultés que la construction de la route nouvelle avait éprouvées de la part des gens du pays, nous dit que les voituriers, ne voulant pas transiger sur leurs droits, qui ne dépassent pas, pour chacun d'entr'eux, les limites de sa commune, chargeaient et déchargeaient jusqu'à vingt fois les marchandises pour leur faire parcourir un trajet de quelques lieues. On a vu souvent deux ou trois voituriers, égaux en droits, se disputer un seul article, qui finissait pourtant par être chargé sur le traîneau d'un seul des trois compétiteurs, alors les deux autres partaient à vide et l'escortaient pour être en mesure de réclamer leur part du prix de transport.

Un voyageur du nord de l'Allemagne nous raconta, encore tout scandalisé, qu'il avait été témoin d'une rixe entre les voituriers de Tuisis et ceux de la vallée de Schams. On avait joué du bâ-

ton et il avait entendu les combattans s'écrier :
« Que M. le landamman s'en aille à tous les dia-
« bles.... nous nous moquons (le terme était plus
« énergique) de l'arrêté sur le transit, et de tout
« ce que fait le grand-conseil.... c'est nous qui
« sommes les maîtres ici, et le gouvernement n'a
« rien à nous prescrire.... »

La population de cette petite ville, dans laquelle le commerce de transit répand beaucoup d'aisance, est gaie et aime le plaisir ; tout est pour elle occasion de fête et de réunion. Les banquets reviennent fréquemment, et le ton cérémonieux qui y règne, au début, est loin de faire présumer la gaieté bruyante qui en signale la fin. On commence à porter la santé des innombrables titulaires des charges publiques ; la réserve et la contrainte en diminuent d'autant, et ces libations multipliées à l'infini, sur les plus légers prétextes, achèvent de bannir toute gêne ; l'égalité la plus parfaite règne alors parmi les convives, et la fusion des partis s'opère momentanément sous l'influence des vins de la Val-teline. Le fougueux novateur, le rétrograde partisan des privilèges, le juste-milieu conciliant (il y a de tout cela ici) se rapprochent et trinquent cordialement ensemble. L'hiver ramène les parties de traîneaux qui sont le divertissement populaire

par excellence; on s'y prépare long-temps d'avance et Reichenau est le but de ces courses, toujours terminées par un festin et par un bal. Le soir du mardi-gras, les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, parcourent les maisons de leurs connaissances; ils ont le droit de passer l'inspection des pots de la cuisine et du garde-manger, confisquant ce qu'ils y trouvent, sans doute dans le but d'assurer l'observance du jeûne du lendemain. Les mères de famille ont toujours soin qu'il se rencontre quelque chose à prendre, et le produit des confiscations est consommé à la suite d'un petit bal; cet usage, fort ancien, est toujours observé. Lorsque les plaisirs de l'hiver sont à leur fin, les dames s'interrogent pour savoir quelle maladie elles ont, et décider à quelles eaux on ira l'été prochain; c'est une grande affaire en Suisse, comme on sait, et l'on n'y a que l'embarras du choix. Au printemps, le départ du bétail pour la montagne est l'occasion de réunions nouvelles et de nouveaux festins; vient l'époque des vendanges; on festine de rechef; la *société du pressoir*, qui s'assemble pour déguster le vin nouveau sur place, est la seule dont la réunion ne se termine pas par des danses et l'on comprend pourquoi; bref ce petit peuple est d'une grande sociabilité et porte

gaiment et légèrement la vie. Il est un jeu national dont j'ai regretté de ne pouvoir être témoin : il consiste en une gageure faite entre deux hommes, dont l'un doit ramasser par terre un certain nombre d'œufs, placés à une toise de distance l'un de l'autre, les jeter, un à un, dans une corbeille, et avoir terminé sa tâche avant que son adversaire, qui a couru à toutes jambes boire un verre de vin au village de Haldenstein, situé à une demi-lieue, soit revenu au point d'où il est parti. Il y a toujours une foule considérable de spectateurs, formant haie des deux côtés de la route, et il n'est pas besoin de gendarmes pour y faire la police ; il suffit pour cela d'un enfant, armé d'un sac de farine, dont il jette des poignées au nez des récalcitans, après les trois sommations légales. Les arrêts de cette justice sommaire sont toujours sanctionnés par les éclats de rire de l'assistance.

Dans les vallées les plus reculées de ce canton, il s'est conservé quelques autres usages curieux qui remontent à une haute antiquité ; de ce nombre est la pratique connue sous le nom de *Pain de la réconciliation*. Lorsque deux hommes se sont juré une haine à mort, si leurs parens et leurs amis parviennent, par persuasion, ou même en employant la ruse, à leur faire rompre le pain ensemble, on

les voit renoncer à leurs projets de vengeance et redevenir amis. Un baron de Rhesuns, condamné à mort par les paysans, dont il avait trahi la cause, demanda et obtint, avant que d'aller au supplice, la faveur de manger avec ses juges. Son fidèle serviteur tira habilement parti de cette circonstance pour lui sauver la vie. Walter-Scott, dans un de ses romans, fait mention d'un usage tout-à-fait semblable qui existait encore, à l'époque des croisades, parmi les montagnards du pays de Galles. Il me semble, en outre, que l'on retrouve quelque chose de pareil dans les mœurs des Orientaux. Cela se rattache évidemment à cet inviolable respect qu'on avait dans les temps antiques pour les saints droits de l'hospitalité.

Il existe, dans la Haute-Engadine, une autre coutume touchante et éminemment poétique : quand un homme a été incarcéré sur d'injustes soupçons, et que son innocence est reconnue, ses concitoyens viennent, en grande pompe, le rendre à la liberté, et, au moment où il franchit le seuil de la prison, une jeune fille lui présente une rose.

J'ai observé que toutes les boutiques de Coire sont garnies d'auvens en fer battu, qui se ferment intérieurement, et sont assez solides pour résister quelques momens aux efforts d'un premier choc.

Cette précaution , que la nécessité a rendue générale , a été motivée probablement par les ravages de la guerre , auxquels ce malheureux pays s'est vu en proie à la fin du dernier siècle , et au commencement de celui-ci. La ville fut à cette époque successivement prise , reprise , perdue et reperdue par les Français et par les Autrichiens , et les habitans ruinés par le pillage et par d'exorbitantes réquisitions.

Les fontaines publiques méritent d'attirer généralement en Suisse l'attention des voyageurs ; elles ont toujours quelque chose d'historique ou de caractéristique que n'offrent point ces éternelles imitations des formes grecques qui se voient ailleurs. J'en ai remarqué une ici qui date du 16^e siècle , et autour du bassin de laquelle sont sculptés les douze signes du zodiaque ; je m'imagine que les servantes et ménagères qui sont venues les premières chercher de l'eau , ou laver leur salade à cette fontaine ont dû être fort surprises de cet étalage d'érudition qu'elles auront pris pour autant de figures cabalistiques ; la superstition était alors fort répandue dans le pays , à en juger par ce qui en reste encore. On n'y brûle plus , il est vrai , de sorcières , mais il se trouve toujours des sorciers qui conjurent l'effet des *sorts* jetés sur les bestiaux , et dé-

livrent les possédés, auxquels d'autres sorciers ont mis le diable au corps. L'un d'eux avait, pour cela, une singulière recette qui aurait dû diminuer le nombre de ses pratiques. Il les conduisait dans quelque solitude effrayante, et là leur distribuait largement des soufflets et des coups de pieds; puis, tout à coup, il s'écriait : « Tenez ! voilà le malin esprit qui sort ! le voyez-vous qui se sauve ! » Là-dessus il lâchait un coup de fusil au prétendu fugitif et la cure était achevée. C'est, je crois, à ce même homme qu'un voyageur demanda un ouragan à acheter, car il prétendait, comme les magiciens de Laponie, avoir un grand empire sur les élémens. Il répondit que ce serait avec grand plaisir qu'il lui en vendrait un, mais que les paysans se fâchaient contre lui quand il en déchainait et qu'ils lui pourraient faire un mauvais parti.

Ce n'est, à vrai dire, que dans les vallées les plus reculées du canton qu'on retrouve encore ces idées d'une autre époque; la masse des habitans est assez éclairée. L'enseignement primaire est généralement répandu, et l'école cantonnale, établie à Coire, compte d'habiles professeurs, ainsi qu'un grand nombre d'élèves. C'est réellement une éducation *universitaire* qu'ils y reçoivent, eu égard à la signification étymologique du mot. Par la nature

des institutions, ils sont appelés à faire un jour un peu de tout, et il faut qu'ils travaillent à se rendre aptes aux diverses fonctions publiques qu'ils sont destinés à remplir. Ils seront, en outre, agriculteurs ou commerçans et peut-être tous les deux à la fois; il leur faut donc acquérir quelques-unes des notions élémentaires de ces professions. Il en résulte qu'ayant peu de temps à passer à l'école, ils effleurent une foule de connaissances sans en approfondir aucune; aussi est-ce encore un sujet de doute, parmi les bonnes têtes du pays, que l'utilité pratique de cette école.

Le temps devenant incertain, et le ciel se couvrant de nuages, je me suis vu contraint de renoncer, pour la seconde fois, à une course intéressante qui était un des buts de ma pointe dans les Grisons. J'aurais voulu gravir sur la *Scesa-Plana*, l'une des montagnes les plus élevées de ce canton, et située si favorablement que, de son sommet, l'œil plane sur l'ensemble de la contrée, ce qui permet de se faire une juste idée de sa configuration générale et de se reconnaître dans cet inextricable dédale de montagnes et de vallées qui justifie assez bien le nom *Retia* (rets) que Didier, roi des Lombards, avait donné à ce pays, en en altérant un peu l'orthographe. J'eusse été curieux de

rapporter, de là haut, quelques-unes de ces *médailles du déluge*¹, de ces pierres portant l'empreinte parfaitement conservées de poissons et de coquillages marins, qu'on trouve, à chaque pas, sur ce plateau élevé de douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Le botaniste et le minéralogiste peuvent aussi se flatter d'y faire une riche moisson. L'ascension de la *Scesa-Plana* est pénible et assez effrayante, en certains endroits, mais sans être dangereuse pour les personnes accoutumées aux courses de montagnes.

La grande route que je pris, en partant de Coire, longe le Rhin dont le cours, rapide et encore peu régulier, est celui d'un torrent dévastateur. Il faudrait des opérations de diguement faites sur une grande échelle et à grands frais pour arrêter ses ravages; on en serait indemnisé, il est vrai, par d'immenses terrains rendus à l'agriculture, mais de semblables travaux sont au-dessus des ressources d'un pays pauvre, divisé d'intérêts, et où le puissant levier de la centralisation est inconnu. De telles entreprises doivent être laissées à l'industrie particulière, à laquelle, dans tous les cas, il faudrait des capitaux, et justement on

1. Expression de Fontenelle.

trouve, dans ce canton, peu d'industrie et encore moins d'argent.

A ma droite s'ouvrait une vallée latérale, le Prettigau, riche en excellens pâturages sur lesquels on nourrit la plus belle race de bétail du pays. Les habitans excellent aussi à engraisser les cochons, voire même les escargots dont le débit leur est fort avantageux. J'ai examiné un de ces parcs à limaçons; ils consistent en une enceinte circulaire de quinze à vingt pieds de diamètre, entourée de branches, auxquelles on a laissé leurs mêmes rameaux, et qui sont plantées en terre dans une position oblique, de telle sorte que leur extrémité supérieure surplombe, de deux ou trois pieds, en dedans de l'enceinte. Cette palissade, d'environ une toise d'élévation, est assez serrée pour que les limaçons ne puissent point passer au travers; il leur faut la franchir, s'ils méditent des projets d'évasion; mais, quand ils sont parvenus à grimper jusqu'au sommet de ces branches et à en descendre, un nouvel obstacle s'offre à eux; c'est un fossé extérieur profond et large d'un pied. Chaque matin le *nourrisseur* vient donner à manger à ses prisonniers, faire sa ronde et rattraper les fugitifs qui n'ont pu aller bien loin. L'automne venu, il les enterre tout vifs, pour achever de les

engraisser, puis les expédie pour la Lombardie et le nord de l'Italie, où les amateurs s'en régalaient à deux sous et demi la livre. Cette industrie n'est pas nouvelle, et aura sans doute été importée, dans ce pays, par les Romains. Varron nous apprend, en effet, que, de son temps, un parc à limaçons était encore d'un assez bon revenu.

La vallée du Prettigau se recommande au voyageur par quelque chose de mieux; c'est bien à ses habitans qu'on peut faire l'application particulière de ce qu'Horace a dit en général des peuplades de la Rhétie : « De ces hommes qui se dévouaient à mourir libres ¹. » Les pâtres du Prettigau, s'unissant aux districts de Davoz, de Mayenfeld, etc., formèrent, en 1436, la ligue des *dix droitures*, la troisième et dernière de la confédération rhétienne. Deux siècles environ après, les princes de la maison d'Autriche tentèrent la voie des armes, pour incorporer cette vallée au Tyrol. Une première irruption, connue, je crois, sous le nom de *guerre aux poules*, par suite de la menace fanfaronne qu'avaient faite les assaillans de n'en pas laisser une en vie dans le pays, fut repoussée honteusement par les paysans. Plus tard, le géné-

1. « Devota morti liberæ pectora. »

ral Baldiron, à la tête de huit mille Autrichiens, parvient à soumettre l'Engadine, et occupe, avec des forces imposantes, le Prettigau; il en désarme les habitans, les rassemble, leur fait mettre à tous un genou en terre, et prêter serment de fidélité à l'archiduc, puis il déchire et foule aux pieds, en leur présence, leur traité d'alliance avec les autres ligues, et s'établit à Mayenfeld, après avoir laissé de forts détachemens dans les principales communes. La ligue grise et celle de la maison de Dieu se voient forcées d'abandonner celle des dix droitures ainsi que l'Engadine, aux prétentions de l'Autriche. Bientôt les excès de Baldiron et de ses soldats ne connurent plus de bornes; le pays fut rançonné à merci; les tombeaux furent violés, soixante-dix temples fermés; on brûla toutes les Bibles, et l'on travailla à convertir les habitans en masse, par les mesures les plus violentes. Poussés au désespoir, ceux-ci se concertent secrètement, mûrissent et arrêtent leur plan d'attaque, et, profitant de l'absence de Baldiron, parti pour Coire, ils se lèvent en masse, le 24 avril 1622, n'ayant, pour toutes armes, que des massues coupées dans leurs forêts. Ils surprennent et assomment les postes autrichiens disséminés dans la vallée, paralysent la garnison de Castels, forte de six cents

hommes, et se portent sous les murs de Mayenfeld. Le général autrichien fait de vains efforts pour comprimer ce mouvement redoutable que Venise et les cantons protestans appuient, en secret, par des secours d'argent et d'hommes. Le baron Rodolphe de Salis est élu commandant en chef; la résistance s'étend, s'organise sur un plan régulier. Trois cents hommes, tant Autrichiens que Tyroliens, tombent, près de Mayenfeld, sous les massues vengeresses, et les Prettigauviens portent le siège devant Coire même, qu'occupait une forte division d'Espagnols. A la suite de plusieurs engagements partiels, dans lesquels les héroïques montagnards obtiennent constamment l'avantage, la garnison de Mayenfeld, forte de huit cents hommes, capitule et évacue le pays; celle qui occupait le château fortifié de Tiefcasten, et qui était d'un nombre à peu près égal, ne tarde pas à avoir le même sort. Enfin les paysans victorieux cernent la ville de Coire et forcent Baldiron et le général espagnol Delmonte à sortir du pays avec les deux mille cinq cents hommes qu'ils commandent; il leur faut, de plus, s'engager, par serment, à ne plus porter les armes contre les Grisons, ni contre ceux des cantons suisses qui les avaient assistés dans l'œuvre de leur délivrance. Ces glorieux résultats

furent obtenus par un millier de paysans de Prettigau, aidés de cent cinquante auxiliaires des vallées voisines, et de trois cents volontaires envoyés par les cantons protestans. Ce ne fut que plus tard que la ligue des dix droitures acheva de s'affranchir complètement, en rachetant, pour soixante-quinze mille florins, tous les droits que la maison d'Autriche avait conservés sur son territoire. Ce dernier trait n'est pas, à coup sûr, le moins remarquable de ce récit.



Canton de Saint-Gall.

Bains de Pfeffers.—Monticule de Sargans.—Urphèdes.—Victoire de Frastenz.—Vallée du Rheinthal.—Constance.—Jean Hus.—Guerre de Plappart.—Combat de Dornach.—La Thurgovie.—Abbaye de Saint-Gall.

JE n'ai pas voulu passer si près des bains de Pfeffers sans me détourner un peu de ma route pour visiter ce gouffre, où l'on voit arriver, chaque année, des milliers de malades de tous les pays, qui semblent, en vérité, venir ici bien plutôt pour se familiariser avec l'idée du tombeau, que pour se raccrocher à l'existence. Montaigne dit, en parlant de l'action des eaux minérales, que la distraction et l'amusement sont « la meilleure pièce de leur effet. » Il faut qu'il n'en soit pas ainsi à Pfeffers, car il est notoire que beaucoup de gens le quittent guéris ou soulagés, et il ne paraît pas, à la première inspection du lieu, que le plaisir soit pour

rien dans un pareil résultat. Je ne suis resté ici que deux heures, et j'avais hâte de sortir de ce ténébreux sanctuaire d'Hygie, qui a l'air de conduire tout droit au noir séjour des ombres. Il n'y a que l'emplacement occupé par la maison de plain-pied; au-delà du fougueux et bruyant torrent de la Tamina, qui en baigne les murs, s'élève à pic une paroi de rocher de deux cents pieds de hauteur qui, en quelques endroits, surplombe et s'appuie sur la paroi opposée. Une pente gazonneuse, raide comme un toit, vous offre le seul moyen que vous ayez de parvenir au fond de cet abîme, ou d'en sortir. Tout se perfectionne; jadis on y descendait les malades dans un panier à l'aide d'une corde et d'une poulie. Les bains ne sont point affermés; l'abbé de Pfeffers les fait valoir pour son compte, et ce sont des religieux qui tiennent la maison, ce qui paraît assez inconvenant au premier abord. Je ne m'y suis pas assez arrêté pour pouvoir décider si les plaintes que j'ai entendu articuler sont fondées ou non. Il n'y a rien à changer ou à ajouter à la description que MM. Simond et Raoul-Rochette ont donnée des bains de Pfeffers; elles sont parfaitement exactes et se complètent l'une par l'autre.

C'est dans le voisinage de Sargans que se trouve

le monticule qui, au dire des ingénieurs et des voyageurs versés dans cette matière, empêche seul le Rhin de prendre son cours par le lac de Wallenstadt, où la pente du terrain semble devoir l'attirer, au lieu de tourner à droite pour aller se jeter dans celui de Constance. Lors des grandes inondations de 1816, le fleuve débordé arriva jusqu'à un quart de lieue de Sargans, et l'on craignit sérieusement qu'il ne reprit son cours primitif. Je ne suis pas à même de décider à quel point ces craintes étaient fondées, mais j'ai remarqué que cette portion de la vallée est exposée, par l'exhaussement progressif du lit du Rhin, à des inondations presque continuelles; ce n'est qu'un immense marais, obstrué de roseaux et de plantes aquatiques, et les parties, habituellement au-dessus du niveau des eaux, n'offrent que des pâturages maigres ou de mauvaise qualité. Sargans n'est plus aujourd'hui qu'un bourg, dont l'aspect pauvre et délabré est tout-à-fait en harmonie avec la stérilité de ses environs. Jadis l'illustre et puissante famille des comtes de Sargans donnait à cette petite ville une importance dont elle est déchue depuis long-temps. Ce petit pays était, avant la révolution, sujet du canton de Glarus; une tour, débris vénérable de l'antique manoir sei-

gneurial, reste seule comme monument d'une grandeur qui n'est plus.

J'étais descendu pour demander le compte, qui me fut remis par la maîtresse de la maison, petite vieille dont l'aspect et le costume fortement caractérisés me frappèrent; il me sembla voir s'animer un de ces anciens tableaux d'intérieur de l'école flamande. Cette bonne femme sortant de sa cuisine d'un air leste, avec son petit bonnet bien blanc, plissé avec soin et collant sur le front, son corset baleiné, son ample jupon, sa croix d'or d'un travail antique et son livre de prières, garni de fermoirs en argent, eût pu poser pour le pendant du portrait d'Érasme. Sa physionomie distinguée, ses traits fins, ses yeux perçans et spirituels n'auraient pas été indignes de l'habile pinceau de Holbein; c'est dans des occasions pareilles qu'un voyageur regrette de ne pas savoir manier le crayon.

On trouve, dans les documens relatifs à l'histoire de ce pays au 14^e et 15^e siècles, des pièces d'un genre singulier, qui, il me semble, ne se rencontrent pas ailleurs; elles portent le nom d'*urphèdes*, dont je ne suis pas en état d'indiquer l'étymologie. Ce sont des déclarations, faites en présence du seigneur haut-justicier ou de son dé-

légué, par des vassaux délinquans et condamnés, déclarations par lesquelles ils se reconnaissent justement punis, et s'engagent à ne pas tirer vengeance de l'arrêt qui les frappe. En voici des échantillons trouvés dans les archives de la seigneurie de Hohensax, ils m'ont paru assez curieux pour mériter d'être traduits : « Je déclare que j'ai
« forfait mon corps et mon bien comme traître
« envers mon seigneur ; que je ne dois plus dé-
« sormais être regardé comme un homme d'hon-
« neur, *ni avoir le droit de porter aucune arme*
« excepté un couteau cassé ; que je ne dois plus
« m'asseoir (prendre place) en aucun lieu public ;
« que, si je viens à rencontrer mon seigneur ou
« quelqu'un de sa famille, je dois m'écarter de
« lui et m'éloigner de devant ses yeux ; que je
« dois, en outre, lui payer la somme de deux
« cents florins. » Cette formule était prononcée à haute voix par le coupable qui levait la main. Un nommé Golte de Wildhus dut en prononcer une pour avoir dit publiquement, dans une auberge, que le tribunal du seigneur de Hohensax avait rendu contre lui un arrêt de coquins, et qu'il p...t sur l'arrêt et sur les juges ; un autre fit sa déclaration en ces termes : « Je reconnais m'être,
« à mon grand regret, oublié au point d'avoir en-

« levé nuitamment à mon très honoré seigneur sa
« femme et de lui avoir emporté son bien que j'ai
« fait passer outre-Rhin, etc., etc. »

Voyez ces paysans qui cheminent, un parapluie sous le bras, et portent, au chef-lieu du canton, le sac contenant les objets manufacturés, par eux et leur famille, pendant la semaine; ils n'ont assurément rien de Suisse, ni dans leur costume, ni dans leur physionomie, non plus que dans leur structure grêle; ce sont pourtant les descendants des fiers vainqueurs d'Amstoss; qui les eût reconnus? Et ces femmes, occupées à broder et à faire de la dentelle, sont les petites-filles de ces héroïnes de l'Appenzel qui, dans cette journée glorieuse, se revêtirent du sarrau de leurs frères et de leurs maris, pour venir leur aider à vaincre, ou mourir à leurs côtés. C'est, assure-t-on, en mémoire de cette circonstance, que les femmes de Gaiss ont le privilège de se présenter, avant les hommes, à la communion.

Dans chaque habitation, on peut voir suspendue, au-dessus du métier à tisser, la hallebarde teinte du sang autrichien, et le terrible *morgens-tern*. Qu'il y a loin entre les deux époques que ces objets si divers rapprochent! L'héroïsme et les habitudes mercantiles n'ont guères l'air, en effet, de

pouvoir subsister ensemble, et il est permis de douter que si les jours du danger revenaient, le *morgenstern* pût protéger le métier à tisser, comme jadis il protégea les foyers du pâtre. Où sont désormais les bras qui brandissaient ces armes libératrices? Où sont les cœurs dont ils recevaient la noble impulsion? Ce n'est point dans les manufactures qu'on pourrait les retrouver. S'il en existe encore, c'est aux lieux qui furent le berceau de l'indépendance helvétique qu'il faut aller les chercher; c'est au fond de ces vallées reculées, et arriérées de plusieurs siècles, où les mœurs antiques se sont conservées pures, et où n'ont point encore pénétré, avec les maximes relâchées de notre civilisation, les calculs desséchans de la cupidité et de l'égoïsme. L'Unterwald et Morgarten ont prouvé de nos jours que l'ancienne race des *géans* de la Suisse n'était pas encore éteinte. Le temps a marché; les conditions d'existence de ce pays ont changé complètement; à la période guerroyante a succédé la période industrielle; pour les Suisses d'aujourd'hui, il n'est plus question de se défendre, mais de vivre, et il serait injuste, après tout, de leur faire un sujet de blâme du changement opéré dans leurs mœurs et dans leurs habitudes par l'irrésistible force des choses.

Il en est des victoires comme de toutes choses ici-bas : elles ont, elles aussi, leur destinée qui leur fonde une célébrité durable ou les condamne à rester ignorées. Par quelle raison celle de Frastenz, si glorieuse et si décisive pour les Suisses, est-elle dans ce dernier cas ? Ce fut elle pourtant qui prépara la chute de cette redoutable ligue de Souabe, de cette association guerrière de l'*Écu de Saint-George*, dans laquelle était entrée toute la noblesse du midi de l'Allemagne qui, à l'aide de l'Autriche, se flattait de réduire enfin ce ramas de paysans révoltés. A Frastenz, près d'ici, leur armée comptait quinze mille combattans et était pourvue d'une artillerie formidable ; les confédérés, dont le nombre ne se montait pas au tiers, se jetèrent tous à terre, au moment de la première décharge, puis se ruèrent, avec fureur, sur les pièces qu'ils prirent et tournèrent contre leurs ennemis ; cet expédient leur avait plusieurs fois réussi vers la fin de leurs guerres. En cette occasion, ils perdirent peu de monde, et il resta, sur le champ de bataille, trois mille hommes d'armes, barons ou chevaliers. Les Suisses se portèrent aussitôt sur le village de BERN qu'ils réduisirent en cendre, pour se venger de l'affront que leurs ennemis trop confians leur avaient fait, en

baptisant, quelques jours avant, un veau auquel ils avaient donné le nom de Ruedi, l'un des principaux chefs des confédérés.

Aux environs d'Altstetten, la vallée du Rheinthal s'élargit considérablement, et la contrée devient plus riche et plus pittoresque. Les marais et leur triste verdure ont disparu, mais il est cependant aisé de reconnaître que cette immense plaine, sur laquelle on dirait que le niveau a passé, a dû être, à une époque très reculée, une petite mer Méditerranée, auprès de laquelle le lac de Constance ne serait qu'une flaque, reste de ce prodigieux amas d'eau. Le fait paraît très probable et je laisse aux géologues le soin de l'expliquer. Il est à observer toutefois que le Rhin, s'étant évidemment forcé le passage au travers des rochers qui forment le saut du *Schafhouse*, l'abaissement du niveau de cet immense lac doit se rattacher à cette circonstance. C'est surtout en Suisse qu'on a de fréquentes occasions de reconnaître les traces des bouleversemens qui ont accompagné le dernier cataclysme.

Le lac de Constance est tout ce qu'on peut voir de plus remarquable.... dans le genre plat; il est long, il est large, et, avec tout cela, il n'est point grand. Ses rives sont si peu élevées que, vues

d'Arbon et de Rorschach, elles ne vous apparaissent, à l'horizon, que comme une bande étroite, comme une ligne presque imperceptible qui sépare l'azur du lac, de l'azur plus foncé du ciel. Cette vaste nappe d'eau est sillonnée journellement par trois bateaux à vapeur qui lui donnent un peu de mouvement et de vie. La rive suisse, quoique peu intéressante, offre pourtant plus de variété que l'autre. Depuis Rheineck jusqu'à Constance, la contrée est riante, sans doute, mais à la manière de ces gens qui rient toujours, et qu'on voudrait voir pleurer quelquefois, ne fût-ce que pour changer. Le sol est ici d'une fertilité extrême et parfaitement cultivé; on admire, au-dessus des plus belles moissons, des forêts d'arbres fruitiers, dont la plupart ne dépareraient point, par leur port élégant et leurs masses pittoresques, les *devans* d'un tableau de Claude-Lorrain. J'ai demandé à quoi on employait cette prodigieuse quantité de fruits, et l'hôte m'a apporté, en réponse, un grand verre d'un cidre pâle, aigrelet, qui ne valait guères mieux que de la piquette. Les gens du pays s'en abreuvent, et vendent leurs vins qui sont assez bons et en grande abondance. Ils font, en outre, sécher, comme provisions d'hiver, les pommes et les poires coupées par quartiers.

La ville de Constance n'est plus ce qu'elle était au temps du concile; l'herbe croit dans ses rues désertes, et l'on vend, aujourd'hui, une maison au prix qu'on aurait exigé alors, pour le loyer d'une chambre, pendant une semaine. On m'en a cité une, entre autres exemples, qui a été adjugée pour cinquante francs! Il est vrai qu'elle n'avait qu'une fenêtre de face. L'affluence des émigrés français, à la fin du siècle dernier, avait remonté les affaires des habitans; ces quatre ou cinq mille hôtes, quelque peu de dépenses qu'ils pussent faire individuellement, avaient, en jetant une certaine masse de numéraire dans la circulation, mis les bourgeois à même de faire rajeunir ou rebâtir leurs maisons; aussi la ville changea-t-elle d'aspect dans l'espace de deux ou trois années. On m'a proposé de me montrer les débris de la charrette, sur laquelle le malheureux Jean Hus fut traîné au supplice, mais je n'ai pas été curieux de la voir, non plus que la salle du concile, qui ne m'eût rappelé que des souvenirs dont la religion, l'humanité et la morale ont également à rougir. Les curieux peuvent consulter, sur cet événement, la lettre d'un témoin oculaire, (le Pogge) c'est un des documens les plus caractéristiques de cette époque; elle se trouve, je crois, dans l'ouvrage

de M. Simond, qui contient, en outre, nombre de particularités intéressantes. Je me bornerai à citer la suivante. Jean Hus, attaché au fatal poteau, vit une vieille femme apportant, aussi elle, son petit fagot pour grossir son bûcher; il s'écria, sans s'émouvoir : « *oh sancta simplicitas!* » C'était une leçon de tolérance donnée à ses bourreaux, leçon d'autant plus sévère qu'elle était plus chrétienne; l'histoire l'a conservée.

Il y a dans l'enclos où se consumma son supplice, un verger, ou plutôt une forêt de magnifiques arbres fruitiers qui porte le nom de Paradis, peut-être à cause de sa ressemblance avec l'Éden, ou bien parce que ce fut de là que, par l'intermédiaire des flammes de son bûcher, le pauvre Jean Hus passa dans un séjour meilleur. On cite tel poirier que la beauté et l'abondance de ses fruits ont fait évaluer, dans un acte de partage, jusqu'à la somme de deux mille francs, et qui rapporte, année commune, un revenu de cent francs.

Il me semble avoir déjà fait mention quelque part de l'humeur querelleuse des Suisses de l'ancien temps; en voici un exemple singulier : A une fête d'arquebuse, qui avait attiré à Constance un grand concours de gens des divers cantons, il arriva qu'un seigneur de la ville, jouant aux cartes

avec un Lucernois, refusa de recevoir, en paiement, un *plappart* de Berne (petite pièce valant deux sous), qu'il appela, d'un ton de mépris, une monnaie de vache, en faisant allusion à son empreinte. La susceptibilité nationale des Suisses prit cela pour un outrage; ils sortirent furieux de la ville, et ne tardèrent pas à revenir au nombre de quatre mille, ravager la Thurgovie et les terres appartenant aux habitans de Constance, qui furent forcés d'acheter la paix à haut prix. Cette guerre ridicule est connue sous le nom de *guerre du plappart*. Il est vrai de dire aussi, que le parti souabe et autrichien ne ménageait pas les Suisses; les outrages et les railleries ne leur étaient point épargnés, faute de mieux, et l'on raconte que dans un combat livré ici près, un pauvre soldat souabe, que deux Suisses allaient tuer, se jeta à genoux et leur demanda merci en leur disant : « Chers
« et compatissans vachers! ayez pitié de moi et
« laissez-moi la vie ! » Les Suisses n'en devinrent que plus furieux, cependant il fut sauvé et leur assura qu'il n'avait eu nulle intention de les offenser, mais qu'il ne les avait jamais entendu appeler autrement.

On traverse, en entrant à Constance, une plaine fertile et cultivée jusqu'au pied des mu-

railles; c'est celle qu'après la victoire remportée à Amstoss, les Appenzellois firent moissonner par deux cents femmes, pour narguer leurs ennemis bloqués dans la ville, et qui eurent la mortification de se voir ôter le morceau de la bouche, par ces mêmes femmes qui précédemment avaient aidé à les battre. C'était un singulier temps ! Les parties belligérantes négociaient par l'intermédiaire d'une vieille femme et d'une petite fille. L'empereur Maximilien, renfermé dans Constance, avait donné ordre de faire quelque prisonnier de marque, dans le but d'activer les négociations par son entremise; mais, dit un contemporain, il était plus aisé de tuer les Suisses que de les prendre; cependant, le blocus traînait en longueur, le découragement était dans la ville, et l'empereur, indigné de l'irrésolution de ses grands vassaux et alliés, qu'il avait réunis en conseil, jeta son gant de dépit en disant : « Je vois qu'il ne fait pas bon « vouloir combattre des Suisses par des Suisses ! » Peu de temps après, il reçut la nouvelle de la défaite décisive de Dornach, et de la mort du prince de Furstenberg qui y commandait en chef, et, pour le malheur duquel, *il avait plu des Suisses* ¹.

1. Expression dont il se servit pendant la bataille.

L'empereur, atterré par ce dernier coup, quitta Constance; la ligue souabe fut dissoute, et, à dater de cette époque (1499), les Suisses n'eurent plus à craindre d'autres ennemis qu'eux-mêmes.

La partie du lac qui s'étend depuis Constance jusqu'à Stein et porte le nom de *petit lac*, est, à mon avis, bien supérieure à l'autre. Ses rives, plus rapprochées, sont aussi plus pittoresques, et se distinguent par leur caractère gracieux; elles offrent un de ces sites devant lesquels on ne se récrie pas, mais qu'on revoit avec plaisir et qui laissent dans l'âme des impressions douces et calmes; la largeur du lac est coupée par l'île de la Reichenau, qui est sans arbres et peu remarquable en elle-même, mais à laquelle se rattache un souvenir historique bien propre à faire réfléchir sur la vanité des grandeurs de ce monde. C'est là qu'un empereur d'Allemagne, Charles-le-Gros, est mort dans le dénûment, peu de temps après avoir été déposé; il recevait, de la charité de l'abbé du couvent, ce qui était nécessaire à sa subsistance. Dans le trésor de l'abbaye, on voit une des molaires de l'illustre mendiant, enchâssée en or, et qui passait pour guérir les maux de dents, aussi infailliblement que l'orteil du roi Pyrrhus guérissait, au dire du bon Plutarque, les douleurs

de rate. On montre également ici les vases qui, assure-t-on, ont servi au miracle des noces de Cana.

J'ai dit librement ce que je pensais du grand lac; mais c'est avec moins de confiance que j'ai hasardé mon opinion sur le petit. Je crains d'avoir été influencé, à mon insu, en en parlant, par le souvenir de la cordiale hospitalité que j'ai reçue sur ces bords, où j'ai goûté, pendant quelques jours, les douceurs d'une vie de château à laquelle l'esprit aimable, le caractère affectueux, les soins prévenans de la châtelaine d'Arenenberg prêtent encore un nouveau charme. C'est ici que je me suis vu à même de juger combien on est heureux, dans les grands changemens de position, de posséder cette noble et précieuse faculté, cette force morale qui, n'ayant pas besoin d'aller chercher de consolations dans Sénèque, sait nous placer, pour ainsi dire, comme spectateurs désintéressés, en dehors des événemens au milieu desquels nous avons vécu et par lesquels nous avons souffert; qui nous empêche d'empoisonner, par le souvenir de ce que nous avons perdu, la jouissance des biens qui nous restent, et nous élève au-dessus de l'opinion du monde oublieux ou prévenu que nous excusons, loin de nous irriter contre lui; il

y a une grande dignité dans le malheur supporté de la sorte.

J'ai peu de choses à dire sur la Thurgovie; je me retrouve avec des compatriotes, et mes notes en souffrent. D'ailleurs qui est-ce qui connaît la Thurgovie, pays fertile, coupé de collines et de vallons, mais n'offrant rien à la curiosité des étrangers? Qui est-ce qui s'est arrêté à Frauenfeld, sa capitale, hormis ces voyageurs qui font dans les cotons et les toileries? Canton nouveau, passé de l'état misérable de bailliage administré, ou plutôt exploité à tour de rôle par les anciens cantons, à une existence indépendante, la Thurgovie est régie aujourd'hui par une constitution qui répartit également les droits politiques entre tous les citoyens. Je ne dois pas omettre de signaler un fait curieux que la législation de ce canton offre aux méditations du publiciste : c'est le seul pays de l'Europe dans lequel le mariage est prohibé par la loi, lorsque les futurs conjoints ne justifient pas de la possession d'un capital représenté par des valeurs mobilières ou immobilières s'élevant à huit cents francs environ. Cette loi est toute nouvelle. Il faut aller en Turquie pour trouver une disposition semblable, qu'on aurait bonne envie d'imiter, à ce que je présume, dans le reste de la

Suisse et voici pourquoi : les enfans nés de parens indigens, mais ayant le droit de bourgeoisie, tombent à la charge de la commune, lorsque le fonds communal abandonné aux pauvres à tour de rôle, ne peut plus suffire à leur entretien. Les bourgeois non pauvres ont donc partout intérêt à diminuer le plus possible le nombre de ces familles sans ressources, à elles. Ce sont eux qui nomment le grand-conseil, et c'est le grand-conseil qui fait les lois. Je ne sais quel auteur a dit qu'en tous pays, les lois étaient des armes fabriquées par ceux qui possèdent, pour se défendre contre ceux qui ne possèdent pas. Cette définition est juste, et n'a, il me semble, rien de choquant; elle est dans la nature des choses. C'est la propriété qui est le fondement de l'ordre social et elle a dû être entourée de garanties. Nul n'a droit de se plaindre, tant qu'il n'y a pas privilège, c'est-à-dire monopole de la propriété pour les uns et partout exclusion pour les autres.

Le chef-lieu du canton de Saint-Gall offre à l'observateur deux parties bien distinctes, représentant deux époques qui ne le sont pas moins. Les bicoques étroites, irrégulières, qui s'entassent toutes noircies par le temps, dans l'enceinte resserrée des anciens murs, vous reportent au temps

de la petite ville municipale, ayant sans cesse à lutter contre des voisins envahisseurs. Les habitations nouvelles qui forment le faubourg marquent l'époque industrielle ; élégantes, propres, *comfortables*, elles font un contraste frappant avec leurs voisines. Ces charmantes demeures, entourées pour la plupart de jardins, respirent un sentiment de bien-être qui ne fait pas pencher la balance en faveur du bon vieux temps. On voit que les négocians et les fabricans de Saint-Gall ne se bornent pas à savoir faire travailler avantageusement leurs capitaux, mais qu'ils possèdent ce qui vaut mieux, l'art d'en jouir et de s'en faire honneur. C'est un effet étrange que celui que produit, au premier coup d'œil, cette contrée qui est, à la lettre, tapissée de percale et de mousseline qu'on étend sur le gazon pour les faire blanchir. Aussi loin que la vue peut atteindre, tout paraît blanc, et l'on dirait qu'il a neigé, par exception, dans le vallon spacieux au milieu duquel la ville est située. Une dame de ma connaissance, en approchant de Saint-Gall, fut dupe d'une illusion analogue, et demanda quel était donc ce lac qu'elle apercevait à une certaine distance.

L'histoire de l'abbaye de Saint-Gall qui est, au fait, celle de ce canton d'institution récente, et de

celui d'Appenzel soumis jadis à la crosse abbatiale, offre des particularités intéressantes et curieuses. On sait que cette abbaye a été la plus puissante qui ait existé. Ses abbés marchaient les égaux des grands vassaux de l'empire, et l'un d'eux disait, avec raison : « Je suis moine dans mon couvent, je suis prince à la cour impériale. » Leurs prétentions à une indépendance absolue et leur influence dans le pays portèrent, sans doute, ombrage aux empereurs, puisque au milieu du 15^e siècle, on voit ceux-ci appuyer les tentatives de la ville de Saint-Gall, déjà alliée aux Suisses, pour se soustraire à la domination des abbés. Au moyen de cette assistance puissante, les bourgeois réussirent à s'affranchir et à se maintenir libres dans l'étroite limite de leur banlieue. La politique des abbés variait suivant les circonstances, et un vieil auteur a dit d'eux, qu'ils portaient tantôt la culotte suisse, tantôt le haut-de-chausses autrichien; leur position était difficile; il régnait jadis, entre les membres de la noblesse et les couvens déjà riches et puissans, un esprit de jalousie d'une part et de méfiance de l'autre, qui n'attendaient que des occasions pour éclater en hostilités ouvertes. Aussi voit-on les abbés, convaincus de l'insuffisance des armes spirituelles, en cas de lutte, chercher à se

procurer, au prix de grands sacrifices, la protection du plus puissant des comtes ou des barons du voisinage, et imiter en cela la conduite des villes nouvellement affranchies. Quelquefois ces fiers et belliqueux prélats dirigèrent en personne les expéditions militaires qui avaient pour but de venger une insulte, ou d'étendre leur territoire. L'un d'eux ne craignit même pas de lever sa bannière contre celle de l'empire. L'histoire vaut la peine d'être racontée, surtout pour sa conclusion. Cet abbé, dont j'ai oublié le nom, s'étant mis en révolte ouverte contre l'empereur, celui-ci donna ordre, à son *avoué* ou délégué, le duc de Zœhring, de le réduire à l'obéissance par la voie des armes. L'abbé prit ses mesures pour résister, convoqua et mit sur pied la petite noblesse des environs qui relevait de lui, arma ses arrière-vassaux et jusqu'à des serfs pour faire nombre. A la première rencontre, le duc de Zœhring culbuta cette petite armée, et fit une grande quantité de prisonniers. Les chevaliers et hommes d'armes furent renvoyés honorablement moyennant rançon, mais les pauvres serfs, les vilains, au nombre de deux cents, durent subir une opération dégradante, pour les punir d'avoir usurpé le privilège des hommes libres en osant porter les armes. On ne

dit pas que la chapelle des princes-abbés ait profité de cette barbarie qui porte bien le cachet du 12^e siècle.

De même que dans les armoiries de Berne, l'ours figurait dans l'écusson des abbés de Saint-Gall, et c'est à la légende suivante qu'il a dû cet honneur. Le saint fondateur de l'abbaye qui, comme on sait, était Irlandais, errant dans cette contrée, alors sauvage, pour y chercher un lieu où il pût se livrer en paix à son goût pour la vie contemplative, fit une chute, au milieu d'une forêt, embarrassé dans les broussailles. Il regarda cette circonstance comme une indication venue d'en haut, et résolut de construire sa cellule sur le lieu même; en conséquence il s'y arrêta avec son disciple Hiltibald, et tous deux y prirent leur frugal repas, après quoi ils se mirent en prières. Dans ce moment, un ours sortit du fourré et commença à lécher discrètement les miettes de pain qu'ils avaient laissé tomber; Saint-Gall, sans se déranger, ordonna au redoutable animal d'aller chercher du bois pour alimenter le feu, ce qu'il fit aussitôt. Lorsque la puissante abbaye eut remplacé l'humble cellule, on songea à le récompenser de sa docilité.

Cette abbaye est la seule qui ait été sécularisée.

en Suisse, lors de la première révolution ; il fallut, pour donner lieu à cette exception, un concours de circonstances défavorables, parmi lesquelles on signale, en première ligne, l'obstination de l'abbé d'alors, Pancrace Forster. La bibliothèque, l'une des plus riches connues en anciens manuscrits, est devenue propriété cantonale ; elle offrirait à la jeunesse du pays des ressources d'instruction précieuses, mais l'esprit de commerce et d'industrie est exclusif, et cette petite ville, avec tout ce qu'il faut pour être un des foyers de civilisation intellectuelle de la Suisse, s'en tiendra à la renommée de ses mousselines, selon toute apparence.

N'en déplaise aux esprits positifs et aux protestans fanatiques, j'avoue que je ne saurais m'empêcher d'accorder un regret à la destruction de cette antique abbaye de bénédictins, la seule congrégation vraiment lettrée et savante qui existât en Suisse, et eût à sa disposition une bibliothèque nombreuse contenant mille manuscrits anciens, tous plus ou moins curieux ; la seule enfin qui possédât déjà une école célèbre, à une époque où l'ignorance était générale. On ne pourrait non plus, sans injustice, oublier d'ajouter que, parmi ses abbés, dont beaucoup n'ont pas su échapper aux

vices et aux abus particuliers à leur temps, il s'en est trouvé plusieurs qui se sont montrés, comme l'abbé Salomon, sages législateurs, administrateurs économes et éclairés, et politiques habiles.

Canton d'Appenzel.

Gaiss.—Champ de bataille d'Amstoss.—Trogen.—Herisau.—Teufen.—
Le Sentis.—Lichtensteig.—Le Toggenbourg.—Wallenstadt.—Vic-
toire de Nœfels.—Linthal.—Burglen.—Passage du St.-Gothard.

LE pays que l'on traverse en se rendant de Saint-Gall à Gaiss n'a pas beaucoup d'intérêt; ce ne sont que montées et descentes continuelles. La contrée, d'ailleurs d'un aspect assez gai ne présente qu'une multitude de collines, ou pour mieux dire, de grandes taupinières verdoyantes, mais offrant toutes le même caractère. Cette monotonie accroît l'ennui du voyageur, cheminant au pas sur cette route pénible. La richesse d'une partie du canton d'Appenzel consiste dans son bétail; mais les habitans de cette portion du pays ne s'adonnent pas exclusivement à ce genre d'industrie, ils y joignent diverses branches de fabrication et, dans quelques villages, la filature du lin à la quenouille qui y a

été portée à un tel degré de perfection, que, d'une livre de lin, une bonne fileuse tire un fil de deux cent mille aunes. Les hommes que je rencontrais portaient sur la tête de petites calottes de cuir fort propres, et entourées d'une bordure de fleurs brodée ou frappée en rouge. Leurs larges bretelles, en cuir piqué, étaient ornées de ciselures de cuivre, parmi lesquelles figurait un petit bœuf plaqué sur la bande transversale. Il n'eût tenu qu'à moi, grâce à cette circonstance, d'importer ici, en imagination, les rites de l'antique Égypte, et de voir, dans ces pâtres, autant de desservans du bœuf Apis. Ces gens me saluaient avec un air de cordialité et de bonne humeur qui me plaisait. Les Appenzellois sont renommés, dans toute la Suisse, pour la gaieté de leur caractère, l'originalité de leur tour d'esprit, et l'à-propos mordant de leurs réparties. On affirme que maintes fois des gens des autres cantons, ou des beaux-esprits allemands, ayant cherché à les mystifier, n'ont pas eu les rieurs de leur côté. La population de ces montagnes se distingue, en outre, par d'étonnantes dispositions musicales; il existe, dans chaque village, une société de chant où l'on entend exécuter par un grand nombre de voix, des morceaux à plusieurs parties avec un ensemble admirable. On

a observé que les chanteurs excellent surtout dans les mouvemens vifs.

Arrivé enfin à Gaiss après cette ennuyeuse route, le voyageur désappointé se demande comment il se peut faire que l'on accoure, chaque année, des divers cantons de la Suisse et du midi de l'Allemagne, se confiner dans une aussi triste solitude pour y boire du petit lait de chèvres. On ne voit pas un seul arbre, des pelouses, puis encore des pelouses et au-dessus des rochers chauves et déchirés. Je me garderai d'entrer dans de plus longs détails sur un séjour, dont la description seule serait capable de donner des maux de nerfs à mes lectrices, et de les forcer de recourir à la *molkekur* qui consiste à se noyer, progressivement, dans des flots de cet insipide breuvage, dont on finit, si l'on ne m'a pas trompé, par avaler jusqu'à dix grands verres par jour. Les malheureux buveurs n'ont, pour échapper à l'ennui, que la conversation de leurs compagnons d'infortune, tout aussi ennuyés qu'eux; puis ils se promènent sur des chemins pierreux et sans ombrage, et parfois réveillent, en tirant à la cible, les échos de ces montagnes pelées. Deux sommités assez élevées, le Gœbris et le Kamor, leur fournissent, de temps en temps, l'occasion de faire une partie de prome-

nade dans laquelle ils jouissent d'une vue remarquable sur le Rheinthal.

On ne saurait nier cependant que le séjour de Gaiss n'ait pas eu, et n'ait pas encore, chaque année, un effet salubre sur la santé des gens que les médecins allemands et suisses y envoient. L'air tonique et vivifiant de ces montagnes, la vie réglée et monotone que l'on y mène, doivent ajouter à la vertu calmante et sédative du petit lait que l'on emploie en breuvage et en bains. L'éloignement où l'on est du trac des affaires et du tourbillon social contribue, sans doute, à cet heureux résultat. Mais ce que je ne puis concevoir, c'est que des gens, sains de corps et d'esprit, aient l'idée de venir ici pour s'amuser et se distraire ; c'est le lieu le plus mélancolique que j'aie vu dans mon voyage.

Je m'arrêtai à Gaiss pour dîner ; tandis qu'on mettait mon couvert, je remarquai deux cuillères en vermeil, d'une forme antique et singulière, et dont les manches étaient curieusement ciselés. Je m'enquis de mon hôte d'où elles lui venaient. Elles s'étaient, me dit-il, transmises dans la famille, de père en fils, depuis fort long-temps ; voilà tout ce qu'il en savait. Selon toute apparence, elles avaient jadis fait partie de l'argenterie de cam-

pagne d'un de ces fiers barons d'Autriche, ou de Souabe, qui ne se doutait assurément guères, en quittant son manoir crénelé, qu'il venait se faire tuer et dépouiller à Amstoss par des *vachers* suisses, et qu'un jour un *tourist* se servirait d'une fricassée d'auberge avec ses cuillers, tout en philosopant sur les vicissitudes humaines.

Dès que j'eus diné, je me rendis sur le champ de bataille d'Amstoss, à une petite demi-lieue d'ici. On vit, dans cette journée, un noble comte de Werdenberg, poussé au désespoir par la tyrannie de l'empereur, déposer son casque empenné et son écusson armorié, pour faire cause commune avec les pâtres de l'Appenzel, à la tête desquels il combattit pieds nus, couvert comme eux d'un sarrau de toile, les animant de son exemple, et concourant, par son courage expérimenté, à leur assurer la victoire. L'histoire rapporte qu'un seul homme, Uli Rotach d'Appenzel, s'adossant à une grange, fit face à douze Autrichiens, en tua cinq et ne succomba que lorsque la grange, embrasée par l'un des survivans, ne pût plus protéger son courage. Ce furent les eaux ensanglantées d'un ruisseau qui apprirent aux gens du Rheinthal cette victoire si chèrement disputée.

Le combat dura six heures ; et les Autrichiens étaient quatre contre un.

Ce serait se faire une très fausse idée de ces combats d'autrefois que de les comparer à ceux qui se livrent de nos jours. On se battait alors, sans en savoir bien long, contre des gens qui n'en savaient guères plus ; l'art des manœuvres n'existait point encore ; ou du moins était encore dans l'enfance, et les efforts de la valeur n'avaient point à craindre de venir se briser contre une habile combinaison stratégique, ou de se voir paralysés par elle. Il s'agissait surtout de frapper fort et juste, et il faut convenir qu'en ceci les Suisses possédaient, sur leurs ennemis bardés de fers, un avantage réel. Nés au milieu de leurs montagnes dont l'air salubre et fortifiant semble doubler l'énergie vitale, leurs mœurs, leur genre de vie, la crainte de retomber sous la domination d'un maître irrité, tout contribuait à accroître leur intrépidité naturelle, et puis, ce qui est beaucoup, les premiers succès avaient été pour eux, et ils avaient gagné, par là, en force morale, tout ce que leurs adversaires avaient perdu. Aussi voyons-nous la terreur panique occasionée par l'arrivée imprévue d'un renfort, souvent même par une méprise, jouer un grand rôle dans ces déroutes de cheva-

liers et d'hommes d'armes, qui n'étaient pourtant pas des poltrons. En outre, la manière de combattre de ces héroïques paysans, leurs armes insolites, leurs cris sauvages, déconcertaient les routiniers les plus intrépides. Pour achever enfin le tableau de la supériorité des Suisses, observons qu'ils combattaient sur leur terrain, enflammés d'un enthousiasme que leurs ennemis ne pouvaient connaître.

A quelques lieues d'ici, se trouve le beau village de Trogen, l'un des chefs-lieux de la partie protestante du pays, c'est-à-dire, des *Rhodes extérieures*. C'est là que se tiennent, tous les deux ans, les comices de ce petit peuple qui offrent, dit-on, un spectacle d'un haut intérêt. Malheureusement pour les étrangers, l'époque de la convocation de la *landsgemeinde* ne cadre pas avec la saison des voyages; elle est fixée au premier dimanche de mai, et c'est encore l'hiver pour cette région élevée. M. Zellweger, l'un des citoyens les plus justement considérés de Trogen, m'a fourni, sur cette assemblée, quelques détails que j'offrirai au lecteur, faute de ne pouvoir en parler comme témoin oculaire. Tout bourgeois ayant atteint l'âge de seize ans, a droit de venir, en personne, faire ici acte de souveraineté, soit en nommant les nou-

veaux magistrats, en concourant à la formation des lois, soit en statuant sur des objets d'intérêt public. On voit ces paysans arriver des hameaux voisins, l'épée au côté, et chantant en chœur des chansons patriotiques; ils se réunissent sur la grande place de Trogen, au nombre de plusieurs milliers. Alors la séance s'ouvre par une prière; les magistrats, nommés l'année précédente, viennent, la tête découverte, résigner leurs fonctions entre les mains du peuple et font procéder à de nouveaux choix. C'est en levant la main que les citoyens donnent leurs suffrages; s'il y a doute, on fait voter individuellement et tous passent, à tour de rôle, devant les scrutateurs qui recueillent les votes. Un grand ordre, une grande décence règnent habituellement dans cette assemblée, et, au moment où le peuple reçoit le serment de ses nouveaux magistrats, il se fait tout à coup, dans cette foule nombreuse, un silence dont l'effet est solennel et imposant. Cependant cette démocratie a quelquefois aussi ses caprices et ses passions. En 1729, des désordres graves éclatèrent à Trogen, au sein de la landsgemeinde et firent ressortir le beau caractère de deux magistrats, de Laurent Zellweger et de son fils; leur conduite, en cette circonstance, rappela celle de ces grands citoyens

dont l'ingratitude du peuple d'Athènes mit si souvent le patriotisme à l'épreuve.

Il y a plus de civilisation, de lumières et d'aisance, dans la partie protestante du canton d'Appenzel, que dans la partie catholique. La population aussi y est plus considérable des deux tiers, et bien plutôt industrielle qu'agricole ou pastorale. Les deux chefs-lieux, Trogen et Herisau, sont des villes, si on les compare au bourg d'Appenzel. Des citoyens généreux que le commerce a enrichis, ont fait un noble usage de leur fortune en y fondant des établissemens de bienfaisance et d'utilité publique, tels que des maisons d'orphelins, des écoles pour les enfans pauvres. A Trogen il existe une bibliothèque, et M. Zellweger, dont j'ai parlé, possède une collection très curieuse de pièces et documens relatifs à l'histoire de son pays.

On sait que l'Appenzel faisait jadis partie des immenses domaines de l'abbaye de Saint-Gall, qui l'administrait par des baillis dont l'autorité n'avait rien de bien paternel. L'un d'eux était surtout connu par sa dureté; lorsqu'il n'était pas content du meilleur habillement des coffres, et qui lui était acquis, à titre de droit de succession, il faisait ouvrir le cercueil, pour dépouiller le défunt de celui dans lequel ses enfans l'avaient enseveli. Un autre

lâchait deux énormes dogues aux troussees des paysans qui cherchaient à se soustraire à certain péage vexatoire : les habitans de l'Appenzel supportaient impatiemment ces actes tyranniques et se préparaient, par des résistances partielles, à secouer le joug définitivement. Placés sous l'interdit pour désobéissance envers leur seigneur, ces bonnes gens vinrent une première fois à résipiscence, ne voulant pas, disaient-ils, rester sous le *chose*. Plus tard, il est vrai, ils bravèrent cette arme spirituelle; et, peu scrupuleux en matière de liberté de conscience, ils forcèrent leurs curés à leur dire la messe, en dépit d'un nouvel interdit. Peu à peu les résistances devinrent plus vives de leur part, et les prétentions plus exigeantes de la part des abbés. L'un de ceux-ci, Cuno de Stauffen, dit à l'archiduc d'Autriche Frédéric : « Les *Rhodes* d'Appenzel menacent, si l'on n'y prend garde, de devenir une seconde Suisse. » Ils vérifièrent cette prédiction peu de temps après à Amstoss. Une fois affranchis, ils firent trembler, à leur tour, la noblesse du voisinage et attaquèrent avec succès maints châteaux. La chronique raconte qu'ayant, entr'autres, pris d'assaut un fort, où certain chevalier, connu par ses déprédations, faisait sa résidence, ces paysans, dans leur simplicité, négli-

gèrent de prendre l'argent monnayé et en lingots qu'ils y trouvèrent, préférant emporter des caisses de poivre et d'épices dont ils faisaient bien plus grand cas. La manie des conquêtes s'empara également d'eux, et ils voulurent aussi avoir des sujets; il fallut que leurs confédérés de la Suisse s'opposassent à ces projets d'envahissement, en les menaçant de renoncer à leur alliance.

Le beau village de Teufen que j'ai traversé, en venant à Gaiss, me fournit une anecdote qui offre un exemple de la simplicité des mœurs du pays, et de cet extérieur de bonhomie sous lequel ces paysans-magistrats cachent l'adresse et la fermeté dont ils ont besoin quelquefois dans l'exercice de leurs fonctions. Le landamman de Teufen était occupé à couvrir le toit de sa maison, lorsqu'il vit arriver, au nombre de cinq ou six cents, les habitans d'une paroisse voisine, au sujet d'une réclamation qu'ils avaient à faire valoir contre sa commune; leur but était de l'intimider; il ne s'y méprit pas, affecta de continuer tranquillement son ouvrage, et lorsqu'on lui cria, du milieu de cette foule tumultueuse, qu'on avait à lui parler, il répondit froidement « Eh bien! envoyez-moi quelqu'un ici pour exposer votre affaire. » Une députation grimpa en effet sur le toit, au risque

de se rompre le col, et le magistrat lui ayant donné audience dit : « C'est bien ; nommez des commissaires et nous allons en conférer ensemble à l'hôtel-de-ville. » Il ne voulait que gagner du temps, et lorsqu'il vit les habitans de sa commune réunis, en assez grand nombre pour paralyser les mauvais desseins des réclamans, il se rendit, en costume, à l'hôtel-de-ville, écouta les commissaires et leur répondit avec dignité : « C'est à la justice à prononcer sur cette affaire ; mais vous, comment avez-vous osé, au mépris de vos devoirs et de vos sermens, venir ainsi, au nombre de plusieurs centaines, présenter une réclamation dont les juges n'ont encore pu connaître ? Avez-vous espéré les intimider et leur arracher, par la violence, une décision qui vous fût favorable ? Je vous somme de vous disperser sur-le-champ et de retourner paisiblement chez vous attendre leur arrêt. » La cohue des pétitionnaires collectifs, ainsi que ses meneurs, ne se le fit pas répéter.

En approchant d'Appenzel, le pays prend un peu plus de caractère, il est plus boisé, les montagnes s'élèvent, et la masse imposante du Sentis rappelle le voisinage des Alpes ; les habitations n'ont plus le même aspect ; on s'aperçoit de suite

qu'on a quitté un pays manufacturier pour une contrée de pasteurs ; les maisons en bois du bourg d'Appenzel, sombres et enfumées, portent le cachet suisse, tandis que celles que vous avez vues à Saint-Gall et à Trogen se retrouvent partout ; vous reconnaissez que l'aisance et les raffinemens de la vie civilisée n'ont point encore pénétré ici, et ce que le judicieux et spirituel Bodmer disait des Appenzellois, vers la fin du siècle dernier, leur est encore applicable : « Dès que ce petit
« peuple a tenté de faire un pas en avant, vers
« les recherches de la civilisation, il se hâte d'en
« faire deux en arrière, dans la crainte de nuire à
« sa liberté. » Nulle part, en Suisse, on ne trouve, au même degré qu'ici, l'esprit républicain dans l'acception favorable du mot ; l'égalité y existe dans les mœurs, non moins que devant la loi, et les plus riches habitans de Trogen et de Hérisau mangent encore aujourd'hui avec leurs domestiques. Les rapports sociaux et les rapports de famille sont établis sur un pied vraiment patriarcal ; les citoyens vivant plus rapprochés, se connaissent ; aussi il est rare que la considération publique ne s'attache pas à ceux qui la méritent. Il est à observer que le bon esprit des Appenzellois et la rectitude de leur jugement ont su les pré-

server des égaremens de cet esprit de vertige qui a soufflé sur la Suisse pendant ces dernières années. S'ils ont échappé aux dangers des innovations violentes, et non mûries par la réflexion, ce n'était pas assurément faute d'avoir chez eux des gens qui préchassent la réforme radicale, et autour d'eux d'autres gens qui s'efforçassent de la réaliser. Le journal le plus ultra-démagogique, le plus incendiaire de toute la Suisse qui se publie dans ce canton, poussait chaque jour les populations à la révolte et à la guerre civile, assuré de l'impunité par ce même ordre légal qu'il travaillait à renverser.

Appenzel est le chef-lieu des *Rhodes intérieures*, de la partie catholique du pays qui ne compte guère que treize mille cinq cents habitans, tandis que l'autre en a près de trente-six mille; les deux communions vivent en bonne intelligence, quoique formant, depuis le milieu du 16^e siècle, deux petits états indépendans, qui pourtant ne constituent qu'un seul canton n'ayant qu'une voix en diète; la différence des cultes, non moins que celle des intérêts, avait rendu nécessaire cette séparation qui se fit à l'amiable. L'introduction de la réforme n'a point ici fait couler le sang, comme dans d'autres parties de la Suisse. Dans toutes les

communes où il y avait dissidence, on a voté pour la conservation de l'ancien culte, ou pour l'adoption du nouveau, et partout la minorité a accepté la religion de la majorité. Qu'on ait employé ce bizarre expédient au 16^e siècle pour sortir d'embarras, passe encore, mais voir au 19^e un député, néophyte ardent de l'abbé Chatel, venir proposer sérieusement, à la tribune, une pareille mesure, pour le petit nombre de nos communes de France où il compte des co-religionnaires, c'est là, en vérité, ce dont on a peine à revenir.

J'ai eu l'honneur d'être hébergé par M. le landamman d'Appenzel. Ce magistrat jouit toujours, en vertu de sa charge, du droit d'auberge, et sait très bien, dans l'occasion, poser les limites qui séparent l'exercice de sa profession personnelle de l'accomplissement de ses fonctions publiques. J'ai entendu dire que celui-ci, ou l'un de ses prédécesseurs, avait coutume de descendre avec empressement dès qu'il entendait un cheval ou une voiture s'arrêter à sa porte; il ouvrait officieusement la portière, ou tenait l'étrier à l'arrivant; le conduisait dans la salle et là lui disait : « Si vous
« voulez seulement loger ici, monsieur, vous
« n'avez qu'à commander, je suis à vos ordres;
« mais si vous avez à parler à M. le landamman,

« posez votre chapeau et votre fouet sur cette table, et dites-moi votre affaire. » J'en avais bien une, moi, sur laquelle je voulais consulter mon hôte, mais il n'eut pas besoin, pour celle-là, de revêtir sa mine officielle. J'avais bonne envie de monter au sommet du Sentis, la plus haute montagne du canton, d'où l'on jouit, dit Ébel, d'une vue magnifique; mais il m'en dissuada; la course était pénible et périlleuse. Un colonel suisse avait vu tuer par la foudre, l'année précédente, son guide qui marchait à ses côtés, et lui-même, gravement atteint, avait eu peine à sauver sa vie; il lui avait fallu se traîner péniblement au travers des neiges et le long d'effrayans précipices pour regagner un chalet où il pût trouver des secours. Je n'étais pas seul, et j'abandonnai mon projet qu'on me présenta comme inexécutable.

J'ai eu un motif de plus d'apprécier la justesse du mot de Bodmer, au sujet des raffinemens de la civilisation qui ont tant de peine à s'introduire dans ce canton. L'aventure que je vais conter fera dresser les cheveux sur la tête de quiconque est doué, le moins du monde, du sentiment du *comfort* et de l'existence *fashionable*. J'avais demandé du thé pour mon déjeuner; impatienté de ne voir rien arriver, ni bouilloire, ni théière, j'entrai dans

la cuisine, où je trouvai la bonne dame de l'auberge qui, à l'aide d'une cuiller de bois, remuait dans un poêlon, quelque chose sur le feu; c'était mon thé! une trentaine de feuilles valsaient en rond dans l'eau tiède, et se parfumaient de l'arôme qui s'échappait de la fumée du bois de sapin. Cette méthode me parut si neuve que je laissai faire, curieux de savoir ce qui sortirait de là. Un instant après, la dame, d'un air satisfait, m'apporte ce breuvage dans une cafetière! et avec du lait chaud!! toutefois je me résigne, j'avale.... j'en frémis encore d'horreur, *horresco referens*; c'était du thé de Suisse, autrement nommé vulnéraire!!!

En voyant cette contrée solitaire et sauvage, et cette modeste bourgade, on a peine à se figurer qu'ils aient pu être témoins de ces révolutions et de ces revers de fortune qui marquent chacune des pages de l'histoire des républiques anciennes. Et cependant, sur ce coin de terre, de même qu'à Rome, les factions ont lutté, triomphé et succombé tour-à-tour; elles ont joué leurs sanglantes tragédies qui ne différaient de celles de la capitale du monde que par l'exiguité du théâtre et l'obscur condition des acteurs principaux. A Rome, on se disputait à qui commanderait à un

peuple auquel obéissaient les rois, ici il n'était question que d'obtenir l'autorité suprême parmi quelques tribus de pasteurs, mais dans les deux cas il s'agit d'être le premier; le but est le même, les moyens se ressemblent, et, quelque différente que soit l'importance des résultats, les haines n'en sont pas moins implacables, les brigues moins actives, le succès moins insolent, et la réaction moins cruelle. Ici Pompée sera un aubergiste, et César un marchand de bétail; quant au peuple, il se montrera tel que l'esprit de parti l'a fait partout et dans tous les temps : instrument aveugle entre les mains de quelques fourbes ou de quelques rêveurs passionnés, il renversera et foulera aux pieds l'idole encensée par lui la veille, et insultera, dans sa légèreté stupide, à la chute de l'homme qu'il aura élevé aux *triples honneurs*.

Un aubergiste, nommé Suter, homme de bien et de talent, remplissait, depuis long-temps, les fonctions de landamman à Appenzel, où l'affabilité de ses manières, son esprit vif et enjoué l'avaient rendu très populaire. Cependant la faction opposée à celle qu'il représentait, réussit, en tirant parti habilement de quelques-unes de ses fautes, et en ourdissant de longue main de ténébreuses intrigues, à le faire traduire en jugement, pour

je ne sais quelle cause , et bannir à perpétuité du pays ; Suter partit pour l'exil et se retira à Constance. Mais la rage de ses ennemis n'était point assouvie ; ils ne l'avaient fait bannir que parce qu'ils ne se croyaient pas encore assez en crédit pour obtenir contre lui une sentence plus rigoureuse. Devenus plus forts, ils résolurent de compléter leur vengeance. A cet effet, ils font dire à sa fille, restée à Appenzel, que, si son père veut revenir, on fermera les yeux sur son retour, et que même le jugement qui l'a condamné pourra être annulé. Dupe de cette noire perfidie, celle-ci se hâte d'écrire à son père, pour lui transmettre cette nouvelle, et l'engager à venir, à jour fixe, à un village qu'elle lui désigne, et où il doit trouver un sauf-conduit. L'infortuné vieillard s'y rend sans défiance et ne connaît le piège qu'on lui tend que lorsqu'il ne lui est plus possible de s'y soustraire. Des gens apostés le saisissent, le garottent sur un traîneau, et, sans égard pour son âge, l'amènent par une nuit glaciale de janvier à Appenzel, où tout est préparé d'avance pour qu'il ne puisse pas échapper. Il comparait devant un tribunal où ses ennemis dominant ; on l'y accuse d'avoir conspiré contre l'indépendance du pays ; vainement on le presse par des questions insi-

dieuses, il ne se coupe point dans ses réponses; on cherche à obtenir de lui des aveux; fort de son innocence, il s'y refuse et la torture ne peut lui arracher que des cris de douleur. Enfin, malgré l'opposition d'un grand nombre des juges, la sentence est prononcée; le président brise, sur sa tête dévouée, la fatale baguette, et on le traîne au supplice qu'il subit avec une fermeté dont il ne s'était pas départi. Je n'ajouterai qu'une seule observation pour faire ressortir l'atrocité de ce fait : il n'est pas du 15^e siècle; il s'est passé il y a cinquante ans.

Il y en a trente qu'on a représenté ici, sur la place publique, un *mystère* à grand spectacle, intitulé : les Amères Souffrances et la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ; il fut applaudi avec fureur par toutes les populations des villages voisins. Dans la commune catholique de Burnegg, une représentation semblable avait eu lieu, peu de temps auparavant, avec le même succès; il parut sur la scène soixante-six personnages parmi lesquels figuraient deux diables. Qui sait? peut-être un jour l'Appenzel aura-t-il son Racine, peut-être même son Hugo! il y a commencement à tout; voilà déjà qu'il a eu son Jodelle.

Le chemin par lequel je suis sorti du canton

ressemble fort à celui que j'ai suivi en y entrant. Je franchissais, au petit pas, les innombrables collines dont sa surface est bosselée et qui toutes se ressemblent; c'est toujours une verdoyante pelouse au midi, sur le revers opposé un bouquet de sapins, et, au sommet, une petite maison de paysan. Ces collines ont l'air d'avoir été jetées au hasard et ne se rattachent à aucun système, à aucune chaîne régulière; toutes sont de la même forme et de la même hauteur; cette monotonie du paysage fatigue autant que la lenteur avec laquelle on chemine. Je remarquai, sur la route, de beaux villages dont l'air d'aisance contrastait avec l'aspect d'Appenzel, peut-être appartiennent-ils aux Rhodes extérieurs. Nous nous arrêtâmes pour dîner à Lichtensteig, petite ville du canton de Saint-Gall qui est à la fois agricole et manufacturière et compte six cents habitans; elle possède une société de lecture dont font partie toutes les sommités sociales de l'endroit ainsi que les bourgeois un peu aisés. La composition variée du catalogue ferait honte à la plupart de nos villes de provinces. J'ai déjà eu plus d'une fois l'occasion de me convaincre que le goût de la lecture, suite nécessaire d'un certain degré de culture intellectuelle, est fort répandu dans ce pays-ci et ne se

borne pas à cette classe chez laquelle la richesse crée des loisirs. Lichtensteig est le chef-lieu de l'ancien comté du Toggenbourg, dont la possession, long-temps disputée entre les cantons, fit couler tant de sang. Plus tard, les prétentions tyranniques de l'abbé de Saint-Gall Léodegar sur ce pays, et les mesures violentes dont il les appuya, suscitèrent de nouveau, parmi les confédérés qui prirent fait et cause suivant leurs intérêts, des différens qui dégénérent bientôt en guerre de religion. Cette guerre, après avoir désolé la Suisse pendant plusieurs années, se termina par la bataille de Vilmergen, sanglante revanche que les protestans prirent sur les catholiques.

La montée du Hummelwald que je gravis à pied me rappelle un trait honorable pour le canton de Schwytz. L'abbé de Saint-Gall ayant ordonné aux habitans du Toggenbourg de construire cette route à leurs frais, ceux-ci représentèrent qu'ils n'y étaient nullement tenus, et furent frappés en conséquence, d'une forte amende. Ils eurent alors recours à leurs voisins, et le canton de Schwytz n'hésita pas à prendre le parti de ces paysans opprimés, bien qu'ils ne fussent pas catholiques. « Quand
« même les gens du Toggenbourg seraient des
« turcs ou des païens, dit un orateur à la *lands-*

« *gemeinde*, ils n'en sont pas moins nos alliés et
« nos frères, et nous leur devons aide et assis-
« tance. » Je dois ajouter cependant que la con-
duite postérieure de ce même canton, dans le cours
de cette guerre, ne fut pas digne de ces généreuses
paroles.

La partie du Toggenbourg que j'ai traversée, en me rendant à Uznach, n'a rien d'intéressant ; c'est, jusqu'au sommet de la colline du Hummelwald, une vallée plate, monotone et marécageuse, sur laquelle s'élèvent des habitations assez pauvres ; le Bas-Toggenbourg est bien plus riche et plus pittoresque. En descendant à Uznach, la vue qui s'étend sur une portion du lac de Zurich et sur les montagnes qui l'encadrent, est assez remarquable, mais une fois au bas, on est attristé par la vue des marais dont on longe les bords jusqu'à Wesen. Cette misérable petite ville a été, presque simultanément, victime des ravages de la guerre, des inondations et de la fièvre causée par les exhalaisons délétères qui empoisonnaient l'air avant que le cours de la Linth n'eût été détourné et rectifié par les utiles travaux de M. Escher de Zurich¹.

1. Il reçut à cette occasion le nom d'Escher de la Linth, sous lequel on le désigne communément aujourd'hui.

L'habile ingénieur conçut et exécuta le projet de conduire cette rivière, dont les inondations annuelles désolaient la contrée, dans le lac de Wallenstadt, où elle dépose les pierres et le gravier qu'elle charrie, et d'où elle sort ensuite pour se jeter dans le lac de Zurich. De la sorte, on est parvenu à assainir et à rendre à l'agriculture des marais immenses que le défaut de bras et de capitaux a jusqu'ici empêché de mettre en rapport en totalité. Sur ce terrain nouvellement conquis, on a établi une école d'agriculture pour quarante enfans pauvres ; elle est dirigée par un élève d'Hofwyl, et placée sous la surveillance des autorités de Glarus. On en a déjà obtenu d'utiles résultats.

Le lac de Wallenstadt est très beau, aussi beau, dans son genre, que celui de Lucerne. (J'entends le bassin de Fluelen.) D'un côté, des rochers imposans, profondément crevassés, d'une élévation prodigieuse, qui surplombent parfois sur leur base et entre lesquels descendent des *Alpes*, ombragées de sapins ; de l'autre, des croupes de montagnes verdoyantes, cultivées et couvertes d'habitations isolées et de hameaux ; les deux rives se font mutuellement valoir par la diversité de leurs caractères. On dit ce lac dangereux, c'est une vieille erreur accréditée, je pense, par la difficulté

de prendre terre en certains endroits , si l'on s'y trouvait surpris par l'ouragan. Les vents y soufflent avec une régularité que les bateliers connaissent ; j'ai fait deux fois le trajet dans le même jour , et je me suis assuré que les accidens sont aussi rares sur ce lac mal famé que sur les autres. La navigation y est fort active , et c'est par ici que se fait le transit des marchandises qui vont d'Italie à Zurich , à Bâle et Francfort , par le grand-duché de Bade. Voici un fragment de Benvenuto Cellini , l'écrivain-ciseleur , qui me paraît mériter les honneurs de la citation : « Ce lac est fort dangereux en raison de l'escarpement de ses rives , et la frayeur « me prit dès que je vis ces bateaux étroits , mal « construits et qui n'étaient même pas goudronnés. Je ne serais certainement pas entré dans « celui qui nous était destiné , si je n'avais vu « quatre gentilshommes suisses s'embarquer , eux « et leurs chevaux , dans un bateau semblable ; « mes jeunes compagnons de voyage se refusèrent « obstinément à me suivre. Eh ! poltrons que « vous êtes , leur criai-je , ne voyez-vous donc pas « avec quelle tranquillité ces gentilshommes nous « ont précédés ? Si le lac était plein de vin , peut-être ne demanderaient-ils pas mieux que de s'y « noyer , mais comme il s'agirait ici d'avaler de

« l'eau plus que de raison, je ne pense pas qu'ils
« s'en souciaient beaucoup. » On voit, par ce
passage, que, dès le 16^e siècle, les Suisses et le
lac de Wallenstadt étaient déjà en possession, les
uns de leur bonne, l'autre de sa mauvaise répu-
tation.

La petite ville de Wallenstadt où j'ai diné, doit
beaucoup aussi aux utiles travaux de M. Escher de
la Linth. Les fièvres et les inondations la déso-
laient jadis et un incendie, qui la détruisit presque
entièrement, en 1799, combla, pour les malheu-
reux habitans, la mesure des calamités. La régu-
larité de la ville rebâtie à neuf y a gagné, mais les
ressources qu'offre le transit ne font disparaître
que bien lentement les traces de pareils ravages.
Ces deux bourgades, situées aux deux extrémités
du lac, sont ce que j'ai encore vu de plus misé-
rable en Suisse. L'extérieur pauvre et délabré des
habitations, l'air maladif des gens que l'on ren-
contre, le monotone aspect de ces vastes champs
de roseaux, tout contribue à en rendre l'aspect
mélancolique. Les amateurs des souvenirs de l'anti-
quité romaine, pourront aller aux villages de Ter-
zen, de Quarten et de Quinten, demander des nou-
velles du troisième, quatrième et cinquième déta-
chemens de la légion jadis cantonnée dans le pays.

Je revins à Wesen , dans l'intention de visiter le champ de bataille de Nœfels deux fois illustré , à quatre siècles d'intervalle. En passant un pont jeté sur le canal de Mollis , par lequel la Linth a été dirigée vers le lac de Wallenstadt , je fus frappé de la rapidité du courant. Elle offre une garantie rassurante contre le renouvellement des inondations, et prouve que l'ingénieur avait bien pris ses niveaux.

La victoire de Nœfels est certainement l'une des plus remarquables que les Suisses aient remportées sur les ennemis de leur liberté, et j'ajouterai l'une des moins connues; on pourra s'en assurer en lisant les détails suivans, extraits des écrivains contemporains. Les Glaronnois commandés par de Buhlen , trop faibles pour conserver leurs lignes devant la masse imposante des forces autrichiennes, avaient à la hâte pris position sur les collines de Ruti; de Buhlen y plante la bannière de Glarus, et s'y voit bientôt rejoint par des pelotons de trente à cinquante hommes qui, se forçant un passage au travers des ennemis, viennent se rallier autour de lui. Les Autrichiens attaquent avec fureur ce mamelon, ils en sont repoussés par les Glaronnois qui les poursuivent dans la plaine, mais sont forcés de se replier sur leurs positions. Pendant cinq

heures, onze attaques infructueuses ont lieu de la part des Autrichiens, vingt fois plus nombreux que ces intrépides montagnards qu'ils ne peuvent parvenir à rompre. Cependant ceux-ci, épuisés par une lutte si prolongée et si inégale, vont céder à une dernière charge, lorsqu'une bannière amie paraît tout à coup sur la pente d'une alpe rapprochée. Ce sont des hommes de Schwytz au nombre de cinquante, que les Autrichiens prennent pour l'avant-garde d'un corps nombreux de confédérés. Cette vue ranime le courage chancelant des Glaronnois, trompés sans doute aussi sur la faiblesse du renfort qui leur arrive; ils tentent un nouvel effort que le succès couronne, reprennent l'offensive, culbutent l'ennemi et le poursuivent, la halberde dans les reins, jusqu'aux portes de Wesen. Puis ils reviennent se jeter à genoux sur le champ de bataille, selon leur coutume. « Chacun d'eux, « rapporte le chroniqueur Tschudi, récita cinq « *pater* et cinq *ave*, glorifiant et remerciant Dieu, « la sainte Vierge, ainsi que saint Fridolin et saint « Hilaire, leurs bons patrons, de ce qu'en cette « journée ils avaient sauvé leurs maisons, leurs « biens et la liberté de leur patrie. » Les vainqueurs eurent cinquante-cinq morts et cent blessés; il resta sur le champ de bataille deux mille

cinq cents Autrichiens, parmi lesquels se trouvaient deux cents comtes, barons et chevaliers, portant le casque couronné. Les bannières d'Autriche, de Toggenbourg, de Montfort, de Stuttgart, de Schafhouse, tombèrent au pouvoir des Suisses. Vingt mois plus tard, lorsque la paix générale eut été conclue, les familles des nobles qui avaient péri dans la bataille, demandèrent l'autorisation de bâtir un couvent sur l'emplacement des grandes fosses où tous les morts avaient été jetés pêle-mêle. Le peuple de Glarus s'y refusa, mais y fit construire une modeste chapelle, « pour la consolation des vivans et le repos de l'âme des trépassés. » L'anniversaire de cette glorieuse journée est célébré, tous les ans, par une procession, après laquelle il est fait lecture publiquement d'un récit de la bataille qui remonte à une époque fort ancienne quoique postérieure, et est accompagnée des noms de ceux qui sont morts pour la patrie.

C'est sur ces mêmes collines de Ruti, qu'en 1799, une petite division de l'armée française, commandée par Molitor, réussit, au moyen de manœuvres savantes, et en tirant habilement parti de ses positions, à acculer les Russes, dix fois plus nombreux, dans la vallée de Glarus, et força enfin Souvarow et son armée à évacuer ce

canton, par un des passages de montagnes les plus difficiles qu'il y ait en Suisse¹; il fut franchi la nuit, à la lueur des torches. C'est un des beaux triomphes de la science stratégique.

Dès qu'on a mis le pied dans le canton de Glarus, on se retrouve au milieu des Hautes-Alpes; leur caractère imposant et grandiose est empreint sur ces montagnes aux formes hardies et aux proportions colossales, et lorsqu'on vient de l'Appenzel, le contraste est frappant. Le fond de la vallée, riant, fertile, bien cultivé, est ombragé de noyers et d'arbres à fruits. Les habitans sont, pour la plupart, fabricans, mais s'occupent, outre cela, d'agriculture et de l'éducation des bestiaux. Le joli bourg de Glarus, propre et bien bâti, s'étend dans un vallon resserré que dominant les rochers menaçans du Glœrnisch et du Schilt. Tout auprès s'ouvre le Klœnthal, l'un des sites les plus romantiques et les plus délicieux de la Suisse, à ce que disent les connaisseurs; le temps ne m'a pas permis de le visiter. Il vaudrait la peine de s'arrêter, un jour ou deux, ici pour parcourir en détail les environs qui offrent des points de vue variés et magnifiques. La cathédrale, ancienne et d'archi-

1. Le passage du Krauchthal qui aboutit à Sargans.

teature gothique, mérite également d'être vue. Il existe à Glarus un grand mouvement commercial et manufacturier, mais le produit particulier au pays est une espèce de fromage nommé *schabzieger*, que l'on prépare avec le mélilot ou trèfle musqué. Ce fromage, d'une forte odeur aromatique, s'exporte en Italie et dans les cantons voisins; il est verdâtre et comme persillé; les gourmets en font grand cas. Les Glaronnois sortent volontiers de chez eux pour aller tenter, au dehors, la fortune qui, le plus souvent, leur est favorable par suite de leur aptitude pour le commerce et de leur esprit d'ordre et d'économie; on en voit dans presque toutes les grandes villes commerciales; mais, de même que les autres Suisses, ils reviennent dans leur pays jouir du fruit de leurs travaux.

Cette bourgade alpestre a été, au 15^e siècle, le théâtre d'un événement rare dans ces contrées, et que l'on supposerait plutôt devoir appartenir à l'Allemagne ou à la France, à l'un de ces pays enfin où régnaient les habitudes chevaleresques. Un pâtre des environs, poussé, dit la chronique, par une haine personnelle, accusa publiquement son beau-frère d'avoir commis un de ces crimes¹ qu'on

1. « Transversa tuentibus hircis. »

punissait alors par le supplice du feu. L'inculpé demanda et obtint, des magistrats et du peuple, qu'il lui fût permis de tenter, pour se purger de l'accusation, l'épreuve du combat judiciaire. Le jugement de Dieu étant accordé, les deux beaux-frères descendirent en champ-clos, ayant chacun, pour toute arme, une épée à deux mains. Une foule immense s'était réunie, attirée par ce spectacle extraordinaire; avant que le combat ne commençât, cette foule se jeta spontanément à genoux, pour demander à Dieu qu'il fit triompher l'innocent; ses vœux furent exaucés. Les deux champions s'attaquèrent avec fureur, et, dès les premiers coups, le calomniateur, blessé mortellement, tomba; il n'eut que le temps de confesser son crime.

Je poussai le même jour jusqu'à Linththal, village qui est tout au fond de la principale vallée du canton. L'amphithéâtre formé par les parois à pic du Dœdi et que dominent plusieurs cimes couvertes de neiges éternelles, est tout ce qu'on peut voir de plus imposant et de plus majestueux. On se croirait enfermé dans cette vallée, en apparence sans issue, et, en contemplant les revers escarpés des alpes Clarides, je me demandais comment nous en sortirions le lendemain. Le soleil,

couché depuis long-temps pour nous, devrait les sommités de ces magnifiques montagnes; le calme et le silence du soir ajoutaient je ne sais quoi de solennel à ce spectacle auquel nous ne pûmes nous arracher, tant qu'une faible lueur éclaira encore les neiges du Piz-Roseïn, de cette même sommité dont, quelques jours auparavant, nous avons vu le revers dans le canton des Grisons.

L'auberge était pleine; cependant nous eûmes à souper. Quand l'heure de se coucher fut venue, l'aubergiste, n'ayant plus de lit disponible, nous mena dans une maison voisine, de fort bonne apparence, comme toutes celles de la vallée; elle appartenait à son frère. On nous y donna une chambre très propre avec de bons lits, des rideaux aux fenêtres, etc.; mais, en y montant, je sentis une odeur singulière que je crus reconnaître: la chambre, les meubles, tout en était imprégné; je dirais mieux, empesté. Je ne tardai pas à me convaincre que j'étais dans une fabrique de ce fromage aromatisé dont il a déjà été question. L'odeur en était si forte et si pénétrante que je ne pus dormir tranquillement de toute la nuit. Cet incident me fait revenir à la mémoire un mot plaisant que je tiens d'un spirituel Appenzellois. Il voyageait, avec un de ses amis, dans ce canton, à l'époque

de la fabrication de ce fromage; quand ils furent retirés le soir dans leur chambre à coucher, l'un d'eux ouvre la fenêtre, et son ami lui demandant « que fait le temps? » Il lui répond : « Le temps? eh ! il sent le *schabzieger* !¹ »

Les environs de Linththal offrent deux ou trois belles cascades, et le Pantenbrucke, pont jeté sur un gouffre de deux cents pieds, au fond duquel bouillonne la Linth, mérite aussi d'être vu; mais notre journée était longue et pénible, je sacrifiai donc ces merveilles, et pris un sentier assez raide, qui, montant en zig-zag au travers d'une superbe forêt de sapins, me mena, en trois heures, à la vallée supérieure d'Urnerboden, vallée d'un aspect assez riant, tapissée de pelouses verdoyantes et parsemée de chalets habités. Les vaches y étaient déjà; et l'on peut dire que, dans ces régions élevées et solitaires, leur présence n'est jamais de trop; elles font compagnie au voyageur, et le gastronome a également à s'en louer. De là, nous avions encore à monter un étage pour parvenir au sommet du col; l'ascension était pénible, de longues bandes de neige à demi fondue, entrecoupées d'oasis de boue, rendaient notre marche encore plus diffi-

1. On prononce *chabzigre*.

cile. L'aspect général de la contrée était triste et désolé. Des parois de rochers dépouillés, au-dessus desquels s'élançaient les cimes colossales du Dœdi et du Scherhorn ; des alpes nouvellement dégarnies de neige et qui n'avaient pas encore eu le temps de reverdir ; sur le revers opposé, le fond de la vallée de la Schœchen également sauvage et aride ; par-dessus tout cela un ciel gris et sans transparence, voilà le tableau que m'a présenté ce col, le troisième que j'ai franchi jusqu'ici. Parvenus à la Balmwand (la paroi de la *Beaume*), nous commençames à descendre rapidement par un chemin pierreux, et, en deux heures, nous nous trouvâmes installés, tant bien que mal, dans la seule auberge du village d'Unterschœchen. Cet hôtel, peu fréquenté, comme on pense, ne peut héberger des hôtes nombreux ; aussi mon guide ayant aperçu, de loin, une bande de voyageurs qui venaient d'Altorf, s'était hâté de prendre les devans pour faire les logemens ; sans cette précaution j'aurais sans doute couché sur le foin de la grange. Je fus m'asseoir, en attendant notre souper frugal, en face d'une gorge resserrée entre des parois de rochers d'une prodigieuse élévation, et qui aboutissait à une magnifique cime que je crois, à l'inspection de la carte, être la Windgelle. Je vis s'éteindre,

sur ses neiges éblouissantes, les derniers reflets des rayons du soleil. Quand je rentrai, la chambre qui devait nous servir de salle à manger, était occupée par une douzaine de paysans finissant leur repas. Avant que de quitter la table, ils firent tous, à haute voix, leur prière du soir en commun. Cet acte de piété fait si simplement par ces hommes, qu'on pourrait appeler primitifs, avait quelque chose de singulièrement solennel et touchant. Nos jeunes étudiants allemands qui avaient d'abord été tentés d'en rire, prêtèrent bientôt, à cette scène, nouvelle pour eux, une attention profonde. Ces voix mâles et graves qui s'élevaient animées d'un même sentiment, ces figures fortement caractérisées apparaissant au travers d'une demi-obscurité, le moment de silence recueilli qui suivit la prière nous frappèrent tous également. L'instinct religieux est au fond du cœur de la plupart des hommes, et la moindre circonstance suffit souvent pour l'y réveiller.

Le lendemain j'étais déjà, de bonne heure, au beau village de Burglen, lieu de naissance de Guillaume Tell. Il s'y noya, dit-on, en voulant retirer des eaux fougueuses du torrent, un enfant qui y était tombé. De la porte de l'église, située sur une éminence, on a une admirable vue

sur le bassin d'Altorf, si riche et si pittoresque, ainsi que sur la ville qui, d'ici, fait bon effet. Il vaut la peine, quand on est à Altorf de bonne heure, de consacrer une soirée à cette course qui n'est ni longue ni fatigante.

Il fait bon revoir deux fois les mêmes lieux en Suisse, surtout quand on ne les a vus, une première fois, qu'au travers de la pluie. La vallée de la Reuss, depuis Altorf jusqu'à Amsteg, est un des sites les plus remarquables que j'aie encore rencontrés dans mon voyage. Montagnes imposantes, formes variées et pittoresques, végétation magnifique, caractère sévère et gracieux tour-à-tour, ce site réunit tout ce que l'amateur éclairé de la nature peut désirer. J'ai parcouru rapidement cette belle route en voiture et suis venu coucher à Andermatt. Il avait plu les jours précédens; les eaux de la Reuss étaient jaunes mais abondantes, et la chute du Pont-du-Diable y gagnait; son fracas était assourdissant, et ses gerbes d'écume, en se brisant contre les culées du nouveau pont, faisaient un bel effet.

Je quittai Andermatt pour franchir la dernière cime du Saint-Gothard; elle n'offre qu'une immense et profonde solitude qui ne tarde pas à fatiguer par son aride monotonie. Chemin faisant,

je rencontrai un voyageur à cheval qui m'adressa quelques mots français prononcés à la française ; il y avait plusieurs jours que je n'en avais entendu de pareils, et je ne saurais dire combien les accens de la langue maternelle m'ont fait de plaisir recueillis au milieu de ce désert, où un compatriote vous semble presque une connaissance, et où une simple connaissance serait presque un ami. Mon interlocuteur était décoré d'un double ruban, et son langage, ainsi que ses manières, annonçaient un homme bien élevé. Après avoir échangé quelques paroles, nous nous séparâmes ; il prenait justement la direction opposée à celle que je suivais, et je le vis s'éloigner à regret ; j'aurais voulu l'accompagner ou l'emmener avec moi, tant j'avais faim de la conversation d'un Français. La patrie n'est pas un mot vide de sens.

Je ne puis souffrir les gens qui se disent cosmopolites ; ces citoyens du monde, comme les appellent les Anglais, seraient, j'en suis sûr, de fort mauvais citoyens partout. Je n'ignore pas qu'il existe un axiome connu, et, malheureusement à l'usage de trop de gens : *ubi benè, ibi patria* ; mais cette définition de la patrie est, selon moi, d'un homme indigne d'en avoir une, et j'ajouterai qu'il n'y a qu'un égoïste, insensible aux plus pures et aux

plus nobles affections du cœur qui ait pu l'inventer. La patrie est ce pays dont on a bégayé le langage sur le sein maternel, ce pays où se sont écoulés les jours tant regrettables de notre enfance, où nous avons goûté les joies sans mélange et senti les peines passagères de cet âge heureux, ce pays où notre âme s'est ouverte à toutes les émotions douces et enivrée des riantes illusions de la jeunesse; c'est là qu'est la patrie pour nous autres modernes, bien entendu, car les anciens avaient, à cet égard, d'autres idées; leur caractère, leurs mœurs, la nature de leurs institutions établissaient, entr'eux et le pays qui les avait vus naître, des rapports bien plus intimes, des rapports de tous les jours qui ne sauraient exister désormais. La patrie s'emparait du citoyen, dès le berceau, et ne s'en désaisissait qu'à la tombe; elle s'incorporait, pour ainsi dire, à toute son existence. Il y avait, dans les hommes de ces temps-là, un profond sentiment d'abnégation et un enthousiasme de dévouement à la chose publique, dont les exemples ne se renouvellent, de loin en loin, parmi nous que pour être offerts, comme d'honorables exceptions à l'admiration et à la reconnaissance des contemporains. *Tout pour la patrie* : telle était la devise des anciens; *tout pour soi* : telle pourrait bien être la nôtre.

Le plus haut point du passage du Saint-Gothard est marqué par une auberge qui a remplacé l'ancien couvent des capucins où M. de Saussure a souvent reçu l'hospitalité, lorsqu'il explorait ces montagnes. Les bons pères l'aimaient beaucoup, mais on les entendait dire de lui, avec un air de commisération : « C'est bien dommage que ce pauvre monsieur ait cette manie de ramasser toutes sortes de pierres qui ne sont bonnes à rien, d'en remplir ses poches et d'en charger des mulets. » On montre, ici près, l'endroit où cinq ou six cents Autrichiens et Suisses, combattant dans les mêmes rangs pour la première fois, soutinrent, en 1799, une espèce de siège, retranchés derrière des ballots de soie et de marchandises. Les Français les débusquèrent bientôt de ce fort d'un nouveau genre, dont ils confisquèrent, je suppose, les matériaux à leur profit.

Le revers méridional du Saint-Gothard présente un aspect horriblement sauvage, mais qui ne manque point de grandeur; autour de vous s'élèvent, de toutes parts, des squelettes de montagnes escarpées, et des rochers gigantesques qui tombent en ruines. De nombreux torrens qu'alimente la fonte des neiges, entassées dans les crevasses les plus profondes, bondissent en écumant

au travers des rocs amoncelés, et le bruit sourd de leur chute, qui se mêle aux tintemens de la clochette des mulets, est le seul que l'on entende au milieu de ces immenses solitudes dont l'effet est profondément mélancolique. Vous n'apercevez de verdure nulle part; l'horizon, les premiers plans, tout est grisâtre et terne; les sommités de ces monts sont arrondies, et vous n'avez point ici, pour rompre la monotonie de leurs formes, de ces pics élancés dont les lignes hardies se dessinent si purement sur le ciel. Ce n'est qu'au bout d'une heure de descente qu'on commence à trouver quelques traces de végétation qui marquent le passage de la nature morte à la nature animée; enfin on arrive à la région des forêts d'où l'on aperçoit, comme au fond d'un abîme, le village d'Airolo.

Canton du Tessin.

Airolo. — Gorge de Dazio-Grande. — Val Levantine. — Faïdo. — Giornico. — Bellinzona. — Lugano. — Le lac. — Bernardo Luvini.

IL n'y a rien de plus frappant que le contraste brusquement tranché que l'on remarque d'un versant à l'autre du Saint-Gothard; je venais de quitter des Allemands à Andermatt, et, à Airolo, je trouvai des Italiens. On passe, sans intermédiaire, de la Suisse à l'Italie; car, bien que le canton du Tessin fasse aujourd'hui partie de la confédération helvétique, il n'en est pas moins tout italien par son climat, ainsi que par les mœurs, le langage, la physionomie et le caractère national de ses habitans. J'avais laissé, de l'autre côté de la montagne, le temps gris et les brouillards, et, arrivé dans le val Levantine, je saluai le beau ciel du midi; enfin, en franchissant le Saint-Gothard, j'ai éprouvé le même effet de transplan-

tation subite qu'en traversant la Manche : tout avait changé d'aspect. Un cocher, avec lequel j'avais fait marché pour me mener à Lugano, commença par me vendre à un sien confrère, sans s'inquiéter si cet arrangement, qui leur convenait à tous les deux, me conviendrait également, et lorsque je m'en plaignis, mon homme mit, dans la discussion, toute la loquacité et toute la finesse italienne; j'eus le dessous. Un petit char, traîné par une mauvaise rosse décharnée et écorchée à faire pitié, et dont les harnais étaient tenus ensemble avec des bouts de ficelle, me transporta assez rapidement jusqu'à la magnifique gorge de *Dazio Grande*, au travers de laquelle les eaux impétueuses du Tessin se sont frayé un passage. Ici je mis pied à terre pour admirer à loisir ce défilé, l'un des plus imposans et des plus pittoresques qu'offre la Suisse. D'un côté, les rochers sont entièrement nus et à pic; de l'autre, ils sont plus remués, plus crevassés et couverts de mousses diaprées, de plantes grimpanes; des sapins vigoureux croissent, çà et là, dans leurs fissures, ou forment d'élégans bouquets là où un peu de terre végétale s'est amassée. Le Tessin, dont les eaux bondissaient dans le lit étroit et tortueux qu'elles se sont creusé, ajoutait beaucoup à l'effet

général du site par le retentissement de sa chute et les accidens variés qui l'accompagnaient. Un rayon de soleil éclairait, en cet instant, une des parois et les masses de verdure dont elle était revêtue; il se jouait sur les gerbes écumeuses du torrent et glissait le long du roc poli par son passage. C'était un paysage de Salvator-Rosa auquel il ne manquait rien qu'une ou deux figures de bandits, et, en regardant celle de mon conducteur, je pensais qu'il aurait pu très bien poser pour compléter le tableau.

Le val Levantine, conquis par les Suisses dans le cours de leur première guerre contre les ducs de Milan, guerre qui eut lieu à l'occasion de la possession contestée d'un bois de châtaigniers, fut repris plus tard par ceux-ci, puis enfin cédé au canton d'Uri, en 1466, par le duc Galéas-Sforce, moyennant une redevance annuelle de trois faucons dressés et d'une arbalète, exigée probablement pour attacher, à cette cession forcée, un vain droit de suzeraineté ¹. Les habitans de la

1. Je joindrai ici, pour les curieux, un extrait d'un naïf chroniqueur relatif à l'une des guerres que les cantons soutinrent, en commun, contre les ducs de Milan. « ... Si que nos dicts gens de guerre, ensemble ceux de Solloure, Berne et autres gambadirent par delà le Valis et monts-

vallée supportèrent impatiemment ce changement de domination, et protestèrent, par de fréquens soulèvemens, contre le droit de leurs nouveaux maîtres; il est vrai de dire qu'ils n'avaient pas gagné au change. A une époque plus récente, le village de Faïdo, que j'ai traversé, fut le théâtre d'une scène tragique qui dut faire une profonde impression dans le pays. Il s'était révolté de nouveau au milieu du 18^e siècle; le canton d'Uri fit descendre du Saint-Gothard des forces considérables, et les sujets italiens des républicains suisses furent battus à la première rencontre. On les rassembla, au nombre de trois mille, dans la plaine de Faïdo, entourés d'hommes armés. Le commandant de l'expédition, assisté d'un commissaire, leur fit prêter un serment, en vertu duquel ils renonçaient aux droits et franchises qui leur

« blancs, et comportait icelle bande seix, voire octe mille,
« porchassant et depiescant, de çà de là, les domizels et gens
« d'armes du douc, si que vaux et chastels furent priüs et
« saugnés. Ce oyant et vedant le canteleux sire, et que temps
« prou ne avoit de encheviller nouvelles praticques et desleal-
« tés, fut contrainct bramer misericorde, mesmement bailler
« une charrée de florins blancs et testons, et de se desporter
« des terres et droictures que il avait méchamment invadi. »

(*Chronique du chapitre de Neuchâtel.*)

avaient été conservés; puis cette foule tremblante reçut ordre de se jeter à genoux, tandis que le bourreau d'Uri faisait tomber successivement les têtes des trois principaux instigateurs de la rébellion, Urs, Furno et Sartori.

Quand on a dépassé Faïdo, la vallée, sans devenir plus large, paraît de plus en plus fertile; les revers des montagnes sont couverts de forêts de châtaigniers dont les habitans récoltent les fruits, qui sont pour eux une ressource pendant l'hiver. Ils les écrasent avec du pain et assaisonnent de vin blanc ce mélange qui, dit-on, n'est pas mauvais. Ils s'embarrassent au reste assez peu de soigner ces arbres ou de les multiplier, et paraissent, en général, mous et insoucians. Ils sont connus par leur saleté : « Un cochon de la Suisse allemande, a dit plaisamment M. de Bonstetten, refuserait d'entrer dans la maison d'un paysan du Tessin. » Dès la première couchée, je m'aperçus, en effet, que les auberges n'étaient plus tenues avec le même soin et la même propreté. On m'introduisit dans de grandes chambres, non tapissées, fermant mal, et sur la porte de chacune desquelles se lisait le nom de quelque ville connue. On voulut me faire coucher à Londres, mais je trouvai qu'il y manquait des vitres; on me proposa ensuite Vienne

qui me parut fort sale et fort délabrée; enfin, après avoir promené mon indécision dans la plupart des capitales de l'Europe, je me décidai pour Zurich. Je n'y pus fermer l'œil, tant en raison de la dureté de mon grabat, que des agressions des insectes sanguinaires qui y avaient élu domicile.

Il s'est passé, dans les plaines qui entourent Giornico, un fait militaire assez curieux pour être rapporté : Dans une de ces guerres si fréquentes entre les Suisses et leurs astucieux voisins les ducs de Milan, six cents confédérés passèrent le Saint-Gothard pour attaquer, à l'improviste, l'armée ennemie cantonnée dans les environs de Giornico. On était au cœur de l'hiver; les Suisses qui n'étaient qu'un contre dix, s'avisent d'un ingénieux stratagème; ils profitent de l'obscurité de la nuit pour barrer le Tessin, et inonder devant eux les prairies qui, le matin, se trouvent couvertes d'une épaisse couche de glace; alors ils s'attachent des crampons aux pieds, et, s'élançant sur le champ de bataille glissant, ils culbutent sans peine les Milanais, leur tuent quinze cents hommes, et rougissent la neige du sang de leurs ennemis, jusque par-delà Bellinzona. Epouvanté de cet étrange et audacieux fait d'armes, le duc acheta la paix et abandonna irrévocablement le val Levantine aux

cantons, à condition que, chaque année, ils offriraient, au maître-autel de la cathédrale du *Dôme*, un cierge de cire blanche pesant trois livres; c'était encore là une espèce d'hommage indirect.

Il est facile de reconnaître, dans ce pays, les traces encore subsistantes d'une antique civilisation, traces que l'on chercherait vainement de l'autre côté du Saint-Gothard; l'on s'aperçoit que le sentiment du beau a pénétré jusque dans ces vallées qui font pressentir l'Italie, cette vieille patrie des arts. Les plus modestes habitations ont ici quelque chose d'élégant, de pittoresque dans leurs arcades symétriques, et leurs toits aplatis, et les églises de village, les moindres chapelles offrent la preuve d'un goût traditionnel dont on ne peut méconnaître l'influence; cette race d'hommes est belle, et appartient évidemment à ces races privilégiées du midi, pour lesquelles la nature a tant fait, et qui font si peu pour elles-mêmes. Aussi ce pays est-il pauvre, si l'on en excepte quelques districts tels que ceux de Bellinzona, de Lugano et de Locarno. Les habitans émigrent en foule tous les ans, pour aller chercher, à l'étranger, des moyens d'existence, et, dans la plupart des villages, il ne reste, pendant la belle saison, que les femmes âgées, les enfans et les vieillards. On a remarqué

que ceux des Tessinois qui ont fait fortune au dehors, ne reviennent pas, comme les autres Suisses, en jouir dans leur patrie. Une des principales sources de revenu de cette vallée consiste dans ses forêts mal exploitées comme en Suisse, et dont les bois s'exportent par le lac Majeur. Ces forêts renferment encore, en assez grand nombre, des ours qui font des ravages dans les vignes et dont, pour cette raison, la tête est mise à prix. Il croit, spontanément dans les lieux les mieux exposés, des lauriers dont les habitans recueillent les baies, pour en extraire une assez bonne eau-de-vie. Les cantinières de nos armées auraient bien dû, jadis, venir s'approvisionner ici, pour *verser la goutte* à nos braves soldats, et, *faire rafraîchir la victoire*, selon l'expression heureuse d'un homme que la nature a fait poète, et qui s'est fait chansonnier.

Bellinzona est une assez jolie petite ville, située au point où se rétrécit subitement le spacieux bassin que forme la jonction de trois vallées. Sa position est riante, ses alentours sont riches et pittoresques. Le climat est presque celui de l'Italie; le mûrier s'y cultive déjà avec succès, les figuiers rapportent deux récoltes par an, et les citronniers, les orangers, plantés en espalier, y amènent leurs fruits à maturité. De superbes forêts de châta-

gniers ombragent la base des montagnes, et la plaine, couverte de moissons et d'arbres fruitiers, est parsemée d'habitations et de villages. Une forte digue construite par les Français, temporairement maîtres du pays, protège Bellinzona des inondations du Tessin.

Sur un rocher qui domine la ville, on voit le château de Castel-Grande, fondé, dit-on, par César, agrandi par les ducs de Milan, et servant plus tard de résidence aux baillis d'Uri, en même temps que de citadelle pour contenir les habitans des bailliages. Les deux autres châteaux, qui portaient le nom de Schwytz et d'Unterwald, s'élèvent non loin de là. Ces forts, dans lesquels les cantons souverains entretenaient tour-à-tour une garnison nombreuse, disent assez quelle était la nature de l'autorité qu'ils exerçaient sur le pays. Elle n'avait rien de tutélaire; elle était dégradante et corruptrice, et bien du temps se passera avant que les traces de ce long asservissement aient complètement disparu du caractère et des mœurs de ce peuple-ci. Les rapports des Suisses envers lui étaient ceux des Turcs envers les Grecs, car il ne faut pas perdre de vue que, naguères encore, dans la patrie de Guillaume Tell, se vérifiait ce qu'a dit Montesquieu au sujet de Rome et de Sparte :

« Ceux qui étaient libres étaient extrêmement
« libres; ceux qui étaient esclaves étaient extrê-
« mement esclaves. » Parmi les proconsuls que
les cantons envoyaient pour administrer le pays,
il s'est trouvé plus d'un Verrès, et l'éloquence d'un
Cicéron a seule manqué pour flétrir les détestables
abus qui étaient passés en habitude. Comme les
amendes se percevaient au profit des baillis, qui
les infligeaient eux-mêmes, on en a vu quelques-
uns offrir, à leurs administrés, les occasions de
commettre certains délits taxés chèrement et faire
venir, à cet effet, de Milan, des provocatrices,
auxquelles ils accordaient une prime. Ce fait est
consigné dans un document officiel que j'ai vu;
c'est un exposé des nombreux griefs élevés contre
la conduite arbitraire des baillis. La justice se
vendait et ne se rendait pas. « Quelques juges, dit
« M. de Bonstetten, prenaient de l'argent de l'une
« et de l'autre partie; d'autres, plus délicats, ven-
« daient de bonne foi. » Il était revêtu de la charge
de syndicateur, ou juge en seconde et dernière
instance, dans les bailliages sujets des douze can-
tons, et il raconte qu'un jour il vit entrer chez lui
une dame et ses deux filles qui se mirent à genoux
pour lui exposer leur affaire; il les fit lever, à leur
grande surprise, et plus tard les retrouva, chez

le délégué d'un des cantons démocratiques, dans la même attitude; le républicain les écoutait tranquillement. Il cite un procès dont le fond était de six francs et qui, par l'industrie productive des juges, avocats et procureurs, s'élevait pour les frais à l'énorme somme de vingt mille francs, et n'était pas encore fini, lorsqu'il quitta le syndicat. Il est juste de dire qu'au milieu de ces infamies et de ces exactions, les deux cantons de Berne et de Zurich se firent toujours remarquer par la vertu et la probité de leurs baillis. La dureté des petits cantons au contraire était connue, et le comte de Firmian, gouverneur de Milan, dit un jour au *landamman* d'Uri, en parlant des trois bailliages : « Vous mériteriez que l'empereur s'emparât, par charité, de ce malheureux pays. »

Dans ce canton, né d'hier, tout était à créer, jusqu'à l'esprit public, cette condition première, indispensable de toute amélioration et de tout progrès. Le gouvernement a déjà ouvert des routes tant pour procurer au pays les avantages du transit que pour faciliter l'écoulement de ses produits qui sont importans et pourraient le devenir bien davantage sous l'influence d'une administration éclairée qui ne serait pas préoccupée, avant tout, du soin de se maintenir. L'esprit de faction règne

ici plus qu'en aucune autre contrée de la Suisse. Les partis, désignés, comme jadis en Italie, par le nom de leurs chefs, s'y livrent une guerre continuelle et acharnée; cet état de lutte ne date pas de 1830, il a existé de tout temps, et ce n'est pas seulement à coups de plume que les opinions se combattent. *La coltellata*¹, procédé tout national de ce côté-ci des Alpes, y vient parfois au secours des argumens, et les journaux ont retenti, il y a quelques années, des tentatives d'empoisonnement faites sur la personne d'un magistrat, chef de la faction alors au pouvoir. Cet événement fut considéré, dans le pays, beaucoup moins comme un attentat odieux que comme une affaire mal conduite qui affermissait, plus que jamais, le crédit du parti qu'elle avait pour but de renverser. L'élément démocratique qui domine dans la constitution donne lieu, à l'occasion des élections, aux intrigues les plus actives et les plus déhontées. La classe inférieure est ici encore trop ignorante et trop démoralisée pour savoir être libre; les voix se marchandent, pour ainsi dire, publiquement, et ceux qui achètent le pouvoir ne sont souvent guère plus dignes ni plus en état de l'exercer que ceux

1. Le coup de couteau.

qui le leur vendent. La liberté d'écrire est ici plus illimitée que dans aucun autre canton; on peut en user et en abuser sans danger : la majeure partie des habitans ne sait pas lire.

Une autre source de corruption, pour les habitans, est la contrebande qui s'y pratique en grand, souvent même à main armée; les profits considérables que produit cette coupable industrie font passer par-dessus les dangers auxquels elle expose; d'ailleurs le caractère aventureux et entreprenant des gens du pays, leur répugnance pour les travaux paisibles et la vie régulière les y porte naturellement. Comme si ce n'était point assez de toutes ces causes de démoralisation, le gouvernement a introduit ici la loterie qui y est en grande faveur. Ajoutez à cela les rivalités locales qui viennent encore compliquer les difficultés que rencontre l'établissement d'un système de gouvernement stable. Les trois villes de Lugano, de Bellinzona et de Locarno sont tour-à-tour chef-lieu du canton pendant six ans, et les rivalités de partis exploitent avec avantage ces déplacements d'une administration nomade.

On parlait, devant un Tessinois, des deux factions Maggi et Quadri, ainsi que des chances qu'elles pouvaient avoir, l'une d'arriver aux af-

fares, l'autre de s'y conserver. Le Tessinois, choqué de voir la diversité des opinions politiques régnant entre ses compatriotes restreinte de la sorte par une distinction qui les rangeait sous deux drapeaux seulement, se hâta de dire : « Par-
« don, messieurs ! mais vous oubliez le parti
« Lotti. » C'était le sien. Il ne faut pas omettre de dire pourtant, à la louange de ce canton, que les changemens apportés à sa constitution, depuis 1830, ont été faits d'après les voies légales, et qu'aucune violence ne les a ni provoqués ni accompagnés.

Ce petit pays offre un phénomène unique, je crois, en Europe; c'est que la population y a notablement diminué depuis la fin du siècle dernier. Avant la révolution, elle était de cent soixante mille habitans, elle n'est que de quatre-vingt-dix mille aujourd'hui : le premier chiffre est peut-être exagéré, mais le second est exact, et le fait de la diminution paraît constant. De 1817 à 1827, cette diminution a été de trois mille âmes environ. L'émigration aurait-elle augmenté? Les travaux agricoles, abandonnés exclusivement aux femmes, les feraient-ils vieillir avant l'âge? C'est ce que je ne suis pas à même de décider. Les paysans, pour la plupart, ne sont point propriétaires; cette cir-

constance peut expliquer l'émigration qui, à son tour, expliquerait la faiblesse de la population relative du pays, mais non son décroissement progressif.

Lorsque M. de Bonstetten était à Lugano, chargé d'une mission, il tenta de faire usage de son influence pour propager la culture des pommes de terre, contre lesquelles il existait, parmi les habitans, un préjugé général. Ils les regardaient comme faites uniquement *per le creature* (pour les cochons). Le magistrat philanthrope s'efforça de les désabuser et leur dit, entr'autres, que le roi de ces riches Anglais qu'ils voyaient traversant leur pays et y répandant de l'argent, mangeait tous les jours, à son dîner, un plat de pommes de terre. Non content de cela, il fit lire, en chaire, une instruction sur la manière de les cultiver et d'en faire usage. Il m'a assuré que ses efforts avaient été couronnés d'un plein succès, et qu'un habitant du pays, qui l'avait revu maintes années après, l'avait remercié de l'effet de sa *predica*. Je crains que mon vieil ami n'ait eu affaire à un flatteur, car j'ai remarqué bien peu de champs consacrés à la culture du *bienfaisant tubercule*. Dans ces contrées-ci, le maïs le remplace

avec avantage, et la polenta est le mets national. M. de Bonstetten parle d'un autre plat, vrai régal des Sarmates, qui était fort en faveur de son temps; c'était un mélange de sang et de lait. Les bouchers, pour satisfaire leurs pratiques, saignaient à blanc, à diverses reprises, les animaux destinés au couteau, et ces pauvres victimes de la barbare sensualité de l'homme poussaient, dans leur agonie, des beuglemens lamentables. Il fit cesser cet usage inhumain.

Une fois arrivé à Lugano, on peut se dire en Italie; c'est là que ce pays enchanteur vous apparaît, dans toute sa pompe, orné de ses festons de pampres, de ses riantes habitations et de son brillant soleil. La situation de la ville est on ne peut plus heureuse; bâtie en amphithéâtre sur le bord du lac, elle contribue à animer et embellir le délicieux paysage qui l'entoure. Plusieurs plans de collines, ombragées d'amandiers, d'oliviers et de châtaigniers, et couvertes de hameaux, de *villas* élégantes s'élèvent, en gradins, les unes derrière les autres, et leurs gracieuses ondulations se déroulent jusqu'aux cimes neigeuses qui bornent le canton des Grisons. Je regrette seulement que le lac de Lugano, trop profondément encaissé, ne

laisse pas assez de développement à la vue. Les montagnes qui le dominant sont lourdes et monotones dans leurs formes; le mont San-Salvador ressemble à un pain de sucre, auquel on ne pardonne le mauvais effet qu'il produit dans le tableau qu'en faveur de l'admirable perspective dont on jouit, de son sommet, sur la chaîne des Hautes-Alpes et les immenses plaines de la Lombardie. C'est une course de trois heures.

Je ne me lassais pas de laisser errer mes regards sur les riens coteaux qui couronnent la ville, sur cette verdure si fraîche, si variée, sur ces vignobles si élégamment plantés. Ici la vigne s'entrelace au tronc d'un jeune érable, confond ses larges pampres avec le feuillage délicat de l'arbre qui lui sert d'appui, et marie ses gracieuses guirlandes à celles des ceps voisins. Souvent une tige de haricot-géant serpente encore autour de ce thyrses naturel, d'où elle laisse retomber, en bouquets, ses festons d'un rouge de sang. Il y a loin de là à nos ceps rabougris se guindant sur un raide échelas qu'ils embrassent de leurs rameaux tortus. Au-dessous de ces vignes à l'aspect pittoresque, s'étendent des champs couverts de riches moissons ou de verdoyantes prairies. Qu'on se figure les charmes de cette contrée ravissante rehaussés encore par

l'éclat du ciel du midi, si chaud, si lumineux, de ce ciel dont l'azur harmonise tout l'ensemble :

« And bluest skies that harmonize the whole. »

BYRON.

Mais, le dirai-je, cette terre de promesse est désenchantée à mes yeux par les hommes qui l'habitent ; il est difficile de rien voir, en effet, de plus repoussant que l'aspect du paysan de ce canton ; j'en ai été vivement frappé. Ses traits, fortement prononcés, sont réguliers, sans être agréables ; on voit que sa physionomie, ignoble et fautive, serait féroce dans l'occasion ; ses vêtemens délabrés, qui portent les traces de la négligence et de la malpropreté, plutôt que de la misère, augmentent la répugnance que sa vue inspire. Je fais peut-être tort à ces pauvres gens du Tessin, mais, en vérité, leur mine, a cela de commun avec celle de Socrate qu'elle ne prévient pas en leur faveur, et il me semble, au premier coup d'œil, qu'on ne pourrait nulle part improviser une bande de brigands plus facilement qu'ici. Au reste les habitans de la vallée de Verzasca ne le cèdent, dit-on, en rien, sous ce rapport aux gorges les plus tristement célèbres de l'Apennin et de la Calabre.

J'ai été très surpris de l'usage des voiles qui est

général à Lugano. Toutes les femmes en portent , depuis madame la *landamman* jusqu'à l'*épouse* du cordonnier , depuis la jeune fille de quinze ans , jusqu'à sa respectable grand-mère. Je m'imaginai , tout d'abord , voir autant d'héroïnes de romans , qui , à l'aide de ce mystérieux tissu , cherchaient à dérober , aux regards indiscrets , le dangereux éclat de leurs charmes ; mais quelques minois décrépits , que j'eus le malheur d'apercevoir , détruisirent bientôt mon illusion , et , en examinant , avec plus d'attention , toutes ces figures voilées , je pus m'assurer qu'elles n'avaient , pour la plupart , rien de commun avec la princesse *luisante* d'Hamilton , et que la raison d'état n'entraît pour rien dans le choix de cet ajustement ¹.

On voit déjà ici des *palazzi* , de ces palais que , dans notre langue prosaïque , nous nommerions tout bonnement des hôtels , si le style de leurs ornemens et la grandeur de leurs proportions ne leur donnaient quelque chose de monumental qui force au respect. Je m'étais arrêté à examiner la

1. On sait que le bon roi de Cachemire , son conseil d'état entendu , décréta que sa fille ne sortirait plus que voilée , attendu que tous les hommes qui avaient le fatal bonheur de la voir en perdaient sur-le-champ la vue.

façade d'un de ces édifices, lorsqu'un domestique qui vit, à mon air, que j'étais étranger, s'empressa de me dire qu'il y avait, dans les salons, quelques *capi-d'opera* de Vinci et de Luvini qu'il s'offrit de me faire voir. Je n'étais pas encore fait aux mœurs d'Italie, et, dans ma simplicité, je refusai par discrétion, et par la crainte de me rencontrer nez-à-nez avec *il signor padrone*. Je ne savais pas que la *buona-mano* donne au voyageur l'entrée libre partout, et lui confère le droit d'*intrusion* chez les particuliers.

Cette ville-ci, par la régularité de ses rues, le nombre de ses édifices et sa population, plus forte des deux tiers que celles de Locarno et de Bellinzona, méritait certainement de l'emporter sur ces deux capitales en second ; elle les surpasse également en richesses, en industrie, en civilisation, en outre elle appartient au district le plus peuplé et le plus productif du canton ; tous ces avantages, en créant parmi les habitans plus de loisirs et plus de lumières, doivent assurer à Lugano, par la force des choses, une prééminence de fait que ses deux rivales ne peuvent lui arracher.

J'ai pris ma part d'un genre de divertissement, *passa-tempo*, qui est bien du pays, et qui consiste

à se rendre, en bateau, aux *cantine* (caves) *di caprino* pour y passer la soirée à boire. Creusées dans la base d'une montagne escarpée, ces caves, qui appartiennent à de riches habitans de Lugano, ont la propriété de conserver le vin si frais, qu'on le croirait frappé de glace. Au-dessus de la plupart d'entre elles, sont construites de petites salles, méritant bien, à coup sûr, le nom de *vide-bouteilles*, puisqu'une fois arrivé là, on y boit, pour y boire encore et n'y finir de boire que lorsque la nuit amène l'heure du départ. Il ne peut, en effet, être question de promenade ou de danse dans un pareil lieu, où il n'y a de plain pied qu'un espace de quelques toises en largeur, et où l'on ne trouve, en fait d'emplacements plus vastes, que des celliers bien garnis. On revient, à la nuit tombante, en détonnant des barcarolles auxquelles les ronflemens des dormeurs servent de basse-continue. Ce passe-temps ne caractérise-t-il pas bien un peuple ami du *dolce far niente* et des plaisirs faciles que l'équitable nature place à la portée de ces êtres sensuels que le défaut de culture empêche de s'en faire de plus nobles? Le Turc, majestueusement stupide qui promène, en fumant sa pipe, son regard impassible sur l'admirable tableau du Bosphore, a du moins une attitude et une tête pitto-

resques, mais on ne peut en dire autant des gobelottes des *cantine di caprino*.

On voit ici, dans l'église des franciscains, le chef-d'œuvre de Bernardo Luvini, qui fut élève de Léonard de Vinci, et sut se montrer digne d'un tel maître. C'est une grande fresque représentant la passion dont les traits épisodiques, d'après une habitude de l'époque, figurent sur les arrières-plans. Cette admirable composition étant du petit nombre de celles qui frappent, à la fois, les connaisseurs et les profanes, je me permettrai, pour cette raison, d'en dire ici quelques mots. Il n'est rien de plus poétique et de mieux senti que la manière dont le peintre a envisagé et traité ce sujet, déjà rebattu de son temps. Sans parler de l'habileté dont il a fait preuve en groupant, sans confusion, ses nombreux personnages et varier leurs poses, leurs costumes et leurs airs de tête, je signalerai le rare bonheur, l'art exquis avec lequel il a saisi et indiqué toutes les nuances, tous les divers degrés d'expressions, depuis l'indifférence brutale du soldat romain en faction au pied de la croix, jusqu'au touchant désespoir de la mère du Sauveur; depuis la froide férocité des bourreaux, jusqu'à la joie hypocrite de ce pharisien, venu là tout exprès pour jouir de son triomphe. Quant à

la tête du Christ, elle est d'un caractère sublime, et produirait encore bien plus d'effet, si l'artiste n'avait pas eu la bizarre idée d'en faire le centre d'un second tableau dont l'action se passe dans le ciel. L'unité d'intérêt et de composition a été par lui sacrifiée en pure perte.

J'eus, pendant ma traversée sur le lac de Lugano, une espèce de tempête qui n'avait rien de bien alarmant, grâce à la précaution que prirent mes prudens bateliers de baisser aussitôt leur voile; il ventait très frais, et le bateau se balançait sur les vagues immenses qui, en retardant ma marche, me laissaient tout le loisir d'admirer les rives du lac éclairées, par le soleil du soir, de la manière la plus piquante. La ville de Lugano, la jolie église qui la domine faisaient le meilleur effet, et les cimes neigeuses des Grisons terminaient admirablement le tableau. Après avoir doublé le riant promontoire de Melida, je débarquai à Capo-di-lago, et, à une lieue plus loin, deux lourds piliers en pierre m'apprirent que j'étais sur le territoire de la Lombardie. Un peu au-delà était le poste; je ne sais, mais les moustaches autrichiennes, et les durs accens d'une langue étrangère m'ont semblé faire là, toute prévention à part, un singulier effet, et la présence de ces soldats allemands, qui ont dressé

leurs tentes sous ce beau ciel d'Italie, m'est apparue sous un point de vue qui n'avait rien de poétique; c'est qu'en effet elle n'est pas dans l'ordre naturel des choses, dont, à dire vrai, la politique des cabinets ne s'est jamais occupée que pour y faire violence.

On est visité rigoureusement à la frontière, et les douaniers se montrent surtout sévères à l'égard des livres. Si vous en avez qui soient portés sur leur index, ils ne les confisquent pas, mais les retiennent pour les diriger sur tel point de la frontière que vous désignez, et où vous pouvez les reprendre, en sortant des états autrichiens. On sait que lady Morgan, après avoir calomnié la France dans un gros livre aujourd'hui oublié, s'est mise, plus tard, à médire de l'Italie qu'elle a bien aussi un peu calomniée. Son ouvrage, comme bien on pense, y a été sévèrement défendu, mais l'appât du gain rend ingénieux, et l'éditeur parisien adressa, à ses confrères d'Italie, d'énormes ballots du livre prohibé, après avoir pris toutefois la précaution de substituer, à la feuille du titre, celle des *Sermons de Blair*. La fraude se découvrit, et aussitôt l'ordre fut donné, à tous les bureaux de douanes, de confisquer, sans exception, les exemplaires des *Sermons de Blair* qui se présenteraient.

Il advint qu'en vertu de cette mesure rigoureuse, de bonnes dames anglaises, qui charmaient, par une pieuse lecture, les ennuis de la route, se virent impitoyablement enlever leur nourriture spirituelle, malgré tout ce qu'elles purent dire en faveur du pauvre Blair, qui payait pour les coupables. Presque partout on trouve moyen d'é luder, en partie, aux frontières, les dispositions qui excluent les livres et les journaux. Mais il en entre toujours infiniment moins que si la défense n'exis-
tait pas.



TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

AVANT-PROPOS, page 5.

CANTON DE BALE, page 9.

Réflexions préliminaires et programme de l'auteur.—Huningue.—La bombe.—Les régimens suisses en 1815.—Fortifications du moyen-âge.—Erasmus.—Luther.—La bibliothèque.—Hölbein.—La danse des morts.—L'abbé Martin.—La cathédrale.—La mulcte du Harnescar.—Hébel; poésies allemaniques.—La réforme.—Les vieux châteaux.—L'université.—M. Vinet.—La particule nobiliaire proscrite.—L'aristocratie des comptoirs.—Le champ de bataille de Saint-Jacques.—Le pont de Bâle.—Mœurs actuelles.—Vieilles institutions.—Influence des corporations de métiers.

CANTON DE SCHAFHOUSE, page 41.

Le cours du Rhin.—Les châteaux ruinés.—La Forêt-Noire.—Costume, mœurs, usages, industrie.—L'abbaye de Saint-Blaise.—Le *rapide* de Lauffenbourg.—Les saumons.—Les saumonceaux.—La chute de Schafhouse.—L'Anglais et la *camera-oscuro*.—Le saut du poète.—La chute de Schafhouse en musique.—Le potier.—Le Pogge, Montaigne et de Thou.—L'enthousiasme et le positif.—La cataracte affermée.—Schafhouse.—Jean de Muller.—Ses lettres.—La butte de Herbeling.

CANTON DE ZURICH, page 65.

L'aubergiste lettré d'Eglisau.—La noce.—Le pont suspendu.—Zurich.—Le lac.—Costume.—Population.—Le jus de fumier.—L'idylle.—

M. D. Hess.—La table d'hôte de *l'Épée*.—Les députés en diète.—La bibliothèque.—Jeanne Gray.—Les auteurs nationaux.—Bodmer.—Lavater socinien.—Charlemagne.—Le serpent solliciteur.—Aspect de la ville.—La société des *Boucs*.—Les Zurichois au moyen-âge.—Stussi et Waldmann.—La tour du Wellenberg.—La torture.—Réforme du code pénal.—Zurich sous le point de vue littéraire et intellectuel.—Meister, collaborateur de Grimm.—Le peintre Vogel.—Expédient des Zurichois assiégés.—La société de musique vocale.—M. Naiguéli.—Le théâtre d'amateurs.—Course à Stæfa.—L'allemand-suisse.—La manie *des eaux*.—Population des rives du lac.—Son esprit politique.—Retour à Zurich.—Le tombeau de Gessner.—Ses dessins.—Les carabiniers.—La gageure de la bouillie de maïs.—La société de Zurich.—Vieil usage.—Les convulsionnaires du canton de Zurich.—La rive gauche du lac.—La cloche.—Réflexion sur le caractère des anciens Suisses.—Faits à l'appui.—La partie supérieure du lac.—L'île d'Eufenau.—Ulrich de Hutten.—Hugo Foscolo.—Fondation de Rapperschwyl.—Le pont.—Vue de l'Étzel.—Le barbare baron.

CANTON DE SCHWYTZ, page 125.

Les pèlerins.—L'abbaye d'Einsiedlen.—La bibliothèque.—Le miracle.—Les costumes.—Le pèlerinage par procuration.—Le lieutenant-aubergiste.—Paracelse.—Les écoles.—Aspect du pays.—Les écoliers voyageurs.—Morgarten.—Réflexion sur les combats des Suisses.—Glorieuse défense des petits-cantons en 1798.—Mendicité.—Le lac d'Égeri.—Zoug.—Les rues englouties.—Pierre Collin.—Singulier usage.—Le proscrit et le proscripteur.—Lac de Zoug.—Goldau.—Schwytz.—La landsgemeinde.—Mœurs des habitans.—La cathédrale.—Traditions.—Le chemin du Rigi.—La danse des morts d'Arth.

LE RIGI, page 163.

Aspect général.—Le brouillard.—L'ouragan.—La cohue.—Les ennuyés.—La lanterne magique de la nature.—L'auberge du Rigi-Kuhn.—Vue de la plaine.—Le livre des voyageurs.—Un lever du soleil sur le Rigi.—Le *chemin creux*.—Tell.—La pyramide de

l'abbé Raynal.—Anecdote de Rodolphe de Habsbourg.—Paul-Louis Courrier.

CANTON DE LUCERNE, page 187.

L'arsenal.—Le lion.—L'hôtel de ville.—Aspect de la ville.—Mœurs des habitans.—Le plan en relief du général Pfyffer.—La cathédrale.—Sempach.—Winkelried.—L'anniversaire.—La victoire de Buttisholz.—Réponse prophétique d'un paysan.—L'aubergiste latiniste.—Les ponts couverts.—Aspect du lac.—Résumé de l'histoire de Lucerne.—Le Pilate.—Conrad Gessner.—Les forêts.—Mode hardi d'exploitation.—Vieil usage.—Le Lovelace puni.—La vallée d'Entlibuch.—Usages locaux.

CANTON D'UNTERVALD, page 230.

Exemple de la probité suisse.—Baie d'Alpnach —Stantzstadt.—Guerre de 98.—Foy.—Traité de générosité.—Stantz.—Pestalozzi ; Nicolas de Flue.—*Union de Stantz*.—Les corporations.—Winkelried.—Assassinat de Rodolphe d'Erlach.—La vallée d'Engelberg.—Les rencontres.—Aspect de l'abbaye.—Sa bibliothèque.—Beau trait d'un des abbés.—Suites des fureurs sanguinaires de la reine Agnès.—Le Tiltitz.—Le passage des Alpes-Surênes.—Tradition locale.—Le général Lecourbe et l'armée française en Suisse.—Descente à Altorf.

CANTON D'URI, page 260.

Réflexions sur les voyages de Suisse.—Le lac des Quatre-Cantons.—La chapelle de Tell.—Invasion des Petits-Cantons.—Le pèlerin italien.—Le pré du Ruttli.—Les deux sermens.—Parade révolutionnaire de 1798.—Les chevreux déportés.—Brounnen.—Aspect de cette partie du lac.—La république de Gersau.—Probité rare de ces républicains.—Fluelen.—La société des petits arbalétriers.—Altorf.—L'incendie.—Le grand conseil à la messe.—Exemples de loyauté des habitans du canton.—Leurs institutions.—Leur goût pour les pompes religieuses.—Le général Souvarow.—Le cimetière.—La soirée de M. le landamman.—Description de la pluie.—Mon guide.—Amsteg.—Tireurs à la cible.—Chamois.—Route nouvelle du Saint-Gothard.—Pauvreté du canton d'Uri.—Forêts mal exploitées.—Le *Saut-du-Moine*.—Des-

cription de la vallée.—Le Pont-du-Diable.—Légende.—Le défilé des Schöllenen.—La vallée d'Urseren.—Tradition locale.—L'incendie.—Le dîner.—Le cimetière et ses colifichets.

CANTON DES GRISONS, page 301.

Le lac d'Oberalp.—Le bétail.—Halte dans un village.—Langue *romande*.—Population tout autre.—Portrait *du roi de Rome*.—Les pots de chambre.—L'abbaye de Dissentis.—Le père Placide.—Sumvix.—L'hospitalité des temps antiques.—Embarras du voyageur.—Aspect du pays.—Les trois Rhins.—Affranchissement de la vallée.—L'érable de Trons.—L'inconvénient de partir à jeun.—Ilanz.—Le *romand*.—Le pays colonisé par les Étrusques.—Les guides.—Les bains de Peid.—Le désappointement.—La vallée de Lugnetz.—Celle de Valz.—Village de Plaz.—Les milices.—L'auberge.—Le col du Calendari.—Les moutons sauvages.—Le veau et la chèvre.—Hinterrhein.—La fille de Rhetus.—Mécompte du voyageur.—Les roseaux *classiques* de Boileau.—Le Rhin.—La route du Splughen.—L'auberge.—Les grâces de Wieland.—Défilé des Roffles.—La *Via Mala*.—Les vieux châteaux.—Réflexions sur la féodalité.—Le seigneur de Gardovall.—Celui de Bärenburg.—Apologie des droits féodaux.—Pensionnat de Reichenau.—Louis-Philippe, professeur.—Villages des environs de Coire.—Coire.—Les évêques princes de l'église militante.—Défaut d'industrie.—Attachement des Suisses pour leur pays.—Aspect de la vallée.—Institutions et mœurs du canton.—Les milices.—Traité héroïque de Fontana.—État du pays au 15^e siècle.—Au 17^e.—Esprit d'intrigue, caractère remuant et ombrageux des habitans.—Réactions.—Abus.—Propos de table d'hôtes.—Mœurs actuelles de la population.—Vieux usages.—La guerre de 98.—Superstitions populaires.—Instruction publique.—La *Scesa plana*.—Le Rhin.—Vallée du Prettigau.—Parc à limaçons.—Héroïsme des montagnards amenant leur affranchissement.

CANTON DE SAINT-GALL, page 368.

Les bains de Pfeffers.—Sargans.—L'ancien cours du Rhin.—Costume du pays.—Les *Urphèdes*.—Mœurs des habitans actuels compa-

rées à celle des anciens Suisses.—Victoire de Frastenz.—Altstette.—Le lac de Constance.—Description de ses rives.—La ville.—Jean Hus.—Humeur querelleuse des vieux Suisses.—La guerre du Plappart.—L'empereur Maximilien.—Exaspération mutuelle.—Victoire de Dornach.—Le Petit-Lac.—La dent de l'empereur Charles-le-Gros.—Arenenberg.—Un mot sur la Thurgovie.—Le mariage interdit aux indigènes par la loi.—Saint-Gall.—La Vieille-Ville et le faubourg.—Réflexions et faits historiques au sujet de l'abbaye.—L'ours de la légende.—Sécularisation de ce couvent, fâcheuse pour le pays.

CANTON D'APPENZEL, page 412.

Route de Saint-Gall à Gaiss.—Caractère et mœurs des Appenzellois.—Description de Gaiss.—Victoire d'Amstoss.—Réflexions sur les combats d'alors et sur les causes de la supériorité des Suisses.—Trogen.—La landsgemeinde ou assemblée du peuple souverain.—Les *Rhodes* extérieurs plus avancés que les *Rhodes* intérieurs.—Faits et réflexions relatifs à l'histoire d'Appenzel.—Dureté des baillis de l'abbaye.—Affranchissement.—Simplicité des paysans.—Trait de présence d'esprit d'un landamman.—Aspect du bourg d'Appenzel.—Mœurs patriarcales.—La réforme.—Séparation de la partie catholique du pays d'avec la partie protestante.—L'aubergiste-magistrat.—L'ascension du Sentis dangereuse.—Le thé suisse.—Les factions.—Supplice de Suter.—Représentation des *mystères*.—Aspect général de la contrée.—La petite ville de Lichtensteig.—La société de lecture.—Le Toggembourg.—La montée de Hummelwald.—Vvesen.—Les travaux de la Linth.—Le lac de VWallenstadt.—Fragment de Benvenuto-Cellini.—La ville de VWallenstadt.—Son aspect misérable.—Traces du séjour des Romains dans le pays.—La victoire de Næfels.—Le général Molitor.—Retraite de Souvarow opérée aux flambeaux.—Glarus.—Industrie du pays.—Son aspect.—Le combat judiciaire.—Linthal.—Le fond de la vallée.—Le chabzigre.—Passage des Alpes Clarides.—Vallée et village d'Unterschœchen.—Prière des paysans faite en commun.—Burglen, lieu de naissance de Tell.—Belle vue.—La cime du Saint-Gothard.—Le compatriote.—Réflexions sur la patrie.—Vue générale du Saint-Gothard.—M. de Saussure et les moines de l'hospice.

CANTON DU TESSIN, page 453.

Passage subit de la nature du nord à celle du midi.—Différence de population, de langage, etc.—La gorge de Dazio-Grande.—Le Tessin.—Faits relatifs à l'histoire de cette vallée.—Faïdo.—Malpropreté des habitations.—Les Suisses battant les Milanais sur la glace.—Sanglante tragédie du 18^e siècle.—Traces d'une antique civilisation encore visibles dans le pays.—Sa pauvreté.—Émigration générale.—Mode de culture, produits.—Bellinzona.—Caractère de la domination exercée ici par les petits cantons.—Abus révoltans.—Leur effet sur le caractère des populations.—Mœurs politiques, institutions.—Esprit de faction et d'intrigue.—Ignorance des basses classes.—Leur corruption.—Causes de cette démoralisation générale.—Dépopulation croissante du pays.—Lugano.—Description.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

A. PIHAN DE LA FOREST,

IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION, RUE DES NOYERS, N^o 37.

